



**HAL**  
open science

# L'ethos d'Alexandre le Grand : entre tradition et orientalisation

Marie Beck

► **To cite this version:**

Marie Beck. L'ethos d'Alexandre le Grand : entre tradition et orientalisation. Sciences de l'Homme et Société. 2023. dumas-04210260

**HAL Id: dumas-04210260**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04210260v1>**

Submitted on 18 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

#### IMPORTANT : OBLIGATIONS DE LA PERSONNE CONSULTANT CE DOCUMENT

Conformément au *Code de la propriété intellectuelle*, nous rappelons que le document est destiné à un **usage strictement personnel**. Les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information" sont autorisées sous réserve de mentionner les noms de l'auteur et de la source (article L. 122-4 du *Code de la propriété intellectuelle*). Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite.

---

De ce fait, nous vous rappelons notamment que, **sauf accord explicite** de l'auteur de la thèse ou du mémoire, **vous n'êtes pas autorisé** à rediffuser ce document sous quelque forme que ce soit (impression papier, transfert par voie électronique, ou autre). Tout contrevenant s'expose aux peines prévues par la loi.

# L'ethos d'Alexandre le Grand, entre tradition et orientalisation



Mémoire Master 2, Sciences de l'Antiquité.

Soutenu par : Marie BECK.

Sous la direction de : Bernard MINEO,

Professeur en Langue et Littérature latines.

Année universitaire 2022/2023.

Portrait d'Alexandre le Grand. Marbre, œuvre hellénistique, IIe-Ier siècles av. J.-C.  
BRITISH MUSEUM.

À Maëlle, sans qui ce travail n'aurait jamais abouti.

## REMERCIEMENTS :

Tout d'abord, je souhaitais adresser mes plus sincères remerciements à mon directeur de mémoire, M. Bernard Mineo, pour m'avoir écoutée et conseillée toutes les fois où j'en ai ressenti le besoin. Merci pour votre patience et votre bienveillance.

Également, je tenais à remercier les enseignants du département de Lettres Classiques. Ils m'ont permis de découvrir de nombreux domaines, dans lesquels je m'épanouis désormais.

Merci à mes parents d'avoir eu la patience d'entendre, encore et encore, parler d'Alexandre.

Merci à Yuna, pour ses nombreuses relectures, et par-dessus tout, pour son amour.

Merci à Maëlle d'avoir été un soutien sans faille, à Eva pour toujours avoir été présente et à Marjorie pour ses encouragements.



# SOMMAIRE :

INTRODUCTION .....	9
PARTIE I : L'ETHOS D'UN SOUVERAIN.....	17
I. 1. De la conquête de Philippe à celle d'Alexandre .....	18
I. 2. Alexandre, roi des Perses .....	40
I. 3. La mutinerie d'Opis .....	66
PARTIE II : L'ETHOS D'UN HÉROS.....	81
II. 1. Une vision glorifiante d'Alexandre .....	82
II. 2. La légende d'Alexandre .....	103
PARTIE III : L'ETHOS D'ALEXANDRE, VU PAR ROME .....	133
III. 1. Alexandre au cœur des dialogues satiriques.....	134
III. 2. La défaite d'Alexandre le Grand ? .....	160
CONCLUSION .....	181
ANNEXES.....	185
INDEX NOMINUM.....	213
INDEX LOCORUM.....	219
BIBLIOGRAPHIE.....	223





# INTRODUCTION

« Le rayonnement et la puissance de séduction d’Alexandre tiennent, sans nul doute, à l’union intime en lui de ces traits contradictoires : Grec et Barbare, mystique et réaliste, rêveur et positif, il est emporté par son imagination et guidé par sa raison<sup>1</sup> ». A. Parrot, dans l’article « Alexandre le Grand » de l’*Encyclopaedia Universalis*, expose les deux facettes d’Alexandre que l’on a souvent voulu opposer. Il fait du conquérant un subtil mélange entre la rigueur grecque et le mysticisme que l’on prête à l’Orient.

Alexandre III naît le 21 juillet 356 av. J.-C. à Pella, en Macédoine. Fils de Philippe II, roi de Macédoine et d’Olympias, princesse d’Épire, Alexandre bénéficie d’une excellente éducation, imprégné de littérature, d’art, de philosophie et d’épopées homériques. Dès son plus jeune âge, le jeune prince manifeste une ambition inébranlable, à toute épreuve. Son premier fait d’armes, au côté de son père lors de la bataille de Chéronée en 338 av. J.-C., laisse entrevoir le génie militaire dont il fait preuve par la suite. Élu roi de Macédoine à seulement vingt ans, en 336 av. J.-C., Alexandre fait rapidement taire ses détracteurs et confirme à tous qu’il compte bien partir pour l’Asie, comme l’avait voulu son père. La conquête commence à proprement parler en 334 av. J.-C., lorsqu’il débarque en Troade avec la moitié de son armée. Après avoir défait Darius, roi de Perse, en 331 av. J.-C. à Gaugamelès, le conquérant devient le nouveau roi de l’Asie. Il avance toujours plus loin avec son armée, jusqu’en 326 av. J.-C., quand celle-ci refuse de continuer. Alexandre décide alors de placer les bornes de son expédition en Inde, sur les rives du fleuve de l’Hyphase. Après un dernier périple en Gédrosie, le roi revient finalement à Babylone, où il meurt le 13 juin 323 av. J.-C.

La mort d’Alexandre le Grand marque un tournant dans l’histoire de la Grèce, et ouvre le champ à un nouveau type de monarchie, dite hellénistique. Ses successeurs, les Diadoques, vont diffuser la culture grecque à une bien plus grande échelle, et le rayonnement d’Alexandre atteint également Rome. Tous vont essayer d’égaliser l’œuvre du Macédonien, mais comme le dit J. Benoist-Méchin : « le maître du monde n’avait pas laissé de testament, car un rêve de cette envergure ne se lègue à personne<sup>2</sup> ». Ce rêve, plusieurs auteurs antiques ont tenté de le résumer, de l’expliquer et se sont faits, ainsi, historiens d’Alexandre. Dans le cadre de notre travail, nous

---

<sup>1</sup> A Parrot, « Alexandre le Grand », *Encyclopaedia Universalis*, 1976, p. 616.

<sup>2</sup> Benoist-Méchin, 2009, p. 272.

avons décidé de nous baser sur les cinq auteurs majeurs que la tradition attribue bien volontiers à Alexandre.

La *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile explore un cadre historique bien plus large que celui de la conquête d'Alexandre. Son auteur naît aux alentours de 90 av. J.-C. et est donc le témoin des grands chamboulements que connaît Rome au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Il est originaire d'Agyrion, en Sicile. Rédigée en grec, son œuvre est initialement composée de quarante livres, mais quinze seulement nous sont parvenus. Il retrace les origines mythologiques du monde jusqu'à la bataille de Pharsale en 48 av. J.-C., soit près de mille ans d'histoire. Le livre qui s'intéresse à Alexandre, le XVII, raconte la vie du conquérant. Prompt à atténuer et à justifier certains actes répréhensibles du roi, Diodore ne les dissimule pas pour autant. Comme l'explique F. Chamoux, pour Diodore, Alexandre représente un tournant dans l'histoire, et il faut reconnaître à notre historien d'avoir su s'en rendre compte. Décrit car son œuvre est vue par les Modernes comme une simple compilation de ce qui avait déjà été fait, Diodore a tout de même le mérite d'avoir réuni en une seule fresque une histoire universelle<sup>3</sup>.

Quinte-Curce, quant à lui, se consacre entièrement à Alexandre. Il aurait probablement vécu durant le I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., sous l'Empereur Claude (41-54). Son œuvre, *l'Histoire d'Alexandre le Grand*, est écrite en latin — une première pour une biographie d'Alexandre — et comportait à l'origine dix livres. Les trois premiers livres, aujourd'hui perdus, s'achevait en 335 av. J.-C. Nous pouvons également déplorer quelques lacunes au livre X, notamment lorsqu'il est question de la mutinerie d'Opis et de la mort d'Héphestion. L'attention que porte notre auteur au roi macédonien se comprend par l'intérêt que portait Rome à la figure du conquérant. Aussi, c'est en tissant un parallèle implicite avec sa cité que Quinte-Curce aborde les grands événements de la vie d'Alexandre. Comme l'expliquent M. Mahe-Simon et J. Trinquer, l'histoire telle que la raconte Quinte-Curce ne se contente pas de commenter le caractère d'Alexandre, il met en avant les actions et les accomplissements du roi<sup>4</sup>. C'est une image, somme toute, assez négative qui ressort d'Alexandre, l'auteur n'hésitant pas à critiquer la décadence des mœurs du Macédonien.

---

<sup>3</sup> Chamoux, 1990, p. 245-246.

<sup>4</sup> Mahe-Simon et Trinquer, 2014, p. 13.

De cette même tradition dite de la « Vulgate<sup>5</sup> », l'on associe encore un dernier historien d'Alexandre : Justin. La particularité du récit d'Alexandre qu'il rédige tient du fait que son récit est un abrégé de l'*Histoire philippique* de Trogue-Pompée. Celui-ci est un auteur gaulois qui écrivit probablement au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., mais nous ne possédons que très peu d'informations sur lui. On nomme donc *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée* l'œuvre de Justin. Bien plus qu'un simple abrégiateur, il prend la liberté d'adapter le texte de Trogue-Pompée. Il laisse ainsi transparaître ce qu'il pense du conquérant. G. Zecchini explique qu'à la différence du rôle que Diodore attribue à Alexandre, pour Justin, le Macédonien s'est laissé emporter par le monde oriental, et « ses vices dépassent les vertus<sup>6</sup> ».

Une autre tradition historique, lorsque l'on parle d'Alexandre, s'inspire des *Mémoires* d'Aristobule et ainsi que de Ptolémée<sup>7</sup>. Les deux derniers auteurs de notre corpus en sont les débiteurs. Plutarque, philosophe et biographe à Rome, est né en 46 ap. J.-C. et meurt en 125 ap. J.-C. Auteur des *Vies parallèles*, il compare à chaque fois un homme grec illustre avec un homme romain illustre. Nous disposons actuellement de quarante-six biographies, et l'une d'entre elles explore la vie d'Alexandre le Grand, en comparaison avec Jules César. Plutarque parsème son récit d'anecdotes censées mettre en lumière le caractère et les qualités du Macédonien. Il nous livre ainsi une vision largement positive du roi, au détriment des récits de batailles et de l'histoire. Nous nous référerons également au traité de Plutarque, *Sur la Fortune ou la Vertu d'Alexandre*.

Le cinquième et dernier auteur de notre corpus, à savoir Arrien de Nicomédie, rédige l'*Anabase* d'Alexandre, en sept livres. Notre auteur naît entre 86 et 90 ap. J.-C. Comme le laisse supposer le titre qu'Arrien choisit à son œuvre historique, il accordait à Xénophon une

---

<sup>5</sup> La *Vulgate* d'Alexandre représente l'une des deux grandes traditions historiques attribuées au Macédonien. Diodore, Justin et Quinte-Curce se seraient ainsi basés sur les écrits de Clitarque d'Alexandrie, auteur d'une *Histoire d'Alexandre*, dont il ne nous reste que quelques fragments.

<sup>6</sup> Voir la note historique 1, Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, tome II.

<sup>7</sup> Ptolémée, compagnon d'Alexandre, rédige une *Histoire* qui relate l'expédition à laquelle il a pris part personnellement. Il y expose les faits, ne s'attardant pas sur les manœuvres politiques ou les écarts de conduite de son roi. Son œuvre nous est essentiellement connue grâce aux extraits que l'on retrouve chez Arrien. Pour plus d'informations, voir Pédech, 2011, p. 315-329.

Aristobule, qui a aussi pris part à l'expédition en tant qu'ingénieur et architecte, tente également de faire valoir une image positive d'Alexandre. *Ibid*, p. 404-405.

importance toute particulière<sup>8</sup>. P. Giovannelli-Jouanna met en évidence le parallèle entre les deux hommes, notamment quant au fait qu'ils ont tous deux admiré « une grande figure historique » : Cyrus et Alexandre<sup>9</sup>. Il est également l'auteur de plusieurs traités militaires<sup>10</sup> et, de fait, il décrit avec beaucoup de précisions les batailles du Macédonien, ainsi que ses manœuvres militaires. Arrien a la particularité d'exposer très clairement les différentes sources communes à un même événement, et il n'hésite pas à choisir celles qui concordent le plus avec l'image qu'il avait d'Alexandre. Mais, et il précise ce fait dès le début de son récit. Ceux à qui il accordera le plus de crédit seront Ptolémée et Aristobule :

Dans l'ouvrage qu'ils ont consacré chacun à Alexandre, fils de Philippe, il y a des passages où Ptolémée, fils de Lagos, et Aristobule, fils d'Aristobule, sont tous les deux d'accord : ces passages-là, je les suivrai dans mon récit comme entièrement véridiques ; mais où ils divergent, je choisirai la version qui me paraîtra la plus digne à la fois d'être crue et d'être mentionnée<sup>11</sup>.

Il n'hésite pas, également, à louer les actions du conquérant. Admiratif de la geste du Macédonien, il est l'illustration d'une tradition positive de la vie d'Alexandre.

Ces cinq auteurs nous serviront de références tout au long de notre étude. Toutefois nous nous appuierons également sur les *Discours sur la royauté* II et IV de Dion de Pruse, sur les *Dialogues des morts* XII et XIII de Lucien de Samosate ainsi que sur le livre IX de l'*Histoire romaine* de Tite-Live. Ces auteurs ont une vision d'Alexandre qui leur est propre, avec parfois des similitudes, ou à l'inverse, avec un point de vue totalement différent. Que pouvons-nous en déduire de l'image du conquérant ?

S'attaquer à la figure d'Alexandre le Grand semble être une tâche relativement complexe. L'engouement autour de sa personne a suscité une importante bibliographie, qui retrace de long

---

<sup>8</sup> Xénophon rédige, en 370 av. J.-C. une œuvre intitulée l'*Anabase* qui raconte la retraite du corps expéditionnaire surnommé les Dix Mille et qui avait été missionné par Cyrus le Jeune (424-401 av. J.-C.) pour tenter de s'opposer à son frère, Artaxerxès II, roi de Perse.

<sup>9</sup> Giovannelli-Jouanna, 2011, p. 50.

<sup>10</sup> Nous pouvons citer, en exemple, le *Traité tactique* qui expose les différentes formations tactiques gréco-macédoniennes, la cavalerie romaine ainsi que l'infanterie romaine (cette dernière partie a été perdue).

<sup>11</sup> Πτολεμαῖος ὁ Λάγου καὶ Ἀριστόβουλος ὁ Ἀριστοβούλου ὅσα μὲν ταῦτα ἄμφω περὶ Ἀλεξάνδρου τοῦ Φιλίππου συνέγραψαν, ταῦτα ἐγὼ ὡς πάντη ἀληθῆ ἀναγράφω, ὅσα δὲ οὐ ταῦτά, τούτων τὰ πιστότερα ἐμοὶ φαινόμενα καὶ ἅμα ἀξιοφηγότερα ἐπιλεξάμενος. Arrien, *Anabase*, livre I, prologue, trad. P. Savinel.

en large la vie du conquérant. Les auteurs antiques eux-mêmes ont été fascinés par l'épopée d'un homme qui a marqué en seulement quelques années l'ensemble du monde gréco-romain. L'une des premières difficultés réside dans l'approche des sources antiques. En effet, Diodore de Sicile est le plus ancien de nos auteurs à parler d'Alexandre, et deux cents ans séparent les deux hommes. Nous ne possédons donc pas de témoignages directs de la campagne asiatique, simplement des récits tardifs imprégnés des valeurs et des idéologies d'une époque qui n'était pas celle d'Alexandre, d'autant que les auteurs qui s'intéressaient à la figure d'Alexandre écrivaient dans un monde dominé par Rome. Dans notre travail, nous souhaitons confronter l'image du Macédonien, la manière dont il est vu par les auteurs antiques, avec son ethos. Ce que nous entendons par l'ethos désigne le caractère d'Alexandre, la manière dont il avait de se comporter et comment il agissait. L'ethos d'Alexandre, au croisement entre la tradition macédonienne qu'il a héritée de son père et celle qu'il a héritée de Darius, qu'on lui a reprochée. P. Chantraine, dans le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* définit ce terme ainsi :

ἦθος (ethos) signifie « manière d'être habituelle, coutume, caractère », etc. Le sens de « caractère, comportement », déjà attesté chez Hésiode, prend une grande importance, notamment dans la composition et la dérivation<sup>12</sup>.

Ce qui nous intéresse ici est l'idée de coutume, d'habitude. En effet, tous les écrits portant sur Alexandre laissent une image complexe du conquérant, oscillant entre qualités morales et souverain despotique corrompu par l'Orient. Macédonien par son éducation, ce sont les traditions et les coutumes grecques qu'il emmène avec lui et qu'il finit par abandonner au profit des traditions perses. Cela est vu par les Occidentaux comme une trahison, comme un reniement de sa patrie. Alexandre est devenu un *topos* auquel il est fréquent de recourir. Il incarne le monarque absolu, perverti par l'Orient, incapable d'éviter les dérives que le pouvoir engendre. Mais en même temps, il est aussi l'idéal guerrier et militaire. Sa conquête a redéfini les bornes du possible, et ses actions avaient toutes pour objectif de le hisser au rang des héros qu'il admirait. Le caractère, la manière de se comporter et les réactions du Macédonien paraissent donc d'autant plus insaisissables. Notre étude n'a pas la prétention de répondre à cette question insoluble : qui était réellement Alexandre le Grand ? Comme l'écrit C. Mossé : « l'homme Alexandre nous demeurera toujours étranger, puisque nous ne le connaissons qu'à travers le regard des autres<sup>13</sup> ». Notre objectif est d'apporter des premiers éléments de réponse, sondant

---

<sup>12</sup> Voir l'article « ἦθος », P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*, p. 409.

<sup>13</sup> Mossé, 2012, p. 281.

ce qui a déjà été fait, et de tenter de dégager ce qu'il ressort du Macédonien pour les auteurs antiques, à travers des épisodes importants de sa conquête. En somme, peut-on considérer qu'Alexandre passe de roi des Macédoniens à roi des Perses, à travers l'image que les auteurs ont donnée de lui ?

Pour tenter de cerner et de mieux comprendre le personnage qu'a été Alexandre, nous nous sommes appuyés sur plusieurs ouvrages. Nous pensons à celui de C. Mossé, *Alexandre, la destinée d'un mythe*, qui offre une nouvelle biographie au conquérant, avec le souci de comprendre ce qui a pu le motiver à entreprendre son expédition. Également, O. Battistini, dans son *Alexandre le Grand, un philosophe en arme*, retrace la conquête macédonienne, avec une analyse des inspirations héroïques d'Alexandre, ainsi que de l'importance des connaissances philosophiques qu'Aristote lui avait transmises. La monographie de J. Benoist-Méchin, *Alexandre le Grand, ou le rêve dépassé (356-323 av. J.-C.)* permet également de comprendre les actions d'Alexandre, les enjeux de la conquête et ses limites. Bien évidemment, nous avons régulièrement consulté plusieurs des ouvrages de P. Briant, *Alexandre, exégèse des lieux communs* notamment qui fait l'état des lieux de l'impact qu'a eu Alexandre, de l'Antiquité à nos jours. L'*Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre* nous a aussi permis de mieux comprendre le contexte politique et social de l'Asie et de la dynastie achéménide à l'arrivée d'Alexandre. La thèse de P. Goukowsky, *Essai sur les origines mythiques d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)* offre une étude précise sur l'élaboration du personnage d'Alexandre tel qu'il est rentré dans la légende, tout en accordant une importance particulière à sa relation avec Dionysos. Nous avons également consulté des thèses spécifiques à Justin (*Étude des livres XI et XII des Histoires philippiques de Trogue Pompée/Justin, la composition historique autour de l'image d'Alexandre* de N. Horn) et à Quinte-Curce (*Les Historiae Alexandri Magni de Quinte-Curce : le mythe d'Alexandre et la représentation du pouvoir à Rome [I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.]* de Y. Yakoubovitch), afin de mieux cerner la vision qu'ils pouvaient avoir du conquérant. *Le Génie d'Alexandre le Grand* de N. Hammond, quant à lui, synthétise l'ensemble de l'œuvre d'Alexandre, notamment en s'attardant sur les qualités militaires du Macédonien. Pour finir, le dictionnaire établi sous la direction O. Battistini et de P. Charvet, *Alexandre le Grand, histoire et dictionnaire*, nous a été d'une grande aide tout au long de notre travail.

Avec l'appui de ces œuvres, et d'autres encore, l'objectif de ce mémoire est donc de présenter Alexandre sous un autre prisme, celui d'une intertextualité entre les cinq auteurs de notre corpus primaire. Pour ce faire, le premier point de notre étude portera sur l'ethos

d'Alexandre en tant que souverain, tout d'abord en tant que successeur de Philippe, puis comme nouveau roi des Perses, et enfin, nous étudierons comment le Macédonien met en œuvre son pouvoir lorsqu'il doit faire face à des tensions au sein même de son armée. Notre second point s'intéressera à l'ethos d'Alexandre comme figure héroïque, à travers les actions qui ont forgé la légende du roi, et en examinant les qualités que les auteurs lui ont prêtées. Enfin, notre dernière partie interrogera l'image d'Alexandre telle qu'elle était vue à Rome. Nous ferons donc intervenir, en premier lieu Dion de Pruse et Lucien de Samosate qui mettent en scène Alexandre au sein de leurs dialogues. Puis, nous nous pencherons sur l'*excursus Alexandri* de Tite-Live, au livre IX de son *Histoire romaine*.





# PARTIE I : L'ETHOS D'UN SOUVERAIN

La vie d'Alexandre, bien que brève, était remarquable et s'inscrit dans un cadre historique profondément établi. Sa conquête peut se décliner sous les formes les plus diverses et variées, nous pouvons la regarder du côté de la chronologie et étudier année après année les faits et gestes du conquérant. Nous pouvons examiner ses actions par le prisme d'une thématique précise ou alors, comme nous avons décidé de le faire pour notre étude, nous pouvons réfléchir sur le caractère et la façon d'être — l'ethos — de l'homme qu'a été Alexandre le Grand. Alexandre, avant toute chose, a été un souverain, un roi pour ses sujets et un chef pour son armée. Son génie militaire et stratégique a fasciné et inspiré rois et chefs après sa mort. Dans sa tentative de restaurer la grandeur de Rome, Auguste a eu, comme l'explique P. Le Doze, le roi des Macédoniens comme modèle : « Comme d'autres avant lui, Auguste ne fut pas sans se rêver tel un nouvel Alexandre le Grand<sup>14</sup>».

La politique du conquérant a également été novatrice pour son époque. À travers plusieurs biais, nous allons nous intéresser à l'évolution qui a été celle d'Alexandre, que ce soit quant à ses objectifs, son comportement ou dans ses relations avec son entourage. Loin de son pays, engagé avec ses troupes sur un territoire qu'il connaît mal, le roi des Macédoniens fait face à une série de difficultés, d'ordre matérielles et humaines. Il doit trouver des solutions, anticiper la suite de sa conquête tout en s'efforçant de garder son armée motivée. Mais, comment Alexandre, alors qu'il s'engage en Asie âgé seulement de vingt-deux ans avec une armée qu'il hérite de son père, parvient-il à s'approprier la Perse et à consolider son pouvoir ? De quelle manière gère-t-il l'opposition de son entourage proche, véritable frein à ses velléités expansionnistes ?

---

<sup>14</sup> Le Doze, 2020, p. 291.

## I. 1. De la conquête de Philippe à celle d'Alexandre

« Je suis venu d'Asie non pour détruire la structure des États, mais pour que ceux que j'ai soumis militairement n'aient pas à regretter ma victoire<sup>15</sup> ». Cette déclaration d'Alexandre intervient alors qu'il prononce un discours contre Hermolaüs, durant un événement que l'on appelle la Conjuration des Pages<sup>16</sup>. Il affirme ne pas vouloir détruire l'Asie, mais au contraire s'en emparer, à l'instar d'un territoire que l'on annexerait petit à petit, au fil de sa conquête. Ce ne sont pas les motifs initiaux de l'expédition d'abord planifiée par Philippe II de Macédoine, le père d'Alexandre. À sa mort, le fils hérite d'un royaume, d'une armée et de cette expédition asiatique à accomplir. Le conquérant s'approprie les projets de Philippe, allant au-delà de ce que tous auraient pu prévoir. Mais qu'en est-il de la préparation de cette conquête ? Alexandre ne se contente pas de reprendre ce qui avait été fait par le précédent roi des Macédoniens, il prend ses propres décisions et laisse entrevoir des ambitions et des objectifs bien différents, ainsi que le montre l'extrait de Quinte-Curce ci-dessus. Cette expédition<sup>17</sup>, extraordinaire par sa durée et par ses suites, envoie les Macédoniens aux confins du monde connu et impose une réorganisation et de la politique macédonienne, et de la conception du pouvoir monarchique. Sur place, le roi doit utiliser les ressources à sa disposition, à la fois humaines et matérielles. P. Roussel explique qu'Alexandre se réapproprie totalement l'œuvre de son père : « En y mettant la marque d'un génie presque paradoxal où les calculs de la raison doivent servir aux aspirations illimitées du rêve<sup>18</sup> ». En effet, ce n'est pas le fils qui donne les premiers ordres de la conquête, mais le père<sup>19</sup>. Philippe, après avoir pacifié la Macédoine, soumet les territoires

---

<sup>15</sup> *Ueni enim in Asiam, non ut funditus euerterem gentes ne cut dimidiam partem terrarum solitudinem facerem, sed ut illos, quos bello subegissem, uictoriae meae non paeniteret.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, X, trad. H. Bardon.

<sup>16</sup> Nous développons ce point dans notre sous-partie « Alexandre, roi des Perses ».

<sup>17</sup> L'expédition d'Alexandre s'étend de 334 av. J.-C., lorsqu'il débarque en Asie, jusqu'à 323 av. J.-C., quand il meurt à Babylone.

<sup>18</sup> Roussel, 1932, p. 50.

<sup>19</sup> Τέλος δὲ τῶν Ἑλλήνων ἐλομένων αὐτὸν στρατηγὸν αὐτοκράτορα τῆς Ἑλλάδος μεγάλης παρασκευῆς ἐποιεῖτο πρὸς τὴν ἐπὶ τοὺς Πέρσας στρατείαν. διατάξας δ' ἐκάστη πόλει τὸ πλῆθος τῶν εἰς συμμαχίαν στρατιωτῶν ἐπανῆλθεν εἰς τὴν Μακεδονίαν. « Finalement, les Grecs l'ayant désigné comme commandant en chef de la Grèce avec pleins pouvoirs, il se livrait à de grands préparatifs en vue de l'expédition contre les Perses. Ayant fixé pour chaque cité le nombre des soldats qu'elle devait fournir à la coalition, il retourna en Macédoine », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVI, LXXXIX, 3, trad. P. Goukowsky.

voisins et une fois Athènes et Thèbes défaites à Chéronée en 338 av. J.-C.<sup>20</sup>, il décide de se tourner vers l'Orient. Bien que les cités grecques d'Europe soient passées sous sa domination, celles d'Asie Mineure, elles, vivent toujours sous le joug des Perses. L'idée d'une expédition asiatique ne date pas de Philippe, il suffit de regarder du côté d'Isocrate pour le constater. L'orateur grec souhaitait que soit créée une ligue panhellénique qui aurait pour objectif d'unifier les cités agitées par d'incessants conflits entre elles et de venger cette Grèce autrefois outragée par Xerxès lors des guerres médiques<sup>21</sup>. Pour ce faire, il rédige plusieurs discours et en particulier le *Panégryrique* où il réclame cette expédition :

Aussi me semble-t-il qu'il n'y a que trop de motifs pour nous encourager à leur faire la guerre, et surtout le moment présent qui nous donne la garantie la plus sûre. C'est ce moment qu'il ne faut pas laisser passer ; car il est honteux de ne pas profiter de l'occasion présente, pour la rappeler seulement quand elle sera passée. Quels soutiens autres que ceux que nous avons maintenant voudrions-nous posséder à la veille d'une guerre contre le Roi <sup>22</sup>?

Assurément, c'est tout d'abord autour de la cité d'Athènes qu'il conçoit son projet (le discours aurait été rédigé en 380 av. J.-C., alors que la Macédoine n'est encore qu'une nation sans importance majeure), mais très vite, les luttes hégémoniques du début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. le poussent à se tourner vers une nation en pleine expansion : la Macédoine. Plus précisément, il écrit à l'attention de Philippe une lettre où il l'invite à écouter ses desseins et à prendre la tête des Grecs coalisés. Il est évident que Philippe est un personnage clef du bouleversement politique que subit la Grèce à cette époque. Il érige la Macédoine en puissance souveraine, qui parvient à se hisser au sommet du monde grec. Il devient, par conséquent,

---

<sup>20</sup> En 338 av. J.-C., la bataille de Chéronée oppose la Macédoine à la Grèce. Athènes et Thèbes s'allient afin de mettre un terme à la domination macédonienne que Philippe exerce. La victoire de l'armée macédonienne symbolise la fin de la ligue grecque.

<sup>21</sup> Les guerres médiques (490 av. J.-C. et 480/479 av. J.-C.) sont restées profondément ancrées dans la mémoire collective grecque. Il s'agit de conflits ayant opposé les Grecs et les Perses. Pour les Grecs, il s'agit de défendre la liberté face à l'oppression barbare et les différentes batailles prouvent aux cités grecques qu'elles sont capables de s'unir lorsque le danger est présent. La Deuxième Guerre médique est particulièrement traumatique pour les Athéniens qui verront leur cité ravagée et mise à sac par les Perses, dirigés par le roi Xerxès. Cet événement restera, jusqu'à Alexandre, un acte à venger afin de rétablir l'honneur des Grecs.

<sup>22</sup> Ὅστε μοι δοκεῖ πολλὰ λίαν εἶναι τὰ παρακελευόμενα πολεμεῖν αὐτοῖς, μάλιστα δ' ὁ παρὼν καιρὸς, ὃν οὐκ ἀφετέον· καὶ γὰρ αἰσχρὸν παρόντι μὲν μὴ χρῆσθαι, παρελθόντος δ' αὐτοῦ μεμνησθαι. τί γὰρ ἂν καὶ βουλευθεῖμεν ἡμῖν προσγενέσθαι, μέλλοντες βασιλεῖ πολεμεῖν, ἔξω τῶν νῦν ὑπαρχόντων. Isocrate, *Panégryrique*, 160, trad. G. Mathieu et E. Brémond.

l'héritier de ce désir de vengeance envers les Perses, comme nous le dit Diodore dans son œuvre :

Cette année-là, rendu présomptueux par la victoire de Chéronée et ayant inspiré la crainte aux plus illustres cités, le roi Philippe ambitionnait de devenir le chef suprême des Grecs. Ayant répandu le bruit qu'il voulait engager une guerre contre les Perses pour la défense des Grecs <d'Asie> et tirer d'eux vengeance pour les crimes commis contre les sanctuaires, il mit les Grecs de son côté par ses manifestations de bienveillance<sup>23</sup>.

Les aspirations de Philippe se dessinent alors clairement, d'autant que ce projet est favorisé par l'arrivée du nouveau roi des Perses, Darius III Codoman. C. Orrieux explique que cette situation représente une occasion que Philippe ne peut se permettre de manquer. La situation de paix qui s'est instaurée après Chéronée devient une « alliance militaire contre les Barbares ». Il est donc bien celui qui amorce le premier pas de cette expédition, notamment en envoyant Parménion et dix mille hommes franchir l'Hellespont<sup>24</sup>. Diodore précise également qu'une des raisons de l'expédition qu'il réclame est la libération des cités grecques d'Asie Mineure. Mais de ce projet, il ne verra jamais l'aboutissement. Philippe est assassiné en 336 av. J.-C., lors des célébrations du mariage de sa fille Cléopâtre. À la suite à cet événement, son fils Alexandre prend sa succession. Le jeune homme est acclamé roi par l'assemblée macédonienne, comme le veut la tradition successorale en vigueur<sup>25</sup> et devient parallèlement le nouvel hégémon<sup>26</sup> des cités grecques. Mais la situation en Macédoine, au moment où Alexandre en hérite, est pour le moins compliquée. N. Hammond décrit bien le désordre sans nom que génère la mort de Philippe. Les peuples qui avaient été vaincus se soulèvent contre le nouveau roi, et partout, on tente de se débarrasser des Macédoniens<sup>27</sup>. La Grèce est à feu et à sang, et personne ne croit Alexandre capable d'apaiser la situation. Pour beaucoup, c'est un enfant qui récupère le trône

---

<sup>23</sup> Ἐπὶ δὲ τούτων Φίλιππος ὁ βασιλεὺς πεφρονηματισμένος τῇ περὶ Χαιρώνειαν νίκη καὶ τὰς ἐπιφανεστάτας πόλεις καταπεπληγμένος ἐφιλοτιμεῖτο γενέσθαι πάσης τῆς Ἑλλάδος ἡγεμόν. διαδοὺς δὲ λόγον ὅτι βούλεται πρὸς Πέρσας ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων πόλεμον ἄρασθαι καὶ λαβεῖν παρ' αὐτῶν δίκας ὑπὲρ τῆς εἰς τὰ ἱερὰ γενομένης παρανομίας ἰδίους τοὺς Ἕλληνας ταῖς εὐνοίαις ἐποιήσατο. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVI, LXXXIX, 1-2, trad. P. Goukowsky.

<sup>24</sup> Orrieux, 2008, p. 337.

<sup>25</sup> En Macédoine, c'est l'Assemblée du peuple qui a pour charge d'acclamer le nouveau roi. Le plus souvent, il s'agit du fils aîné de la lignée du roi qui accède au trône, mais, comme en témoignent les incertitudes d'Alexandre à la mort de son père, cela n'est pas un droit absolu.

<sup>26</sup> Du grec ἡγεμόν, ὄνος (ὁ, ἡ), ce terme désigne le chef de l'ensemble du monde grec coalisé.

<sup>27</sup> Hammond, 1997, p. 37.

et les ambitions de son prédécesseur<sup>28</sup>. Diodore de Sicile explique que la succession d'Alexandre ne s'est pas faite sans difficulté :

Ayant appris ainsi d'autre part que beaucoup de Grecs penchaient en faveur de la révolte, Alexandre fut saisi d'une grande anxiété. En effet, comme Démosthène menait une politique anti-macédonienne, les Athéniens avaient appris avec joie la mort de Philippe et ne voulaient plus laisser aux Macédoniens le commandement des Grecs<sup>29</sup>.

Démosthène, grand détracteur d'Alexandre, s'est également opposé à Philippe. En effet, l'orateur athénien, connu pour ses *Philippiques* notamment, tente de convaincre les Athéniens d'empêcher Philippe d'étendre sa domination sur la Grèce et de reprendre la place qui a été la leur.

Alexandre doit donc s'assurer que les Grecs, et notamment les Athéniens, ne deviennent pas un problème une fois le roi des Macédoniens parti en campagne loin de sa patrie. L'occasion se présente après le sac de Thèbes<sup>30</sup>. Alexandre laisse la Ligue de Corinthe décider du sort des vaincus et la cité qui avait collaboré avec les Perses durant les guerres médiques va être rasée, les survivants vont être vendus et déportés. Les Athéniens, pris de panique, tentent alors de s'attirer les faveurs d'Alexandre. Voici ce qu'écrit Arrien, dans son *Anabase*, à propos de la réaction d'Alexandre :

Alexandre répondit aux ambassadeurs avec bienveillance, mais, dans une lettre adressée au peuple, il exigeait qu'on lui livre Démosthène et Lycurgue ; même chose pour Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidèmos, Ephialte, Diotimos et Moeroclès : car ils étaient responsables, disait-il, de la catastrophe survenue pour la cité à Chéronée et, dès la mort de Philippe, de comportements inadmissibles à son égard comme à l'égard de Philippe ; il montrait en outre qu'ils n'étaient pas moins responsables du soulèvement des Thébains que les meneurs thébains

---

<sup>28</sup> Des rébellions éclatent à la mort de Philippe en -336, Alexandre les réprime rapidement (la Thrace, les Triballes, Gètes, les Celtes...).

<sup>29</sup> Ἀλέξανδρος δὲ πυθόμενος πολλοὺς τῶν Ἑλλήνων μετεώρους εἶναι πρὸς καινοτομίαν εἰς πολλὴν ἀγωνίαν ἐνέπιπτεν. Ἀθηναῖοι μὲν γὰρ Δημοσθένους δημαγωγοῦντος κατὰ τῶν Μακεδόνων τὴν τε Φιλίππου τελευτήν ἀσμένως ἤκουσαν καὶ τῆς ἡγεμονίας τῶν Ἑλλήνων οὐκ ἐξεχώρουν τοῖς Μακεδόσι.. Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*, livre XVII, 3, 1-2, trad. P. Goukowsky.

<sup>30</sup> En 335 av. J.-C., alors qu'Alexandre est en campagne contre les Traces, les Triballes et les Gètes qui se sont soulevés après la mort de Philippe, une rumeur indiquant qu'il aurait péri arrive à Thèbes. Ces derniers se soulèvent contre les Macédoniens qui occupaient la Cadmée, mais Alexandre arrive rapidement sous les murs de Thèbes et la cité est rapidement prise.

eux-mêmes. Les Athéniens ne les livrèrent pas, mais lui envoyèrent une nouvelle ambassade lui demandant de renoncer à sa colère envers les hommes qu'il réclamait. Et Alexandre y renonça, peut-être par respect pour Athènes, peut-être en pensant à son expédition d'Asie, pour ne rien laisser de suspect derrière lui chez les Grecs<sup>31</sup>.

Pourtant, en seulement deux ans, le tout jeune roi consolide ses frontières, remet au pas les régions qui s'étaient insurgées et, dans la continuité des actions de son père, termine d'asseoir son autorité sur la Grèce en se faisant réélire à Corinthe et en recevant de la Ligue l'assurance d'un appui pour l'expédition asiatique :

Quand les membres ordinaires de l'assemblée furent réunis, le roi s'adressa à eux en termes mesurés et convainquit les Grecs de décréter « qu'Alexandre serait général en chef de la Grèce, muni des pleins pouvoirs, et que l'on engagerait en commun la guerre contre les Perses, en raison des crimes dont ils s'étaient rendus coupables envers les Grecs »<sup>32</sup>.

La force d'Alexandre réside peut-être en sa capacité à défier les normes du possible, car après avoir calmé toute velléité de rébellion en rasant Thèbes et après avoir marché sur Athènes et obtenu sa soumission sans même sortir les armes, qu'est-ce qui pourrait encore l'empêcher de se tourner totalement vers l'Asie ? Mais certaines de ses actions, notamment sa clémence envers les Athéniens, montrent que le but de toutes ses actions était bel et bien la campagne asiatique :

Les Athéniens ne les livrèrent pas [les orateurs], mais envoyèrent une nouvelle ambassade, lui demandant de renoncer à sa colère envers les hommes qu'il réclamait. Et Alexandre y renonça,

---

<sup>31</sup> ὁ δὲ τὰ μὲν ἄλλα φιλανθρώπως πρὸς τὴν πρεσβείαν ἀπεκρίνατο, ἐπιστολὴν δὲ γράψας πρὸς τὸν δῆμον ἐξήτει τοὺς ἀμφὶ Δημοσθένην καὶ Λυκοῦργον· καὶ Ὑπερίδην δὲ ἐξήτει καὶ Πολύευκτον καὶ Χάρητα καὶ Χαρίδημον καὶ Ἐφιάλτην καὶ Διότιμον καὶ Μοιροκλέα· τούτους γὰρ αἰτίους εἶναι τῆς τε ἐν Χαιρωνείᾳ ξυμφορᾶς τῇ πόλει γενομένης καὶ τῶν ὕστερον ἐπὶ τῇ Φιλίππου τελευτῇ πλημμεληθέντων ἕς τε αὐτὸν καὶ ἕς Φίλιππον· καὶ Θηβαίοις δὲ τῆς [τε] ἀποστάσεως ἀπέφαιεν αἰτίους οὐ μείον ἢ τοὺς αὐτῶν Θηβαίων νεωτερίσαντας. Ἀθηναῖοι δὲ τοὺς μὲν ἄνδρας οὐκ ἐξέδοσαν, πρεσβεύονται δὲ αὐθις παρὰ Ἀλέξανδρον, ἀφεῖναι δεόμενοι τὴν ὀργὴν τοῖς ἐξαιτηθεῖσι· καὶ Ἀλέξανδρος ἀφῆκε, τυχὸν μὲν αἰδοῖ τῆς πόλεως, τυχὸν δὲ σπουδῇ τοῦ ἐς τὴν Ἀσίαν στόλου, οὐκ ἐθέλων οὐδὲν ὑποπτον ἐν τοῖς Ἑλλησιν ὑπολείπεσθαι. Arrien, *Anabase*, Livre I, X, 4 – 6, trad. P. Savinel.

<sup>32</sup> Ἐπειδὴ συνῆλθον οἱ συνεδρεύειν εἰωθότες, διαλεχθεὶς ὁ βασιλεὺς καὶ λόγοις ἐπεικέσι χρησάμενος ἔπεισε τοὺς Ἑλληνας ψηφίσασθαι στρατηγὸν αὐτοκράτορα τῆς Ἑλλάδος εἶναι τὸν Ἀλέξανδρον καὶ συστρατεύειν ἐπὶ τοὺς Πέρσας ὑπὲρ ὧν εἰς τοὺς Ἑλληνας ἐξήμαρτον. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, IV, 9, trad. P. Goukowsky.

peut-être par respect pour Athènes, peut-être en pensant à son expédition d'Asie, pour ne rien laisser de suspect derrière lui chez les Grecs<sup>33</sup>.

Malgré la constante opposition des Athéniens, le fait que le nouveau roi des Macédoniens décide de ne pas s'emparer de la ville est révélateur, selon Arrien. Même si la cité n'est plus à la tête de la ligue panhellénique et qu'elle n'a plus été capable de s'imposer auprès des autres cités, depuis sa défaite face à Sparte en 402 av. J.-C.<sup>34</sup>, Athènes reste aux yeux de tous un symbole fort. Aujourd'hui, la plupart de nos sources mettent en avant un monde athénocentré, notamment parce que la majorité des renseignements que nous avons sur cette période viennent d'Athènes. Il devient donc difficile de faire la part des choses entre le point de vue des œuvres et la réalité de l'époque, mais le fait qu'Alexandre — et même Philippe avant lui — ne se soit pas emparé de la cité quand il en a eu l'occasion démontre bien l'importance symbolique d'Athènes.

Pour en revenir à Alexandre, c'est l'esprit dorénavant libéré de la situation en Grèce, qu'il peut à présent organiser ses troupes pour débarquer en Asie. Si l'on se base sur le nombre de soldats que devait compter la Macédoine, les forces armées déployées, selon Diodore de Sicile, s'apparentent à du jamais vu<sup>35</sup>. Ce qui frappe avant tout, ce sont les garnisons laissées par le roi des Macédoniens pour défendre son royaume. Mais, lorsqu'on regarde vers qui se dirige Alexandre ainsi que ses objectifs, ses troupes paraissent tout d'un coup bien moins impressionnantes. Toujours chez Diodore (les autres historiens d'Alexandre mettent également l'accent sur la différence numérique entre les troupes macédoniennes et perses), l'inventaire des forces ennemies permet rapidement de se rendre compte de la suprématie numérique perse<sup>36</sup>. Opposer ainsi les deux armées permet de mettre en exergue le caractère incroyable de ce qu'est en train d'accomplir le roi des Macédoniens, ce que souligne Justin :

---

<sup>33</sup> Ἀθηναῖοι δὲ τοὺς μὲν ἄνδρας οὐκ ἐξέδοσαν, πρεσβεύονται δὲ αὐτοῖς παρὰ Ἀλέξανδρον, ἀφεῖναι δεόμενοι τὴν ὀργὴν τοῖς ἐξαιτηθεῖσι· καὶ Ἀλέξανδρος ἀφῆκε, τυχὸν μὲν αἰδοῖ τῆς πόλεως, τυχὸν δὲ σπουδῆ τοῦ ἐς τὴν Ἀσίαν στόλου, οὐκ ἐθέλων οὐδὲν ὑποπτον ἐν τοῖς Ἑλλησιν ὑπολείπεσθαι. Arrien, *Anabase*, livre I, X, 6, trad. P. Savinel.

<sup>34</sup> La guerre du Péloponnèse, que l'on situe entre 431 av. J.-C. et 404 av. J.-C., oppose la Ligue de Délos en la cité d'Athènes et la Ligue du Péloponnèse, Sparte, dans une lutte pour le contrôle de la Grèce. C'est finalement Sparte, après avoir assiégé Athènes et poussé à la réédition, qui devient la cité la plus puissante de Grèce. Les Longs Murs d'Athènes sont détruits, elle doit évacuer les cités qu'elle occupait et ne peut conserver qu'une infime part de sa flotte. C'est la fin de l'hégémonie athénienne.

<sup>35</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XVII, 3-5.

<sup>36</sup> *Ibid.*, XIX, 1-5.



Son armée comptait trente-deux mille fantassins, quatre mille cinq cents cavaliers, cent quatre-vingt-deux navires. Il est difficile de dire ce que l'on doit le plus admirer, d'avoir vaincu tout l'univers avec une troupe si modeste ou d'avoir eu l'audace de l'attaquer<sup>37</sup>.

Nous rejoignons N. Horn alors qu'il écrit que : « Cette audace est à ranger derrière son extraordinaire confiance en lui-même : dès son départ, il se projette en tant que maître de l'Asie<sup>38</sup> ».

Un autre élément montre qu'Alexandre, aux prémices de sa conquête, convoitait déjà l'Asie tout entière. En effet, il est mentionné chez Diodore de Sicile<sup>39</sup>, Justin<sup>40</sup> et Arrien<sup>41</sup> que lorsqu'Alexandre débarqua de l'autre côté de l'Hellespont, il s'appropriâ l'Asie en plantant son javelot, entièrement armé et qu'il aurait déclaré : « Recevoir l'Asie des dieux comme un bien conquis à la pointe de la lance<sup>42</sup> ». Cet épisode marque l'arrivée du conquérant en Orient. Nous sommes alors en 334 av. J.-C. Par la suite, tous les monarques hellénistiques useront de cette méthode pour légitimiser leurs campagnes.

Une fois sur place, les objectifs voulus par son père, le nouveau roi des Macédoniens les accomplit au début de sa conquête : en 330 av. J.-C., on peut dire que la prise de l'Acropole de 480 av. J.-C. est vengée par l'incendie du palais de Persépolis perpétré par le roi des Macédoniens<sup>43</sup> ; en 331 av. J.-C., quand Darius III de Comodan, roi de Perse, est totalement défait à Gaugamelès par l'armée macédonienne, le territoire perse passe sous le contrôle d'Alexandre qui devient le nouveau roi de l'Asie. Plutarque nous décrit les conséquences de cette victoire :

Cette bataille s'étant ainsi terminée, l'empire des Perses parut complètement détruit : Alexandre, proclamé roi de l'Asie, offrit aux dieux des sacrifices magnifiques et gratifia ses amis de

---

<sup>37</sup> *In exercitu eius fuere peditum XXXII milia, equitum IV milia quingenti, naues centum octoginta duae. Hac tam parua manu uniuersum terrarum orbem utrum sit admirabilius uicerit an adgredi ausus fuerit, incertum est.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, VI, 2-3, trad. B. Mineo.

<sup>38</sup> Horn, 2017, p. 288.

<sup>39</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XVII.

<sup>40</sup> Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, V.

<sup>41</sup> Arrien, *Anabase*, livre I, XI, 7.

<sup>42</sup> Παρὰ τῶν θεῶν ἀπεφαίνετο τὴν Ἀσίαν δέχεσθαι δορίκτητον. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XVII, 2, trad. P. Goukowsky.

<sup>43</sup> Arrien, livre III, XVIII, 12 ; Diodore de Sicile, LXXII, 5 ; Plutarque, XXXVIII, 5 ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre V, VII.

richesses, de domaines et de hautes fonctions. Puis, voulant se faire valoir aux yeux des Grecs, il leur écrivit que toutes les tyrannies étaient abolies et qu'ils pouvaient se gouverner selon leurs propres lois<sup>44</sup>.

À partir de là, bien qu'Alexandre ait accompli ce qu'il était venu faire en Asie, il ne semble pas vouloir opérer un demi-tour. Aussi, le nouveau roi des Perses devait avoir d'autres raisons qui le poussaient à rester en Asie, différentes de celles énoncées par la Ligue panhellénique. En entreprenant cette conquête et en emmenant son armée à des milliers de kilomètres de chez elle, Alexandre a totalement réinventé la pratique de la guerre telle qu'elle se faisait à cette époque. O. Battistini souligne qu'Alexandre fait surtout preuve d'une très grande capacité d'adaptation<sup>45</sup>. Il progresse à travers le territoire perse, rasant des villes tout en en fondant de nouvelles. Il prend possession des satrapies<sup>46</sup>, en comprend le fonctionnement et fait évoluer l'art militaire. En une dizaine d'années, c'est finalement son propre Empire qu'il constitue, sur les ruines de celui des Achéménides<sup>47</sup>, et comme l'explique P. Briant, la mort et la succession d'Alexandre « constituent une sorte d'achèvement théâtralisé de l'affrontement entre les deux rois<sup>48</sup> ». L'incroyable rapidité avec laquelle Alexandre fait tomber un à un tous les obstacles qui se dressent sur son chemin pousse Darius à réagir, comme l'écrit Diodore de Sicile : « Tel était l'homme que la Fortune avait donné pour adversaire au valeureux Alexandre et ils se livrèrent beaucoup de grands combats en se disputant la suprématie<sup>49</sup> ». Si, au départ, le Grand

---

<sup>44</sup> Τοῦτο τῆς μάχης ἐκείνης λαβούσης τὸ πέρασ, ἡ μὲν ἀρχὴ παντάπασιν ἡ Περσῶν ἐδόκει καταλελύσθαι, βασιλεὺς δὲ τῆς Ἀσίας Ἀλέξανδρος ἀνηγορευμένος ἔθουε τοῖς θεοῖς μεγαλοπρεπῶς καὶ τοῖς φίλοις ἐδωρεῖτο πλούτους καὶ οἴκους καὶ ἡγεμονίας, φιλοτιμούμενος δὲ πρὸς τοὺς Ἕλληνας ἔγραψε τὰς τυραννίδας πάσας καταλυθῆναι καὶ πολιτεύειν αὐτονόμους. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXXIV, 1-2, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>45</sup> Battistini, 2018, p. 308.

<sup>46</sup> Une satrapie correspond à une division territoriale. On appelle Satrape celui qui la dirige. L'Empire de Darius en comprenait vingt, tandis que celui d'Alexandre en comptait trente-cinq. Pour plus d'information sur ces différentes satrapies, nous vous invitons à consulter l'article « Satrapie », Battistini, 2004, p. 947.

<sup>47</sup> Les Achéménides sont la dynastie régnante sur la Perse. Cyrus, en 559 av. J.-C., s'empare du territoire perse, et cette dynastie perdure jusqu'à Darius III Codoman. Hérodote consacre une partie de son œuvre à raconter l'histoire de cette dynastie (*Histoires*, livre I-IV). Darius, en mourant, laisse à Alexandre son immense empire. Pour plus d'information, voir Briant, 1996.

<sup>48</sup> Briant, 2003, p. 150.

<sup>49</sup> Τοιοῦτον δ' ἄνδρα τῆς τύχης παραδούσης ἀντίπαλον τῆ κατ' Ἀλέξανδρον ἀρετῆ συνέβη πολλοὺς καὶ μεγάλους ἀγῶνας συστῆναι περὶ τοῦ πρωτείου. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, VI, 3, trad. P. Goukowsky.

Roi paraît sûr de pouvoir vaincre le roi des Macédoniens, il se ravise et tente de proposer à Alexandre des solutions pacifiques :

Darius avait déjà envoyé auparavant des ambassadeurs auprès d'Alexandre, pour aboutir à une solution pacifique : il lui cédait la région en deçà de l'Halys et promettait de lui donner vingt mille talents d'argent monnayé. N'ayant pas obtenu d'Alexandre, il lui envoya une nouvelle ambassade : il le louait d'avoir bien traité sa mère ainsi que les autres prisonniers de guerre, et il le priait de devenir son ami en acceptant le pays en deçà de l'Euphrate, trente mille talents et l'une de ses filles comme épouse. Bref, devenu son gendre, ayant pris rang de Fils du Grand Roi, il deviendrait comme son associé dans le gouvernement de l'empire tout entier<sup>50</sup>.

La proposition semble, de prime abord, raisonnable. Alexandre obtiendrait ainsi un statut important en Asie et pourrait s'en retourner en Macédoine, ayant réussi les objectifs de son expédition. Cependant, il ignore les conseils de Parménion qui l'incite à accepter la proposition de Darius<sup>51</sup>. Le roi macédonien démontre clairement à ce moment que ses ambitions vont bien au-delà d'une simple conquête. Il désire régner seul sur ce pays, sans la moindre présence pour éclipser son pouvoir :

Bref, il tint encore d'autres propos magnanimes et rejeta, comme indignes de lui, les propositions des Perses, car il faisait plus de cas de la gloire que des dons qu'on lui offrait. Il répondit aux ambassades que, « s'il y avait deux soleils, le monde ne saurait garder la belle ordonnance de son agencement, et que la terre habitée, si deux rois exerçaient le pouvoir suprême, ne pourrait demeurer longtemps sans être troublé de séditions ». C'est pourquoi il leur ordonna de rapporter à Darius que, « s'il aspirait au premier rang, il devait combattre contre lui pour la monarchie universelle. S'il méprisait au contraire la gloire et préférerait les avantages et

---

<sup>50</sup> Περὶ δὲ διαλύσεως καὶ πρότερον μὲν ἐξέπεμψε πρεσβευτὰς πρὸς Ἀλέξανδρον, ἐκχωρῶν αὐτῷ τῆς ἐντὸς Ἰλίου ποταμοῦ χώρας, καὶ προσεπηγγέλλετο δώσειν ἀργυρίου τάλαντα δισμύρια. ὥς δ' οὐ προσεῖχεν αὐτῷ, πάλιν ἐξέπεμψεν ἄλλους πρέσβεις, ἐπαινῶν μὲν αὐτὸν ἐπὶ τῷ καλῶς κεκρῆσθαι τῇ τε μητρὶ καὶ τοῖς ἄλλοις αἰχμαλώτοις, ἀξίων δὲ φίλον γενέσθαι καὶ λαβεῖν τὴν ἐντὸς Εὐφράτου χώραν καὶ τάλαντ' ἀργυρίου τρισμύρια καὶ τὴν ἐτέραν τῶν ἑαυτοῦ θυγατέρων γυναῖκα, καθόλου δὲ γενόμενον γαμβρὸν καὶ τάξιν υἱοῦ λαβόντα καθάπερ κοινωὸν γενέσθαι τῆς ὅλης βασιλείας. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LIV, 1-2, trad. P. Goukowsky.

<sup>51</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LIV, 4-5.

les plaisirs que donne la facilité, il n'avait qu'à obéir personnellement aux ordres d'Alexandre et à régner, gouvernant les autres, mais tenant le pouvoir de la générosité d'Alexandre »<sup>52</sup>.

Cet échange épistolaire entre les deux rois est aussi présent chez les autres auteurs qui composent notre corpus. Nous retrouvons également chez Justin cette célèbre phrase d'Alexandre : « Au reste, le monde ne serait être régi par deux soleils ni la terre porter deux royaumes dominants sans compromettre sa stabilité<sup>53</sup> ». Cet événement qui se déroule juste avant la bataille de Gaugamelès montre l'opposition entre les deux rois. L'un souhaite trouver une solution pacifique, sans qu'il faille sortir les armes, et où il n'aurait pas à renoncer à son pouvoir, tandis que l'autre rappelle qu'il est déjà le gagnant et qu'il n'acceptera aucune autre autorité que la sienne : « Qu'il se dispose donc à se rendre ce même jour, ou bien qu'il apprête son armée pour le lendemain ; qu'il ne se promette pas non plus de victoire autre que celle qu'il a déjà goûtée<sup>54</sup> ». Darius évolue en opposition avec Alexandre et selon l'occasion, sa lâcheté ou sa bravoure servent de contre-exemple au conquérant, lui fournissant tantôt un adversaire à sa hauteur, tantôt en mettant en avant sa magnanimité et sa vertu. P. Briant explique que, dans l'œuvre d'Arrien, les passages où Alexandre et Parménion interagissent sont élaborés par l'auteur afin de donner au roi des Macédoniens l'image d'un guerrier courageux, qui ne se laisse pas impressionner ou effrayer par les risques, mais qui est également apte à raisonner en fonction de ce que la situation exige. Darius est alors le contre-exemple parfait, car « mou et manquant de discernement », Alexandre n'en apparaît que plus digne<sup>55</sup>. Darius subit les assauts macédoniens, se retrouvant confronté à un homme que rien ne semble pouvoir arrêter. Arrien, dans son *Anabase*, montre bien le pathétique de la vie du Grand Roi, un homme sans grandes qualités, simplement malchanceux de s'être retrouvé sur le chemin d'Alexandre le Grand :

---

<sup>52</sup> Καθόλου δὲ καὶ ἄλλοις μεγαλοψύχοις λόγοις χρησάμενος καὶ τοὺς μὲν λόγους τῶν Περσῶν ἀποδοκιμάσας, προτιμήσας δὲ τὴν εὐδοξίαν τῶν προτεινομένων δωρεῶν τοῖς μὲν πρέσβεσιν ἀπόκρισιν ἔδωκεν ὡς οὐθ' ὁ κόσμος δυεῖν ἡλίων ὄντων τηρῆσαι δύναται ἂν τὴν ἰδίαν διακόσμησίν τε καὶ τάξιν οὐθ' ἡ οἰκουμένη δύο βασιλείων ἐχόντων τὴν ἡγεμονίαν ἀταράχως καὶ ἀστασιάζτως διαμένειν ἂν δύναίτο. διόπερ ἀπαγγέλλειν αὐτοὺς ἐκέλευσε τῷ Δαρείῳ, εἰ μὲν τῶν πρωτείων ὀρέγεται, διαμάχεσθαι πρὸς αὐτὸν περὶ τῆς τῶν ὅλων μοναρχίας· εἰ δὲ δόξης καταφρονῶν προκρίνει τὴν λυσιτέλειαν καὶ τὴν ἐκ τῆς ῥαστώνης τρυφήν, αὐτὸς μὲν Ἀλεξάνδρῳ ποιεῖτω τὰ προσταττόμενα, ἄλλων δὲ ἄρχων βασιλευέτω, συγχωρουμένης αὐτῷ τῆς ἐξουσίας ὑπὸ τῆς Ἀλεξάνδρου χρηστότητος. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LIV, 6-7, trad. P. Goukowsky.

<sup>53</sup> *Ceterum neque mundum posse duobus solibus regi, nec orbem summa duo regna saluo statu terrarum habere.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, XII, trad. B. Mineo.

<sup>54</sup> *Proinde aut deditionem ea die aut in posteram aciem paret ; nec polliceatur sibi aliam quam sit expertus, uictoriam.* *Ibid.*

<sup>55</sup> Briant, 2003, p. 314.

Telle fut la fin de Darius, sous l'archontat, à Athènes, d'Aristophon, dans le mois Hécatombéon : il fut, plus que personne, mou et peu avisé en ce qui concerne la guerre, mais, pour le reste, il ne fit jamais preuve de cruauté, ou bien il n'en eut jamais l'occasion, parce que son accession au pouvoir coïncida avec l'ouverture des hostilités des Macédoniens et des Grecs contre lui : donc, même s'il l'avait voulu, il ne lui était plus possible de se montrer arrogant envers ses sujets, vu qu'il courait de plus grands dangers qu'eux. Sa vie fut une succession ininterrompue de malheurs, et il ne connut aucun répit dès qu'il eut accédé au pouvoir : [...] En outre lui-même, à Arbèles, s'était déshonoré en prenant la fuite dans les premiers, et avait causé la perte de la plus grande armée de toute la race barbare. Puis, banni de son propre empire et errant, il avait, pour finir, été victime de la pire trahison de la part des siens, puisque se retrouvant dans un chariot d'infamie, à la fois roi et prisonnier dans les fers et finalement, il avait péri sous les coups de ses plus intimes familiers conjurés contre lui : voilà ce qui arriva à Darius de son vivant. Mort, il obtint d'Alexandre une sépulture royale, et pour ses enfants, les soins et l'éducation qu'ils auraient reçus s'il avait régné, et il eut Alexandre pour gendre<sup>56</sup>.

Darius meurt dans la honte et dans la solitude, aussi il paraît logique qu'Alexandre, étant donné ses qualités personnelles, l'ait finalement vaincu, s'appropriant son territoire et en récupérant à son compte la loyauté de ses sujets :

Son succès fut tel qu'après cet événement il ne se trouva plus personne pour oser se rebeller, et que les Perses acceptèrent avec résignation le joug de la servitude après avoir été les maîtres d'un empire qui avait duré tant d'années<sup>57</sup>.

---

<sup>56</sup> Τοῦτο τὸ τέλος Δαρείῳ ἐγένετο ἐπὶ ἄρχοντος Ἀθηναίους Ἀριστοφῶντος μηνὸς Ἑκατομβαιῶνος, ἀνδρὶ τὰ μὲν πολέμια, εἴπερ τινὶ ἄλλῳ, μαλθακῶ τε καὶ οὐ φρενήρει, εἰς δὲ τᾶλλα οὐδὲν ἀνεπιεικὲς ἔργον ἀποδειξαμένῳ ἢ οὐδὲ ἐγγενόμενον αὐτῷ ἀποδείξασθαι, ὅτι ὁμοῦ μὲν ἐς τὴν βασιλείαν παρελθεῖν, ὁμοῦ δὲ προσπολεμεῖσθαι πρὸς τε Μακεδόνων καὶ τῶν Ἑλλήνων ξυνέβη. οὐκ οὐκ οὐδὲ ἐθέλοντι ἐξῆν ἔτι ὑβρίζειν ἐς τοὺς ὑπὸ κῆρας ἐν μείζονι κινδύνῳ ἢ περ ἐκεῖνοι καθεστηκότι. ζῶντι μὲν δὴ ξυμφοραὶ αὐτῷ ἄλλαι ἐπ' ἄλλαις ξυνηνέχθησαν, οὐδέ τις ἀνακωχὴ ἐγένετο ἐπειδὴ πρῶτον ἐς τὴν ἀρχὴν παρήλθεν: [...] ἐπὶ δὲ αὐτὸς ἐν Ἀρβήλοις ἔφυγε τε ἐν πρώτοις αἰσχυρῶς καὶ στρατιᾶν πλείστην παντὸς τοῦ βαρβαρικοῦ γένους ἀπώλεσε: φυγὰς τε ἐκ τούτου τῆς αὐτοῦ ἀρχῆς πλανώμενος καὶ τελευτῶν πρὸς τῶν ἀμφ' αὐτὸν ἐς τὰ ἔσχατα προδοθεὶς, βασιλεύς τε ἐν τῷ αὐτῷ καὶ δεσμώτης ξὺν ἀτιμίᾳ ἀγόμενος, τέλος δὲ πρὸς τῶν οἰκειοτάτων ἐπιβουλευθεὶς ἀπώλετο. ζῶντι μὲν Δαρείῳ τοιαῦτα ξυνηνέχθη, τελευτήσαντι δὲ ταφὴ τε ἡ βασιλικὴ καὶ τῶν παιδῶν ὅποια καὶ βασιλεύοντος αὐτοῦ τροφή τε παρ' Ἀλεξάνδρου καὶ παιδευσις, καὶ γαμβρὸς Ἀλέξανδρος. Arrien, *Anabase*, livre III, XXII, 2-6, trad. P. Savinel.

<sup>57</sup> *Cuius tanta felicitas fuit ut post hoc nemo rebellare ausus sit patienterque Persæ post imperium tot annorum iugum servitutis acceperin.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, XIV, trad. B. Mineo.

Mais comment un roi macédonien d'éducation grecque parvient-il à garder un territoire en constante expansion sous son contrôle ? De quelle façon Alexandre utilise-t-il à son avantage les ressources dont il dispose en Asie ?

La question de savoir comment le conquérant voyait le territoire qu'il s'appropriait se pose également. Dans la conception traditionnelle de la guerre en Grèce, le but était de vaincre l'adversaire, puis les deux armées, ou du moins ceux qui restaient, regagnaient leur patrie. C. Vial définit la guerre comme suit :

La guerre est saisonnière : on ne se bat, en général, qu'à la belle saison. Il s'agit rarement de faire des conquêtes et d'occuper en permanence le territoire de l'ennemi : on détruit les récoltes, on coupe les arbres et, si l'adversaire ne fait pas face, on rentre chez soi à temps pour les travaux agricoles. La guerre se compose de razzias et de batailles rangées : le sort d'une guerre dépend bien souvent d'un combat d'une journée. On cherche moins à anéantir l'ennemi qu'à le chasser du champ de bataille<sup>58</sup>.

Nous pouvons immédiatement constater que cette définition ne correspond absolument pas avec l'entreprise d'Alexandre, aussi C. Vial poursuit en apposant un autre terme à celui de guerre, la guerre hellénistique :

La guerre hellénistique vise à conquérir [...]. Le roi est un chef de guerre qui commande lui-même son armée ; la royauté hellénistique repose, en partie, sur une idéologie de la victoire<sup>59</sup>.

Une nouvelle conception de la guerre et de la royauté naît donc de cette conquête. Comme nous l'avons déjà vu, Alexandre reprend à la mort de Philippe un royaume, une armée et une idéologie. Grâce au traité de Plutarque, sur *La fortune ou la vertu d'Alexandre I*, nous savons qu'Aristote, précepteur d'Alexandre, lui avait conseillé de s'ériger en maître face aux barbares qu'il allait rencontrer :

Malgré Aristote, qui lui conseillait de traiter les Grecs en chef et les Barbares en maître, d'accorder aux uns la sollicitude qu'on a envers des amis ou des proches, et de traiter les autres comme des animaux ou des plantes, ce qui l'eût mené à la guerre et eût rempli son règne d'exils

---

<sup>58</sup> Vial, 1972, p. 113-114.

<sup>59</sup> *Ibid*, p. 114.

et de sourdes rébellions, il se considérait comme envoyé par les dieux pour être le conciliateur et l'arbitre de l'univers<sup>60</sup>.

Malgré ce que l'on attendait de lui, Alexandre ne s'engouffre pas dans cette direction, au contraire. O. Battistini interroge donc les réelles intentions du Macédonien et pose la question de si les desseins d'Alexandre concordaient réellement avec ce que Plutarque préconisait pour lui, à savoir cet Empire interracial où tous auraient obéi à sa loi, pacifique et pour l'intérêt collectif, ou bien si ce projet ne s'appliquait qu'« aux Grecs et aux Perses qui jouent le rôle principal<sup>61</sup> ».

La critique la plus récurrente faite à Alexandre est celle de son « orientalisation ». Qu'il s'agisse de ses contemporains ou bien des auteurs tardifs s'étant livrés à l'exercice de raconter la vie du conquérant, tous sont relativement unanimes quant au fait que le roi des Macédoniens, plutôt que de remplacer la culture perse par celle dont il était l'héritier, l'a assimilée et en a repris certains codes. Le thème de l'orientalisation d'Alexandre est l'un des plus étudié et critiqué dans l'Antiquité, une époque où tout ce qui était relié à l'Orient allait de pair avec la décadence des mœurs et avec un attrait pour l'excès. Sur cette assimilation de l'Asie, N. Hammond explique que la politique d'Alexandre s'éloigne de celle d'Isocrate et d'Aristote, et que le roi voyait l'Asie comme son royaume, et que donc les populations qui la composait étaient ses sujets<sup>62</sup>. En effet, cette volonté de s'appropriier totalement le territoire d'Asie, nous la retrouvons dans les diverses mesures prises par le roi des Macédoniens<sup>63</sup>, ainsi que chez Justin :

---

<sup>60</sup> Οὐ γάρ, ὡς Ἀριστοτέλης συνεβούλευεν αὐτῷ, τοῖς μὲν Ἑλλησιν ἡγεμονικῶς τοῖς δὲ βαρβάροις δεσποτικῶς χρώμενος, καὶ τῶν μὲν ὡς φίλων καὶ οἰκείων ἐπιμελούμενος τοῖς δ' ὡς ζῴοις ἢ φυτοῖς προσφερόμενος, πολέμων πολλῶν καὶ φυγῶν ἐνέπλησε καὶ στάσεων ὑπούλων τὴν ἡγεμονίαν. Plutarque, *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, 329 b, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>61</sup> Battistini, 2018, p. 311.

<sup>62</sup> Hammond, 1997, p. 85-86.

<sup>63</sup> O. Battistini explique notamment que la décision d'Alexandre après la prise de Milet de poursuivre davantage sa route vers le sud est « la plus surprenante, la plus importante dans le champ du possible car elle conduit à la victoire et révèle les véritables intentions d'Alexandre. Il ne contente pas, selon le programme d'Isocrate, de soumettre les terres à l'ouest de l'Halys, mais veut s'emparer de l'Empire des Achéménides, du trône des Grands Rois », 2018, p. 147.

Puis, tandis qu'il cherchait le contact avec l'ennemi, il interdit à ses soldats de piller l'Asie et déclara qu'il fallait préserver leurs biens et ne pas les perdre alors qu'ils étaient venus en prendre possession<sup>64</sup>.

Mais nous nous gardons de rejoindre N. Hammond lorsqu'il explique qu'Alexandre aurait souhaité remplacer totalement le système perse déjà en place par le sien, et ce dans le but de respecter et d'associer les populations locales<sup>65</sup>. Certes, il est arrivé à Alexandre de remplacer les hautes autorités locales par des hommes de confiance, mais il a conservé, la majeure partie du temps, le gouvernement déjà en place. Pour P. Cloché, deux éléments rentrent en ligne de compte pour expliquer la manière d'agir d'Alexandre. Tout d'abord, les hommes qu'il avait emmenés avec lui n'étaient tout simplement pas suffisants pour assurer le bon fonctionnement administratif d'un si grand empire. Également, la barrière de la langue et de la différence de culture imposait à Alexandre de recourir à des autochtones afin que ses ordres soient compris<sup>66</sup>. La politique d'Alexandre apparaît alors comme dictée par des besoins concrets et par une volonté d'assurer une certaine stabilité aux territoires qu'il était en train de conquérir. C. Mossé nous dit d'ailleurs que le roi a surtout dû résoudre un problème primordial : « s'assurer la fidélité des peuples conquis en maintenant en place ceux qui les gouvernaient<sup>67</sup> ». Comme nous l'avons déjà expliqué en amont, Alexandre ne s'est engagé qu'avec peu de ressources dans son entreprise, qu'elles soient humaines ou matérielles. Le roi comptait sur les populations locales pour entretenir son armée et, les années se succédant ainsi que les combats, la repeupler.

Même si, sur l'ensemble de l'expédition, il n'y a finalement eu que peu de batailles rangées (le Granique en 334 av. J.-C.<sup>68</sup>, Issos en 333 av. J.-C.<sup>69</sup>, Gaugamelès en 331 av. J.-C.<sup>70</sup>)

---

<sup>64</sup> *Inde hostem petens, militem a populatione Asiae prohibuit, parcendum suis rebus praefatus, nec perdenda ea quae possessuri uenerint.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, VI, trad. B. Mineo.

<sup>65</sup> Hammond, 2018, p. 86.

<sup>66</sup> Cloché, 1953, p. 198.

<sup>67</sup> Mossé, 2012, p. 93.

<sup>68</sup> Arrien, *Anabase*, livre I, XIV-XVI ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XIX-XI ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, VI ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XVI.

<sup>69</sup> Arrien, *Anabase*, livre II, VII-XI ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXIII-XXXIV ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, IX ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XIX ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre III, IX-XI.

<sup>70</sup> Arrien, *Anabase*, livre III, XI-XV ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LVII-LXI ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, XIII-XIV ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXXI, 6 — XXXIII ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IV, XIII — XVI.



et l'Hydaspe en 326 av. J.-C.<sup>71</sup>), l'avancée d'Alexandre a tout de même été ponctuée par la prise de places fortes. Si certaines, à l'arrivée des Macédoniens, ont laissé tomber les armes et ont ouvert leurs portes à l'armée d'Alexandre, d'autres ont tenté de lutter. Ces cités-là, telles que Milet, Halicarnasse, Tyr ou encore Gaza, ont alors fait l'objet de récit de la part de nos auteurs, louant ainsi l'ingéniosité tactique d'Alexandre, mais également la résistance adverse. C'est également durant ces sièges que l'armée macédonienne fait évoluer ce qu'on appelle la poliorcétique<sup>72</sup>. Attardons-nous quelques instants sur le cas de Tyr, une cité qu'Alexandre assiège en 332 av. J.-C. Pour ce qui est des raisons qui poussent le roi à assiéger cette cité, Diodore, Quinte-Curce, Arrien et Justin se rejoignent<sup>73</sup> : le Macédonien souhaitait s'y rendre afin de réaliser un sacrifice à l'égard d'Héraclès. Pour autant, l'attitude des Tyriens vis-à-vis d'Alexandre diffère selon les auteurs. Tout d'abord, Quinte-Curce nous indique que les Tyriens, dont la cité n'appartenait alors pas au roi des Macédoniens, ne souhaitaient pas se soumettre à Alexandre. Ils étaient disposés à accepter une alliance, toutefois<sup>74</sup>. Chez Justin également, les habitants de Tyr ne sont pas indiqués comme fidèles à Darius, il dit simplement qu'une ambassade avait offert un présent à Alexandre, mais qu'ils lui avaient refusé l'entrée de la cité lorsqu'il déclara vouloir honorer Héraclès<sup>75</sup>. Arrien, quant à lui, nous montre des Tyriens plus mesurés, qui préfèrent ne pas prendre parti ni pour Alexandre ni pour Darius, tant que le conflit ne sera pas terminé<sup>76</sup>. Diodore de Sicile est le seul à indiquer que Tyr refuse de laisser entrer le

---

<sup>71</sup> Arrien, *Anabase*, livre V, XIV-XIX ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXXVIII ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, VIII ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LX ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, XIII-XIV.

<sup>72</sup> La poliorcétique, du grec πολιορκητικός, désigne tout ce qui est relatif à la prise ou à la défense d'une ville.

<sup>73</sup> Plutarque nous précise simplement qu'Alexandre décide d'assiéger Tyr. Héraclès n'est mentionné qu'à travers un songe qui a pour but d'inciter le roi à continuer le siège, ὄναρ εἶδε τὸν Ἡρακλέα δεξιούμενον αὐτὸν ἀπὸ τοῦ τείχους καὶ καλοῦντα, « durant le siège il eut un songe, où il vit Héraclès qui lui tendait la main du haut des remparts et l'appelait », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>74</sup> Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IV, II, 2.

<sup>75</sup> *Cum legati rectius id eum Tyro Uetere et antiquiore templo facturum dicerent, deprecantes eius introitum, ita exarsit, ut urbi excidium minaretur.* « Comme les ambassadeurs, qui cherchaient à le détourner d'entrer dans leur ville, lui avaient déclaré qu'il accomplirait mieux cette démarche dans l'ancienne Tyr et dans le vieux temple, le roi entra dans une telle colère qu'il menaça la ville de destruction », Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, X, trad. B. Mineo.

<sup>76</sup> Ὡς τοῦτο ἔς τε τὰ παρόντα τῷ λόγῳ εὐπρεπέστατον καὶ ἐς τοῦ πολέμου τὴν κρίσιν, ἄδηλον ἔτι οὔσαν, ἀσφαλέςτατόν σφισι γνωσόμενοι. « Cette attitude leur semblait la mieux appropriée pour se justifier, eu égard à la situation présente, et la plus sûre pour la décision qu'ils prendraient en ce qui concernait l'issue, encore incertaine, de la guerre », Arrien, *Anabase*, livre II, XVI, 7, trad. P. Savinel.

conquérant afin de le ralentir et ainsi montrer leur loyauté à Darius<sup>77</sup>. Quoi qu'il en soit, Tyr paie le prix fort pour s'être opposé à Alexandre, et cette cité est l'un des exemples qui illustrent parfaitement la brutalité et la violence dont pouvait faire preuve le Macédonien. Cet incident survient au début de sa conquête, et à l'instar de Thèbes<sup>78</sup>, il a pu conforter les autres cités dans l'idée que rien ne pourrait arrêter cet homme. Le traitement des vaincus, d'une grande violence, sert à montrer l'exemple. La description du sort des Tyriens chez Diodore montre un macabre tableau, entre mise à mort et crucifixion :

Ils furent tous massacrés les armes à la main, hormis quelques-uns. Ils étaient plus de sept mille. Le roi réduisit en esclavage les femmes et les enfants et fit mettre en croix tous ceux qui avaient l'âge de porter les armes : leur nombre n'était pas inférieur à deux mille. On fit dans la ville un grand nombre de prisonniers de guerre, car, bien que la plus grande partie de la population eût été transférée à Carthage, plus de treize mille personnes avaient été néanmoins laissées sur place. Voilà donc quels malheurs s'abattirent sur les Tyriens après sept mois de siège ! Ils avaient tenté de soutenir le siège avec plus de bravoure que de prudence<sup>79</sup>.

Pour continuer, ce qui transparaît est la volonté sans faille du roi des Macédoniens, avec comme seule motivation d'affirmer sa supériorité :

---

<sup>77</sup> Οἱ Τύριοι τεθαρρηκότως ὑπέμενον τὴν πολιορκίαν, ἅμα μὲν Δαρείῳ χαριζόμενοι καὶ τὴν πρὸς αὐτὸν εὐνοίαν βεβαίαν τηροῦντες καὶ νομίζοντες μεγάλας δωρεὰς ἀντὶ ταύτης τῆς χάριτος ἀντιλήψεσθαι παρὰ τοῦ βασιλέως, ἐπισπόμενοι μὲν τὸν Ἀλέξανδρον εἰς πολυχρόνιον καὶ ἐπικίνδυνον πολιορκίαν, διδόντες δ' ἄνεσιν τῷ Δαρείῳ πρὸς τὰς παρασκευάς. « Mais les Tyriens attendaient le siège de pied ferme. Ils voulaient être agréables à Darius et persistaient fermement dans leur loyauté à son égard, croyant obtenir de lui de grandes récompenses en retour du service qu'ils lui rendraient s'ils obligeaient Alexandre à un siège long et périlleux, tout en donnant à Darius le loisir de s'armer », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XL, 3, trad. P. Goukowsky.

<sup>78</sup> En 335 av. J.-C., les Thébains se révoltent et assiègent la Cadmée (l'acropole de la cité), où résident une garnison macédonienne placée là depuis 338 av. J.-C. La réponse d'Alexandre est immédiate, il est sous les murs de Thèbes alors que personne ne s'imaginait qu'il puisse arriver aussi rapidement. Le siège est terrible, les insurgés sont massacrés. La Ligue de Corinthe décide de faire de la cité un exemple, et la fait entièrement raser. Voir Arrien, *Anabase*, livre I, 7-9 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, IV-XIV ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, III-IV ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XI-XIII.

<sup>79</sup> Καὶ μαχόμενοι πλὴν ὀλίγων ἅπαντες κατεκόπησαν, ὄντας πλείους τῶν ἑπτακισχιλίων. ὁ δὲ βασιλεὺς τέκνα μὲν καὶ γυναῖκας ἐξηνδραποδίσαστο, τοὺς δὲ νέους πάντας, ὄντας οὐκ ἐλάττους τῶν δισχιλίων, ἐκρέμασε. σώματα δ' αἰχμάλωτα τοσαῦτα τὸ πλῆθος εὗρέθη ὥστε τῶν πλείστων εἰς Καρχηδόνα κεκομισμένων τὰ ὑπολειφθέντα γενέσθαι πλείω τῶν μυρίων καὶ τρισχιλίων. Τύριοι μὲν οὖν γενναιότερον μᾶλλον ἢ φρονιμότερον ὑποστάντες τὴν πολιορκίαν τοσαύταις περιέπεσον συμφοραῖς, πολιορκηθέντες μῆνας ἑπτὰ. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XLVI, 3-4, trad. P. Goukowsky.

Il jugea néanmoins qu'il y avait lieu d'affronter tous les dangers et d'endurer toutes les souffrances possibles pour que l'armée macédonienne ne perdît point la face devant une ville isolée et de médiocre importance<sup>80</sup>.

De rudes combats ont eu lieu sous les murs de Tyr, ses habitants l'ayant défendue corps et âme, et bien que les Macédoniens eussent plus d'une fois été en difficulté, c'est un lourd bilan qui s'affiche pour la cité assiégée. C'est à travers ces assauts qu'Alexandre, petit à petit, ancre davantage sa présence en Asie.

D'autres mesures laissent penser qu'il souhaitait s'établir de manière fixe en Asie, car en s'éloignant toujours plus de la Macédoine, Alexandre emporte également avec lui, de fait, le lieu où l'on exerce le pouvoir. L'éducation grecque prodiguée à de jeunes Syriens<sup>81</sup>, à laquelle nous reviendrons par la suite, ou encore avec ses mariages avec des femmes locales incitent à penser en ce sens. Il eut trois femmes, tout d'abord Roxane<sup>82</sup>, princesse sogdienne, qu'il épouse en 327 av. J. — C. En 324 av. J. — C., lors des noces de Suse, il prend pour deuxième épouse une des filles de Darius, Stateira<sup>83</sup>. Enfin, Arrien est le seul à mentionner Parysatis, la plus jeune fille d'Artaxerxès III (le précédent roi perse avant Darius), qu'Alexandre aurait également épousé aux Noces de Suse<sup>84</sup>. Se marier et avoir un fils est le moyen d'assurer à sa lignée de perdurer. Alors qu'il était encore en Macédoine, nous trouvons chez Diodore une anecdote

---

<sup>80</sup> Ὡμως ἔκρινε συμφέρειν πάντα κίνδυνον καὶ πόνον ὑπομένειν ὑπὲρ τοῦ μὴ καταφρονηθῆναι τὴν τῶν Μακεδόνων δύναμιν ὑπὸ μιᾶς καὶ τῆς τυχούσης πόλεως. Diodore de Sicile, livre XVII, XL, 4, trad. P. Goukowsky.

<sup>81</sup> Διὸ καὶ τρισμυρίους παῖδας ἐπιλεξάμενος ἐκέλευσε γράμματά τε μαθάνειν Ἑλληνικὰ καὶ Μακεδονικοῖς ὅπλοις ἐντρέφεσθαι, πολλοὺς ἐπιστάτας καταστήσας. « C'est pourquoi il choisit trente mille enfants, ordonnant qu'on leur enseignât le grec et qu'on leur donnât l'éducation militaire des Macédoniens ; il préposa beaucoup d'instructeurs à cette tâche », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLVII, 6, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>82</sup> Roxane est la fille du satrape de Bactriane. Si l'on en croit Plutarque, c'est avant tout par amour qu'Alexandre décide de l'épouser. Ῥωξάνης ἐρασθεὶς τῆς Ὀξυάρτου θυγατρὸς ἐν ταῖς αἰχμαλωτίσι χορευούσης οὐχ ὕβρισεν ἀλλ' ἔγημε: φιλοσόφως « Tombé amoureux de la fille d'Oxyartès, Roxane, alors qu'elle dansait parmi les captives, il ne lui fit pas violence : il l'épousa : "en philosophe" », Plutarque, *Sur la fortune d'Alexandre*, I, 11, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

Lorsqu'Alexandre meurt à Babylone en 323 av. J.-C., elle est enceinte et donne finalement naissance à un fils, Alexandre IV, qui est reconnu comme l'héritier au trône. Les deux ne survivent pas à la mort du roi des Macédoniens, Cassandre les faisant mettre à mort en 310 av. J.-C.

<sup>83</sup> Stateira ne donne aucune descendance à Alexandre.

<sup>84</sup> Arrien, *Anabase*, livre VII, IV, 4.

concernant une discussion entre Antipatros, Parménion et Alexandre. Les deux premiers préconisaient à Alexandre d'avoir un enfant avant de quitter la Macédoine :

Antipatros et Parménion lui conseillaient de commencer par avoir un enfant avant d'entreprendre une tâche de cette ampleur. Mais, étant enclin à l'action et hostile à tout ce qui pouvait le retarder dans ses entreprises, il leur répliqua : « Quelle honte, déclara-t-il, si l'homme que les Grecs avaient chargé de conduire la guerre, et qui avait reçu de son père en héritage des armées invincibles, demeurait dans l'inaction à célébrer des noces et à attendre patiemment la naissance d'un enfant ! »<sup>85</sup>.

L'apparent refus d'Alexandre témoigne principalement de son aspiration à se tourner vers l'avenir, en évitant notamment de se retrouver immobilisé en Macédoine. On peut interpréter ses mariages consécutifs, particulièrement après son accession au trône asiatique, comme une volonté d'assurer sa descendance, non pas en Macédoine, mais en Asie, surtout considérant qu'il s'agit de mariages mixtes. Il semble évident qu'Alexandre n'est plus enclin à exercer son autorité en Macédoine, et même avant son arrivée en Asie, il paraissait déjà désireux de se distancer de son pays d'origine. N. Horn invite à avoir un autre regard sur certains actes du conquérant. Selon lui, la distance qu'Alexandre prend avec la Macédoine est à chercher avant même ses premières victoires. En effet, le fait d'offrir à ses amis la totalité de ce qu'il possède au sein de son pays, car il comptait s'emparer de l'Asie peut se comprendre : « comme un abandon de sa patrie au profit d'un nouveau territoire<sup>86</sup> ».

Cette rupture avec son pays laisse une place qu'Alexandre va combler lors de sa conquête. L'ancien empire achéménide va subir toute une série de modifications, de fondations. Sur les nombreuses cités qui vont émerger durant les années de la campagne, la plus connue reste sans nul doute Alexandrie d'Égypte. C'est d'ailleurs la seule dont l'importance et le rayonnement vont s'étendre après la mort du souverain. Cette Alexandrie doit son développement à Ptolémée,

---

<sup>85</sup> Τῶν δὲ περὶ τὸν Ἀντίπατρον καὶ Παρμενίωνα συμβουλευόντων πρότερον παιδοποιήσασθαι καὶ τότε τοῖς τηλικούτοις ἐγχειρεῖν ἔργοις, δραστικὸς ὢν καὶ πρὸς πᾶσαν πράξεως ἀναβολὴν ἀλλοτρίως διακειμένος ἀντεῖπε τούτοις: αἰσχρὸν γὰρ ὑπάρχειν ἀπεφαίνετο τὸν ὑπὸ τῆς Ἑλλάδος ἡγεμόνα καθεσταμένον τοῦ πολέμου καὶ πατρικὰς ἀνικῆτους δυνάμεις παρεληφῶτα καθῆσθαι γάμους ἐπιτελοῦντα καὶ τέκνων γενέσεις ἀναμένοντα. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XVI, 2, trad. P. Goukowsky.

<sup>86</sup> Horn, 2017, p. 297.

compagnon d'Alexandre, qui va s'y installer et fonder sa propre dynastie : les Lagides<sup>87</sup>. Ces nouvelles cités, qui répondent généralement à un même modèle, à savoir « une garnison militaire et une population indigène pour mettre en culture le territoire de la cité<sup>88</sup> », continuer d'ancrer un peu plus la présence macédonienne sur le territoire perse. Mais, comme le précise ensuite C. Mossé, bien que seules quelques-unes de ses fondations continuassent à exister, l'origine grecque de ces cités resta perceptible<sup>89</sup>. Cette diffusion de la culture gréco-macédonienne qui fait suite aux conquêtes d'Alexandre, c'est ce qu'on rassemble sous le terme d'« hellénisation » :

Alexandre fonda plus de soixante-dix colonies chez les peuples barbares, sema par toute l'Asie des magistratures grecques et vint à bout de la grossièreté et de la sauvagerie des mœurs. Nous ne sommes que quelques-uns à lire les Lois de Platon : les lois d'Alexandre ont été et sont encore suivies par des myriades d'hommes. Plus heureux furent les vaincus d'Alexandre que ceux qui échappèrent à sa conquête, car ceux-ci n'ont trouvé personne pour les arracher à une vie misérable, alors que leur vainqueur a contraint ceux-là au bonheur<sup>90</sup>.

Alexandre apporte également des modifications au sein même de son armée. Voici comment O. Battistini nous décrit le fonctionnement traditionnel de l'armée macédonienne :

L'armée d'Alexandre, en ordre de bataille, est divisée en deux parties : la gauche qui se tient sur la défensive et la droite qui porte l'attaque. Les différents corps sont, généralement, organisés de droite à gauche de la manière suivante : les Agriens, la cavalerie macédonienne, les *hypaspistes* (porte-boucliers), l'infanterie lourde, la cavalerie des Alliés, la cavalerie thessalienne. L'infanterie légère commence le combat. Alexandre s'avance ensuite avec la

---

<sup>87</sup> Les Lagides sont l'une des dynasties qui sont issues de la conquête d'Alexandre. Fondée par Ptolémée lorsqu'il s'installe à Alexandrie après la mort du Macédonien, elle s'éteint avec Cléopâtre en 30 av. J.-C.

« L'Empire est divisé et "distribué" de la manière suivante : l'Europe à Antipatros, l'Égypte à Ptolémée, la Phrygie et la Lycie à Antigone le Borgne, la Thrace à Lysimaque, la Babylonie à Séleucos, la Cappadoce et la Paphlagonie à Eumène ». Voir l'article « Diadoques », Battistini O. et Chavret P., *S. U., Alexandre le Grand, histoire et dictionnaire*, p. 674-675.

<sup>88</sup> Mossé, 2012, p. 79.

<sup>89</sup> Mossé, 2012, p. 80.

<sup>90</sup> Ἀλέξανδρος δ' ὑπὲρ ἑβδομήκοντα πόλεις βαρβάρους ἔθνεσιν ἐγκτίσας καὶ κατασπέρας τὴν Ἀσίαν Ἑλληνικοῖς τέλεσι, τῆς ἀνημέρου καὶ θηριώδους ἐκράτησε διαίτης. καὶ τοὺς μὲν Πλάτωνος ὀλίγοι νόμους ἀναγιγνώσκομεν, τοῖς δ' Ἀλεξάνδρου μυριάδες ἀνθρώπων ἐχρήσαντο καὶ χρῶνται: μακαριώτεροι τῶν διαφυγόντων Ἀλεξάνδρον οἱ κρατηθέντες γενόμενοι: τοὺς μὲν γὰρ οὐδεὶς ἔπαυσεν ἀθλίως ζῶντας, τοὺς δ' ἠνάγκασεν εὐδαιμονεῖν ὁ νικῆσας. Plutarque, *Fortune d'Alexandre*, 328e, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

cavalerie macédonienne. Les *hypaspistes* continuent l'attaque. La *phalange* s'avance en dernier lieu<sup>91</sup>.

Cependant, lorsque le roi était à Suse en 331/330 av. J.-C., Arrien nous indique que des renforts macédoniens arrivèrent, dirigés par Amyntas<sup>92</sup>. La cavalerie, favorisée par Alexandre, s'est vue attribuer une importance significative, alors qu'elle était auparavant peu utilisée dans les combats en Grèce. Mais sa campagne s'éternisant, les combats se multipliant, Alexandre doit faire face à une autre problématique : il lui faut regarnir son armée. La solution paraît évidente et toute trouvée : incorporer dans ses troupes des soldats asiatiques qui ont été formés à la macédonienne. Un nouveau corps d'armée se crée donc. C. Mossé développe un autre argument quant au recrutement local d'Alexandre, à savoir la dégradation de sa relation avec les siens<sup>93</sup>. Les Iraniens se trouvent être traités différemment que les autres peuples soumis lors de la conquête. En effet, comme l'explique un peu plus loin C. Mossé, quand Alexandre devient roi de l'Asie, il doit pouvoir compter sur les peuples qui se trouvaient déjà être fidèles aux Achéménides et au roi<sup>94</sup>. Ce traitement particulier, nous le retrouvons notamment dans les diverses transformations internes que subit l'armée macédonienne. Au départ, en témoigne Arrien<sup>95</sup>, Alexandre compte sur son pays et sur la Grèce pour les futurs besoins de son armée, mais les années passant, de plus en plus de troupes indigènes se voient octroyées une place dans les rangs macédoniens. C'est là également un point de tension important entre Alexandre et ses

---

<sup>91</sup> Battistini et Charvet, 2004, p. 561.

<sup>92</sup> Ἐνταῦθα καὶ Ἀμύντας ὁ Ἀνδρομένους ζῆν τῇ δυνάμει ἀφίκετο, ἦν ἐκ Μακεδονίας ἦγε. Καὶ τούτων τοὺς μὲν ἰππέας ἐς τὴν ἵππον τὴν ἐταιρικὴν κατέταξεν Ἀλέξανδρος, τοὺς πεζοὺς δὲ προσέθηκεν ταῖς τάξεσι ταῖς ἄλλαις, κατὰ ἔθνη ἐκάστους ζυντάξας. κατέστησε δὲ καὶ λάχους δύο ἐν ἐκάστη ἴλη, οὐ πρόσθεν ὄντας λόχους ἰππικούς, καὶ λοχαγοὺς ἐπέστησε τοὺς κατ' ἀρετὴν προκριθέντας ἐκ τῶν ἐταίρων. « À ce moment arriva Amyntas, fils d'Androménès, avec les troupes qu'il amenait de Macédoine, et dont Alexandre affecta les cavaliers à la cavalerie des Compagnons, tandis qu'il renforçait les autres bataillons avec les fantassins, en les répartissant par groupes ethniques. Il forma également deux compagnies dans chaque escadron, alors qu'auparavant il n'existait pas de compagnies de cavalerie, et mit à leur tête des commandants de compagnies qui s'étaient distingués par leur courage parmi les Compagnons », Arrien, *Anabase*, livre III, XVI, 10-11, trad. P. Savinel.

<sup>93</sup> Mossé, 2012, p. 94.

<sup>94</sup> Mossé, 2012, p. 153.

<sup>95</sup> À propos des Macédoniens mariés qu'Alexandre renvoi au pays pour l'hiver au début de la conquête, en 334 av. J.-C., προστάξας, ἐπειδὴν αὐτοὶ τε ἐπανίωσι καὶ τοὺς μετὰ σφῶν ἐκπεμφθέντας ἐπαναγάγωσι, καταλέξει ἰππέας τε καὶ πεζοὺς ἐκ τῆς χώρας ὅσους πλείστους, « Il les enjoignit, quand ils reviendraient et ramèneraient avec eux leurs permissionnaires, de lever sur le pays tout ce qu'ils pourraient comme fantassins et cavaliers. », Arrien, *Anabase*, livre I, XXIV, 2, trad. P. Savinel.

soldats. Parmi les nombreuses mesures qui ont été prises pour faire se côtoyer Gréco-Macédoniens et Perses, la création d'un corps d'armée composé de trente mille jeunes perses semble être le paroxysme de la rupture entre ce que furent les relations entre Alexandre et son armée et comment elles évoluèrent après que celle-ci ait refusée de traverser l'Hyphase. Voici ce que nous dit Diodore de Sicile :

Sur ces entrefaites arrivèrent à Suse trente mille Perses, très jeunes sans doute, mais la fine fleur tant par la prestance que par la force physique. On les avait recrutés en vertu d'un ordre royal et ils avaient disposé, pendant tout le temps nécessaire, d'un personnel d'encadrement et d'instructeurs militaires. Tous étaient richement équipés de pied en cap à la macédonienne. Ils établirent leur camp devant la ville et, quand ils eurent fait la démonstration, en présence du roi, de leur entraînement aux exercices militaires, ils reçurent une récompense exceptionnelle : comme les Macédoniens s'étaient prononcés contre le franchissement du Gange et poussaient souvent des cris hostiles dans les assemblées, tournant en dérision sa conviction d'avoir Ammon pour père, Alexandre mit sur pied cette unité perse, constituée de façon homogène d'une seule classe d'âge et susceptible de servir de contrepoids à la phalange macédonienne<sup>96</sup>.

Ce qui est mis en exergue dans cet épisode, c'est que le roi des Perses ne souhaite plus s'appuyer sur ses Macédoniens<sup>97</sup>. L'armée qu'Alexandre a emmenée avec lui durant plus de dix ans reste celle de son père, elle compte encore les vétérans qui ont servi sous Philippe, et plus que tout, les hommes qui la composent ont fait savoir à leur chef qu'ils étaient las, qu'eux estimaient avoir suffisamment donné et qu'ils ne souhaitaient plus avancer. Le refus des

---

<sup>96</sup> Κατὰ τοῦτον τὸν καιρὸν ἦκον εἰς τὰ Σοῦσα τρισμῦριοι τῶν Περσῶν, νέοι μὲν παντελῶς ταῖς ἡλικίαις, ἐπιλεγμένοι δὲ ταῖς τῶν σωμάτων εὐπρεπείαις τε καὶ ῥώμαις. κατὰ δὲ τινὰς ἐντολὰς τοῦ βασιλέως ἠθροισμένοι, χρόνον ἰκανὸν ἐπιστάτας καὶ διδασκάλους ἐσχηκότες τῶν πολεμικῶν ἔργων, πάντες δὲ Μακεδονικαῖς πανοπλίαις πολυτελῶς κεκοσμημένοι, παρεμβολὴν μὲν ἐποιήσαντο πρὸ τῆς πόλεως, ἐπιδειξάμενοι δὲ τῷ βασιλεῖ τὴν ἐν τοῖς ὅπλοις ἄσκησιν καὶ μελέτην ἐτιμήθησαν διαφερόντως. τῶν γὰρ Μακεδόνων πρὸς τὴν τοῦ Γάγγου ποταμοῦ διάβασιν ἀντειπόντων καὶ πολλάκις ἐν ταῖς ἐκκλησίαις καταβοώντων καὶ τὴν ἐξ Ἄμμωνος γένεσιν διασυρόντων τοῦτο τὸ σύστημα κατεσκεύασεν ἐκ μιᾶς μὲν ἡλικίας τῶν Περσῶν καὶ ὁμοίας συνεστηκός, δυνάμενον δὲ ἀντίταγμα γενέσθαι τῇ Μακεδονικῇ φάλαγγι, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, CVIII, 1-3, trad. P. Goukowsky.

Il est important de rappeler que P. Goukowsky, dans l'une de ses notes, précise que ce n'est pas le Gange que les Macédoniens refusent de franchir, mais bien l'Hyphase.

<sup>97</sup> Αὐτὸς μὲν ἦσθη, τοῖς δὲ Μακεδόσι δυσθυμία παρέστη καὶ δέος, ὡς ἦττον αὐτοῖς τοῦ βασιλέως προσέξοντος. « Alexandre en fut ravi, mais les Macédoniens éprouvèrent du dépit et de la crainte, à la pensée que le roi les tiendrait eux-mêmes en moindre considération », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXXI, 1, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

Macédoniens de traverser l'Hyphase, marque une rupture forte dans la relation entre le souverain et ses soldats<sup>98</sup>, et qui conduit, plus tard, à la célèbre mutinerie d'Opis<sup>99</sup>. Tout cela est révélateur d'un changement de comportement d'Alexandre, que son entourage ne saisit pas et n'accepte pas.

---

<sup>98</sup> Nous aborderons plus en détail cet événement dans la sous-partie qui suit, traitant des différents moments de rupture entre Alexandre et son armée.

<sup>99</sup> Nous développons ce point dans notre sous-partie « Mutinerie d'Opis ».



## I. 2. Alexandre, roi des Perses

Justin fait terminer le livre XI de son *Abrégé des histoires philippiques* par la mort de Darius, marquant alors un tournant dans la conquête d'Alexandre. Le Grand Roi mort, rien ne peut plus empêcher le Macédonien d'avancer ni de s'appropriier entièrement l'Asie. Mais, cette rupture laisse également libre cours à une assimilation de la culture perse de la part du conquérant. Nos auteurs, les années passant, montrent de plus en plus au sein de leurs œuvres les comportements licencieux, extravagants, avilissants et fastueux d'Alexandre. Comme le dit Justin : « Il oubliait ainsi complètement que c'est avec de pareilles mœurs que, d'ordinaire, on perd de si grands empires, au lieu de les conquérir<sup>100</sup> ». Cette phrase, située au début du livre XII qui met tout du long en exergue l'orientalisation poussée d'Alexandre, intervient après la rencontre du roi avec les Amazones<sup>101</sup>. Mais, avant même l'extinction du dernier roi de la dynastie Achéménide, nous trouvons au livre XI de Justin des passages où Alexandre semble déjà attiré par le mode de vie perse :

Après quoi, voyant les trésors de Darius, ébloui par les richesses de ce dernier, Alexandre fut saisi d'admiration pour cette fortune prodigieuse. C'est alors qu'il commença à rechercher les banquets où tout est servi en surabondance et à donner de la magnificence à sa table ; [...]. Se rappelant cependant que Darius était encore en vie, il envoya Parménion prendre de vitesse la flotte perse tandis qu'il dépêchait également d'autres amis pour recevoir la clef des cités d'Asie<sup>102</sup>.

Le conquérant en oublie les raisons de sa présence en Asie et s'éloigne du modèle grec qui était le sien jusqu'alors. Cette critique devient omniprésente dans les textes de Justin, de Diodore et de Quinte-Curce. Arrien tente de légitimer le comportement du roi à l'instar de Plutarque. Cette distance qu'Alexandre prend avec le monde grec se fait petit à petit, et c'est notamment chez Plutarque que l'on trouve des justifications des nouvelles habitudes du roi, dont l'une des plus difficiles à accepter pour les Macédoniens a été le port du vêtement

---

<sup>100</sup> *Immemor prorsus tantas opes amitti his moribus, non quæri solere.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, III, trad. B. Mineo.

<sup>101</sup> Nous développons davantage cette rencontre dans notre sous-partie « La légende d'Alexandre ».

<sup>102</sup> *Post hæc, opes Darii diuitiarumque adparatum contemplatus admiratione tantarum rerum capitur. Tunc primum luxuriosa conuiuia et magnificentiam epularum sectari, [...]. Memor tamen adhuc Darium uiuere, Parmeniona ad occupandam Persicam classem aliosque amicos ad recipiendas Asiæ ciuitates misit.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, X, trad. B. Mineo.

asiatique. Tandis que le Macédonien continue sa route, Plutarque se détache de ce que nous disent les autres auteurs. Pour lui, c'est tout d'abord l'entourage d'Alexandre qui a été corrompu par l'Orient :

Mais ses amis, que la richesse et le faste avaient corrompus, voulaient vivre désormais dans le luxe et le repos ; ils supportaient mal ses courses vagabondes et ses expéditions, et ils en virent ainsi peu à peu à le critiquer et à médire de lui<sup>103</sup>.

Bien loin de critiquer le souverain, Plutarque tente plutôt de légitimer le comportement d'Alexandre, comme le dit D. Lenfant, « au moyen de *topoi* négatifs<sup>104</sup> » vis-à-vis des Perses. Il est notamment question de la manière qu'avait Alexandre de se vêtir :

De là, il se rendit chez les Parthes, et, se trouvant de loisir, il revêtit pour la première fois l'habit des barbares, soit qu'il voulût s'accommoder aux coutumes du pays, parce que la communauté d'habitudes et de mœurs est importante pour se concilier les hommes, soit qu'il essayât furtivement d'introduire la προσκύνησις parmi les Macédoniens en les accoutumant peu à peu à supporter le changement et la nouveauté de son mode de vie. Pourtant, il n'adopta pas le fameux costume des Mèdes, si barbare et si étrange ; il ne prit ni les larges pantalons, ni la robe de dessus, ni la tiare, mais il fit un judicieux mélange, qui tenait le milieu entre l'habillement des Perses et celui des Mèdes, moins fastueux que ce dernier, et plus majestueux que l'autre. Il porta ce costume d'abord dans ses relations avec les barbares et chez lui avec ses compagnons, puis il se montra ainsi vêtu en public, lorsqu'il sortait à cheval ou donnait audience. Ce spectacle choquait les Macédoniens qui, cependant, admirant par ailleurs tous ses mérites, croyaient devoir lui pardonner quelques satisfactions de plaisir et d'amour-propre<sup>105</sup>.

---

<sup>103</sup> Οἱ δὲ φίλοι διὰ πλοῦτον καὶ ὄγκον ἤδη τρυφᾶν βουλόμενοι καὶ σχολάζειν ἐβαρύνοντο τὰς πλάνας καὶ τὰς στρατείας, καὶ κατὰ μικρὸν οὕτω προήλθον εἰς τὸ βλασφημεῖν καὶ κακῶς λέγειν αὐτόν. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 41, 1, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>104</sup> Lenfant, 2012, p. 304.

<sup>105</sup> Ἐντεῦθεν εἰς τὴν Παρθικὴν ἀναζεύξας καὶ σχολάζων πρῶτον ἐνεδύσατο τὴν βαρβαρικὴν στολὴν, εἴτε βουλόμενος αὐτὸν συνοικεῖσθαι τοῖς ἐπιχωρίοις νόμοις, ὡς μέγα πρὸς ἐξημέρωσιν ἀνθρώπων τὸ σύνθηρες καὶ ὁμόφυλον, εἴτ' ἀπόπειρά τις ὑφεῖτο τῆς προσκυνήσεως αὕτη τοῖς Μακεδόσι, κατὰ μικρὸν ἀνασχέσθαι τὴν ἐκδαιτήσιν αὐτοῦ καὶ μεταβολὴν ἐπιζόμενοις. Οὐ μὴν τὴν γε Μηδικὴν ἐκείνην προσήκατο παντάπασιν βαρβαρικὴν καὶ ἀλλόκοτον οὔσαν, οὐδὲ ἀναξυρίδας οὐδὲ κἀνδύον οὐδὲ τιάραν ἔλαβεν, ἀλλὰ ἐν μέσῳ τινὰ τῆς Περσικῆς καὶ τῆς Μηδικῆς μιζάμενος εἶ πως, ἀτυφοτέραν μὲν ἐκείνης, ταύτης δὲ σοβαρωτέραν οὔσαν. Ἐχρήτη δὲ τὸ μὲν πρῶτον ἐντυγχάνων τοῖς βαρβάροις καὶ τοῖς ἐταίροις κατ' οἶκον, εἶτα τοῖς πολλοῖς οὕτως ἐξελαύνων καὶ χρηματίζων ἐώρατο. Καὶ λυπηρὸν μὲν ἦν τοῖς Μακεδόσι τὸ θέαμα, τὴν δὲ ἄλλην αὐτοῦ θαυμάζοντες ἀρετὴν ᾤοντο

Si l'on en croit Plutarque, c'est dans un but stratégique qu'il adopte l'habit perse<sup>106</sup>, car il s'agit avant tout, comme nous l'avons vu précédemment, de se concilier les habitants des terres qu'il conquiert, tout en ne froissant pas son armée qui voit d'un mauvais œil l'Orient et ses travers. L'habit revêt une importance toute particulière, car en s'éloignant toujours plus du berceau de la culture grecque, Alexandre se retrouve face à des étrangers qui ne parlent pas la même langue, qui n'ont pas les mêmes us et coutumes. Le vêtement leur permet alors de rapidement identifier l'homme qu'ils ont en face comme leur souverain, successeur de la dynastie régnant précédemment :

En philosophe, il classait tout cela parmi les choses « indifférentes », mais, souverain commun des deux nations et roi plein d'humanité, il voulait, en mettant en honneur le costume des vaincus, se concilier leur bonne volonté, afin de leur inspirer durablement à l'égard des Macédoniens l'affection qu'on a pour ses magistrats au lieu de la haine qu'on a envers des ennemis<sup>107</sup>.

En effet, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, c'est avant pour des besoins concrets et prosaïques que le conquérant s'est approprié la culture perse. M.-P. Delaygue-Masson, rappelle bien ce fait, à savoir que pour affirmer son pouvoir, Alexandre devait également prendre en compte dans son Empire les modes de vie déjà existants. Intégrer l'habit des Perses montrait donc que le roi souhaitait unifier le large territoire qu'il dirigeait : « la fusion des peuples favoriserait la stabilité du pouvoir<sup>108</sup> ». Encore une fois, sans parler de politique de fusion, il y a une réalité concrète qui est celle d'un choc de culture qu'Alexandre doit réussir à dépasser afin de créer un Empire pérenne. Le vêtement, encore et toujours, est un trait d'union entre ces deux cultures. Comme le dit Plutarque : « Il pensait que la bienveillance née de ce mélange et de cette communauté de mœurs l'aiderait plus que la violence à rendre son pouvoir stable,

---

δεῖν ἕνια τῶν πρὸς ἡδονὴν αὐτῷ καὶ δόξαν ἐπιχωρεῖν Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 45, 1-4, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>106</sup> Plutarque différencie le costume perse de celui des Mèdes : οὐ μὴν τὴν γε Μηδικὴν ἐκείνην προσήκατο παντάπασι βαρβαρικὴν καὶ ἀλλόκοτον οὖσαν. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 45, 2.

<sup>107</sup> Ὡς μὲν φιλόσοφος τοῖς ἀδιαφόροις χρώμενος, ὡς δ' ἡγεμῶν κοινὸς καὶ βασιλεὺς φιλόανθρωπος τῇ περὶ τὴν ἐσθῆτα τιμῇ τὴν τῶν κεκρατημένων ἀνακτώμενος εὖνοιαν, ἵνα βεβαίως παραμένωσιν ἀγαπῶντες ὡς ἄρχοντας Μακεδόνας, μὴ μισοῦντες ὡς πολεμίους. Plutarque, *Sur la Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, Tome V, I, 8, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>108</sup> Delaygue-Masson, 2008, p. 174-175.

quand il serait parti loin<sup>109</sup> ». Mais, à ravir les uns, le roi se met les autres à dos. Justin condamne totalement le changement de comportement du souverain, et dans son œuvre, il est évident que les Macédoniens n'acceptent que peu, ou pas du tout, les nouvelles mesures — ou lubies — de leur souverain. L'armée gronde, les critiques se font de plus en plus fortes, et comme le dit N. Horn : « ce sont ses proches au sens large, à savoir les Macédoniens qui l'accompagnent dans son expédition, ses propres soldats, qui ont à subir le rejet cruel d'Alexandre<sup>110</sup> ». Ce rejet, nous pouvons le relever dans l'affaire Philotas qui oppose celui-ci et son père, Parménion, à Alexandre.

Ce complot donne à Alexandre l'opportunité de se débarrasser de Parménion, avec qui il était en opposition depuis le début de son règne. Celui-ci, ancien conseiller de Philippe, est présenté comme un opposant à Alexandre, incitant sans relâche ce dernier à la prudence, mais à chaque fois, sans grand succès. En effet, nous pensons par exemple à ce moment, en 331-330 av. J.-C., où Parménion donne son avis sur ce que devrait faire Alexandre et où ce dernier le rabroue :

« Comme personne n'osait formuler un avis, vu l'importance de la question dont l'examen était proposé, Parménion dit le premier : “Moi, si j'étais Alexandre, j'accepterais ce qu'on me donne et je conclurais ce traité”. Alexandre prit la parole et dit : “Et moi aussi j'accepterais, si j'étais Parménion !”<sup>111</sup> »

On peut voir dans cet homme l'incarnation de la vieille tradition macédonienne, qui voit d'un mauvais œil le comportement et le tempérament enflammé du jeune roi. Il faut aux auteurs un contre-exemple pour illustrer l'inconscience ou le courage, d'Alexandre. Avec Parménion, c'est la Macédoine de Philippe qu'il faut entendre. Mais Alexandre, lui, rêve de gloire, de succès et de conquêtes. Hérodote, dans ses *Histoires*, parle longuement d'un trait de caractère

---

<sup>109</sup> Ἀνακράσει καὶ κοινωνίᾳ μᾶλλον δι' εὐνοίας καταστήσεσθαι τὰ πράγματα νομίζων ἢ βίᾳ, μακρὰν ἀπαίροντος αὐτοῦ. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 47, 5, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>110</sup> Horn, 2017, p. 304.

<sup>111</sup> Τῶν μὲν οὖν ἄλλων οὐδεὶς ἐτόλμα συμβουλευσαὶ διὰ τὸ μέγεθος τῆς ὑποκειμένης ζητήσεως, Παρμενίων δὲ πρῶτος εἶπεν, ἐγὼ μὲν ὦν Ἀλέξανδρος ἔλαβον ἂν τὰ διδόμενα καὶ τὴν σύνθεσιν ἐποιησάμην. Ὁ δ' Ἀλέξανδρος ὑπολαβὼν εἶπεν, κἀγὼ εἰ Παρμενίων ἦν ἔλαβον ἂν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LIV, 4-5, trad. P. Goukowsky.

dangereux, qu'il faut être capable de contrôler, et qu'il associe à la Perse : l'hybris<sup>112</sup>. De démesure, le roi de Macédoine est loin d'être dépourvu. On trouve dès son enfance, chez Plutarque, l'expression de ce désir insatiable et la peur d'être privé de gloire :

D'ailleurs, chaque fois que l'on annonçait que Philippe avait pris une ville célèbre ou remportée quelque éclatante victoire, il ne montrait aucune joie à l'apprendre et disait à ses compagnons : « Enfants, mon père prendra tout d'avance et ne me laissera rien de grand et de brillant à accomplir avec vous »<sup>113</sup>.

On peut également illustrer par une fameuse citation attribuée à Philippe pour saisir le caractère exceptionnel d'Alexandre le Grand dès son enfance. Ce moment survient après la rencontre d'Alexandre et de Bucéphale, le célèbre cheval macédonien que personne n'avait réussi à dompter et que Philippe envisageait de renvoyer. Lorsque le jeune garçon réussit à calmer la bête, Philippe aurait déclaré : « “Mon fils, cherche un royaume à ta taille : la Macédoine est trop petite pour toi.”<sup>114</sup> ». Par conséquent, face à la petitesse de la Macédoine, Alexandre se tourne vers le monde perse. Cependant, alors qu'il s'enfonce de plus en plus loin, créant de plus en plus de distance avec sa terre natale, il emmène avec lui des hommes qui demeurent, malgré tout, loyaux à leur pays. Ces hommes-là, obstacles aux ambitions du souverain, sont accusés de complots et assassinés, ou bien simplement tués, dans des accès de rage, comme cela a pu être le cas avec Cleitos. Plus que de la Macédoine, c'est avant tout de Philippe qu'Alexandre souhaite s'éloigner, car nous l'avons déjà vu même mort, l'ancien roi continue de survivre dans la mémoire de ses généraux<sup>115</sup>. P. Goukowsky développe l'idée qu'Alexandre souhaitait se débarrasser de Parménion, jugé trop influent sur une armée de plus

---

<sup>112</sup> « À l'époque archaïque, cette notion tient une place considérable dans la pensée morale et religieuse. L'hybris, la démesure arrogante de celui qui oublie la condition humaine, est la faute par excellence ; elle est toujours punie durement. [...]. Hérodote donne encore une grande place à l'hybris ; après lui, elle n'a plus qu'une importance limitée dans l'histoire des individus et des cités », *Lexique des antiquités grecques*, C. Vial, p. 128.

<sup>113</sup> Ὅσακις γοῦν ἀπαγγελθείη Φίλιππος ἢ πόλιν ἔνδοξον ἡρῆκῶς ἢ μάχην τινὰ περιβόητον νενικηκῶς, οὐ πάνυ φαιδρὸς ἦν ἀκούων, ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἡλικιώτας ἔλεγεν : « ὦ παῖδες, πάντα προλήψεται ὁ πατήρ ἐμοὶ δὲ οὐδὲν ἀπολείψει μεθ' ὑμῶν ἔργον ἀποδείξασθαι μέγα καὶ λαμπρόν. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, V, 4, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>114</sup> « ὦ παῖ » φάναι « ζῆται σεαυτῷ βασιλείαν ἴσην· Μακεδονία γάρ σε οὐ χωρεῖ ». Plutarque, *Vie d'Alexandre*, VI, 8, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>115</sup> C'est notamment pour avoir évoqué Philippe et pour l'avoir élevé au-dessus d'Alexandre que ce dernier finit par tuer son ami. Philippe devient un sujet sensible, qu'il ne faut aborder qu'avec parcimonie sous peine de s'attirer les foudres du roi, qui tente de s'éloigner de l'influence de son père.

en plus récalcitrante, mais qu'il n'y avait aucune raison justifiable pour inciter les soldats macédoniens à se retourner contre le vieux général. Au contraire, comme l'écrit P. Goukowsky, il n'aurait pas été sage d'expliquer ce qui se jouait derrière l'arrestation de Philotas, car cela aurait voulu dire prendre le risque de voir les soldats qui souhaitaient rentrer chez eux, se rallier à Parménion<sup>116</sup>. Pour lui, donc, le complot dans lequel Philotas eût supposément été impliqué, ainsi que sa mise à mort, ne sont que les machinations d'un « coup d'État » ourdi par Alexandre lui-même afin de rétablir le calme et la paix au sein de son armée<sup>117</sup>. Ce fameux coup d'État mettrait en lumière l'aspect manipulateur et calculateur d'Alexandre, inhérent à la fonction de chef. Mais, la version des faits que nous trouvons chez Quinte-Curce semble tout d'abord montrer la façon dont Alexandre s'en remet à son entourage, plutôt que les manigances d'un roi pour éliminer les opposants. L'objectif du complot est bien d'attenter à la vie d'Alexandre afin de lui substituer Philotas, tout cela orchestré par Dymnus<sup>118</sup> :

« Quel crime si grand, dit-il [Alexandre], ai-je commis contre toi, Dymnus, pour que Philotas te parût plus digne que moi en personne de régner sur la Macédoine ? »<sup>119</sup>.

Celui-ci, transi d'amour pour son amant, lui révèle qu'il compte, aidé par des « hommes vaillants et célèbres<sup>120</sup> », s'en prendre au roi. Mais, alors que Dymnus espère obtenir l'approbation et l'aide de son amant, ce dernier refuse de participer à un tel projet, et réussissant à obtenir du parjure les noms de ceux qui comptaient participer au funeste projet, il se précipite chez son frère, Cébalinus, pour tout lui raconter, tout en faisant croire à Dymnus qu'il le soutient dans son entreprise. Cébalinus, donc, décide d'informer le plus rapidement possible Alexandre de ce qui se prépare, mais ne pouvant pas s'adresser au roi, il explique tout à Philotas et le charge de prévenir Alexandre au plus vite. C'est désormais à Philotas d'agir, lui qui s'entretient

---

<sup>116</sup> « Ne nous méprenons donc pas sur la signification de la prétendue “conspiration de Philotas”. Il s'agit en fait d'un coup d'État, soigneusement préparé et rondement mené, grâce auquel Alexandre s'assura un pouvoir sans partage — limité, il est vrai, à l'Asie », Goukowsky, 1978, p. 39.

<sup>117</sup> Goukowsky, 1978, p. 39.

<sup>118</sup> Le seul à ne pas mentionner l'implication de ce personnage est Arrien, qui dit simplement que Philotas a été dénoncé et qu'il avait des complices. Il attribue toute la paternité du projet à Philotas et Parménion. Voir Arrien, *Anabase*, livre III, XXVI.

<sup>119</sup> « *Quod* », *inquit*, « *in te, Dymne, tantum cogitavi nefas, ut tibi Macedonum regno dignior Philotas me quoque ipso uideretur* ? ». Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, VII, 30, trad. H. Bardon.

<sup>120</sup> *Eius consilii fortibus uiris et inlustribus esse participem* « Et qu'il s'est, pour ce projet, fait le complice d'hommes vaillants et célèbres », Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, VII, 6, trad. H. Bardon.

régulièrement avec son souverain, mais les jours passant, Cébalinus constate que le fils de Parménion ne s'est toujours pas acquitté de sa tâche. Alexandre finit par être mis au courant du complot et fait saisir Dymnus. Philotas, pour ne pas avoir informé son roi que sa vie était menacée aussitôt qu'il en avait eu l'information, alors que deux jours s'étaient écoulés, est immédiatement accusé de conspiration. C'est ainsi que Quinte-Curce rapporte les raisons qui ont conduit à l'arrestation de Philotas. Mais, plutôt que de faire d'Alexandre le premier accusateur de Philotas, Quinte-Curce nous dit qu'il s'agit en réalité d'une manœuvre des compagnons d'Alexandre, notamment de Cratère, pour se débarrasser du fils de Parménion :

Parmi les meilleurs amis du roi, il y avait Cratère qu'une rivalité dans la faveur d'Alexandre opposait à Philotas ; Cratère n'ignorait pas qu'en vantant sans mesure son courage et ses services Philotas avait souvent déplu à Alexandre et qu'ainsi il se trouvait suspect non pas de scélératesse, mais du moins d'orgueil. Convaincu qu'il n'aurait aucune occasion plus favorable pour accabler son ennemi, il donne à sa haine l'apparence du dévouement<sup>121</sup>.

L'orgueil et l'ambition semblent être les deux principaux moteurs de la conjuration, qui est aussi l'occasion pour Quinte-Curce de nous livrer un long argumentaire, tout d'abord avec Cratère, puis avec Alexandre, et enfin avec Philotas. Pour ce qui est des premiers arguments avancés par Cratère pour se débarrasser de son rival, Y. Yakoubovitch nous explique que le tout n'est pas tant de déterminer si Philotas a bien prémédité ce complot ou non, mais de se prémunir contre les dangers à venir car, ainsi que Cratère le fait comprendre, ce n'est plus une affaire personnelle mais quelque chose qui concerne l'État : « qu'Alexandre semble douter de la culpabilité de Philotas ne change rien à la menace potentielle que les deux généraux, père et fils, peuvent représenter pour le « *tyrannus rex* » qu'il est devenu<sup>122</sup> ». L'expression utilisée pour désigner Alexandre, *tyrannus rex*, montre bien le basculement effectué par le roi des Macédoniens qui en vient à craindre davantage les menaces internes que celles de l'extérieur, sentiment exacerbé par les paroles de Cratère :

---

<sup>121</sup> *Erat Craterus regi carus in paucis et eo Philotae ob aemulationem dignitatis aduersus neque ignorabat saepe Alexandri auribus nimia iactatione uirtutis atque operae grauem fuisse et ob ea non quidem sceleris, sed contumaciae tamen esse suspectum. Non aliam premendi inimici occasionem aptiorem futuram ratus odio suo pietatis praeferens speciem.* Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, livre VI, VIII, 2-3, trad. H. Bardon.

<sup>122</sup> Yakoubovitch, 2015, p. 352.

Aussi, sache-le, tu seras obligé de défendre ta vie contre eux. Il subsiste assez d'ennemis qu'il va falloir poursuivre : protège ton flanc contre les ennemis de l'intérieur ; si tu les écarter, je ne redoute rien de ceux de l'intérieur<sup>123</sup>.

Les autres compagnons surenchérisent :

Quand le danger vous menace seul, la grandeur d'âme est de mise : quand on craint pour la vie du roi, on doit croire n'importe quoi, et accueillir même des dénonciations inconsistantes<sup>124</sup>.

Philotas, qu'il soit ou non à l'origine du projet, a donc failli à son rôle de compagnon du roi, ainsi qu'au devoir, à savoir la loyauté, que cela implique. Mais ce n'est pas le seul à s'être éloigné de ce que l'on attendait de lui, le roi vertueux, comme dit Y. Yakoubovitch, use désormais de *fides*<sup>125</sup> pour dissimuler sa *perfidia*<sup>126</sup> :

Le roi les renvoie, en leur recommandant de tenir cachée leur décision. Puis, afin que rien ne trahisse le projet que l'on venait d'adopter, il fait proclamer qu'on se mettra en route le lendemain. Même, Philotas fut invité au repas, le dernier pour lui, et le roi eut le cœur non seulement de dîner, mais de converser en ami avec celui qu'il avait condamné<sup>127</sup>.

Ces notions, la *fides* et la *perfidia*, que l'on associe naturellement à Rome et aux valeurs que la cité revendique, indique bien que c'est le portrait, et la critique, d'un *princeps*<sup>128</sup> que Quinte-

---

<sup>123</sup> *Proinde scito tibi cum illis de salute esse pugnandum. Satis hostium superest, ad quos persequendos ituri sumus: latus a domesticis hostibus muni. Hos si summoues, nihil metuo ab externo.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, VIII, 8-9, trad. H. Bardon.

<sup>124</sup> *In suo quemque periculo magnum animum habere: cum de salute regis timeretur, credulos esse debere, uana quoque deferentis admittere.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, VIII, 14-15, trad. H. Bardon.

<sup>125</sup> « Engagement solennel, garantie donnée, serment ; d'où bonne foi, loyauté, fidélité à la parole donnée ». Voir « *fides* » Voir A. Ernout et A. Meillet, *S. U., Dictionnaire étymologique de la langue latine, histoire des mots*, p. 233.

<sup>126</sup> « La *fides*, pour sa part, peut masquer la *perfidia* », Yakoubovitch, 2015, p. 184.

<sup>127</sup> *Rex admonitos, uti consilium silentio premerent, dimittit. Pronuntiari deinde iter in posterum iubet, ne qua noxiis initi consilii daretur nota. Inuitatus est etiam Philotas ad ultimas ipsi epulas, et rex non cenare modo, sed etiam familiariter conloqui cum eo, quem damnauerat, sustinuit.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, VIII, 15-16, trad. H. Bardon.

<sup>128</sup> « Le *princeps* est le titre utilisé par l'empereur Auguste pour définir son statut constitutionnel. A la fin de la République, ce mot était employé au pluriel, *principes*, pour signifier “les principaux hommes de l'Etat”, et le singulier avait été appliqué à des personnages importants comme Pompée et Jules César ». M. C. Howatson (dir), *S. U., Dictionnaire de l'Antiquité*, p. 818.



Curce est en train de rédiger. Les reproches qu'il adresse au roi des Macédoniens sont ceux que l'on ferait à un citoyen romain du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Pour en revenir à la conjuration, ce sont bien ensuite les machinations d'Alexandre qui conduisent à la mise à mort de Philotas, et surtout de Parménion, véritable menace pour le pouvoir absolutiste que le roi tentait de mettre en place. Aussi, le conquérant ne laisse aucune possibilité à Parménion d'anticiper ce qui va suivre :

Déjà, toutes les entrées étaient gardées par des cavaliers, à qui l'on avait commandé aussi d'occuper les routes, afin de ne laisser personne rejoindre secrètement Parménion, qui avait alors le commandement de la Médie et de troupes importantes<sup>129</sup>.

Désormais, l'on peut soit considérer qu'il s'agit d'un coup d'État fomenté par Alexandre, ainsi que l'expliquait P. Goukowsky<sup>130</sup>, soit rejoindre H. Bardon qui précise qu'Alexandre a aussi pu être sincèrement impacté par une potentielle trahison de Philotas, de qui il était proche et à qui il avait accordé sa confiance<sup>131</sup>. Comme nous l'avons déjà vu, l'ensemble des discours qui suivent l'arrestation de Philotas sont l'occasion pour Quinte-Curce de critiquer la politique et l'assimilation orientale d'Alexandre. L'auteur cherche à dépeindre la cruauté et la mise en œuvre lors de la torture de Philotas<sup>132</sup>. Ainsi, il montre aussi que ceux en charge de lui extorquer des aveux ne se soucient pas de savoir s'ils sont véreux ou non. Philotas, alors qu'il s'agit de l'accusé, inspire davantage la pitié et semble plus pieux et honnête que l'entourage pourtant respectable d'Alexandre, lequel, en la personne de Cratère, ne respecte pas les serments donnés : « Mais il exigeait qu'on jurât, sur la vie d'Alexandre, d'arrêter la torture, et qu'on fit partir les bourreaux<sup>133</sup> ». Après avoir raconté à Cratère les tenants et aboutissants du complot,

---

<sup>129</sup> *Iam ad omnes aditus dispositi erant equites, itinera quoque obsidere iussi, ne quis ad Parmenionem, qui tum Mediae magnisque copiis praeerat, occultus euaderet.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, VIII, 18, trad. H. Bardon.

<sup>130</sup> Voir note 116.

<sup>131</sup> H. Bardon, Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, p. 195, note de bas de page 2.

<sup>132</sup> *Tum corripitur et, dum obligantur oculi, dum uestis exuitur, deos patrios, gentium iura nequiquam apud surdas aures inuocabat. Per ultimos deinde cruciatus, utpote et damnatus et inimicis in gratiam regis torquentibus, laceratur.* « On s'empare de lui ; et, pendant qu'on bandait ses yeux et qu'on lui enlevait ses vêtements, il invoquait les dieux de sa patrie, les lois de l'humanité : en vain ! il s'adressait à des sourds. Puis, les pires tourments le déchirent : c'est un condamné et les bourreaux, ses ennemis, cherchent à plaire au roi ». Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, XI, 15, trad. H. Bardon.

<sup>133</sup> *Sed finem quaestioni fore iurare eos per Alexandri salutem uolebat remouerique tortores.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, XI, 18, trad. H. Bardon.

supposément véridique<sup>134</sup>, voici ce que notre auteur nous dit : « De nouveau, on le mit à la torture, lui frappant le visage et les yeux à coups de lances ; il fut bientôt obligé d'avouer ce crime aussi<sup>135</sup> ». Quinte-Curce met également au jour la tromperie du roi pour parvenir à assassiner Parménion sans que celui-ci ne se doute de rien. Ce général respecté, qui avait suivi Philippe dans ses conquêtes, que ses soldats respectaient et admiraient, meurt loin du champ de bataille, dans une action du quotidien :

« Il lisait avec une joie que ses traits révélaient la seconde lettre signée de Philotas, — quand Cléandre lui traverse le flanc de son épée, puis l'atteint à la gorge : il avait rendu l'âme que tous le frappent encore »<sup>136</sup>.

L'objectif premier du roi, à savoir se débarrasser de ses opposants, est une réussite :

Alexandre se trouvait libéré à la fois d'un danger de mort et surtout d'un danger d'impopularité : car, si leur culpabilité n'avait pas été indiscutable, l'armée n'aurait pas pu voir, sans une indignation générale, la condamnation de Parménion et de Philotas, les premiers des Amis<sup>137</sup>.

C'est, sans conteste, Quinte-Curce qui développe le plus cette conspiration et pour Y. Yakoubovitch, ce qui compte n'est pas tant de savoir si Philotas était réellement de ce dont il était accusé, mais d'analyser la façon qu'a eu Alexandre de réagir à cette menace directe de

---

<sup>134</sup> *Philotas uerone an mendacio liberare se a cruciatu uoluerit, anceps coniectura est, quoniam et uera confessis et falsa dicentibus idem doloris finis ostenditur* « Quant à Philotas, l'on ne saurait décider s'il a dit vrai ou s'il a voulu au prix d'un mensonge échapper au supplice : en effet, l'aveu sincère et l'affirmation mensongère visent manifestement tous deux à mettre un terme à la souffrance », Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, XI, 21, trad. H. Bardon.

<sup>135</sup> *Illi rursus tormentis admotis, cum ipsis quoque hastis os oculosque eius euerberarent, expressere, ut hoc quoque crimen confiteretur.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, XI, 31, trad. H. Bardon.

<sup>136</sup> *Alteram deinde epistulam Philotae nomine scriptam laetus, quod ex uultu notari poterat, legebat: tum eius latus gladio haurit Cleander, deinde iugulum ferit, ceteri exanimus quoque confodiunt.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VII, II, 27, trad. H. Bardon.

Les deux lettres que reçoit Parménion sont en réalité l'œuvre d'Alexandre, afin de pouvoir approcher le vieux général sans éveiller sa méfiance. Il ordonne à Polydamas, le plus cher ami de Parménion, de l'assassiner. En agissant ainsi, Alexandre s'assure que Polydamas ne le trahira et qu'il tuera Parménion par tous les moyens possibles, car le roi tient en otage ses frères. Voir livre VII, II, 11-26.

<sup>137</sup> *Magno non salutis, sed etiam muidiae periculo liberatus erat Alexander : quippe Parmenio et Philotas, principes amicorum, nisi palam sontes sine indignatione totius exercitus non potuissent damnari.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, XI, 39, trad. H. Bardon.

son pouvoir. Tout montre que le roi est devenu un tyran, car « l'exécution préventive est en effet un trait caractéristique du tyran, et que l'on retrouvera avec le complot des pages et le procès de Callisthène<sup>138</sup> ». Le Philotas de Quinte-Curce est donc un homme ambitieux, qui s'est trouvé être le bouc émissaire parfait pour couper court à toutes velléités de révoltes chez les soldats d'Alexandre, en offrant l'occasion d'exécuter Parménion. Quinte-Curce n'est pas le seul à aborder cet épisode, et chez Plutarque, Philotas est dépeint comme un homme orgueilleux et vaniteux qui convoitait le trône d'Alexandre. L'auteur grec nous raconte l'anecdote suivante :

Jeune, avec une femme aimée, il ne se gêna pas pour tenir en buvant beaucoup de propos de soldat fanfaron, s'attribuant, à lui et à son père, le mérite des plus grands exploits, et traitant Alexandre de gamin qui leur devait son renom de conquérant »<sup>139</sup>.

Ainsi donc, Philotas et Parménion se voient attribuer plusieurs raisons de comploter contre le roi, et surtout, le roi est alors dans son bon droit de se débarrasser d'eux. Ce n'est plus Alexandre qui devient l'exemple d'un despote oriental, mais Philotas qui incarne les vices de ces contrées :

« Mais il était gonflé d'orgueil et fier de ses immenses richesses ; il déployait dans les soins de son corps et dans son régime de vie un luxe scandaleux pour un particulier. À ce moment, son affection de grandeur et de hauteur étaient sans mesure »<sup>140</sup>.

Bien plus court, l'épisode entraîne toutefois des conséquences similaires à celui de Quinte-Curce, à savoir le sentiment d'insécurité des proches du roi, qui ont conscience que la liberté de parole dont ils jouissaient autrefois peut désormais se retourner contre eux<sup>141</sup>. Justin, qui aborde bien plus succinctement l'événement<sup>142</sup>, illustre bien cet état de fait :

---

<sup>138</sup> Yakoubovitch, 2015, p. 358.

<sup>139</sup> Οἷα δὲ νέος πρὸς ἔρωμένην καὶ σὺν οἴνῳ πολλὰ φιλότιμα καὶ στρατιωτικὰ παρρησιαζόμενος ἑαυτοῦ τὰ μέγιστα τῶν ἔργων ἀπέφαινε καὶ τοῦ πατρός, Ἀλέξανδρον δὲ μειράκιον ἀπεκάλει δι' αὐτοὺς τὸ τῆς ἀρχῆς ὄνομα καρπούμενον. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLVIII, 5, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>140</sup> Ὅγκῳ δὲ φρονήματος καὶ βάρει πλούτου καὶ τῇ περὶ τὸ σῶμα θεραπεία καὶ διαίτη χρώμενος ἐπαχθέστερον ἢ κατ' ἰδιώτην, καὶ τότε δὴ τὸ σεμνὸν καὶ ὑψηλὸν οὐκ ἐμμελῶς. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLVIII, 3, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>141</sup> Ταῦτα πραχθέντα πολλοῖς τῶν φίλων φοβερὸν ἐποίησε τὸν Ἀλέξανδρον. « Ces exécutions rendirent Alexandre redoutable a beaucoup de ses amis », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLIX, 14, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>142</sup> Justin, *Abrégée des histoires philippiques*, livre XII, V, 1-4. Justin nous dit simplement qu'Alexandre mit à mort les deux hommes. Cependant, ainsi que le précise N. Horn dans sa thèse sur *L'étude des livres XI et XII des*

« Aussi un murmure général commença-t-il à s'élever dans tout le camp, car on se prenait de pitié pour le sort de cet innocent vieillard et de son fils, et l'on disait parfois qu'il ne fallait pas attendre mieux pour soi-même »<sup>143</sup>.

Selon cet auteur, il est évident qu'Alexandre est conscient de faire l'objet d'une désapprobation manifeste de la part de ses proches, et qu'il adapte donc son comportement en conséquence. N. Hammond suggère que cet épisode laisse une empreinte indélébile sur le roi macédonien, le poussant à distribuer plus équitablement le pouvoir pour éviter de confier le contrôle de tant de forces armées à un seul individu<sup>144</sup>. Seul Arrien nous rapporte qu'Alexandre attribua à ses deux plus proches compagnons le contrôle de ses plus puissantes troupes<sup>145</sup>. La paranoïa, ou en tout cas une constante méfiance, semble être devenue son lot quotidien, allant jusqu'à censurer et déporter ceux parmi les siens qui ne l'approuvent pas et le critiquent, le tout par une fourbe ruse. Ainsi que l'explique Justin, le roi, après la mise en mort de Parménion, se rendant compte de la menace grandissante que représentaient ses troupes mécontentes, leur demande d'écrire à leur famille et à leur proche. Alexandre récupère ensuite ces missives, les fait lire et rassemble en un seul corps d'armée tous ceux qui ont exprimé une critique à son égard, voici ce que nous raconte Justin à ce sujet :

Puis, lorsque ces paquets de lettres ont été remis, il donne secrètement l'ordre qu'on les lui apporte. Grâce à elles, il put découvrir l'avis de chacun sur son compte et rassemble en une seule cohorte ceux qui avaient formulé une opinion trop sévère à l'encontre du roi, avec l'intention soit de les faire disparaître, soit de les répartir dans des colonies aux confins de la terre<sup>146</sup>.

Cette manœuvre trahit le manque de confiance qu'a désormais Alexandre envers les siens. Mis à part Plutarque, les autres auteurs de notre corpus mentionnent également cette

---

*Histoires philippiques de Trogue Pompée/Justin*, l'auteur fait de Parménion la première victime, ayant également subie la torture, « Parménion devient ainsi une sorte de symbole ». Voir p. 340.

<sup>143</sup> *Fremere itaque omnes uniuersis castris cœpere innocii senis filiique casum miserantes, interdum se quoque non debere melius sperare dicentes*. Justin, *Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée*, livre XII, V, 4, trad. B. Mineo.

<sup>144</sup> Hammond, 1997, p. 158.

<sup>145</sup> Arrien, *Anabase*, livre III, XXVII, 4.

<sup>146</sup> *Datos fascēs epistularum, tacite ad se deferri iubet ; ex quibus cognito de se singulorum iudicio, in unam cohortem eos qui de rege durius opinati fuerant, contribuit, aut consumpturus eos aut in ultimis terris in colonias distributurus*. Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, V, 7-8, trad. B. Mineo.

machination du conquérant, qui se détache alors encore un peu plus de son pays d'origine en ne se fiant plus à ceux à qui il aurait auparavant confié sa vie. Tout cela conduit à la création d'un nouveau corps, que l'on appelle « Bataillon des Indisciplinés<sup>147</sup> ». Alexandre rassemble ainsi tous les hommes susceptibles de lui nuire, les envoie loin et accentue leur mise à l'écart en « les marquant d'ignominie<sup>148</sup> ». Sur cette décision, nous pouvons lire chez Quinte-Curce qu'elle n'était pas sans risque, car cela aurait pu avoir comme conséquence pour le roi d'avoir à faire face, un jour, à des soldats qu'il avait profondément outragés, mais, comme nous le dit l'auteur, Alexandre sut encore une fois tirer parti de la situation<sup>149</sup>. Chez Plutarque, à l'inverse, nous constatons que ce n'est pas le roi des Macédoniens qui passe pour méfiant et qui agit contre les siens, mais Antipatros<sup>150</sup> :

---

<sup>147</sup> Nous retrouvons cette appellation chez Diodore de Sicile. Ὁ δ' Ἀλέξανδρος ἐπιλεξάμενος ἐκ τῶν Μακεδόνων τοὺς ἀλλοτρίας κατ' αὐτοῦ προἰεμένους φωνὰς καὶ τοὺς ἡγανακτικότητας ἐπὶ τῷ τοῦ Παρμενίωνος θανάτῳ. « Alexandre procéda d'autre part à un tri parmi les Macédoniens : il enrôla dans une seule unité, qu'il nomma "Bataillon des Indisciplinés", ceux qui tenaient contre lui des propos hostiles ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXX, 4, trad. P. Goukowsky.

<sup>148</sup> *Hanc seorsus cohortem a ceteris tendere ignominiae causa iubet* « [cette cohorte] qu'il marqua d'ignominie en l'obligeant à camper à l'écart des autres », Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, livre VII, II, 37, trad. H. Bardon.

<sup>149</sup> *Id consilium, temerarium forsitan — quippe fortissimi iuuenes contumelia inritati erant —, sicut omnia alia felicitas regis exceptit. Nihil illis ad bella promptius fuit : incitabat uirtutem et ignominiae demendae cupido et, quia fortia facta in paucis latere non poterant* « et le projet n'était peut-être pas sans risques : car l'outrage avait irritée cette courageuse jeunesse ; mais, ici comme toujours, la chance du roi en tira parti. Il n'y eut rien de plus ardent qu'eux à la bataille ; leur valeur était stimulée et par le désir d'effacer l'ignominie et parce que leur petit nombre mettait nécessairement leur bravoure en lumière », Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, livre VII, II, 37, trad. H. Bardon.

<sup>150</sup> Antipatros est un noble macédonien qui a tout d'abord été au service du roi Perdikkas III qui a régné sur la Macédoine de 365 à 359 av. J.-C., puis du roi Philippe II de Macédoine (359-336 av. J.-C.) et enfin du roi Alexandre le Grand. Tandis que son souverain s'en va conquérir l'Asie, lui reste en Macédoine afin d'entretenir le pouvoir. Jouissant d'une grande popularité, il fait parti de ceux qui voient d'un mauvais œil l'orientalisation d'Alexandre.

Ces expéditions rendirent Alexandre redoutable à beaucoup de ses amis, et surtout à Antipatros, qui envoya secrètement des émissaires aux Étoliens pour leur donner et recevoir des gages d'alliances<sup>151</sup>.

L'exécution de Philotas déclenche chez tous un seul et même sentiment : la peur. Le roi se méfie de ses sujets et les sujets n'osent plus s'adresser librement au roi sous peine de connaître le même sort que Philotas, et l'exécution de Callisthène en 327 av. J.-C. renforce encore un peu plus cette situation.

Ainsi que nous l'avons expliqué, le livre XII de Justin a pour objectif de montrer l'orientalisation croissante du macédoine, bien que bon nombre d'éléments du livre XI apportaient déjà une vision négative d'Alexandre. Mais, sur les nouveautés que celui-ci apporte à son règne, voici ce que nous dit Justin :

Pour que l'on ne vît point de gens manifester leur vif mécontentement à son encontre seulement, il invita ses amis à adopter également le port de la longue robe dorée et pourprée. Afin d'imiter également la luxure des Perses, comme il l'avait fait pour leur habillement, il partagea ses nuits entre les concubines du harem royal, des jeunes femmes nobles d'une insigne beauté. À cela il ajoute des banquets apprêtés avec démesure, afin de ne point donner l'impression d'un luxe pauvre et chiche, tandis qu'il agrmente ses repas dignes de la pompe d'un roi en les accompagnant de jeux<sup>152</sup>.

---

<sup>151</sup> Τραῦτα πραχθέντα πολλοῖς τῶν φίλων φοβερὸν ἐποίησε τὸν Ἀλέξανδρον, μάλιστα δὲ Ἀντιπάτρῳ καὶ πρὸς Αἰτωλοὺς ἔπεμψε κρύφα πίστεις διδοῦς καὶ λαμβάνων. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XIXL, 14, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>152</sup> *Quae ne inuidiosius in se uno conspicerentur, amicos quoque suos longam uestem auratam purpureamque sumere iubet. Ut luxum quoque sicut cultum Persarum imitaretur, inter paelicum regiarum greges electae pulchritudinis nobilitatisque noctium uices diuidit. His rebus ingentes epularum apparatus adicit, ne ieiuna et dstricta luxuria uideretur, conuiuuiumque iuxta regiam magnificentiam ludis exornat.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, III, trad. B. Mineo.

Il y a un *topos* bien connu autour de l'Orient, alimenté par les différents auteurs qui en ont fait un des sujets principaux de leurs œuvres, tels qu'Hérodote<sup>153</sup>, Eschyle<sup>154</sup>, Xénophon<sup>155</sup>, ou comme nous l'avons déjà abordé, Isocrate<sup>156</sup> ; l'Orient est peuplé de Barbares qui ne vivent que dans le luxe, la paresse et l'oisiveté. S'ils l'emportent, c'est par des ruses et des moyens détournés. L'Orient tout particulièrement à l'époque où écrivent les auteurs de notre corpus (à savoir entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) représente un style de vie aux antipodes de la rigueur et de la retenue toute romaine. Que ce soit contre les Parthes ou bien contre l'Égypte, Rome n'a de cesse que de critiquer ce manquement à la *uirtus*<sup>157</sup>. Nos auteurs, à travers leurs œuvres, nous transmettent la vision qui est la leur du monde oriental, mais ces critiques, ils ne sont pas les premiers à les émettre, loin de là. D. Lenfant explique que ce soit au sein des *Histoires* ou bien des *Perses*, les récits différencient de manière univoque les Grecs et les Barbares<sup>158</sup>.

Ainsi, des sources antérieures à Alexandre pointent déjà du doigt les vices et la barbarie du monde perse. C'est bercé par cette vision du monde oriental que le roi commence à interagir avec eux, et son entourage est également pétri de ces clichés et de cette propagande anti-Perse. D. Lenfant, cette fois à propos d'Isocrate, précise que ses textes « offrent l'une des visions les plus caricaturales et méprisantes de l'Empire perse (clichés de la mollesse, du despotisme, de la nature servile, de l'incapacité militaire, etc.)<sup>159</sup> ». Il convient, bien entendu, de nuancer cette vision binaire de l'Occident civilisé en opposition à l'Orient barbare et corrompu par le luxe et l'indolence. L'amalgame fait entre l'Orient, les Perses et l'Asie peut inciter à les voir tous comme un seul et même groupe ethnique. Or en Orient, nous pouvons trouver dans les cités grecques, le terme de Perse. Il désigne les sujets vivants sous le contrôle de la dynastie

---

<sup>153</sup> Hérodote (480-425 av. J.-C.) est connu pour avoir rédigé les *Histoires*, véritable fresque historique, géographique et ethnographique qui tente d'expliquer les causes des Guerres Médiques, conflit au centre de son œuvre. Il est l'une des plus importantes sources lorsqu'il s'agit du monde perse.

<sup>154</sup> Eschyle (525-426 av. J.-C.) est l'un des trois grands dramaturges grecs. Il a notamment écrit *Les Perses*, qui raconte le retour de Xerxès en Perse, après la défaite qu'il a subi face aux Athéniens. Eschyle, dans sa pièce, condamne à travers le regard de Darius (le père de Xerxès) l'*hybris* de son fils.

<sup>155</sup> Xénophon est un historien grec qui a vécu en Asie une partie de sa vie. Parmi l'ensemble de ses œuvres, deux sont centrées sur la Perse : la *Cyropédie* et l'*Anabase*.

<sup>156</sup> Voir note 22.

<sup>157</sup> Le terme de *uirtus* renvoi au courage, à la qualité morale et à la vertu. Voir A. Ernout et A. Meillet, *S. U., Dictionnaire étymologique de la langue latine, histoire des mots*, p. 739.

<sup>158</sup> Lenfant, 2011, p. 217.

<sup>159</sup> Lenfant, 2011, p. 230.

Achéménide, impliquant alors toute une variété de satrapie. L'Asie, quant à elle, évoque avant tout un espace géographique. Sur la vision que les Anciens ont eue de l'Orient, D. Lenfant poursuit en expliquant que le monde perse est avant tout vu comme un lieu où règnent « l'excès et la démesure », et que cette image est entretenue par une littérature « volontairement moralisante »<sup>160</sup>. C'est un stéréotype tenace qu'entretient le monde grec, afin de mieux promouvoir leur modèle politique et leur conception du monde. Cette opposition reproduit le même schéma que celui du conflit qui a opposé Aristide<sup>161</sup> à Thémistocle<sup>162</sup>, puis Cimon<sup>163</sup> à Périclès<sup>164</sup>.

En effet, après les Guerres Médiques<sup>165</sup>, deux visions politiques se font face à Athènes. Si Aristide, dit « Le Juste », incarne l'homme politique intègre et modéré, ce n'est pas le cas de Thémistocle, au contraire. Ambitieux, il prônait le changement et cherchait constamment la gloire. Voici ce que nous dit Plutarque à ce propos :

Cependant, la différence de leurs vies et de leurs mœurs accentua vraisemblablement leur désaccord. Aristide, en effet, était naturellement doux et d'une parfaite loyauté ; il ne recherchait dans sa conduite ni la popularité ni la gloire, mais ce qui lui paraissait le meilleur et en même temps le plus sûr et le plus juste. Aussi, comme Thémistocle engageait le peuple dans une foule d'entreprises et voulait introduire de grandes nouveautés, il se voyait obligé de lui résister et de faire obstacle à son influence grandissante. On dit en effet que Thémistocle était tellement porté vers la gloire et avait une ambition si passionnée pour les grandes actions que, jeune encore,

---

<sup>160</sup> Lenfant, 2011, p. 230.

<sup>161</sup> Aristide (540-467 av. J.-C.) est un homme politique athénien ayant participé aux deux guerres médiques. Ostracisé par le parti de Thémistocle en 482 av. J.-C., il est rappelé à Athènes pour repousser l'armée de Xerxès en 480 av. J.-C. Il est l'incarnation de l'homme politique guidé par sa vertu et son abnégation.

<sup>162</sup> Thémistocle (524-459 av. J.-C.) est un homme politique athénien ayant participé aux deux guerres médiques. Il est à l'origine du renforcement massif de la flotte athénienne qui permet à la cité de remporter des grandes batailles marines contre les Perses. Son ambition politique le conduit finalement à être ostracisé en 471 av. J.-C.

<sup>163</sup> Cimon (510-450 av. J.-C.) est un homme politique athénien particulièrement important durant l'après-guerre médique. Il succède à Aristide en tant que chef du parti aristocratique.

<sup>164</sup> Périclès (495-429 av. J.-C.) est un homme politique athénien extrêmement important, suffisamment pour être considéré comme l'homme fort du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il est à l'origine de nombreuses constructions au sein de la cité, ainsi que de nombreuses réformes. Il permet à Athènes de s'accroître de façon considérable durant ce même siècle. Il mène la guerre contre Sparte lors de la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.). Il meurt en 429 av. J.-C. durant la grande épidémie de peste qui frappe Athènes.

<sup>165</sup> Voir note de bas de page 21.



comme, après la victoire remportée à Marathon sur les barbares, il entendait vanter partout le génie militaire de Miltiade<sup>166</sup>.

Cette mise en scène de deux hommes forts en conflit est à nouveau utilisée pour Cimon et Périclès, l'un souhaitant protéger les traditions et l'autre davantage porté vers l'innovation et le progrès. Ce *topos* de l'opposition entre le traditionalisme et l'ambition et la recherche de la gloire est donc récurrent et cette même vision est omniprésente chez les historiens d'Alexandre, d'autant plus lorsque le souverain macédonien décide d'emprunter costumes et coutumes à ceux qui étaient censés lui être inférieurs. Mais, ce qui est également critiqué et associé à une orientalisation d'Alexandre, c'est sa propension à se laisser aller à la violence et à des actes barbares. Le meurtre de Cleitos en 328 av. J.-C. en est la parfaite illustration. En effet, celui-ci se trouve être le frère de lait d'Alexandre, un fidèle compagnon qui a grandi et été éduqué avec lui. Peu de temps après la conjuration de Philotas, une dispute éclate entre les deux hommes. La scène se déroule lors d'un banquet. Alexandre, ivre, se lance dans un discours visant à se flatter lui-même. Alors qu'il commence à dénigrer Philippe, arguant qu'il lui était supérieur et qu'il lui devait ses propres exploits<sup>167</sup>, Cleitos, aussi peu sobre que l'était le roi, le rabroue. Quinte-Curce nous raconte que l'homme récita tout d'abord des vers d'Euripide :

Hélas ! Quelles erreurs ont donc cours par la Grèce ! Quand des trophées ennemis sont dressés par une armée, ce n'est pas à ceux qui peinent qu'on attribue l'ouvrage : le général en remporte la gloire. Il est une unité parmi dix mille autres à brandir la lance et, sans rien faire de plus qu'un seul, il acquiert plus grand renom<sup>168</sup>.

---

<sup>166</sup> Οὐ μὴν ἄλλ' ἢ τῶν βίων καὶ τῶν τρόπων ἀνομοιότης ἔοικεν αὐξῆσαι τὴν διαφορὰν. πρῶτος γὰρ ὦν φύσει καὶ καλοκαγαθηκὸς τὸν τρόπον ὁ Ἀριστείδης, καὶ πολιτευόμενος οὐ πρὸς χάριν οὐδὲ πρὸς δόξαν, ἀλλ' ἀπὸ τοῦ βελτίστου μετὰ ἀσφαλείας καὶ δικαιοσύνης, ἠναγκάζετο τῷ Θεμιστοκλεῖ τὸν δῆμον ἐπὶ πολλὰ κινεῖν καὶ μεγάλας ἐπιφέρωντι καινοτομίας ἐναντιοῦσθαι πολλάκις, ἐνιστάμενος αὐτοῦ πρὸς τὴν αὐξῆσιν. Λέγεται γὰρ οὕτω παράφορος πρὸς δόξαν εἶναι καὶ πράξεων μεγάλων ὑπὸ φιλοτιμίας ἐραστής, ὥστε νέος ὢν ἔτι τῆς ἐν Μαραθῶνι μάχης πρὸς τοὺς βαρβάρους γενομένης καὶ τῆς Μιλτιάδου στρατηγίας. Plutarque, *Vie de Thémistocle*, III, 3-4, trad. R. Flacelière, E. Chambry et M. Jumeaux.

<sup>167</sup> Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre le Grand*, livre VIII, I, 24-26 ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, VI, 1-2.

<sup>168</sup> Οἴμοι, καθ' Ἑλλάδ' ὡς κακῶς νομίζεται:  
ὅταν τροπαῖα πολεμίων στήσῃ στρατός,  
οὐ τῶν πονούντων τοῦργον ἡγοῦνται τόδε,  
ἀλλ' ὁ στρατηγὸς τὴν δόκησιν ἄρνυται,

Ces vers critiquent les chefs qui s'attribuent tout le mérite des actions glorieuses, alors qu'elles ont été réalisées par l'ensemble de l'armée. En les énonçant, Cleitos accuse donc le roi de se glorifier d'actions qu'il n'aurait jamais pu accomplir seul. Le roi, ne les aurait pas entendus, mais Cleitos se serait ensuite lancé dans les louanges de Philippe<sup>169</sup>. Le ton monte, les actes prennent le pas sur les paroles et Alexandre finit par tuer d'un coup de sarisse l'homme qui lui avait, autrefois, sauvé la vie au cours de batailles. Cet épisode nous intéresse étant donné que, chez les quatre auteurs de notre corpus qui l'abordent<sup>170</sup>, Alexandre semble éprouver de profonds remords, de la culpabilité pour l'acte qu'il vient d'accomplir<sup>171</sup>. Jusqu'à présent le roi semblait sûr de lui, que ce soit dans les décisions à prendre ou dans la direction à suivre, bien que tous y soient opposés. Cependant, tuer de ses mains l'un de ses plus proches compagnons semble être l'acte de trop et il s'effondre sur lui-même. Il devient l'une des victimes de son

---

ὄς εἶς μετ' ἄλλων μυρίων πάλλων δόρυ,

οὐδὲν πλέον δρῶν ἐνὸς ἔχει πλείω λόγον. Euripide, *Andromaque*, v.693-698, trad. L. Méridier.

Ces vers sont ceux indiqués par H. Bardon dans Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, tome II, p. 286.

<sup>169</sup> *Itaque rex, cum suspicaretur malignius habitum esse sermonem, percontari proximos coepit, quid ex Clito audissent. Et illis ad silendum obstinatis Cleitos paulatim maiore uoce Philippi acta bellaque in Graecia gesta commemorat omnia praesentibus praeferens* « Bref, le roi soupçonnant quelque malveillance dans ces propos, interrogea ses voisins immédiats sur ce qu'ils avaient entendu des paroles de Cleitos. Et, pendant qu'ils se taisent obstinément, Cleitos, peu à peu, élève la voix, et vante les actions de Philippe et de ses campagnes en Grèce, leur donnant toujours la préférence sur le présent », Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, I, 29-30, trad. H. Bardon.

<sup>170</sup> L'œuvre de Diodore de Sicile est, pour cet épisode, lacunaire.

<sup>171</sup> *Postquam satiatus caede animus conquieuit et in irae locum successit aestimatio, modo personam occisi, modo causam occidendi considerans, pigere eum facti coepit* « Après que, rassasié de sang, son esprit se fut calmé et que la réflexion eut succédé à la colère, considérant d'une part la personne de celui qu'il avait tué et d'autre part la cause de la tuerie, il commença à regretter ce qu'il avait fait », Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, VI, 5, trad. B. Mineo ;

ἀλλὰ τὰ ἐπὶ τοῖσδε αὖ ἐπαινῶ Ἀλεξάνδρου, ὅτι παραυτίκα ἔγνω σφέλιον ἔργον ἐργασάμενος « en revanche, pour ce qui a suivi, je loue Alexandre d'avoir sur-le-champ reconnu qu'il avait accompli un acte monstrueux », Arrien, *Anabase*, livre IV, IX, 1, trad. P. Savinel ;

*Quippe rex, postquam ira mente decesserat, etiam ebrietate discussa magnitudinem facinoris sera aestimatione perspexit* « C'est ainsi que le roi, une fois son esprit libéré de la colère et son ivresse, comprit la grandeur de son crime : tardive lucidité », Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, II, 1, trad. H. Bardon ;

ἐπεὶ δὲ τήν τε νύκτα κακῶς κλαίων διήνεγκε καὶ τήν ἐπιούσαν ἡμέραν ἤδη τῷ βοᾷ καὶ θρηνεῖν ἀπειρηκῶς ἀναυδος ἔκειτο, βαρεῖς ἀναφέρων στεναγμούς, « Alexandre passa la nuit à pleurer amèrement, et, le jour suivant, ayant perdu la voix à force de crier et de se lamenter, il resta couché en poussant de profond gémissement », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LII, 1, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

comportement, le poussant à vouloir mettre fin à ses jours, plutôt que d'avoir à accepter les conséquences de ces actions. Cet événement, dont C. Mossé n'exclut pas qu'il ait été modifié et amplifié par les auteurs<sup>172</sup>, est toutefois révélateur : « d'un climat de méfiance à son égard<sup>173</sup> ». Cette hostilité latente est perceptible depuis le procès de Philotas ainsi que depuis l'exécution arbitraire de Parménion. Les reproches de Cleitos, ce sont ceux d'une génération inquiète de voir disparaître leur culture au profit de celle des Barbares qu'ils sont censés dominer. N. Hammond nous explique que ce banquet a été le théâtre d'un conflit générationnel, où « les plus anciens des *amis* avaient l'impression d'être mis à l'écart au profit de la jeune garde, qui bénéficiait de promotions spectaculaires<sup>174</sup> ». En effet, la politique orientale d'Alexandre l'aurait poussé à davantage s'appuyer sur les compagnons qui avaient grandi avec lui, ou encore sur « d'anciens ennemis ralliés<sup>175</sup> ». L'auteur rappelle également qu'Alexandre ne faisait pas de concessions, que rien ne l'empêcherait de mener à bien les objectifs qu'il s'était fixés, « quitte à moins s'appuyer sur les Macédoniens et davantage sur les Asiatiques<sup>176</sup> ». Toutes ces préoccupations sont les prémices de la grande scission que nous avons déjà abordée, la mutinerie d'Opis. La funeste dispute des deux hommes fait l'objet d'une représentation presque théâtrale de la part de nos quatre auteurs. On tente d'éloigner Cleitos d'Alexandre, mais Alexandre poursuit Cleitos et Cleitos provoque une ultime fois Alexandre, que ce soit en récitant un vers d'Euripide<sup>177</sup> ou bien en se présentant face à son souverain :

Mais qu'il [Cleitos] n'avait pas su se maîtriser, était revenu sur ses pas, s'était heurté à Alexandre, qui appelait : "Cleitos !" ; et qu'il lui avait répondu : "Oui, Alexandre ! C'est moi, Cleitos", et que, dans le même moment, il avait reçu le coup de sarisse qui l'avait tué »<sup>178</sup>.

Sur la volonté d'Alexandre de rompre avec cette ancienne génération qui bride ses ambitions, les derniers mots du conquérant chez Quinte-Curce sont sans ambiguïtés :

---

<sup>172</sup> Mossé, 2012, p. 69.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>174</sup> Hammond, 1997, p. 176.

<sup>175</sup> Hammond, 1997, p. 177.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>177</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LI, 8.

<sup>178</sup> Οὐ καρτερήσαντα δὲ ἀναστρέψαι αὐθις καὶ περιπετῆ Ἀλεξάνδρῳ γενέσθαι Κλεῖτον ἀνακαλοῦντι, καὶ φάναι ὅτι : οὗτός τοι ἐγὼ ὁ Κλεῖτος, ὃ Ἀλέξανδρε· καὶ ἐν τούτῳ πληγέντα τῇ σαρίσση ἀποθανεῖν. Arrien, *Anabase*, livre IV, VIII, 8, trad. P. Savinel.

À ces mots, Alexandre lui perça le flanc de sa lance et, arrosé du sang du mourant :  
« Maintenant, dit-il, va trouver Philippe, Parménion et Attale »<sup>179</sup>.

Cet incident, associé au procès de Philotas, pose les bases d'un autre événement, qui voit encore une fois l'orientalisation croissante du monarque macédonien confrontée à une tradition gréco-macédonienne farouchement opposée aux choix d'Alexandre : l'affaire Callisthène. Nous allons la considérer à travers le prisme d'une action entreprise par Alexandre et étroitement liée à la controverse qui s'ensuit, à savoir la προσκύνησις<sup>180</sup>.

Pour aborder ce moment de la vie d'Alexandre, nous allons nous concentrer sur quatre de nos cinq auteurs, l'œuvre de Diodore de Sicile présentant ici aussi des lacunes. La προσκύνησις est un acte qui consiste à s'agenouiller devant son souverain, lui conférant alors une autorité divine. Cela va à l'encontre des valeurs gréco-macédoniennes. En effet, le souverain, ou le chef, est un homme que l'on suit avant tout pour sa bravoure et non pas pour des pseudo-attributions divines. La position de nos auteurs sur ce point ne souffre pas d'ambiguïté, bien que, comme nous avons pu déjà le constater, certains ont plus à cœur que d'autres de défendre les actions du Macédonien, comme Plutarque par exemple, qui prend le parti de critiquer l'entourage proche du roi qui se serait laissé avilir, et le monde perse. Dans cette lignée, la monographie d'Arrien dont Alexandre est le personnage principal ne souffre pas non plus d'une vision dure de l'orientalisation du Macédonien, au contraire. Pour D. Lenfant, Arrien fait l'éloge d'Alexandre en faisant de lui le héros de son œuvre. Il y a, chez l'historien, « une présentation manichéenne des forces en présence », où Alexandre et les siens sont opposés à Darius. L'autrice précise également que pour ce qui est de l'adoption des coutumes perses, bien qu'Arrien soit bien plus circonspect vis-à-vis du Macédonien, il justifie tout de même ces actions-là. Pour lui, Alexandre ne s'inscrit pas dans la suite de Darius, au contraire. Il fonde son pouvoir sur la justice<sup>181</sup>. Mais Arrien a tendance à amenuiser ou à justifier les moments les plus

---

<sup>179</sup> *Haec dicentis latus hasta transfixit, morientisque sanguine adspertus : « I nunc », inquit, « ad Philippum et Parmenionem et Attalum..* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, I, 52, trad. H. Bardon.

<sup>180</sup> Du grec προσκύνησις, εως (ή), cela désigne la « prosternation, adoration. [...] C'est le rite par lequel les sujets du Grand Roi expriment leur soumission. Ils s'allongent entièrement, le front au sol, ou bien adressent un baiser de la main droite tout en inclinant le buste. [...] Cette *proskynèse* est symbole de la grandeur des Achéménides », Battistini et Charvet, 2004, p. 922-923.

Voir les annexes, « sur l'affaire de la προσκύνησις ».

<sup>181</sup> Lenfant, 2011, p. 22.

controversés de la vie du souverain macédonien<sup>182</sup>. L'épisode de la προσκύνησις illustre une nouvelle fois le parti pris d'Arrien, qui semble valider le comportement d'Alexandre à la suite de son altercation avec Callisthène :

Eh bien moi, ces comportements qui dénotent chez Alexandre de la démesure dans la circonstance présente, et chez Callisthène de la grossièreté, je ne les approuve absolument pas, et je soutiens qu'il suffit de faire preuve de modération dans l'organisation de sa vie personnelle et, si l'on ne regarde pas comme indigne la fréquentation d'un roi, de glorifier de son mieux le pouvoir royal<sup>183</sup>.

La προσκύνησις est l'une des mesures clefs quant à l'adoption des mœurs et des traditions perses par Alexandre. Elle représente un tournant dans la conquête du Macédonien, car en mettant en pratique ce rituel perse, il s'éloigne définitivement des coutumes grecques et macédoniennes, et modifie totalement le rapport qu'avait le roi avec ses compagnons. Par cet acte, Alexandre demande à ses sujets de se prosterner devant lui, affirmant donc qu'ils ne sont pas ses égaux. Arrien, qui tente de justifier les actions du conquérant, explique que cette pratique est compréhensible de par le caractère royal et supérieur qu'il prête à son personnage. Il est donc d'autant plus frappant de voir que l'auteur a choisi d'explicitement les réserves et les critiques de l'entourage d'Alexandre sur son changement de comportement<sup>184</sup>. Il présente la chose sous la forme de raconter et se garde bien, à ce moment-là, de donner son avis sur le sujet. Ce qu'il pense de la προσκύνησις, il nous l'apprend juste après, en rejoignant Callisthène sur le fond de sa pensée :

L'Olynthien Callisthène, qui avait été disciple d'Aristote et qui était d'un caractère un peu rustre, n'approuvait pas cette conduite. Je suis d'accord avec lui là-dessus<sup>185</sup>.

Si un auteur tel qu'Arrien, qui tente de présenter Alexandre sous un prisme positif, exprime son désaccord sur une telle affaire, un auteur comme Quinte-Curce n'est certainement pas en

---

<sup>182</sup> Voir la sous-partie « Une vision méliorative d'Alexandre ».

<sup>183</sup> Καὶ τούτων ἐγὼ, ὅσα ἐς ὕβριν τε τὴν Ἀλεξάνδρου τὴν ἐν τῷ παραυτίκα καὶ ἐς σκαϊότητα τὴν Καλλισθένους φέροντα, οὐδὲν οὐδαμῆ ἐπαινῶ, ἀλλὰ τὸ καθ' αὐτὸν γὰρ κοσμίως τίθεσθαι ἐξαρκεῖν φημί, αὐξοντα ὡς ἀνυστὸν τὰ βασιλέως πράγματα ὅτω τις ξυνεῖναι οὐκ ἀπηξίωσεν. Arrien, *Anabase*, livre IV, XII, 6, trad. P. Savinel.

<sup>184</sup> Arrien, *Anabase*, livre IV, IX, 9.

<sup>185</sup> Καλλισθένην δὲ τὸν Ὀλύνθιον Ἀριστοτέλους τε τῶν λόγων διακηκοῦτα καὶ τὸν τρόπον ὄντα ὑπαγοικότερον οὐκ ἐπαινεῖν ταῦτα. τούτου μὲν δὴ ἔνεκα καὶ αὐτὸς Καλλισθένει ξυμφέρομαι. Arrien, *Anabase*, livre IV, X, 1, trad. P. Savinel.

reste. Nous constatons chez celui-ci que, passée la mort de Cleitos, Alexandre se laisse entièrement happer par le monde perse :

Quand tout fut préparé, il estima le moment venu pour une folie, qu'il avait autrefois projetée, et il se mit à réfléchir aux moyens de recevoir les honneurs divins. Il ne voulait pas seulement qu'on l'appelât, mais bien qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il pouvait commander aux âmes aussi bien qu'aux langues, et il ordonna que, tout comme des Perses, les Macédoniens le saluassent en l'adorant prosternés contre terre<sup>186</sup>.

L'expression qu'utilise Quinte-Curce, « *praua mente* », qu'H. Bardon traduit par « folie », signifie littéralement « esprit mauvais, défectueux » et pointe du doigt l'évolution d'Alexandre. L'ablatif exprime le fait que c'est cette « folie » qui initie tous les autres choix du conquérant. Chez Justin également, la mention de la *προσκύνησις* est accompagnée de termes péjoratifs, et l'auteur introduit également une autre notion, qu'Alexandre avait conscience de la difficulté de faire adopter de telles pratiques aux siens :

Il ordonne ensuite qu'on se prosterne devant lui, au lieu de le saluer, mesure inspirée de l'orgueilleuse pratique des rois perses et dont il avait d'abord différé l'adoption de peur d'adopter trop de nouveautés odieuses à la fois<sup>187</sup>.

L'adoption de la *προσκύνησις* laisse éclater une première fois des critiques de la part de son entourage proche, en la personne de Callisthène. Cette affaire est également l'occasion pour le roi de se détacher un peu plus de ses racines, car Callisthène est le neveu d'Aristote, et les suites de cette affaire achèveront de brouiller le Macédonien et le philosophe. Ainsi que nous l'avons déjà évoqué, l'affaire Callisthène, ou le complot des pages, est un moment clef dans la conquête d'Alexandre. En effet, voici ce que dit Quinte-Curce à ce propos :

---

<sup>186</sup> *Iamque omnibus praeparatis ratus, quod olim praua mente conceperat, tunc esse maturum, quonam modo caelestes honores usurparet, coepit agitare. Iouis filium non dici tantum se, sed etiam credi uolebat, tamquam perinde animis imperare posset ac linguis, iussitque more Persarum Macedonas uenerabundos ipsum salutare prosternentes humi corpora.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, V, 5-6, trad. H. Bardon.

<sup>187</sup> *Dein, quod primo ex Persico superbiae regiae more distulerat, ne omnia pariter inuidiosiora essent, non salutari, sed adorari se iubet.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée*, livre XII, VII, 1, trad. B. Mineo.

Son vif désir de ce genre d'honneurs était secondé par la funeste adulation, cet éternel fléau des rois, dont la ruine est due plus souvent à la flatterie qu'à l'ennemi<sup>188</sup>.

L'idée de flatterie (*adsentatio*) est essentielle pour les discours qui vont suivre, car d'un côté il y a ceux qui, souhaitant rester dans les bonnes grâces du roi, abondent dans son sens, menés par Anaxarque. Mais, il y a également, en la personne de Callisthène, ceux qui ne peuvent se résoudre à accepter cette mesure ainsi que la nouvelle manière d'être d'Alexandre. Les deux philosophes souvent en opposition ainsi que Plutarque nous le rapporte<sup>189</sup>, car l'un incite Alexandre à la vanité tandis que l'autre, bien plus austère, a à cœur d'entretenir chez Alexandre la vertu et la retenue. Mais surtout, Callisthène l'Olynthien défend les droits de la Grèce et, selon Plutarque :

[Sur les raisons qui l'ont poussé à partir en Asie] c'était, disait-on, l'ambition de rétablir ses concitoyens dans leur ville et de restaurer sa patrie qui l'avait fait venir auprès d'Alexandre<sup>190</sup>.

Pour Arrien cependant, c'est pour être celui qui consignerait la gloire d'Alexandre que Callisthène entreprend cette expédition, et qu'il était celui qui déciderait des hauts faits que l'on connaîtrait du roi. C'est d'ailleurs cette attitude qui lui vaudrait une certaine hostilité de la part de l'auteur, qui démarre son *Anabase* en se déclarant vouloir faire pour Alexandre ce qu'Homère avait fait pour Achille :

Alexandre proclama Achille heureux, à ce qu'on dit, d'avoir trouvé un Homère comme héraut pour passer à la postérité. Et certes, Alexandre pouvait bien proclamer Achille heureux pour ce privilège, car, malgré sa chance dans les autres domaines, il a manqué quelque chose à Alexandre ; ses exploits n'ont pas été célébrés comme ils le méritaient, ni en prose ni en vers. [...] C'est ce qui m'a incité, je le déclare, à composer le présent ouvrage : car je ne me crois pas indigne de faire connaître aux hommes la geste d'Alexandre<sup>191</sup>.

---

<sup>188</sup> *Non deerat talia concupiscenti pernicioso adulatio, perpetuum malum regum, quorum opes saepius adsentatio quam hostis euerit.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, V, 6, trad. H. Bardon.

<sup>189</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LII, 8-9.

<sup>190</sup> Ὅτι τοὺς πολίτας καταγαγεῖν καὶ κατοικίσει πάλιν τὴν πατρίδα φιλοτιμούμενος ἀνέβη πρὸς Ἀλέξανδρον. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LIII, 1, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>191</sup> Καὶ εὐδαιμόνισεν ἄρα, ὡς λόγος, Ἀλέξανδρος Ἀχιλλέα, ὅτι Ὅμηρου κήρυκος ἐς τὴν ἔπειτα μνήμην ἔτυχε. Καὶ μέντοι καὶ ἦν Ἀλεξάνδρῳ οὐχ ἥκιστα τούτου ἔνεκα εὐδαιμονιστέος Ἀχιλλεύς, ὅτι αὐτῷ γε Ἀλεξάνδρῳ, οὐ κατὰ τὴν ἄλλην ἐπιτυχίαν, τὸ χωρίον τοῦτο ἐκλιπὲς ξυνέβη οὐδὲ ἐξηνέχθη ἐς ἀνθρώπους τὰ Ἀλεξάνδρου ἔργα ἐπαξίως,

Pour en revenir au complot, il intervient après une première opposition entre Callisthène et Alexandre, ce dernier n'ayant pas oublié l'affront que lui avait fait l'Olynthien en refusant de se prosterner. Chez Arrien et Quinte-Curce, c'est au travers d'un discours que le Grec fait savoir ce qu'il pense de cette coutume perse<sup>192</sup>. Tout cela fait naître chez Alexandre une méfiance à l'égard de Callisthène, et à l'instar de Parménion avec Philotas, le complot des Pages lui fournit des raisons suffisantes pour se débarrasser d'un homme dont la liberté de parler devenait dangereuse pour lui. Ce complot, donc, désigne la tentative d'Hermolaüs de mettre fin aux jours du roi en 327 av. J.-C. Les Pages désignent un groupe d'adolescents macédoniens venant des grandes familles et qui a pour but de servir le roi<sup>193</sup>. Alors que se déroule une partie de chasse, le jeune homme atteint avant Alexandre un sanglier. Le roi, furieux de ne pas avoir eu sa proie, décide de châtier Hermolaüs ainsi que le prévoit la loi macédonienne. Humiliés, lui et d'autres nobles macédoniens mettent au point un complot qui ne parvint pas à aboutir. Comme ce fut le cas avec Philotas, on vint trouver Alexandre pour l'informer de ce qui se tramait. Comme Hermolaüs tenait en haute estime Callisthène, ce dernier fut compté au nombre des complices. On ne laisse pas le droit à Callisthène le droit de s'exprimer publiquement au contraire du jeune homme. Hermolaüs, donc, livre un plaidoyer dont nous fait part Quinte-Curce et qu'Arrien résume comme ci-suit :

Certains ont même rapporté qu'Hermolaos, amené devant les Macédoniens, avait reconnu avoir comploté, mais qu'aussi il n'est plus possible à un homme libre de supporter la démesure d'Alexandre ; il avait énuméré tous les griefs : la fin injuste de Philotas, et celle encore plus monstrueuse de son père Parménion, ainsi que des autres condamnés qui moururent à ce moment ; l'assassinat en état d'ivresse de Cleitos, l'adoption de la tenue des Mèdes, la προσκύνησις envisagée et pas encore abandonnée, ses beuveries et ses sommeils : c'est parce qu'il ne pouvait plus supporter cela qu'il avait voulu se libérer et libérer les Macédoniens<sup>194</sup>.

---

οὐτ' οὖν καταλογάδην, οὔτε τις ἐν μέτρῳ ἐποίησεν : ἀλλ' οὐδὲ ἐν μέλει ἦσθη Ἀλέξανδρος. [...]. Ἔνθεν καὶ αὐτὸς ὀρμηθῆναί φημι ἐς τήνδε τὴν ξυγγραφὴν, οὐκ ἀπαξιώσας ἑμαυτὸν φανερὰ καταστήσειν ἐς ἀνθρώπους τὰ Ἀλεξάνδρου ἔργα. Arrien, *Anabase*, livre I, XII, 1-4, trad. P. Savinel.

<sup>192</sup> Voir les annexe « sur l'affaire de la προσκύνησις ».

<sup>193</sup> Battistini et Charvet, 2004, p. 844-845.

<sup>194</sup> Ἦδη δὲ τινες καὶ τάδε ἀνέγραψαν, τὸν Ἑρμόλαον προαχθέντα ἐς τοὺς Μακεδόνας ὁμολογεῖν τε ἐπιβουλεῦσαι — καὶ γὰρ οὐκ εἶναι ἔτι ἐλευθέρῳ ἀνδρὶ φέρειν τὴν ὕβριν τὴν Ἀλεξάνδρου — πάντα καταλέγοντα, τὴν τε Φιλώτα οὐκ ἔνδικον τελευτήν καὶ τὴν τοῦ πατρὸς αὐτοῦ Παρμενίωνος ἔτι ἐκνομωτέραν καὶ τῶν ἄλλων τῶν τότε ἀποθανόντων, καὶ τὴν Κλείτου ἐν μέθῃ ἀναίρεσιν, καὶ τὴν ἐσθῆτα τὴν Μηδικήν, καὶ τὴν προσκύνησιν τὴν



C'est ici une condamnation du comportement violent et despotique d'Alexandre. Ce que cette conjuration met au jour, c'est l'éloignement toujours plus marqué du roi à l'égard des siens et des coutumes de sa terre natale. Callisthène est finalement mis à mort et, une nouvelle fois, l'on nomme ceux qui sont morts du fait ou des mains du roi, sans réelle légitimité. Y. Yakoubovitch explique qu'Alexandre ne tolère plus que l'on émette des critiques ou des contestations quant à ses actions. Il précise également que finalement, Héphestion est le seul à ne pas être accusé de trahison, grâce à la « *periculosa libertas* dont parle Quinte-Curce<sup>195</sup> ». C'est désormais l'isolement qui guette Alexandre, qui se retrouve à davantage compter sur ceux qu'il a vaincus plutôt que sur ceux avec qui il a vaincu : « Nous avons donc voulu tuer le roi des Perses, et non celui des Macédoniens<sup>196</sup> ». Alexandre semble avoir perdu toute légitimité aux yeux des siens aussi, comme nous pouvons le lire chez Justin, cet épisode n'est pas une victoire pour le conquérant :

« Le plus acharné de ses opposants fut Callisthène. Cette attitude causa la perte de celui-ci ainsi que celle de nombreux nobles macédoniens qui furent tous tués sous prétexte d'avoir fomenté un complot. Les Macédoniens n'en gardèrent pas moins leur usage de saluer leur roi et refusèrent de se prosterner<sup>197</sup>.

La προσκύνησις n'est pas adoptée et, selon C. Mossé, en exécutant Callisthène, c'est avec toute la culture grecque, que le neveu d'Aristote symbolise, qu'Alexandre rompt. Dès lors, il se perçoit comme invincible et intouchable<sup>198</sup>.

Au fur et à mesure de sa conquête, le comportement d'Alexandre évolue, comme en témoignent les récits de nos auteurs. Partant d'un jeune prince macédonien avide de gloire et de conquêtes, il devient roi de l'Asie et dirige un empire dont il ne cesse de repousser les limites.

---

βουλευθεῖσαν καὶ οὐπω πεπαιμένην, καὶ πότους τε καὶ ὕπνου τοὺς Ἀλεξάνδρου: ταῦτα οὐ φέροντα ἔτι ἐλευθερῶσαι ἐθελῆσαι ἑαυτόν τε καὶ τοὺς ἄλλους Μακεδόνας. τοῦτον μὲν δὴ αὐτόν τε καὶ τοὺς ζῆν αὐτῷ ζυλληφθέντας καταλευσθῆναι πρὸς τῶν παρόντων, Arrien, *Anabase*, livre IV, XIV, 2, trad. P. Savinel.

<sup>195</sup> Yakoubovitch, 2015, p. 285.

<sup>196</sup> *Persarum ergo, non Macedonum regem occider uoluimus*. Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IV, VII, 12, trad. H. Bardon.

<sup>197</sup> *Acerrimus inter recusantes Callisthenes fuit. Quae res et illi et multis principibus Macedonum exitio fuit, siquidem sub specie insidiarum omnes interfecti. Retentus tamen est a Macedonibus modus salutandi regis, explosa adoratione*. Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, VII, 2, trad. B. Mineo.

<sup>198</sup> Mossé, 2012, p. 140-141.

Cependant, il ne peut échapper au mécontentement de ses proches qui lui reprochent d'embrasser les coutumes des peuples qu'il est supposé dominer. Dans des moments de colère ou de paranoïa, ce sont finalement ceux qui l'entourent qui en souffrent, incapables de se libérer des coutumes établies du temps de Philippe. Comme l'explique N. Hammond, Alexandre a dû s'efforcer de maintenir le dialogue à la fois avec les siens, mais aussi avec les peuples étrangers dont il était désormais le souverain. Selon lui, c'est avant tout grâce à son ethos qu'il a su concilier à la fois son essence macédonienne et également sa volonté de s'ouvrir au monde perse, mais pour l'auteur : « le vrai Alexandre, c'est Alexandre le Macédonien<sup>199</sup> ». Nous nous gardons de trancher sur, du Perse ou du Macédonien, qui était le véritable Alexandre. Les points de rupture qui surviennent donc entre Alexandre et les siens donnent lieu à de longs discours mis en scène par Quinte-Curce et Arrien, et c'est désormais ce sur quoi nous allons nous attarder.

---

<sup>199</sup> Hammond, 1997, p. 238.

### I. 3. La mutinerie d'Opis

Pour tenter de comprendre l'*ethos* d'Alexandre, il nous paraît maintenant essentiel de s'attarder sur les différents discours du conquérant. En effet, que ce soit pour motiver ses troupes face à l'armée adverse ou dans le cadre de mouvements de révolte interne<sup>200</sup>, le roi des Macédoniens s'est toujours efforcé de trouver les bons mots afin d'inciter les siens à le suivre dans ses folles ambitions. O. Battistini explique qu'Alexandre : « possède cette parole virile et forte, emplie de sens et de choses où tout est nécessaire, où les mots pèsent et portent pour convaincre dans les Assemblées guerrières, tout au long de l'expédition<sup>201</sup> ». En effet, parmi les qualités que l'on attribue généralement à Alexandre, ses talents oratoires reviennent régulièrement. Nous pensons, par exemple, au moment où, en 329 av. J.-C., les Macédoniens ont interprété à tort la mort de Darius comme la fin de la campagne<sup>202</sup>. Alexandre, à l'aide d'une prise de parole publique, eut vite fait de remotiver ses troupes pointant du doigt que leur conquête aurait un goût d'inachevé s'ils partaient maintenant. Cependant, comme le souligne J. Schmidt, cet événement marque le premier point de rupture entre Alexandre et ses soldats, car la vision qu'ils avaient de leur chef commence doucement à évoluer, bien loin de l'admiration qu'ils lui portaient jadis<sup>203</sup>. Tout cela mène à une mutinerie de la part des Macédoniens, et c'est sur ce point que porte notre étude. Le roi des Macédoniens a pu compter sur son charisme pour affronter la situation. Les différents auteurs de notre corpus nous laissent un portrait en demi-teinte de cet Alexandre orateur et bien souvent manipulateur, mais tous s'accordent sur la portée symbolique de ses discours. Nous allons centrer notre étude sur l'un des plus célèbres d'entre eux, celui qu'il prononce lors de la mutinerie qui survient à Opis. Pour ce qui est de la localisation de l'événement, tous nos auteurs n'étant pas unanimes, nous avons

---

<sup>200</sup> Par exemple, le complot de Philotas où Alexandre se retrouve à discourir contre lui (Arrien, *Anabase*, livre III, XXVI, 2 ; Justin, *Histoires philippiques*, livre XII, V ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXX, 1 ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre*, livre VI, IX-X ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLIX) ou bien l'affaire de la proskynèse (Arrien, *Anabase*, livre IV, X — XII ; Justin, *Histoires philippiques*, livre XII, 7 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LIV ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, V).

<sup>201</sup> Battistini, 2021, p. 184.

<sup>202</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXIV, 3-5 ; Justin, *Histoire philippique*, livre XII, III ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, II-III ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLVII.

<sup>203</sup> Schmidt, 2008, p. 161.

décidé de nous appuyer sur Arrien (ὡς δὲ ἐς τὴν Ἰνδιαν ἀφίκετο<sup>204</sup>), qui désigne explicitement le lieu<sup>205</sup>.

À ce stade, nous sommes en 324/323 av. J.-C., la dernière année de vie d'Alexandre. Cela fait une décennie que les Macédoniens sont éloignés de leur patrie, et ils avaient déjà, en 326 av. J.-C.<sup>206</sup>, refusé de pousser plus loin, refusés d'aller plus loin. En effet, après sa victoire contre le roi indien Pôros, le conquérant avait souhaité étendre davantage son expédition et découvrir de nouveaux territoires, mais guidé par son *hybris*, il ne prit pas en compte l'état de fatigue mentale de son armée. Cette dernière sortait à peine d'une bataille particulièrement violente et meurtrière<sup>207</sup>, et, las des combats incessants qui formaient leur quotidien depuis presque dix ans, les soldats jugeaient impensable de porter encore plus loin l'expédition. Ils avaient conscience qu'une fois réellement engagé en Inde, Alexandre n'aura de cesse de trouver de nouveaux adversaires à battre et de nouveaux territoires à conquérir. Ce fut là le premier moment d'opposition flagrante entre Alexandre et ses hommes. Mais, pour en revenir à la mutinerie de 323 av. J.-C., A. Weigall explique que pour les soldats macédoniens, c'est avant tout une désillusion quant au fait qu'Alexandre les ramène chez eux. Le roi n'en a jamais eu l'intention<sup>208</sup>. Depuis quelques années, le roi des Macédoniens doit composer avec une armée qui ne souhaite plus avancer, qui voit d'un mauvais œil l'emprunt de leur souverain aux coutumes perses et qui désapprouve plusieurs actes commis par Alexandre tels que le meurtre

---

<sup>204</sup> « Une fois arrivé à Opis », Arrien, *Anabase*, livre VII, VIII, trad. P. Savinel.

<sup>205</sup> Bien que ce ne soit pas mentionné explicitement dans l'œuvre de Quinte-Curce, nous nous appuyons sur la thèse de Y. Yakoubovitch qui situe la mutinerie à Opis lorsqu'il en parle. Dans l'édition que nous avons utilisé pour Plutarque, l'événement est situé à Opis. Toutefois, c'est à Suse que Diodore de Sicile situe la mutinerie : αὐτὸς δὲ ἀναλαβὼν τὴν δύναμιν προῆγεν ἐκ τῶν Σούσων. « Puis il quitta Suse avec son armée », *Bibliothèque historique*, livre XVII, CX, trad. P. Goukowsky. Pour Justin également, la sédition se passe à Suse, l'auteur ne précisant pas de changement de lieu après les Noces de Suse, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, X-XI. Pour plus d'informations quant à une possible localisation à Suse de la mutinerie, voir Horn, 2017, p. 167 ; Goukowsky, 1978, p. 59.

<sup>206</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XCIV–XCV ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand* livre IX, II-III ; Justin, *Histoire philippique*, livre XII, VIII ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXII ; Arrien, *Anabase*, livre V, 25-29.

<sup>207</sup> « Aussi n'est-il pas surprenant que, parvenue au bord de l'Hyphase, un affluent de l'Indus, l'armée ait manifesté son désir de ne pas aller au-delà. Alexandre tenta bien de convaincre ses soldats au cours de deux assemblées successives. Mais il comprit vite qu'il ne pouvait exiger davantage de ses hommes, affaiblis de surcroît par la mousson qui fut particulièrement éprouvante. », Mossé, 2012, p. 53-54.

<sup>208</sup> Weigall, 1934, p. 465.

de Cleitos ou la mise à mort de Philotas et de Parménion. Pour C. Mossé, la sédition qui suit a aussi pu être inspirée par les Noces de Suse<sup>209</sup>, qui se sont déroulées peu avant. Mais c'est le licenciement des vétérans qui finit de courroucer les Macédoniens contre le conquérant. Ces derniers voient cela comme la preuve que leur roi n'a plus besoin d'eux et qu'il souhaite les remplacer au profit des jeunes perses qui affluent de plus en plus au sein de l'armée, tandis qu'Alexandre pense, au contraire, que c'est ce que son armée attend de lui. Une nouvelle fois, A. Weigall explique la situation en montrant qu'il s'agit pour Alexandre d'un moyen de se réconcilier avec les siens. Pour lui, en renvoyant ceux qui n'étaient plus aptes à combattre ainsi que certains soldats belliqueux à son encontre, le roi pensait apaiser l'irritation générale<sup>210</sup>. Tout au long de sa conquête, Alexandre eut le souci de garder son armée en accord avec ses décisions, et ce moment représente là le plus gros échec du roi avec les siens. B. Nagle l'illustre bien : ce n'est pas tant la situation concrète de la mutinerie d'Opis, c'est-à-dire le refus des Macédoniens à suivre Alexandre, que la relation du roi avec les siens, la manière qu'il avait de les diriger, qui est remis en cause<sup>211</sup>. C'est leur incompréhension mutuelle qui entraîne ce qui suit, ainsi qu'une profonde lassitude. À la suite de l'annonce du roi, les soldats laissent alors éclater leur colère et leur indignation :

Mais eux, se jugeant désormais méprisés par Alexandre et considérés comme totalement inutiles pour la guerre, étaient pour leur part et non sans raison, irrités par les propos tenus par Alexandre, et par bien d'autres choses durant toute cette expédition<sup>212</sup>.

Il est alors intéressant de voir de quelle façon Alexandre gère la situation, s'il compte user de la force et de son autorité de roi contre les siens, ou bien s'il compte convaincre et persuader ses hommes du bien-fondé de sa pensée, en faisant usage de la rhétorique. À partir de là, les versions divergent. Plutarque ne développe pas l'épisode, indiquant simplement qu'il remplace les belligérants par des Perses :

---

<sup>209</sup> Les Noces de Suse se déroulent en 324 av. J.-C. et voient s'unir Grecs et Perses. Alexandre épouse en secondes noces Stateira, la fille aînée de Darius. Il incite les membres de son armée à faire de même et plusieurs milliers de Macédoniens épousent des barbares. Ces unions ne concernent que l'aristocratie locale. Également, Mossé, 2012, p. 56.

<sup>210</sup> Weigall, 1934, p. 466.

<sup>211</sup> B. Nagle, 1996, p. 151.

<sup>212</sup> Οἱ δὲ ὡς ὑπερορώμενοι τε ἤδη πρὸς Ἀλεξάνδρου καὶ ἀχρεῖοι πάντη ἐς τὰ πολέμια νομιζόμενοι οὐκ ἀλόγως αὖ τῷ λόγῳ ἠχθέσθησαν τῷ πρὸς Ἀλεξάνδρου λεχθέντι, κατὰ τὴν στρατιὰν ταύτην πᾶσαν πολλοῖς καὶ ἄλλοις ἀχθεσθέντες. Arrien, *Anabase*, VII, 8, 2, trad. P. Savinel.

Ces plaintes irritèrent Alexandre ; dans sa colère, il les accabla de reproches, les chassa, confia sa sécurité à des Perses et choisit parmi ceux-ci ses gardes du corps et ses appariteurs<sup>213</sup>.

En effet, il précise simplement qu'Alexandre étouffa les plaintes, mais le verbe qu'il utilise, λοιδορῶ, montre la violence de la réaction du roi, qui semble perdre tout contrôle face aux siens. Ce terme signifie insulter, injurier et utilisé dans ce contexte et il illustre parfaitement la violence de la scène et le rejet brutal d'Alexandre envers les siens. Justin, quant à lui, propose une version à mi-chemin entre Arrien et Plutarque :

Il répondit à cette situation tantôt en réprimandant ses soldats, tantôt en les engageant avec douceur à ne pas ternir la gloire de leurs campagnes par une attitude séditeuse. À la fin, comme les paroles ne servaient à rien, voulant se saisir des responsables de cette sédition, il sauta lui-même de son tribunal pour se jeter au milieu de cette assemblée en armes, bien qu'étant désarmé, et, sans que personne ne pût l'en empêcher, de sa propre main, il conduisit au supplice les treize individus qu'il avait saisis. Tant la crainte qu'inspirait le roi les portait à supporter la mort, tant la discipline militaire le portait, lui, à la décision ferme d'exiger leur supplice<sup>214</sup>.

On peut noter la réaction pour le moins enflammée d'Alexandre qui semble perdre tout contrôle de lui, allant jusqu'à sauter au beau milieu des séditeux. La dernière phrase (*tantum uel illis moriendi patientiam metus regis uel huic exigendi supplicii constantiam disciplina militaris dabat*) met en exergue la scission qui se fait à ce moment-là entre le roi et ses soldats. Ces derniers sont terrifiés, comme l'ont été les adversaires et ennemis du conquérant, et il se doit désormais d'appliquer une stricte discipline, bien loin des largesses qu'il accordait autrefois aux siens<sup>215</sup>. En effet, Alexandre a eu, tout au long de sa conquête, une relation bien particulière avec son armée, mais on peut constater chez Justin qu'il ne semble pas attristé par cette rupture

---

<sup>213</sup> Πρὸς ταῦτα χαλεπῶς ὁ Ἀλέξανδρος ἔσχε, καὶ πολλὰ μὲν ἐλοιδόρησεν αὐτοὺς πρὸς ὀργήν, ἀπελάσας δὲ τὰς φυλακὰς παρέδωκε Πέρσαις καὶ κατέστησεν ἐκ τούτων δορυφόρους καὶ ῥαβδοφόρους. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 71, 4, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>214</sup> *Contra ille nunc castigare milites, nunc lenibus uerbis monere ne gloriosam militiam seditionibus infuscarent. Ad postremum cum uerbis nihil proficeret, ad corripiendos seditionis auctores e tribunali in contionem armatam inermis ipse desiluit et nemine prohibente tredecim correptos manu sua ipse ad supplicium duxit. Tantum uel illis moriendi patientiam metus regis uel huic exigendi supplicii constantiam disciplina militaris dabat* Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques*, livre XII, XI, trad. B. Mineo.

<sup>215</sup> On trouve chez Arrien un bon résumé des sentiments d'Alexandre pour les siens : ταῦτα ἀκούσας Ἀλέξανδρος ἦν γὰρ δὴ ὀξύτερός τε ἐν τῷ τότε καὶ ἀπὸ τῆς βαρβαρικῆς θεραπείας οὐκέτι ὡς πάλαι ἐπιεικῆς ἐς τοὺς Μακεδόνας. « Alexandre, qui était à cette époque déjà plus irritable et, du fait de l'adulation des Barbares, n'avait plus pour ses Macédoniens la patience qu'il avait autrefois. », Arrien, *Anabase*, livre VII, VIII, 3, trad. P. Savinel.

avec les Macédoniens. Au contraire, notre auteur poursuit directement sur le discours du roi aux troupes perses, qui loue leurs qualités et leurs fidélités tandis qu'il reproche l'attitude félonne de sa première armée :

Puis, les ayant pris à part, Alexandre s'adresse aux troupes auxiliaires perses dans l'assemblée. Il les félicite de la constante loyauté dont ils avaient fait preuve aussi bien envers lui qu'envers leurs anciens rois<sup>216</sup>.

Ce qui transparaît chez Justin, c'est un Alexandre orientalisé qui préfère désormais compter sur un peuple qu'il a soumis par la peur et par les armes, plutôt que sur des hommes qui ont remis en cause son autorité. Pour N. Horn, cette opportunité offre au conquérant l'occasion de se débarrasser des Macédoniens qui ne semblaient pas approuver ses choix<sup>217</sup>. La version de Justin s'accorde avec celle de Diodore de Sicile<sup>218</sup> ; une anicroche qui ne mérite pas un large développement et qui met simplement en scène un Alexandre violent, qui se range du côté des Perses. Quant à Quinte-Curce, la réception lacunaire de l'œuvre sur cet événement ne nous permet pas de savoir avec précision quel Alexandre a dépeint l'auteur : un roi miséricordieux et prompt à pardonner ou bien un chef de guerre courroucé et déterminé à ne plus compter sur ses Macédoniens ? Nous pourrions émettre l'hypothèse que Quinte-Curce, au vu des différents partis pris qu'il a eus tout au long de son œuvre, ne déroge pas à sa volonté de mettre en avant l'hybris d'Alexandre et de critiquer son orientalisation. Il est important de rappeler que derrière le roi s'adressant à ses hommes, il y a un auteur vivant au début de l'Empire et qui en défend les valeurs. I. Yakoubovitch explique que derrière ce discours, il y a bien plus que la réalité défendue par Alexandre. En effet, selon lui, ce qui ressort dans cette suite de discours chez Quinte-Curce, c'est la « persistance d'une hiérarchie immuable »<sup>219</sup>. Aussi, il est possible de

---

<sup>216</sup>*Inde separatim auxilia Persarum in contione adloquitur. Laudat perpetuam illorum cum in se tum in pristinos reges fidem.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, XII, trad. B. Mineo.

<sup>217</sup> Horn, 2017, p. 305.

<sup>218</sup> Καταπληξάμενος δὲ τὸ πλῆθος ἐτόλμησεν αὐτὸς καταβάς ἀπὸ τοῦ βήματος τοὺς αἰτιωτάτους τῆς ταραχῆς ταῖς ἰδίαις χερσὶ παραδοῦναι τοῖς ὑπηρέταις πρὸς τὴν τιμωρίαν. ἐπὶ πολὺ δὲ τῆς διαφορᾶς αὐξανομένης ὁ μὲν βασιλεὺς ἐκ τῶν ἐκλελεγμένων Περσῶν ἡγεμόνας κατέστησε καὶ τούτους προῆγεν ἐπὶ τὸ πρωτεῖον « Saisi de fureur, il dénonça hardiment leur conduite. Ayant ainsi terrorisé la troupe, il osa descendre seul de l'estrade et livra de ses propres mains aux bourreaux pour les châtier, les principaux responsables de la sédition. Mais comme la mésentente ne faisait que croître, le roi nomma des officiers pris dans l'élite perse et il les promut aux plus hauts grades», Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, CIX, 2-3, trad. P. Goukowsky.

<sup>219</sup> Yakoubovitch, 2015, p. 185-186.

penser que l'on pourrait très bien retrouver chez lui une version des faits similaires à celle que l'on trouve chez Diodore ou Justin. Mais d'autres auteurs de notre corpus, Plutarque et Arrien, tendent à montrer un roi accablé par le chagrin, qui, certes, agit sous le coup de la colère à un moment précis, mais qui se réconcilie finalement avec ses Macédoniens, le tout dans la plus vive émotion. D'un roi qui ne se soucie plus de ses sujets, nous avons désormais un Alexandre compréhensif, touché par la douleur des siens, ses larmes se font abondantes et il a à cœur de rétablir la concorde avec ses soldats<sup>220</sup>. Arrien écrit à ce sujet :

Quand on eut annoncé cela à Alexandre, il sortit rapidement et, les voyants si pleins d'humilité, entendant les cris mêlés de gémissements du plus grand nombre, lui aussi se mit à verser des larmes. Il s'avança comme pour leur parler ; mais eux restaient là à supplier<sup>221</sup>.

Nous pouvons voir qu'Alexandre est également dépeint comme profondément affecté par la situation. La suite raconte la réconciliation du souverain avec ses sujets, et sur ce point, tous nos auteurs sont d'accord : les Macédoniens se sentent remplacés par les Perses et cessent de s'opposer à leur roi, venant le supplier d'à nouveau les considérer dans son armée<sup>222</sup>. Comment Alexandre a-t-il fait pour parvenir à ce résultat ? Si nous concentrons notre réflexion sur le discours d'Arrien, force est de constater que le discours en lui-même n'a pas suffi à convaincre les Macédoniens du bien-fondé des projets de leur roi, en témoigne B. Nagle qui va jusqu'à expliquer qu'Alexandre se serait trompé. Les rancœurs sous-jacentes sont bien trop importantes pour qu'un discours suffise à apaiser la situation<sup>223</sup>. Le discours que prononce Alexandre illustre le fossé qui s'est creusé entre lui et les siens. Ils ne se comprennent plus, ils n'ont plus les mêmes objectifs. Comme le fait très justement remarquer B. Nagle, il est maladroit de la part du Macédonien de mentionner aux soldats qui souhaitent rentrer chez eux la façon dont Philippe en a fait un pays important, nouvelle pierre angulaire du monde grec<sup>224</sup>. C'est ce qui est raconté

---

<sup>220</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXXI, 6-8.

<sup>221</sup> Ταῦτα ὡς ἀπηγγέλλετο αὐτῷ, ὁ δὲ σπουδῆ ἐξέρχεται καὶ ἰδὼν τε ταπεινῶς διακειμένους καὶ ἀκούσας σὺν οἰμωγῇ τῶν πολλῶν βοῶντων καὶ αὐτῷ προχεῖται δάκρυα. Καὶ ὁ μὲν ἀνήγετο ὡς τι ἐρῶν, οἱ δὲ ἔμενον λιπαροῦντες. Arrien, *Anabase*, livre VII, XI, 5-7, trad. P. Savinel.

<sup>222</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXXI, 5-6 ; Justin, *Histoire Philippique*, livre XII, XI ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, CIX, 3 ; Arrien, *Anabase*, livre VII, XI, 3-4. Le texte de Quinte-Curce est lacunaire à ce sujet.

<sup>223</sup> Nagle, 1996, p. 167.

<sup>224</sup> Lorsque Philippe II de Macédoine arrive au pouvoir en 359 av. J.-C., la Macédoine vient de subir une importante défaite militaire et est simplement vue par ses voisins comme un pays barbare. Il va rapidement étendre



dans la première partie du discours<sup>225</sup>, avant qu’Alexandre ne leur rappelle que les exploits de son père ne sont rien au regard des siens. Il y a là un double enjeu ; montrer le courage et la bravoure dont tous ont fait preuve tout au long de la conquête afin de mieux pointer du doigt la couardise des soldats qui l’abandonnent, mais aussi de rappeler à tous qu’il est le fils de Philippe, et donc qu’il est leur roi légitime. Comme eux, davantage qu’eux, il porte les stigmates des combats passés, il veut montrer qu’il a tout autant souffert qu’eux, en bref, il tente d’aller contre les effets de sa propre propagande en se mettant à égalité avec eux<sup>226</sup>.

Durant des années, il n’a eu de cesse de se présenter comme le fils d’Ammon, mais à ce moment précis, il doit revenir sur sa prétention divine afin de renouer avec les siens<sup>227</sup>. Mais on peut également se placer du point de vue d’O. Battistini : « Les Macédoniens, frappés de stupeur par la force des paroles et l’habileté du discours, se taisent, accablés, soumis. Encore une fois, le *logos* est une arme de guerre <sup>228</sup> ». Pour lui, c’est avant tout cette prise de parole qui fait changer d’avis les Macédoniens. Ce discours permet à Alexandre de rappeler à ses hommes à quel point il s’est lui-même investi dans cette conquête et qu’il serait bien hypocrite de leur part de lui reprocher de se vautrer dans le faste alors qu’il a si souvent sacrifié son propre confort pour le leur, comme nous pouvons le lire chez Arrien :

---

son territoire et consolider ses frontières. Peu à peu, il va s’imposer comme une force militaire importante jusqu’à, en 338 av. J.-C., vaincre la coalition menée par Athènes et Thèbes. Il prend alors la place d’hégémon, de chef, du monde grec en 337 av. J.-C.s après avoir réuni les représentants des principales cités grecques à Corinthe dans l’optique de préparer sa campagne asiatique.

<sup>225</sup> Arrien, *Anabase*, livre VII, IX, 2-5.

<sup>226</sup> Ἀλλὰ ταῦτα γὰρ ὑμῶν πονούντων καὶ ταλαιπωρουμένων ἐκτησάμην αὐτὸς ἀπόνως καὶ ἀταλαιπώρως ἐξηγούμενος. καὶ τίς ὑμῶν ἢ πονήσας οἶδεν ἐμοῦ μᾶλλον ... ἢ ἐγὼ ὑπὲρ ἐκείνου; ἄγε δὴ καὶ ὄτω τραύματα ὑμῶν ἐστὶ γυμνώσας αὐτὰ ἐπιδειξάτω καὶ ἐγὼ τὰ ἐμὰ ἐπιδείξω ἐν μέρει: « Mais peut-être ai-je acquis tout cela en me contentant de donner des ordres, loin des fatigues et des souffrances, tandis que vous enduriez ces fatigues et ces souffrances ? Or qui d’entre vous a conscience d’avoir plus peiné pour moi que pour lui ? Allons donc ! Que celui qui a des cicatrices se déshabille et qu’il les fasse voir, et moi je ferai voir les miennes à mon tour ! », Arrien, *Anabase*, livre VII, X, 1, trad. P. Savinel.

<sup>227</sup> En 331 av. J.-C. Alexandre se rend à l’Oasis de Siwa afin de faire reconnaître sa naissance divine par l’oracle d’Ammon. Nous développons cet épisode dans la sous-partie « La légende d’Alexandre ».

« C’est le revers de sa volonté de reconnaissance en tant que fils de dieu : il ne peut plus être le fils d’un homme, il ne peut plus être le fils de Philippe. », Horn, 2017, p. 298.

<sup>228</sup> Battistini, 2018, p. 264.

Vu que je mange la même chose que vous, et que je dors dans les mêmes conditions que vous ; et même, je mange beaucoup moins bien, ce qu'il me semble, que ceux d'entre vous qui se gobergent ; et je sais bien que je me lève avant vous, pour que vous puissiez rester à dormir<sup>229</sup>.

La deuxième partie du discours<sup>230</sup> tend à répondre à toutes les accusations que ses contemporains ont portées contre le fils de Philippe (sa manière de s'habiller, son acoquinage avec les Perses, la violence qu'il a pu montrer dans certaines situations). Enfin, il finit par énumérer toutes les conquêtes qu'il a faites, tous les peuples qu'il a soumis et surtout, il conclut avec son accusation contre les Macédoniens<sup>231</sup>. Il les accuse de l'avoir empêché de franchir l'Hyphase<sup>232</sup> et réussi à remplir son objectif initial, à savoir renvoyer en Macédoine tous ceux qui étaient désormais inaptes au combat. Mais au lieu de repartir avec les honneurs, ce sont des soldats sans dignité, des lâches, qui ont abandonnés leur roi qui sont invités à rentrer au pays. C'est là une habile manœuvre d'Alexandre, car désormais ce sont ceux qui se plaignaient d'être méprisés par celui-ci qui se retrouvent réellement mis de côté. L'ironie est plus que palpable dans la dernière injonction du Macédonien :

Faites savoir, dis-je, que cet Alexandre, vous l'avez abandonné, et que vous êtes partis en le laissant sous la garde des Barbares vaincus. Et soyez sûrs, en annonçant cela, que les hommes célébreront votre gloire et les dieux votre piété. Allez-vous-en<sup>233</sup> !

Face à un tel retournement de situation, les soldats ne peuvent qu'être démunis, et nous l'avons vu, tous nos auteurs sont d'accord sur la résolution du conflit. Aussi ne pouvons-nous pas également voir en Alexandre un fin stratège de s'être à la fois réconcilié avec son armée tout en y accueillant les Perses, moyen par lequel le roi fait réagir les séditieux ? Nous pouvons supposer qu'à terme, incorporer des soldats perses à ses troupes était un des objectifs

---

<sup>229</sup> Σιτουμένω τε τὰ αὐτὰ ὑμῖν σιτία καὶ ὕπνον τὸν αὐτὸν αἰρουμένω· καίτοι οὐδὲ σιτία ἐμοὶ δοκῶ τὰ αὐτὰ τοῖς τρυφῶσιν ὑμῶν σιτεῖσθαι· προαγρυπνῶν δὲ ὑμῶν οἶδα, ὡς καθεύδειν ἔχετε ὑμεῖς. Arrien, *Anabase*, livre VII, IX, 9, trad. P. Savinel.

<sup>230</sup> Arrien, *Anabase*, livre VII, IX, 6 — X, 4.

<sup>231</sup> Arrien, *Anabase*, livre VII, X, 5 – 7.

<sup>232</sup> En 326 av. J.-C., les Macédoniens refusent de continuer leur route, et imposent à Alexandre de faire demi-tour, ce qu'il finit par faire.

<sup>233</sup> Ἀπολιπόντες οἴχεσθε, παραδόντες φυλάσσειν τοῖς νενικημένοις βαρβάροις. ταῦτα ὑμῖν καὶ πρὸς ἀνθρώπων ἴσως εὐκλεᾶ καὶ πρὸς θεῶν ὅσα δῆπου ἔσται ἀπαγγελθέντα. ἅπιτε. Arrien, *Anabase*, livre VII, X, 7, trad. P. Savinel.

d'Alexandre, comme nous l'avons vu précédemment, mais qu'il avait conscience qu'il s'agissait là d'un sujet épineux, qui lui vaudrait les foudres des siens. P. Goukowsky se demande si l'orientalisation de son Empire était un des objectifs d'Alexandre à partir de 324 av. J-C. Il précise toutefois qu'il faut plutôt voir dans le comportement du conquérant « une politique d'équilibre » afin d'asseoir son autorité<sup>234</sup>. Il faudrait donc relativiser l'idée que le conquérant ait souhaité une fusion totale de la culture grecque et orientale, bien qu'il ait pris un grand nombre de mesures allant dans ce sens. C. Mossé, pour sa part, dément l'hypothèse d'un roi souhaitant ériger un empire cosmopolite, fort à la fois d'une culture gréco-macédonienne et d'une culture orientale, aux dépens de la sienne. En effet, bien qu'Alexandre se soit bien appuyé sur les gouvernements locaux et sur les souverains des peuples les plus éloignés, le pouvoir restait toujours entre les mains des Macédoniens<sup>235</sup>. Le pouvoir reste macédonien, et Alexandre ne semble pas avoir la volonté de changer cet état de fait, mais au fil des ans, sans tourner le dos à sa patrie et sans incorporer à son Empire toutes les coutumes des vaincus, il montre tout de même son désir de s'ériger en seul souverain, en ne s'appuyant plus autant sur l'Assemblée macédonienne. Sur ce sujet, P. Goukowsky explique l'occasion que représente cette situation pour le roi : « En somme, la mutinerie de Suse avait offert au roi l'occasion de se libérer des dernières contraintes que les traditions macédoniennes exerçaient encore sur lui<sup>236</sup> ».

Ainsi, sans nécessairement chercher à unifier, Alexandre renverse la situation à son profit en se libérant du joug macédonien que son armée lui imposait. De cette façon, il se rapproche davantage de l'image d'un monarque despotique, et un autre aspect du discours permet d'illustrer cela : la crainte qu'il inspire à ses propres gens à Opis. Comme l'indique C. Mossé, à la fin de son règne, les oppositions et les conflits étaient bien présents entre le roi et les siens<sup>237</sup>, il y a un avant et un après. Cet épisode pointe du doigt le paroxysme de l'orientalisation d'Alexandre, avec en face la colère des siens. Alexandre cesse de prétendre avoir besoin d'eux en rompant avec la tradition macédonienne, c'est la fin d'une entente : « Il reste que, en agissant ainsi, Alexandre trahissait la loi (le *nomos*) macédonienne. Désormais, le roi Alexandre ne se souciait plus de la différence d'origine de ses soldats. Il était le "dieu invincible", le fils de Zeus »<sup>238</sup>. Quelles sont les implications sous-jacentes lorsque l'on parle de l'orientalisation du roi des

---

<sup>234</sup> Goukowsky, 1978, p. 58.

<sup>235</sup> Mossé, 2012 p. 154-155.

<sup>236</sup> Goukowsky, 1978, p. 59.

<sup>237</sup> Mossé, 2012, p. 71.

<sup>238</sup> Mossé, 2012, p. 97.

Macédoniens ? Parmi les nombreux sujets que soulève cette vaste question, il y a la question du basculement de son appartenance d'une patrie à une autre. Dans l'œuvre de Trogue-Pompée, du roi des Macédoniens, Alexandre devient un Perse<sup>239</sup>. Chez cet auteur, c'est avec l'épisode du sanctuaire d'Ammon, sur lequel nous reviendrons par la suite, que l'on peut voir la mise en scène de la divinisation du roi. C'est surtout ce dernier point qui est ensuite reproché au roi lors de la mutinerie et N. Horn ouvre la voie à une nouvelle interprétation de la conquête du Grand Roi. En effet, dans le discours de Quinte-Curce, voici ce que dit Alexandre aux troupes perses qu'il conserve près de lui au détriment de celles macédoniennes :

Quand je passais d'Europe en Asie, j'espérais adjoindre à mon empire beaucoup de nations illustres et une quantité considérable de gens<sup>240</sup>.

Aussi, selon N. Horn, il est possible d'envisager une autre vision que celle avancée par C. Mossé. Pour lui, Alexandre aurait pu souhaiter s'installer en Asie de manière définitive, et ce dès le début de sa conquête. En effet, certains épisodes laissent penser que le roi s'était projeté bien plus loin que ce qu'on lui attribue traditionnellement :

Ainsi, lorsqu'il quitte son pays, le don à ses amis de tous les biens qu'il possède en Macédoine, et la déclaration que « l'Asie lui suffisait » n'apparaît plus vraiment comme un acte de générosité, mais comme un abandon de sa patrie au profit d'un nouveau territoire<sup>241</sup>.

Il est difficile de se prononcer sur ce débat, à savoir si Alexandre envisageait déjà de devenir un souverain absolu au moment de son arrivée en Asie, ou s'il a simplement agi comme il le devait, tout en conservant l'essentiel du pouvoir aux mains des Macédoniens. Quoi qu'il en soit, lorsqu'éclate le mécontentement des siens, il est clair que le conquérant s'éloigne un peu plus de sa terre natale. Beaucoup d'événements ont conduit à cette situation, nous l'avons vu, et nous pouvons constater que les Macédoniens basculent dans une nouvelle position ; celle des ennemis terrifiés par le charisme et l'impétuosité de leur chef. Avant, il y avait une double vision d'Alexandre : celle des siens qui l'acclamaient et celle de ses ennemis qui tremblaient à

---

<sup>239</sup> « C'est par cette succession d'épisodes que Trogue-Pompée construit l'image d'un Alexandre qui n'est plus un Macédonien, mais qui est devenu un Perse. », Horn, 2017, p. 296.

<sup>240</sup> *Cum ex Europa traicerem in Asiam multas nobiles gentes, magnam uim hominum imperio meo me additurum esse sperabam.* Quinte-Curce, livre X, II, trad. H. Bardon.

<sup>241</sup> Horn, 2017, p. 297-298.

la seule mention de son nom. La seule mention de l'arrivée du roi des Macédoniens pouvait suffire à faire plier villes et pays, comme nous pouvons le constater avec Justin :

En retournant des rivages les plus éloignés de l'Océan à Babylone, on lui annonce que l'attendent dans cette ville des ambassades venues de Carthage et des autres cités de l'Afrique, mais aussi des Espagnes, de la Sicile, de la Gaule, de la Sardaigne, et quelques autres encore provenant d'Italie. L'effroi que suscitait son nom avait à ce point empli le monde entier que toutes les nations voulaient le flatter comme s'il se fût agi du roi qui leur était destiné<sup>242</sup>.

Lorsque le conquérant commence son discours face aux siens, que l'on regarde chez Quinte-Curce ou bien chez Arrien, le fait est que, à l'instar des ennemis vaincus ou à venir, les Macédoniens demeurent paralysés par la peur, par l'effroi que suscite désormais l'homme qui les a conduits au bout du monde. Quinte-Curce décrit les suites du premier discours d'Alexandre aux Macédoniens :

Qui aurait cru qu'une peur soudaine eût paralysé une assemblée naguère déchaînée, même quand elle vit traîner au supplice des gens qui n'étaient pas plus coupables que les autres ? Ce fut l'épouvante, due soit à la vénération pour un titre que les peuples soumis à des rois vénèrent à l'égal des dieux, soit à celle qui s'attachait à sa personne, soit à l'assurance d'un homme si énergique dans l'exercice de son pouvoir : en tout cas, ils donnèrent l'exemple d'une rare résignation, et le supplice de leurs camarades, dont ils apprirent dans la soirée l'exécution, les laissa si froids que chacun d'eux s'appliqua à se conduire avec plus d'obéissance et de respect<sup>243</sup>.

La peur des Macédoniens est telle qu'ils n'ont même plus à cœur de défendre les innocents et de poursuivre leurs revendications, pour Quinte-Curce, tout à fait légitimes. Le roi étouffe les notions de justice et de liberté et rabaisse les siens en les soumettant par la force. Nous pouvons rapprocher ce moment avec un passage de Justin :

---

<sup>242</sup> *Ab Ultimis litoribus Oceani Babyloniam reuertenti nuntiatum legationes Carthaginiensium ceterarumque Africae ciuitatum, sed et Hispaniarum, Siciliae, Galliae, Sardiniae, nonnullas quoque ex Italia aduentum eius Babyloniae opperiri. Adeo uniuersum terrarum orbem nominis eius terror inuaserat, ut cunctae gentes ueluti destinato sibi regi adularentur.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, XIII, trad. B. Mineo.

<sup>243</sup> *Quid crederet saeuam paulo ante contionem obtorpuisse subito metu etiam cum ad supplicium uideret trahi nihilo ausos grauiora quam ceteros? Siue nominis, quod gentes, quae sub regibus uiuunt, reges inter deos colunt, siue propria ipsius vuneratio siue fiducia tanta ui exercentis imperium conterruit eos : singulare certe ediderunt patientiae exemplum adeoque non sunt accensi supplicio commilitonum, cum sub noctem interfectos esse cognosserent, ut nihil omiserint, quod singuli magis oboedienter et pie facerent.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre X, II, trad. H. Bardon.

Son succès fut tel qu'après cet événement il ne trouva plus personne pour oser se rebeller, et que les Perses acceptèrent avec résignation le joug de la servitude après avoir été les maîtres d'un empire qui avait duré tant d'années<sup>244</sup>.

Nous pouvons remarquer une grande similitude entre la situation des Perses après la bataille de Gaugamelès<sup>245</sup> et les Macédoniens après leur tentative de mutinerie : des troupes accablées par la suprématie d'un Alexandre prêt à étouffer toutes les rébellions. Avec la création de ce corps asiatique au sein de son armée, c'est aux soldats macédoniens d'accepter de se plier aux désirs de leur chef, après avoir joui des privilèges qu'offrait la royauté macédonienne. L'emploi du champ lexical de l'effroi se retrouve aussi chez Diodore de Sicile<sup>246</sup>, chez Justin<sup>247</sup> et chez Arrien<sup>248</sup>. Tandis que le nouveau contingent des Perses et des Mèdes acclame leur souverain, les Macédoniens effrayés sont chassés et rejetés de la campagne dans laquelle ils avaient suivi Alexandre. Ce qui est impacté, c'est l'image de ce dernier. P. Goukowsky explique qu'à sa mort, c'est un portrait négatif que le roi allait laisser à Athènes et à la Grèce, celui d'un « tyran mégalomane, sanguinaire, contempteur de la vraie religion et des valeurs les plus authentiques de l'hellénisme<sup>249</sup> ».

Même s'il s'agit de la première, et seule fois, où le conquérant rejette ainsi les siens, il a déjà eu recours à la violence pour résoudre des conflits internes. Ainsi, la situation complexe et tendue qui suit la mutinerie des soldats macédoniens à Opis entraîne des changements importants dans la conception et dans la manière d'appliquer le pouvoir royal. Quinte-Curce et Arrien nous livrent de grands discours, où Alexandre se retrouve à défendre ses idéaux, à

---

<sup>244</sup> *Cuius tanta felicitas fuit ut post hoc nemo rebellare ausus sit patienterque Persæ post imperium tot annorum iugum seruitutis acceperint.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, XIV, trad. B. Mineo.

<sup>245</sup> La bataille de Gaugamelès (ou Arbèles, il y a une incertitude sur le lieu précis de la bataille) a lieu le 1<sup>er</sup> octobre 331 av. J.-C. Cette dernière victoire contre Darius offre à Alexandre le contrôle de l'Asie.

<sup>246</sup> Καταπληξάμενος δὲ τὸ πλῆθος « Ayant ainsi terrorisé la troupe », Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, CIX, trad. P. Goukowsky. Καταπληξάμενος est le participe aoriste moyen du verbe καταπλήσσω qui signifie, au moyen, être frappé de crainte.

<sup>247</sup> *Tantum uel illis moriendi patientiam metus regis* « Tant la crainte qu'inspirait le roi les portait à supporter la mort », Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, XI, trad. B. Mineo. *Metus*, *us*, *m*, signifie la crainte, la peur.

<sup>248</sup> Ὡς δὲ κατεσιώπησαν οἱ ἄλλοι ἐκπλαγέντες, ἀναβάς αὐθις ἐπὶ τὸ βῆμα ἔλεξεν ὧδε « Quand les autres, terrorisés, eurent fait silence, il remonta sur la tribune et prononça le discours suivant », Arrien, *Anabase*, livre VII, VIII, trad. P. Savinel. Ἐκπλαγέντες est le participe aoriste passif du verbe ἐκπλήσσω qui signifie être frappé de stupeur, d'admiration, de crainte.

<sup>249</sup> P. Goukowsky, 1978, p. 71.

justifier ses actes et à condamner les siens au profit des peuples conquis. Toutefois, la réaction des Macédoniens, comme le suggère N. Horn, peut aussi se comprendre par une réelle culpabilité de leur part, montrant ainsi qu'ils ont conscience d'être allés trop loin. Ils supplient Alexandre, pleurant et reconnaissant leur tort. Dans cet épisode, c'est le chef qui s'est exprimé : « la remarque finale de Justin sur la "discipline militaire" en atteste<sup>250</sup> ». Cet épisode montre donc un Alexandre contrasté, à la fois violent, mais jouissant d'un charisme qui suffit à faire plier les siens. En tentant de se défaire d'une réputation peu avantageuse, le conquérant réussit à intégrer à son armée un corps asiatique tout en se réconciliant avec les siens. Avec la mutinerie d'Opis, il rompt avec le schéma traditionnel d'un roi macédonien et ouvre la voie à un nouveau genre de monarchie ; la monarchie hellénistique.

Alexandre, sur les quelques années que composent son règne et son expédition, voit sa fonction de souverain évoluer selon les besoins que sa conquête exige. Il partait avec la volonté de venger la Grèce, emportant avec lui la rancœur et le désir de vengeance issus des Guerres médiques, mais il développe un projet bien plus personnel. En décidant de ne pas retourner en Macédoine, Alexandre affirme sa volonté d'ériger un vaste empire qui comprendrait et la Grande Grèce, et les terres qu'il a conquises du bout de sa lance. Les diverses mesures politiques qu'il a prises montrent que le conquérant savait s'appuyer sur le territoire qu'il ajoutait à son empire, qu'il s'agisse de laisser en place le système des satrapies ou d'incorporer des soldats locaux formés à la grecque à son armée. Mais en agissant ainsi, Alexandre s'est également exposé au rejet des siens, lequel éclate finalement à Opis. Ce qui transparaît aussi des différentes prises de paroles notables d'Alexandre, c'est une évolution de plus en plus marquée de son comportement. Les auteurs, à travers leurs œuvres, se mettent à critiquer et blâmer le roi des Macédoniens de s'être laissé corrompre par les merveilles de l'Orient. En pointant du doigt l'hybris, la violence, et surtout, l'orientalisation du conquérant, c'est désormais l'incompréhension des Macédoniens vis-à-vis des actes de leur roi qui apparaît au grand jour.

Les transformations initiées par Alexandre ont donc été loin d'être acceptées par ses proches. Certains, comme Callisthène, Philotas ou Cleitos, ont payé de leur vie les critiques qu'ils ont formulées à l'égard d'Alexandre. La relation intense et complexe entre le roi et son armée a été bouleversée par les accès de colère et l'ambition du conquérant. En intégrant des soldats locaux,

---

<sup>250</sup> N. Horn, 2017, p. 168.

notamment des Iraniens, à ses troupes, une véritable querelle a éclaté, révélant les limites du pouvoir tyrannique qu'Alexandre exerçait sur les siens. Sans son armée, le roi ne vaut rien.





## PARTIE II : L'ETHOS D'UN HÉROS

Du grec ἥρωσ, ωος (ός)<sup>251</sup>, le terme de héros désigne un demi-dieu, avant tout célébré pour ses actions et ses exploits. C'est une désignation et une reconnaissance qu'Alexandre a recherchées. Assumant une filiation divine du côté de son père, il pouvait prétendre être l'égal des héros qui ont bercé son enfance. Ainsi, tel un Achille ou un Héraclès, le jeune roi a accompli durant sa courte vie une pléthore de hauts faits, s'est vu encensé pour ses grandes qualités morales et physiques et est devenu une figure importante dans sa postérité. C'est après la gloire qu'Alexandre a couru pendant les années qu'il a passées en Asie, prenant des risques et allant à l'encontre des recommandations des siens, comme nous avons pu le voir avec Parménion<sup>252</sup>.

Mais un héros est aussi une personne qui mérite l'admiration et les éloges de son peuple et des générations à venir. Certains de nos auteurs s'inscrivent parfaitement dans cette voie. En effet, Arrien et Plutarque ont largement contribué à valoriser l'image du conquérant, louant ses mérites et lui attribuant de nombreuses qualités morales. À travers la légende qu'Alexandre s'est lui-même construite et en examinant de quelle manière nos auteurs ont mis en avant les traits de caractères positifs du roi, nous allons tenter de comprendre en quoi l'ethos d'Alexandre s'apparente à celui d'un héros. Jusqu'à quel point et de quelle manière le roi des Macédoniens est-il devenu un *topos* pour tous ceux qui aspiraient à marquer l'histoire ?

---

<sup>251</sup> « À l'époque de la Grèce archaïque et classique, les Grecs pensaient qu'autrefois vivait en Grèce une race d'homme et de femmes plus grands, plus forts, plus braves et plus beaux que les hommes et les femmes de leur propre époque. [...]. Le fait que les mythes grecs sont dominés par des histoires sur les héros plutôt que sur les dieux les distingue des mythes d'autres cultures, et leur confère une dimension et un intérêt humains. Le lien étroit entre héros et dieux et les interventions de ces derniers dans la vie des héros donne souvent une signification morale aux mythes héroïques et au caractère des héros ». M. C. Howatson (dir), *S. U., Dictionnaire de l'Antiquité*, p. 497.

<sup>252</sup> Voir note 111.

## II. 1. Une vision glorifiante d'Alexandre

Pour comprendre comment Alexandre a pu inspirer les générations suivantes, nous allons nous attarder sur la manière dont nos auteurs ont dépeint la personnalité du roi, de manière positive. Nous avons pu le voir, nos auteurs n'hésitent pas à critiquer quelques actions d'Alexandre, notamment ce qui a trait à l'Orient. Mais cette vision critique à l'égard du conquérant n'est pas non plus une généralité. Si certains brossent le portrait d'un roi en déclin, prompt à assimiler les coutumes orientales, d'autres au contraire tentent d'expliquer le comportement du Macédonien. C'est notamment le cas d'Arrien et de Plutarque. Justin et Quinte-Curce sont bien plus vindicatifs dans leurs propos, marquant l'évolution d'Alexandre, d'un roi aux valeurs grecques à un despote oriental. Diodore, quant à lui, se contente de raconter les événements qui ont jalonné la vie du roi, critiquant ce qu'il estime être critiquable et admirant ce qui doit l'être. Aussi, quels traits de caractères positifs nos auteurs ont-ils choisi de mettre en avant ?

Justin démarre son récit par l'avènement d'Alexandre en tant que roi. Il raconte de quelle manière le Macédonien se concilie les peuples voisins, prêts à se soulever depuis la mort de Philippe. Il salue, à ce titre, l'habileté d'Alexandre :

Il avait alors vingt ans, et, malgré son âge, donna de multiples assurances sur son compte en manifestant un tel sens de la mesure qu'il parut avoir en réserve des atouts encore plus nombreux que sauraient faire valoir les épreuves. Il exempta les Macédoniens de toute obligation, mais ne les libéra pas de celle de servir dans l'armée ; en agissant de la sorte, il se gagna si bien l'affection de tout le monde que l'on disait que seule l'apparence physique du roi avait changé, non point ses vertus<sup>253</sup>.

Nous l'avons déjà évoqué, l'évolution du comportement d'Alexandre chez Justin se fait au fur et à mesure que le roi progresse vers l'Orient et intègre à son Empire les mœurs locales. Comme l'explique N. Horn, l'image d'Alexandre reste positive dans le livre XI, malgré quelques éléments comme l'épisode de Siwa ou la mention d'une première forme

---

<sup>253</sup> *Erat hic annos XX natus, in qua aetate ita moderate de se multa pollicitus est, ut appareret plura eum experimentis reseruare. Macedonibus immunitatem cunctarum rerum praeter militiae uacationem dedit ; quo facto tantum sibi fauorem omnium conciliauit, ut corpus hominis, non uirtutem regis mutasse se dicerent.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, I, 9-10, trad. B. Mineo.

d'acculturation, qui ont pour objectif de prévenir la future bascule du roi<sup>254</sup>. À ce titre, il est donc logique que notre auteur loue certaines de ses actions, bien que cela soit fait à travers une comparaison avec Philippe dont Justin complimente les vertus. Mais le fils est loin d'être exempt de ses propres qualités. À de nombreux moments de sa vie, Alexandre a su surprendre et émouvoir son entourage de par sa clémence et sa magnanimité.

Nous avons déjà eu l'occasion d'aborder la relation qui uni Alexandre et ses hommes, complexe et intense. Avant les différents points de ruptures qui ont fragilisé leur entente, le roi accordait à certains de ses hommes une confiance aveugle, allant parfois même contre tout bon sens. En 333 av. J.-C. alors qu'Alexandre se prépare à affronter Darius à Issos, il tombe malade : « Mais il fut atteint peu après par une assez grave maladie. En proie à une pénible affection, il fit appel aux médecins<sup>255</sup> ». À ce moment-là, le pronostic vital du roi est engagé. Deux traditions coexistent pour expliquer l'origine de ce mal : Justin et Quinte-Curce indiquent que le roi se serait baigné dans les eaux glacées du fleuve Cydnos<sup>256</sup>, Arrien et Plutarque expliquent qu'il peut soit s'agir de la baignade, soit de la fatigue<sup>257</sup> et Diodore de Sicile mentionne simplement le fait que le roi soit tombé malade<sup>258</sup>. Tous désespèrent de parvenir à soigner le roi. Alors que tous les médecins n'osent faire quoi que ce soit, de peur des conséquences s'ils échouaient :

Aucun de ses médecins n'osait lui administrer un remède : persuadés que le mal était trop grave pour qu'on pût le guérir, ils craignaient, en cas d'échec, d'être accusés par les Macédoniens<sup>259</sup>.

Mais, alors que Philippe d'Acarnanie, médecin qui connaissait bien Alexandre<sup>260</sup>, propose un remède miracle qui soignerait le roi à coup sûr, mais qui, en retour, nécessite qu'il lui fasse

---

<sup>254</sup> Horn, 2017, p. 295.

<sup>255</sup> Μετ' ὀλίγον δὲ εἰς ἀρρωστίαν βαρυτέραν ἐμπεσὼν καὶ χαλεπῶ πάθει συνεχόμενος συνεκάλεσε τοὺς ἰατρούς. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXI, 4, trad. P. Goukowsky.

<sup>256</sup> Justin, *Abrégé des historiques philippiques*, livre XI, VIII ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre III, V.

<sup>257</sup> Arrien, *Anabase*, livre II, IV, 7 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XIX.

<sup>258</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXI, 4.

<sup>259</sup> Τῶν μὲν οὖν ἄλλων ἰατρῶν οὐδεὶς ἐθάρρει βοηθήσειν, ἀλλὰ τὸν κίνδυνον οἰόμενοι πάσης ἰσχυρότερον εἶναι βοηθείας ἐφοβοῦντο τὴν ἐκ τοῦ σφαλῆναι διαβολὴν πρὸς τοὺς Μακεδόνας. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XIX, 3, trad. H. Bardon.

<sup>260</sup> « Au nombre des médecins réputés, il y en avait un, Philippe d'Acarnanie, qui, de Macédoine, avait accompagné le roi, auquel il était fort dévoué ; compagnon de son enfance, chargé de surveiller sa santé, il chérissait en lui, d'une affection sans pareille, son nourrisson autant que son roi ». Quinte-Curce, *Vie d'Alexandre*,

confiance. Au même moment, Parménion fait parvenir du camp une lettre à Alexandre, qui accuse Philippe d'être un traître à la solde de Darius. Pour la suite du récit, nous nous baserons sur ce qui est dit au sein de l'œuvre de Plutarque. Celui-ci raconte que, quand Philippe arriva dans la tente du roi pour lui administrer le remède, Alexandre lui tendit la lettre qu'il avait cachée sous son oreiller – personne d'autre ne l'avait lue – et bu le remède sans quitter son médecin des yeux, lui qui lisait la lettre qui l'accusait de vouloir attenter à la vie du roi :

Ce fut un spectacle admirable et digne du théâtre : l'un lisait tandis que l'autre buvait, et tous deux ensuite se regardèrent, avec des expressions bien différentes : Alexandre laissait voir sur son visage épanoui et radieux son amitié et sa confiance envers Philippe, tandis que celui-ci, outré de la calomnie, tantôt invoquait les dieux en levant les bras au ciel, tantôt se jetait sur le lit du roi en le conjurant d'avoir bon espoir et de se fier à lui<sup>261</sup>.

Ce que cet épisode montre avant tout, c'est la confiance absolue qu'Alexandre voue aux siens, quitte à y parier sa vie. La décision du roi de boire le remède, même s'il ne croyait pas en la culpabilité de Philippe, est irréfléchie. En effet, le plus sage aurait été d'interroger le médecin ou de faire tester le remède. Le Macédonien met en scène la confiance qu'il accorde à son médecin, car boire le médicament revient à rejeter tout ce qui est inscrit dans la lettre. La réaction de Philippe, également, témoigne de la profonde affection que l'entourage du roi portait à celui-ci. La version que nous rapporte Arrien est moins théâtrale que celle de Plutarque. Pour lui, Philippe ne montra aucun signe de panique à la lecture de la lettre. Il se contente de donner à Alexandre ses recommandations afin qu'il puisse rapidement guérir<sup>262</sup>. La réaction la

---

<sup>261</sup> Ὡστε θαυμαστὴν καὶ θεατρικὴν τὴν ὄψιν εἶναι, τοῦ μὲν ἀν ἀναγινώσκοντος, τοῦ δὲ πίνοντος, εἶτα ἅμα πρὸς ἀλλήλους ἀποβλεπόντων οὐχ ὁμοίως, ἀλλὰ τοῦ μὲν Ἀλεξάνδρου φαιδρῶ τῷ προσώπῳ καὶ διακεχυμένῳ τὴν πρὸς τὸν Φίλιππον εὐμένειαν καὶ πίστιν ἀποφαίνοντος, ἐκείνου δὲ πρὸς τὴν διαβολὴν ἐξισταμένου καὶ ποτὲ μὲν θεοκλυτοῦντος καὶ πρὸς τὸν οὐρανὸν ἀνατείνοντος τὰς χεῖρας, ποτὲ δὲ τῇ κλίνῃ περιπίπτοντος καὶ παρακαλοῦντος τὸν Ἀλέξανδρον εὐθυμεῖν καὶ προσέχειν αὐτῷ. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XIX, 7-8, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>262</sup> Καὶ ὁμοῦ τὸν τε Ἀλέξανδρον πίνειν καὶ τὸν Φίλιππον ἀναγινώσκειν τὰ παρὰ τοῦ Παρμενίωνος. Φίλιππον δὲ εὐθὺς ἐνδηλον γενέσθαι, ὅτι καλῶς οἱ ἔχει τὰ τοῦ φαρμάκου: οὐ γὰρ ἐκπλαγῆναι πρὸς τὴν ἐπιστολὴν, ἀλλὰ τοσόνδε μόνον παρακαλέσαι Ἀλέξανδρον, καὶ ἐς τὰ ἄλλα οἱ πείθεσθαι ὅσα ἐπαγγέλλοιτο: σωθήσεσθαι γὰρ πειθόμενον. « Ainsi, dans le même temps, Alexandre avait avalé le remède et Philippe lu le message de Parménion. Philippe avait tout de suite montré qu'il n'avait rien à se reprocher à propos de ce remède ; car il n'avait nullement été troublé à la lecture de la lettre, mais s'était contenté de reconforter Alexandre et de lui recommander de continuer à suivre ses prescriptions, l'assurant qu'il guérirait s'il le faisait ». Arrien, *Anabase*, livre II, IV, 10, trad. P. Savinel.

plus raisonnable du roi à la suite de l'annonce de la pseudo trahison de Philippe se trouve chez Justin. En effet, Alexandre use de sa logique en constatant qu'il était de toute façon condamné, et qu'il valait mieux risquer un remède potentiellement efficace plutôt que de ne rien faire et mourir à coup sûr :

Alexandre crut cependant plus sûr de s'en remettre à un médecin dont la loyauté était incertaine que de périr inmanquablement des suites de ce mal<sup>263</sup>.

Après s'être finalement remis de sa maladie, non sans mal, Alexandre remercie gracieusement Philippe en le comptant désormais comme l'un de ses plus loyaux amis, et le récompensa grandement<sup>264</sup>.

De cette clémence et de cette générosité, il fait aussi profiter plus largement les siens. En effet, plus d'une fois, Alexandre a couvert ses amis de présents et d'argent, allant jusqu'à, en 324 av. J.-C., rembourser entièrement les dettes de tous ses soldats. Voici ce que nous dit Justin :

Il convoque ensuite l'armée en assemblée, et promet à tous les soldats de payer leurs dettes en puisant dans sa cassette personnelle, afin qu'ils puissent rapporter chez eux l'intégralité de leur butin et de leurs récompenses. Cette libéralité était remarquable non seulement en raison de la somme en jeu, mais aussi parce qu'elle était présentée comme une récompense ; au reste, elle ne fut pas reçue avec moins de plaisir par les créanciers que par les débiteurs, car ils auraient eu pareillement du mal les uns à réclamer, les autres à rembourser. Vingt mille talents furent engagés pour ces dépenses<sup>265</sup>.

---

<sup>263</sup> *Tutius tamen ratus dubiae se fidei medici credere quam indubitato morbo perire.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, VIII, 7, trad. B. Mineo.

<sup>264</sup> Οὗτος μὲν οὖν παραδόξως ἐκφυγὼν τὸν κίνδυνον καὶ τὸν ἰατρὸν τιμήσας μεγαλοπρεπῶς κατέταξεν αὐτὸν εἰς τοὺς εὐνουστάτους τῶν φίλων « Celui-ci échappa donc au danger contre toute attente et récompensa magnifiquement le médecin, qu'il rangea parmi ses plus loyaux amis ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXI, 6, trad. P. Goukowsky.

<sup>265</sup> *Hinc ad contionem exercitum uocat et promittit se aes alienum omnium propria impensa soluturum, ut praedam praemiaque integra domos ferant. Insignis haec munificentia non summa tantum, uerum etiam titulo muneris fuit nec a debitoribus magis quam creditoribus gratius excepta, quoniam utrisque exactio pariter ac solutio difficilis erat. XX milia talentum in hos sumptus expensa.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, XI, 1-3, trad. B. Mineo.

Alexandre n'hésite donc pas à user de sa fortune personnelle pour les siens. Mais le dévouement d'Alexandre envers les siens se perçoit tout particulièrement quand, en 325 av. J.-C., il refusa de boire l'eau qu'on lui tendait en plein désert. C'est Arrien qui nous raconte cette anecdote. Alors que l'armée macédonienne avec à sa tête Alexandre avançait dans le désert, la chaleur et le manque d'eau causait à tous une grande souffrance :

Alexandre lui-même était tenaillé par la soif mais, quoique à grand-peine et avec beaucoup de difficultés, il emmenait l'armée à pied, pour faire en sorte que les soldats, comme c'est l'habitude en pareil cas, supportent plus facilement leurs souffrances du fait de l'égalité de tous dans l'épreuve<sup>266</sup>.

Dans cette épreuve, le roi met un point d'honneur à ne pas faire de différence entre lui et ses soldats, afin que ces derniers supportent mieux la difficulté. Cependant, lorsqu'un groupe de soldats réussit à trouver un peu d'eau et l'apporte au roi, celui-ci intensifie encore son alignement avec ses soldats :

Alexandre la prit et remercia vivement ceux qui l'avaient apportée ; puis, à la vue de tous, il la répandit sur le sol ; ce geste redonna courage à l'armée au point qu'on aurait pu croire que chaque soldat avait bu l'eau répandue par Alexandre ; personnellement, je trouve qu'Alexandre mérite des louanges pour cette action plus que pour toute autre, aussi bien pour la résistance à la souffrance que pour l'art de commander qu'elle dénote<sup>267</sup>.

Arrien donne son avis sur le geste du roi, louant sa capacité à faire abstraction du manque d'eau et de la chaleur. Son acte est plus efficace que n'importe quelle source d'eau ou qu'un discours. Simple et efficace, il rappelle aux soldats que leur roi a toujours partagé avec eux leur douleur et que personne ne sera choisi au détriment d'un autre.

---

Voir également Arrien, *Anabase*, livre VII, V ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, CIX ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXX ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre X, II.

<sup>266</sup> Καὶ αὐτόν τε Ἀλέξανδρον δίψει κατεχόμενον μόλις μὲν καὶ χαλεπῶς, πεζὸν δὲ ὅμως ἠγεῖσθαι: ὥς δὲ καὶ τοὺς ἄλλους στρατιώτας, οἷάπερ φιλεῖ ἐν τῷ τοιῷδε, κουφοτέρως φέρειν τοὺς πόνους ἐν ἰσότητι τῆς ταλαιπωρήσεως. Arrien, *Anabase*, livre VI, XXVI, 1, trad. P. Savinel.

<sup>267</sup> Τὸν δὲ λαβεῖν μὲν καὶ ἐπαινεῖσαι τοὺς κομίσαντας, λαβόντα δὲ ἐν ὄψει πάντων ἐκχέαι: καὶ ἐπὶ τῷδε τῷ ἔργῳ ἐς τοσόνδε ἐπιρρωσθῆναι τὴν στρατιάν ξύμπασαν ὥστε εἰκάσαι ἂν τινα πότον γενέσθαι πᾶσιν ἐκεῖνο τὸ ὕδωρ τὸ πρὸς Ἀλεξάνδρου ἐκχυθέν. τοῦτο ἐγὼ, εἴπερ τι ἄλλο, τὸ ἔργον εἰς καρτερίαν τε καὶ ἅμα στρατηγίαν ἐπαινῶ Ἀλεξάνδρου. *Ibid*, 3.

Plutarque raconte un événement similaire, lorsqu'en 330-329 av. J.-C. Alexandre poursuit Bessos, le roi et les siens se retrouvent également à manquer d'eau<sup>268</sup>. À l'instar de ce que l'on trouve chez Arrien, les soldats finissent par trouver une infime source d'eau et se précipitent vers Alexandre afin que lui au moins puisse se désaltérer. Voici quelle a été la réaction des soldats :

Les cavaliers, voyant sa maîtrise de lui-même et sa grandeur d'âme, lui crièrent de les emmener hardiment, et ils fouettèrent leurs montures. « Nous ne pouvons admettre, se disaient-ils, que nous sommes fatigués, ou que nous avons soif, ou, en un mot, que nous sommes mortels, tant que nous aurons un tel roi »<sup>269</sup>.

Ils prêtent à leur roi une constitution divine, ou du moins insensible aux maux mortels et souhaitent se hisser à sa hauteur. Alexandre galvanise les siens par sa seule présence et par sa maîtrise de lui-même. L'entourage du roi, si l'on omet les moments d'oppositions et de rejets que nous avons déjà pu traiter, portent Alexandre en haute estime et souhaitent être digne d'un roi tel que le leur. Voici ce que dit Arrien :

C'est l'époque où, tant à ses yeux qu'à ceux de son entourage, Alexandre apparut le plus incontestablement comme le maître de toute la terre et de toutes les mers<sup>270</sup>.

Cette phrase montre bien à quel point les contemporains d'Alexandre pressentaient le caractère extraordinaire de ce qu'ils vivaient avec leur roi.

Nous souhaitons maintenant nous tourner vers le comportement du roi des Macédoniens vis-à-vis des femmes qu'il a côtoyées durant sa conquête. Un moment, tout particulièrement, est digne de louange selon nos auteurs. En 333 av. J.-C., Alexandre vient de vaincre Darius à Issos et s'empare de tous ses biens. Le Grand Roi en fuite, le Macédonien se retrouve avec de nombreux otages, et parmi eux, la femme de Darius et leurs enfants ainsi que sa mère. Alors qu'Alexandre rentre bredouille de sa poursuite, les femmes pensent que le roi revient avec les

---

<sup>268</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLII.

<sup>269</sup> Θεασάμενοι δὲ τὴν ἐγκράτειαν αὐτοῦ καὶ μεγαλοψυχίαν οἱ ἰππεῖς ἄγειν ἀνέκραγον θαρροῦντα καὶ τοὺς ἵππους ἐμάστιζον: οὔτε γὰρ κάμνουν οὔτε διψᾶν οὔθ' ὄλωσ θνητοὺς εἶναι νομίζουσιν αὐτούς, ἕως ἂν ἔχωσι βασιλέα τοιοῦτον. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLII, 10, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>270</sup> Καὶ τότε μάλιστα αὐτόν τε αὐτῷ Ἀλέξανδρον καὶ τοῖς ἀμφ' αὐτόν φανῆναι γῆς τε ἀπάσης καὶ θαλάσσης κύριον. Arrien, *Anabase*, livre VII, XV, 5, trad. P. Savinel.



dépouilles de Darius. Elles commencent alors à se lamenter, pensant que leur roi est mort, à tel point qu'on vient trouver Alexandre pour l'en informer. Voici ce que nous dit Quinte-Curce :

Or, soudain, venant de la tente la plus proche, une clameur sinistre, mêlée de hurlements et de plaintes barbares, épouvanta les convives. La compagnie qui montait la garde à la tente du roi, dans la crainte que ce ne fût le début d'un mouvement plus grave, s'était mise en armes. Cette peur subite était provoquée par la mère et la femme de Darius ainsi que les prisonnières nobles, qui croyant le roi tué le pleuraient avec des gémissements et des plaintes sans bornes<sup>271</sup>.

Le *pathos* de la lamentation est omniprésent dans cet extrait. Les femmes perses pensent être en deuil et expriment leur peur d'être tombées aux mains de l'ennemi. Diodore de Sicile rapporte le désespoir qui s'était emparé du camp perse après la défaite de l'armée. Comme il le décrit, les femmes abandonnent la dignité et le faste qui étaient les leurs, se transforment en suppliantes, subissant les outrages des vainqueurs<sup>272</sup>. C'est un triste spectacle qui finit par inspirer de la pitié. À travers le sort des femmes, notre auteur exprime le destin de l'Asie toute entière, à savoir incertain et désormais soumis à la volonté d'Alexandre :

Bref, l'Asie entière était devenue prisonnière avec elles-mêmes et, quand les femmes des satrapes tombaient à leurs pieds en leur demandant du secours, loin de pouvoir leur venir en aide, elles aussi les imploraient de prêter assistance à leur propre infortune<sup>273</sup>.

---

<sup>271</sup> *Cum repente e proximo tabernaculo lugubris clamor barbaro ululatu planctuque permixtus epulantes conterruit. Cohors quoque, quae excubabat ad tabernaculum regis, uerita, ne maioris motus principium esset, armare se coeperat. Causa subiti pauoris fuit, quod mater uxorque Darei cum captiuis nobilibus regem, quem interfectum esse credebant, ingenti gemitu eiulatuque deflebant.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre III, XII, 3-4, trad. H. Bardon.

<sup>272</sup> Ἦγον δ' αὐτὰς οἱ μὲν ἀπὸ τῆς κόμης ἐπισπόμενοι τὰς ἠτυχηκίαις, οἱ δὲ τὰς ἐσθῆτας περιρηγνόντες καὶ γυμνοῖς τοῖς σώμασιν ἐπιβάλλοντες τὰς χεῖρας καὶ ταῖς στάθμαις τῶν δοράτων τύπτοντες καὶ τὰ τιμιώτατα καὶ περιβόητα τῶν βαρβάρων ταῖς τῆς τύχης δωρεαῖς ὑβρίζοντες. « Mais on les entraînait ; les uns tiraient ces infortunées par les cheveux ; les autres déchiraient leurs vêtements et portaient la main sur leur corps dénudé, qu'ils frappaient avec l'extrémité inférieure de leur lance, outrageant ainsi, par un privilège de la Fortune, ce qu'il y avait de plus précieux et de plus renommé chez les Barbares ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXV, 7, trad. P. Goukowsky.

<sup>273</sup> Καὶ τὸ σύνολον ὅλην τὴν Ἀσίαν αἰχμάλωτον μεθ' αὐτῶν γεγεννημένην καὶ ταῖς μὲν τῶν σατραπῶν γυναῖξι προσπιπούσαις καὶ δεομέναις βοηθεῖν οὐχ οἷον συνεπιλαβέσθαι τινὸς ἴσχυον, ἀλλὰ καὶ αὐταὶ ταύτας ἠξίουσαν συνεπικουρῆσαι τοῖς ἑαυτῶν ἀκληρήμασιν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXVI, 4, trad. P. Goukowsky.

C'est la suprématie macédonienne face à la Perse qui est ici décrite. Tout cela rend donc d'autant plus noble les gestes du conquérant face au malheur de ses captives. En effet, c'est là l'occasion pour Arrien d'expliquer à ceux qu'Alexandre a combattu ce qui le motive et le pousse à vouloir combattre Darius : « c'était pour la domination de l'Asie qu'il poursuivait une guerre légitime<sup>274</sup> ». Son premier réflexe, lorsqu'il apprend les origines des lamentations, est de faire envoyer l'un de ses compagnons, Léonnatos. Celui-ci est chargé de leur faire savoir qu'elles n'avaient à craindre aucun mauvais traitement et qu'il viendrait lui-même les voir plus tard. L'Alexandre de Quinte-Curce est, à cet instant, un homme touché par la grande tristesse des captives : « Quand il sut l'erreur de ces femmes, Alexandre pleura, dit-on, sur le destin de Darius et leur affection pour lui<sup>275</sup> ». Il apparaît comme capable d'une grande empathie, allant jusqu'à prendre en pitié le destin qu'il inflige lui-même à son adversaire. Il ne semble alors guidé que par la Fortune, subissant lui-aussi ses aléas. La bienveillance qui est la sienne lorsqu'il rencontre finalement ces femmes est mise en avant dans l'extrait que l'on trouve chez Diodore de Sicile :

Il prononça beaucoup d'autres paroles empreintes de compassion et d'humanité, si bien que, sous le coup de la grande joie inespérée qu'elles éprouvaient, les femmes fondirent en larmes sans pouvoir se retenir<sup>276</sup>.

Au-delà du respect presque émouvant que leur témoigne Alexandre, c'est la crainte de se voir outragées et de perdre tout le prestige qui avait été le leur qui s'envolent. C'est à ce moment que se produit un événement que nous avons déjà abordé, à savoir le moment où Sisygambis confond Alexandre avec Héphestion<sup>277</sup>. À cette occasion le roi, en l'appelant « Mère », témoigne du respect qu'il accorde à cette femme. En s'assurant qu'aucune ne manque de rien, le Macédonien s'attire ainsi l'admiration des siens. Alexandre prend la place de Darius au sein de la famille royale achéménide. Il prend soin de la mère comme tout fils se doit de le faire, assure à la femme de l'ancien roi qu'elle ne souffrira pas de la disgrâce de son ami et s'engage

---

<sup>274</sup> Ἐπει οὐδὲ κατὰ ἔχθραν οἱ γενέσθαι τὸν πόλεμον πρὸς Δαρεῖον, ἀλλ' ὑπὲρ τῆς ἀρχῆς. Arrien, *Anabase*, livre II, XII, 5, trad. P. Savinel.

<sup>275</sup> *Hoc mulierum errore conperto Alexander fortunae Darei et pietati earum inlacrimasse fertur.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre III, XII, 6, trad. H. Bardon.

<sup>276</sup> Μολλὰ δὲ καὶ ἄλλα πρὸς ἔλεον καὶ φιλανθρωπίαν διαλεχθεὶς ἐποίησε τὰς γυναῖκας διὰ τὸ μέγεθος τῆς ἀνεπίστου χαρᾶς εἰς ἀκατάσχετα προπεσεῖν δάκρυα. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXVIII, 3, trad. P. Goukowsky.

<sup>277</sup> Voir note 363.

à pourvoir aux enfants une éducation digne de leur rang<sup>278</sup>. Ce qui est loué, également, dans cet épisode, c'est la retenue d'Alexandre face à la grande beauté des femmes qui lui faisaient face. Voici donc une autre qualité du roi : l'absence de désir – ou en tout cas d'acte né de ce désir – là où n'importe quel autre homme aurait cédé au droit que la victoire lui avait octroyée. La modération dont il fait preuve est d'autant plus admirable au regard de la beauté de ces femmes, que Plutarque prend le temps de décrire :

Pourtant la femme de Darios était, dit-on, de beaucoup la plus remarquable de toutes les reines, comme Darios lui-même surpassait tous les hommes en beauté et en prestance ; et leurs filles leur ressemblaient. Mais Alexandre, persuadé sans doute qu'il est plus digne d'un roi de se vaincre lui-même que de triompher de ses ennemis, ne toucha point ces femmes, ni d'ailleurs aucune autre, avant son mariage, à l'exception de Barsine<sup>279</sup>.

C. Mossé explique à propos de cette anecdote que le comportement d'Alexandre est surprenant, et qu'elle renvoie l'image d'un : « Alexandre capable de dominer ses passions, époux fidèle et amoureux<sup>280</sup> ». L'analyse que C. Mossé fait d'Alexandre est essentiellement, du moins pour la partie qui aborde le comportement du conquérant, basé sur Plutarque. F. Frazier explique que le philosophe grec ne s'intéresse pas tant à l'aspect historique des faits qu'il raconte, qu'à ce qu'ils signifient pour le personnage de sa biographie, en l'occurrence Alexandre. Mais la véracité historique doit servir son récit, l'anecdote ne doit pas se faire au détriment de l'histoire<sup>281</sup>. Plutarque poursuit en attribuant à Alexandre un comportement pondéré, où il reconnaît la beauté de ces femmes mais où il ne montre aucun désir concret envers elles :

Quant aux autres captives, qui étaient d'une beauté et d'une prestance remarquables, Alexandre, en les voyant, dit par manière de plaisanterie : « Les femmes perses sont le tourment des yeux. »

---

<sup>278</sup> Καὶ τῆς μὲν τῶν παρθένων ἐκδόσεως βέλτιον τῆς Δαρείου κρίσεως ἐπηγγείλατο προνοήσεσθαι, τὸν παῖδα δὲ θρέψειν ὡς υἱὸν ἴδιον καὶ βασιλικῆς τιμῆς ἀξιώσειν. « Il promet également de pourvoir à l'établissement des jeunes filles mieux que ne l'avait décidé Darius, ainsi que d'élever le garçon comme son propre fils et de lui accorder des honneurs royaux ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXVIII, 1, trad. P. Goukowsky.

<sup>279</sup> Καίτοι λέγεται γε τὴν Δαρείου γυναῖκα πολὺ πασῶν τῶν βασιλίδων εὐπρεπεστάτην γενέσθαι, καθάπερ καὶ αὐτὸς Δαρεῖος ἀνδρῶν κάλλιστος καὶ μέγιστος, τὰς δὲ παῖδας εἰκέναι τοῖς γονεῦσιν. Ἄλλ' Ἀλέξανδρος, ὡς εἴκε, τοῦ νικᾶν τοὺς πολεμίους τὸ κρατεῖν ἑαυτοῦ βασιλικώτερον ἠγούμενος, οὔτε τούτων ἔθιγεν οὔτε ἄλλην ἔγνω γυναῖκα πρὸ γάμου, πληὴν Βαρσίνης. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXI, 6-7, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>280</sup> Mossé, 2012, p. 130.

<sup>281</sup> Frazier, 1996, p. 17.

Mais à la vue de leurs attraits il opposait la beauté de sa propre vertu et de sa continence, et passait devant elles comme devant des statues sans vie<sup>282</sup>.

Les vertus morales sont donc largement exposées dans l'œuvre de Plutarque, mais au sein de son récit intervient une notion de temps, et plus précisément d'évolution. En effet, ainsi que l'explique F. Frazier, il n'est pas question de modifier le caractère, mais plutôt d'en commenter l'évolution : « Il n'accompagne pas un mouvement intérieur, mais enregistre l'apparition d'un comportement nouveau ; après quoi il peut s'interroger sur ses causes et procéder à une rétrospective, s'il le juge nécessaire<sup>283</sup> ». L'évolution d'Alexandre – la construction de son mythe – fait donc partie intégrante de l'œuvre de Plutarque. Chez Diodore aussi, la notion d'évolution est importante. Il conclut ainsi sur la rencontre entre le roi et les femmes perses :

Bref, de toutes les belles actions accomplies par Alexandre, je crois pour ma part qu'il n'en est aucune qui soit plus grande ni plus digne d'être mentionnée et consignée dans un ouvrage historique que sa conduite en cette occurrence. C'est en effet de la Fortune ou de la valeur que dépendent les sièges, les batailles rangées et les autres succès remportés à la guerre. Mais la part de pitié que l'on accorde aux malheureux dans l'exercice du pouvoir ne dépend que de la seule sagesse. Dans le succès, en effet, la plupart des gens sont exaltés par la réussite qui les rend méprisants au point d'oublier la commune faiblesse des hommes. On peut voir - même de nos jours - que la plupart des gens sont incapables de supporter la réussite, comme s'il s'agissait là d'un lourd fardeau. Bien qu'il soit né plusieurs générations avant nous, qu'Alexandre obtienne donc de la postérité les justes louanges que méritent ses vertus<sup>284</sup>.

---

<sup>282</sup> Τὰς δὲ ἄλλας αἰχμαλώτους ὀρῶν ὁ Ἀλέξανδρος κάλλει καὶ μεγέθει διαφερούσας ἔλεγε παίζων ὡς εἰσὶν ἀλγηδόνες ὀμμάτων αἱ Περσίδες, ἀντεπιδεικνύμενος δὲ πρὸς τὴν ἰδέαν τὴν ἐκείνων τὸ τῆς ἰδίας ἐγκρατείας καὶ σωφροσύνης κάλλος, ὥσπερ ἀνύχους εἰκόνας ἀγαλμάτων παρέπεμψεν. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 21, 5, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>283</sup> Frazier, 1996, p. 92.

<sup>284</sup> Καθόλου δ' ἔγωγε νομίζω πολλῶν καὶ καλῶν ἔργων ὑπ' Ἀλεξάνδρου συντελεσμένων μηδὲν τούτων μεῖζον ὑπάρχειν μηδὲ μᾶλλον ἄξιον ἀναγραφῆς καὶ μνήμης ἱστορικῆς εἶναι. Αἱ μὲν γὰρ τῶν πόλεων πολιορκίαι καὶ παρατάξεις καὶ τὰ ἄλλα τὰ κατὰ τὸν πόλεμον προτερήματα τὰ πλείονα διὰ τύχην ἢ δι' ἀρετὴν ἐπιτυγχάνεται, ὁ δ' ἐν ταῖς ἐξουσίαις εἰς τοὺς ἐπταικότας ἔλεος μεριζόμενος διὰ μόνης τῆς φρονήσεως γίνεται. Οἱ πλείστοι γὰρ διὰ τὴν εὐτυχίαν ἐπαίρονται μὲν ταῖς εὐπραξίαις, ὑπερήφανοι δ' ἐν ταῖς εὐτυχίαις γινόμενοι τῆς ἀνθρωπίνης καὶ κοινῆς ἀσθενείας ἐπιλανθάνονται: διὸ καὶ τοὺς πλείστους ὀρᾶν ἔστι τὴν εὐτυχίαν ὥσπερ τι βαρὺ φορτίον φέρειν ἀδυνατοῦντας. Ἀλέξανδρος μὲν οὖν, καίπερ πολλαῖς γενεαῖς προγεγονὼς τοῦ καθ' ἡμᾶς βίου, τυγχάνετω καὶ παρὰ τῶν μεταγενεστέρων δικαίου καὶ πρέποντος ταῖς ἰδίαις ἀρεταῖς ἐπαίνου. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXVIII, 4-7, trad. P. Goukowsky.

C'est l'un des rares passages équivoques où l'on peut voir Diodore de Sicile donner son avis sur Alexandre, sur ces actions et sur sa valeur. S'il fait état au fil des années de la conquête et de l'orientalisation du roi, il n'en reste pas moins que Diodore ne revient pas sur cet aspect-là d'Alexandre.

Alexandre était proche de ses amis, mais il savait également admirer un ennemi qui était digne de l'être. La dernière grande bataille rangée de l'armée macédonienne a eu lieu au bord de l'Hydaspe, en 326 av. J.-C. Ils affrontent Pôros, roi indien, un adversaire valeureux qu'il reconnaît digne de lui. Ainsi, Alexandre estime qu'une victoire n'en est pas une s'il n'y a pas pris part personnellement. Cet état d'esprit, il le montre dès l'enfance :

Au contraire, comme les gens de son entourage demandaient à Alexandre s'il ne voudrait pas disputer le prix du stade à Olympie, car il était le plus rapide à la course : « Oui, dit-il, si je devais avoir pour concurrents des rois »<sup>285</sup>.

À ce stade de sa conquête, le roi se trouve en Inde, dans des territoires qui sont inconnus des Grecs. A. Andréadès explique qu'après la mort de Darius en 330 av. J.-C., la campagne macédonienne évolue, notamment parce qu'Alexandre a accompli l'objectif de sa conquête, et que c'est désormais comme roi de l'Asie qu'il décide d'envahir l'Inde, ancien territoire de la Perse. Le Macédonien quitte les batailles rangées pour les guérillas et « le véritable adversaire est désormais la nature : on se bat en pays souvent sauvage et toujours inconnu<sup>286</sup> ». Pôros représente donc la dernière bataille rangée du roi. Il est décrit comme l'égal d'Alexandre en Inde. Il porte les mêmes valeurs, à savoir l'importance d'être en première ligne lors d'un combat, comme l'on peut le voir chez Justin : « Puis, après avoir engagé la bataille, il ordonne à son armée d'enfoncer les forces Macédoniennes et réclame leur roi pour l'affronter personnellement<sup>287</sup> ». Alexandre et ses Macédoniens voient face à eux un obstacle de taille : les éléphants de guerre. Bien que P. Goukowsky explique qu'ils avaient déjà eu l'occasion d'en rencontrer à Gaugamelès, il n'en reste pas moins qu'ils doivent trouver une stratégie pour en

---

<sup>285</sup> Ἀλλὰ καὶ τῶν περὶ αὐτὸν ἀποπειρωμένων εἰ βούλοιντο ἂν Ὀλυμπίασιν ἀγωνίσασθαι στάδιον, ἣν γὰρ ποδῶκης, 'εἶ γε,' ἔφη, 'βασιλεῖς ἐμελλον ἔξειν ἀνταγωνιστάς. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, IV, 10, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>286</sup> Andréadès, 1929, p. 323.

<sup>287</sup> *Commisso itaque praelio exercitum suum Macedonas inuadere iubet, sibi regem eorum priuatim hostem deposcit.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée*, livre XII, VIII, 3, trad. B. Mineo.

venir à bout<sup>288</sup>. Cette bataille est aussi l'occasion pour Alexandre de montrer toutes ses qualités de stratège, d'utiliser sa μῆτις<sup>289</sup>. Arrien décrit la manière dont le conquérant mène la bataille<sup>290</sup>. En effet, pour venir à bout de la grande armée de Pôros, le Macédonien met en œuvre une grande diversion afin de faire croire à son adversaire qu'il ne lancera pas l'assaut, préférant attendre que les eaux baissent avec l'hiver, rendant ainsi traversable le fleuve<sup>291</sup>. En réalité, Alexandre compte bien traverser malgré tout et attire Pôros loin de l'endroit par lequel il compte avancer. Pour ce faire, il ordonne à son armée de simuler des attaques afin d'induire le roi indien en erreur et de l'inciter à ne plus faire cas des assauts macédoniens<sup>292</sup>. Finalement, une nuit, les Macédoniens débarquent sur une île, à proximité de Pôros. Le roi donne à ses compagnons les ordres pour la bataille à venir ; Cratère, avec sa compagnie, doit rester sur l'île et n'engager le combat contre l'armée de Pôros que s'il constate que celui-ci a engagé la totalité de ses effectifs contre Alexandre.

Alors que l'armée macédonienne se lance contre les Indiens, elle est couverte par les bruits du tonnerre et de la pluie<sup>293</sup>. Le plus grand défi de cette bataille, et Alexandre en a conscience, sont les éléphants. Pôros, tout à fait conscient de leur importance stratégique, tant ils inspirent

---

<sup>288</sup> Goukowsky, 1972, p. 475.

<sup>289</sup> Voir note 442.

<sup>290</sup> Arrien, *Anabase*, livre V, VIII-19.

<sup>291</sup> Σίτος δὲ αὐτῷ πάντοθεν ἐκ τῆς ἐπὶ τὰδε τοῦ Ὑδάσπου χώρας ἐς τὸ στρατόπεδον ξυνεκομίζετο, ὡς δῆλον εἶναι τῷ Πῶρω ὅτι ἐγνωκῶς εἶη προσλιπαρεῖν τῇ ὄχθῃ, ἔστε τὸ ὕδωρ τοῦ ποταμοῦ μείον γενόμενον τοῦ χειμῶνος πολλαχῆ παραδοῦναι οἱ τὸν πόρον. « Il faisait amener dans son camp beaucoup de blé à la fois, de toutes les parties de la région en deçà de l'Hydaspe, pour bien faire voir à Porus qu'il avait l'intention de ne pas bouger de la rive, en attendant que les eaux du fleuve, ayant baissé en hiver, lui permettent de passer en de nombreux points ». Arrien, *Anabase*,

<sup>292</sup> Νύκτωρ παραγαγὼν ἄλλη καὶ ἄλλη τῆς ὄχθης τοὺς πολλοὺς τῶν ἰππέων βοήν τε ἐποίει καὶ ἠλαλάζετο τῷ Ἐνυαλίῳ καὶ τᾶλλα ὅσα ἐπὶ διαβάσει συσκευαζομένων θόρυβος παντοδαπὸς ἐγίγνετο. καὶ ὁ Πῶρός τε ἀντιπαρῆει πρὸς τὴν βοήν ἐπάγων τοὺς ἐλέφαντας καὶ Ἀλέξανδρος ἐς ἔθος αὐτὸν τῆς ἀντιπαραγωγῆς καθίστη. « Il emmena pendant la nuit la plus grande partie de ses cavaliers en différents points de la rive, en leur ordonnant de faire grand bruit, de pousser le cri de guerre en l'honneur d'Enyalios, et de faire tout ce qui provoque le vacarme confus et hétéroclite d'une troupe qui se prépare à franchir un fleuve ». Arrien, *Anabase*, livre V, X, 3, trad. P. Savinel.

<sup>293</sup> Τῷ κτύπῳ τῷ ἀπὸ τῶν ὀπλων καὶ τῷ θορύβῳ τῷ ἀπὸ τῶν παραγγελμάτων τῶν τε βροντῶν καὶ τοῦ ὄμβρου ἀντιπαταγούτων. « En effet, au vacarme des armes entrecloquées et à la clameur confuse des commandements répondaient les coups de tonnerre et le bruit de la pluie ». Arrien, *Anabase*, livre V, XII, 3, trad. P. Savinel.

une grande terreur, les place astucieusement<sup>294</sup> et les morts qu'ils causent sont terribles. Diodore de Sicile décrit quels ravages font ces bêtes de guerre :

Mais ensuite les éléphants tirèrent convenablement parti de leur supériorité physique et de leur puissance. Ecrasés avec leurs armes, des Macédoniens périssaient, les os broyés ; d'autres, ceinturés par la trompe de l'animal et élevés en l'air, trouvaient une mort terrible en heurtant ensuite le sol avec violence; beaucoup également perdaient la vie transpercés par les défenses et blessés sur tout le corps<sup>295</sup>.

Cette bataille est un rappel de l'efficacité de la cavalerie du roi, et elle se solde par la victoire macédonienne. Mais c'est dans la défaite que Pôros va s'illustrer. Arrien prend le temps de décrire la façon dont le roi indien agit alors qu'il est conscient de la déroute de son armée. Notre auteur se permet également une comparaison avec Darius, dont il avait vertement critiqué la lâcheté<sup>296</sup>. Ici, il devient le contre-exemple qui permet de mettre en valeur le comportement héroïque de Pôros, qui n'abandonne pas les siens et qui se bat jusqu'au bout, dans la dignité<sup>297</sup>. Quinte-Curce raconte que le roi indien, finalement terrassé par les projectiles macédoniens,

---

<sup>294</sup> Ἠγγίσαντος δὲ αὐτοῦ τοῖς Ἰνδοῖς ὁ Πῶρος πυθόμενος πλησίον εἶναι τοὺς πολεμίους εὐθὺς ἐξέταξε τὴν δύναμιν καὶ τοὺς μὲν ἵππεῖς ἐπὶ τὰ κέρατα διεμέρισεν, τοὺς δ' ἐλέφαντας καταπληκτικῶς κεκοσμημένους κατὰ μέτωπον ἐν ἴσοις διαστήμασιν ἔστησεν. « Mais, à peine était-il parvenu à proximité des Indiens que Pôros, apprenant l'approche de l'ennemi, rangeait son armée en bataille. Il répartit la cavalerie aux deux ailes et disposa de distance en distance, sur toute la longueur du front, les éléphants dont la belle ordonnance semait la terreur ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXXVII, 4, trad. P. Goukowsky.

<sup>295</sup> Μετὰ δὲ ταῦτα τῶν ἐλεφάντων ταῖς τε τῶν σωματῶν ὑπεροχαῖς καὶ ταῖς ἀλκαῖς δεόντως χρωμένων οἱ μὲν ὑπὸ τῶν θηρίων συμπατούμενοι μετὰ τῶν ὄπλων θραυομένων τῶν ὀστέων ἀπώλλυντο, οἱ δὲ ταῖς προνομαῖς περιλαμβανόμενοι καὶ πρὸς ὕψος ἐξαρθέντες πάλιν πρὸς τὴν γῆν ἐράττοντο καὶ δεινοῖς θανάτοις περιέπιπτον, πολλοὶ δὲ τοῖς ὀδοῦσι συγκεντούμενοι καὶ δι' ὄλων τῶν σωματῶν τιτρωσκόμενοι παραχρήμα τοῦ ζῆν ἐστερίσκοντο. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXXVIII, 1, trad. P. Goukowsky.

<sup>296</sup> Voir note 56.

<sup>297</sup> Πῶρος δὲ μεγάλα ἔργα ἐν τῇ μάχῃ ἀποδειξάμενος μὴ ὅτι στρατηγοῦ, ἀλλὰ καὶ στρατιώτου γενναίου, ὡς τῶν τε ἵππεων τὸν φόνον κατεῖδε καὶ τῶν ἐλεφάντων τοὺς μὲν αὐτοῦ πεπτωκότας, τοὺς δὲ ἐρήμους τῶν ἡγεμόνων λυπηροὺς πλανωμένους, τῶν δὲ πεζῶν αὐτῶ οἱ πλείους ἀπολώλεσαν, οὐχ ἥπερ Δαρεῖος ὁ μέγας βασιλεὺς ἐξάρχων τοῖς ἀμφ' αὐτὸν τῆς φυγῆς ἀπεχώρει, ἀλλὰ ἔστε γὰρ ὑπέμενέ τι τῶν Ἰνδῶν ἐν τῇ μάχῃ ξυνεσθηκός, ἐς τοσόνδε ἀγωνισάμενος. « Après avoir accompli des prouesses au combat, non seulement comme général mais comme soldat d'élite, Porus, ayant vu sa cavalerie massacrée, ses éléphants, les uns tombés sur le champ de bataille, les autres privés de cornac et errant misérablement, son infanterie en grande partie anéantie, Porus, dis-je, ne s'enfuit pas, en donnant le signal de la fuite à ses propres troupes, comme le Grand Roi Darius ». Arrien, *Anabase*, livre V, XVIII, 4, trad. P. Savinel.

glissa le long de son éléphant. Croyant qu'il s'agissait d'une démarche volontaire du roi, le conducteur de l'éléphant le fit s'agenouiller, et tous les autres imitèrent l'animal du roi, par habitude. C'est ainsi que s'est conclue la bataille, selon notre auteur, avec les éléphants s'agenouillant face à Alexandre<sup>298</sup>. Il est important de garder à l'esprit l'aspect romancé de cet événement, mais ce qui nous intéresse ici, c'est avant tout ce qui transparait de cette anecdote, à savoir un comportement à rapprocher de celui d'Alexandre lui-même. Pôros, que ses blessures n'ont pas achevé, finit donc par rencontrer le roi macédonien. Cela donne lieu à un épisode célèbre dans la geste alexandrine : celui où le vaincu dit au vainqueur qu'il souhaite être traité en roi. Le conquérant reste admiratif de la force mentale de son adversaire, qui était convaincu d'être le plus fort. Voici l'échange entre les deux rois, tel que nous le trouvons chez Quinte-Curce :

Dès que le roi le vit ouvrir les yeux, il fut ému de pitié, non de haine : « Quelle folie, malheureux ! lui dit-il, t'a poussé, toi qui connaissais de réputation mes exploits, à risquer le hasard de la guerre, quand Taxile t'offrait un exemple immédiat de ma clémence envers qui se soumet ? » Mais l'autre : « À ta question, dit-il, je répondrai avec la franchise que ton interrogation m'a permise. J'estimais que personne n'était plus fort que moi : car je ne connaissais que mes forces, et n'avais pas encore l'expérience des tiennes ; tu es le plus fort : c'est la leçon des événements. Mais même maintenant je ne suis pas à plaindre, étant le second après toi. » Interrogé encore sur ce qu'il pensait que le vainqueur devait décider, « ce que te conseille, dit-il, cette journée, qui t'a montré l'instabilité du bonheur »<sup>299</sup>.

---

<sup>298</sup> *Ergo undique et in pedites et in ipsum Porum tela congesta sunt, quis tandem grauatus labi ex belua coepit. Indus, qui elephantum regebat, descendere eum ratus more solito elephantum procumbere iussit in genua: qui ut se submitit, ceteri quoque — ita enim instituti erant — demisere corpora in terram. Ea res et Porum et ceteros uictoribus tradidit.* « De tous côtés, les projectiles plurent donc sur les fantassins et sur Porus lui-même; finalement Porus, écrasé sous les traits, glissa du haut de son éléphant. L'Indien qui conduisait l'animal crut qu'il descendait et, selon l'habitude, fit agenouiller l'éléphant; dès que celui-ci se fut baissé, les autres, dressés à cela, l'imitèrent et s'abaissèrent au niveau du sol. Cet incident livra aux vainqueurs Porus et tous les autres ». Quinte-Curce, livre VIII, XIV, 38-39,

<sup>299</sup> *Quem rex ut uidit adleuantem oculos, non odio, sed miseratione commotus: « Quae, malum ! » inquit, « amentia te coegit rerum mearum cognita fama belli fortunam experiri, cum Taxilis esset in deditos clementiae meae tam propinquum tibi exemplum? » At ille: « Quoniam », inquit, « percontaris, respondebo ea libertate, quam interrogando fecisti: neminem me fortiolem esse censebam. Meas enim noueram uires, nondum expertus tuas: fortiolem esse te belli docuit euentus. Sed ne sic quidem parum felix sum, secundus tibi ». Rursus interrogatus, quid ipse uictorem statuere debere censeret: « Quod hic », inquit, « dies tibi suadet ». Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, XIV, 41-43, trad. H. Bardon.*



Cette mentalité, c'est celle qu'Alexandre a toujours montrée : partir du principe qu'il est le plus fort, et ne jamais en douter. Pôros ayant été vaincu, il admet donc qu'il y a plus puissant, en la personne de l'homme qui l'a défait, mais c'est le seul qui reconnaissait au-dessus de lui. C'est au sein de l'œuvre de Quinte-Curce que l'on trouve une analyse du comportement d'Alexandre. Pour notre auteur, tout au long de sa vie, Alexandre eut toujours l'esprit clair lorsqu'il s'agissait d'admirer la valeur de ses adversaires, au détriment parfois de celle de ses propres compagnons :

À vrai dire, dans le tempérament d'Alexandre, il n'y eut rien de plus ferme ni de plus stable que l'admiration pour la valeur et la gloire véritables ; néanmoins il jugeait du mérite avec plus de netteté chez un ennemi que chez un concitoyen. Car il croyait que les siens pouvaient nuire à sa grandeur, qui, elle, rayonnerait d'autant plus qu'il aurait triomphé d'ennemis plus grands<sup>300</sup>.

Attribuer à son adversaire des qualités proches des siennes est un moyen d'hausser encore plus sa propre gloire car après tout, n'est-il pas plus valeureux de triompher d'un adversaire réputé comme étant le plus fort ?

Alexandre accorde son respect et son admiration à ceux qui ont su s'en montrer digne. Plusieurs fois, nous avons l'exemple de moments où, après une bataille, le roi honore ceux dont il a reconnu la valeur. Ainsi, voici ce que l'on peut trouver chez Diodore de Sicile : « Cette année-là, après la victoire d'Issos, Alexandre ensevelit les morts, y compris les soldats ennemis dont on avait admiré la valeureuse conduite<sup>301</sup> ». Nous avons déjà abordé la façon dont le Grand Roi meurt<sup>302</sup>, aussi nous allons nous intéresser à la réaction du Macédonien face à la fin de son ennemi, en 330 av. J.-C. Après la victoire macédonienne à Gaugamelès<sup>303</sup>, nos auteurs racontent comment le roi, après avoir réorganisé ses troupes et s'être emparé des biens de Darius, continue à poursuivre le Grand Roi. En effet, la cavale de Darius l'emmène aux abords de la Médie, mais

---

<sup>300</sup> *Nec sane quicquam ingenium eius solidius aut constantius habuit quam admirationem uerae laudis et gloriae : simplicius tamen famam aestimabat in hoste quam in ciue. Quippe a suis credebatur magnitudinem suam destrui posse, eandem clariorem fore, quo maiores fuissent, quos ipse uicisset.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre XVIII, XIV, 46, trad. H. Bardon.

<sup>301</sup> Ἐπὶ δὲ τούτων Ἀλέξανδρος μετὰ τὴν ἐν Ἰσσοῦ νίκην τοὺς μὲν τελευτήσαντας ἔθαψεν, ἐν οἷς καὶ τῶν πολεμίων τοὺς ἐν ταῖς ἀνδραγαθίαις θαυμασθέντας. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XL, 1, trad. P. Goukowsky.

<sup>302</sup> Voir la sous-partie « De la conquête de Philippe à celle d'Alexandre ».

<sup>303</sup> Voir note 44.

trahi par les siens, Darius meurt dans la solitude et la poussière, bien loin de ce qui était attendu pour un homme de son importance. Alexandre, plutôt que de se réjouir de la fin de son ennemi, en déplore les circonstances. Il y avait pour le conquérant la certitude que tant que Darius vivrait, il ne pourrait pas revendiquer pleinement le trône de l'Asie car il y aurait toujours un homme pour s'opposer à lui. D'autant plus que selon Arrien, Bessos – l'homme qui avait trahi Darius et qui s'était auto-proclamé roi de l'Asie<sup>304</sup> – fait savoir que si Alexandre se stoppait dans sa course-poursuite, lui et ses alliés monteraient une grande armée pour s'opposer à lui. À l'inverse, s'il continuait à avancer vers eux, ils lui livreraient Darius, moyennant avantage. Le conquérant poursuit donc les fuyards à bride abattue. Cette course-poursuite est en elle-même un épisode qui montre la ténacité d'Alexandre ainsi que les conséquences de sa victoire :

Alexandre allait si vite qu'à peine trois mille cavaliers étaient à sa suite, mais ceux qui le suivaient avec plus de lenteur ramassaient les fuyards par régiments entiers. Le croira-t-on ? il y avait plus de captifs que de gens pour les capturer : la fortune leur avait, dans leur effroi, si complètement enlevé leurs facultés qu'ils ne distinguaient ni la faiblesse numérique des ennemis, ni leur masse à eux<sup>305</sup>.

Cet extrait, tiré de Quinte-Curce, met en exergue le caractère fantastique la scène : les assaillis ne sont même plus capable de se rendre compte qu'ils pourraient vaincre leur assaillant. Et au milieu de ce spectacle, il y a Alexandre, galopant plus vite que n'importe qui, à la tête de sa cavalerie. L'empressement qu'il met à rejoindre Darius pose la question de ce qui le motivait à le vouloir vivant. Pour O. Battistini, la mort de Darius de la main de Bessus enlève à Alexandre la responsabilité de décider s'il fallait ou non garder le dernier roi de la dynastie achéménide vivant<sup>306</sup>. S'il l'avait tué de sa main, il aurait eu les honneurs qui reviennent à celui qui vainc, comme nous le trouvons chez Quinte-Curce durant la bataille d'Issos : « il

---

<sup>304</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXIV ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, XV ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLII, 5 ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre*, livre V, XIII.

Selon Arrien, Nabarzanès et Barsaentès sont également impliqué dans le complot visant Darius. Voir Arrien, livre III, XI.

<sup>305</sup> *Festinantem Alexandrum uix III milia equitum persecuta sunt. At in eos, qui lentius sequebantur, incidebant uniuersa fugientium agmina. Uix credibile dictu, plures captiui quam, qui caperent, erant : adeo omnem sensum territis fortuna penitus excusserat, ut nec hostium paucitatem nec multitudinem suam satis cernerent.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre V, XIII, 21-22, trad. H. Bardou.

<sup>306</sup> Battistini, 2018, p. 201.

recherchait, en tuant le roi, la gloire des dépouilles opimes<sup>307</sup> ». Mais le Grand Roi et sa famille étaient aimés des Perses, et Alexandre aurait eu à affronter des soulèvements, des objections massives face à sa prise de pouvoir. N'étant donc pas la main qui a abattu l'ancien souverain, le nouveau roi d'Asie, en se montrant sincèrement touché par la disparition de Darius et en lui offrant une sépulture digne de son rang, apaise donc ceux qui auraient pu vouloir remettre en cause son autorité. Chez Justin, la mort de Darius est une mise en scène de la légitimation du pouvoir d'Alexandre, où le mourant se fait l'éternel débiteur du Macédonien :

Il ordonne que l'on porte à Alexandre le message suivant : sans avoir jamais pu lui rendre le moindre service, il mourait débiteur envers lui d'immenses services : car il avait eu plus de chance dans sa relation avec un ennemi qui, à l'égard de sa mère et de ses enfants, avait adopté une attitude royale et non point hostile, qu'avec les parents et les proches que le sort lui avait donnés ; le fait est que le même ennemi avait laissé la vie à sa mère et à ses enfants, alors que ses parents, auxquels il avait donné la vie et des royaumes, la lui avaient ravie<sup>308</sup>.

Puis, Alexandre reçoit donc l'Asie de la main même de Darius. Il demande également à son nouveau successeur de venger sa mort, pour sa propre dignité mais également pour que de tels scélérats ne restent pas impunis, ce qu'il fera. On trouve notamment chez Plutarque la description des supplices qu'il inflige aux traîtres<sup>309</sup>. Mais pour N. Hammond, au contraire, Alexandre aurait eu l'objectif de garder Darius vivant. En le soumettant à sous son autorité de Roi d'Asie, il se serait bien plus facilement concilié les Perses et les nobles<sup>310</sup>. Alexandre montre donc un sens aigu de la justice, et surtout, il sait apprécier la valeur d'un ennemi.

---

<sup>307</sup> *Opimum decus caeso rege expetens*. Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre III, XI, 7, trad. H. Bardon.

<sup>308</sup> *Se nullis in eum meritorum officiis maximorum illi debitorem mori, quod in matre liberisque suis regium eius, non hostilem animum expertus felicius hostem quam cognatos propinquosque sortitus sit ; quippe matri et liberis suis ab eodem hoste uitam datam, sibi a cognatis ereptam, quibus et uitam et regna dederit*. Justin, *Abrégé des historiques philippiques*, livre XI, XV, 7-8, trad. B. Mineo.

<sup>309</sup> Καὶ Βῆσσον μὲν ὕστερον εὐρῶν διεσφενδόνησεν, ὀρθίων δένδρων εἰς ταὐτὸ καμφθέντων ἑκατέρῳ μέρος προσαρτήσας τοῦ σώματος, εἶτα μεθεὶς ἑκάτερον, ὡς ὄρμητο ῥύμη φερόμενον, τὸ προσῆκον αὐτῷ μέρος νεύμασθαι. « Lorsque, plus tard, il eut trouvé Bessos, il le fit écarteler: on courba vers le même point deux arbres droits, et l'on attachait à chacun d'eux une partie du corps de Bessos, et, quand ces arbres furent relâchés, chacun d'eux, en se redressant avec vigueur, emporta la partie qui lui était liée ». Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLIII, 6, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>310</sup> Hammond, 1997, p. 143.

Mais malgré cette confiance en lui qui semble inébranlable, certains auteurs font d'Alexandre un homme avec du recul sur lui-même et sur ses actions, capable d'admettre ses erreurs et désireux de se repentir. Arrien nous fait part du regret d'Alexandre lorsqu'il revient à Persépolis, en 325-324 av. J.-C. :

Il se dirige alors vers le palais royal perse, auquel il avait antérieurement mis le feu, ce dont, lorsque je l'ai mentionné, je ne l'avais pas félicité ; mais, en revenant sur les lieux, Alexandre non plus n'était pas fier de ce qu'il avait fait<sup>311</sup>.

En effet, en 330 av. J.-C., alors qu'il arrive dans la cité, Alexandre fini par l'incendier au cours d'une beuverie. Quand, plus tard, il doit faire face aux conséquences de ses actes, Alexandre déplore ses excès d'antan.

Un autre événement met en avant la générosité du conquérant. En 326 av. J.-C., Alexandre rencontre un roi indien du nom d'Omphis. Ce dernier décide de céder son royaume au Macédonien quand celui-ci arrive. Pour ce faire, il offre à Alexandre une multitude de cadeaux. Le geste enchante Alexandre, qui lui rend ses cadeaux, et lui en fait d'encore plus beaux<sup>312</sup>. L'auteur précise que cela ne plaît pas aux amis du roi, et l'un d'eux se permet une remarque. Voici ce que nous dit Quinte-Curce :

L'un d'eux, Méléagre, à un repas où il avait bu un peu trop, dit qu'il complimentait Alexandre d'avoir du moins trouvé dans l'Inde un homme qui valût mille talents. N'oubliant pas son vif chagrin d'avoir tué Cleitos pour son intempérance en paroles, Alexandre maîtrisa sa colère ; néanmoins il déclara que les envieux étaient, avant tout, leurs propres bourreaux<sup>313</sup>.

C'est la seule et unique fois où Cleitos est mentionné dans l'œuvre de Quinte-Curce depuis sa mort, avec l'idée d'un Alexandre chagriné par son acte. C'est là une vision humaine du roi, qui admet avoir été faillible, et surtout, qui apprend de ses erreurs. Il sait désormais retenir sa

---

<sup>311</sup> Ἦνθεν δὲ ἐς τὰ βασιλεία ἦει τὰ Περσῶν, ἃ δὴ πρόσθεν κατέφλεξεν αὐτός, ὡς μοι λέλεκται, ὅτε οὐκ ἴ ἐπήνουν τὸ ἔργον: ἀλλ' οὐδ' αὐτὸς Ἀλέξανδρος ἐπανελθὼν ἐπήνει. Arrien, *Anabase*, livre VI, XXX, 1, trad. P. Savinel.

<sup>312</sup> Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, XII, 5-18.

<sup>313</sup> *E quibus Meleager super cenam largiore uino usus gratulari se Alexandro dixit, quod saltem in India repperisset dignum talentis M. Rex haud oblitus, quam aegre tulisset, quod Clitum ob linguae temeritatem occidisset, iram quidem tenuit, sed dixit inuidos homines nihil aliud quam ipsorum esse tormenta. Ibid.*, 17-18, trad. H. Bardon.

colère quand l'un des siens l'offense par mesquinerie, car il en connaît désormais les conséquences.

Pour finir, nous allons nous attarder quelques instants sur la fin de l'*Anabase* d'Arrien, où l'auteur prend le temps de donner son avis sur Alexandre et sur ce qu'il a accompli au cours de sa vie. À la toute fin de son *Anabase*, l'auteur explique qu'Alexandre, plus que tout autre, a souffert du rayonnement de ses actes<sup>314</sup>. Selon lui, aucun homme n'est légitime à blâmer Alexandre, car aucun n'a accompli ne serait-ce qu'une infime partie des exploits du Macédonien<sup>315</sup>. L'historien, qui vit sous le règne d'Hadrien, n'a, à aucun moment, caché l'admiration qu'il éprouvait pour le Macédonien. Sur cette vision excessivement positive du conquérant, nous pouvons citer l'épisode de la mort de Cleitos, où Alexandre tue l'un de ses plus proches Compagnons sous l'effet de la boisson et de la colère :

Eh bien moi, je blâme grandement Cleitos d'avoir outragé son propre souverain. Et j'ai pitié de la détresse d'Alexandre, qui, en cette circonstance, s'est montré incapable de maîtriser deux vices, auxquels il n'est pas convenable qu'un homme sage succombe, pas plus à l'un qu'à l'autre, à savoir la colère et l'ivrognerie. En revanche, pour ce qui suit, je loue Alexandre d'avoir sur-le-champ reconnu qu'il avait accompli un acte monstrueux<sup>316</sup>.

Pour Arrien, la repentance de l'acte a plus d'importance que l'acte en lui-même. Il dresse d'Alexandre un portrait dont il choisit soigneusement les éléments. M. Leuzy explique qu'Arrien compose son propre Alexandre, tout en exposant précisément les sources qu'il utilise à cet escient, pour pouvoir donner son avis. De fait, en agissant ainsi, il ne tente pas d'apparaître comme un historien qui ne s'accorderait que sur des sources univoques. Au contraire, il décide quelles traditions servent le mieux la vision qu'il a, à titre personnel, du conquérant. Il y a donc un parti pris clairement revendiqué, qui cherche à faire d'Alexandre un homme pieux, « construit en opposition au roi barbare topique Xerxès<sup>317</sup> ». Arrien représente une importante

---

<sup>314</sup> Arrien, *Anabase*, livre VII, XXX, 2.

<sup>315</sup> Arrien, *Anabase*, livre VII, XXIX-XXX.

<sup>316</sup> Καὶ ἐγὼ Κλεῖτον μὲν τῆς ὕβρεως τῆς ἐς τὸν βασιλέα τὸν αὐτοῦ μεγαλωστὶ μέμφομαι: Ἀλέξανδρον δὲ τῆς συμφορᾶς οἰκτεῖρω, ὅτι δυοῖν κακοῖν ἐν τῷ τότε ἠττημένον ἐπέδειξεν αὐτόν, ὑφ' ὧν δὴ καὶ τοῦ ἐτέρου οὐκ ἐπέοικεν ἄνδρα σωφρονοῦντα ἐζητᾶσθαι, ὀργῆς τε καὶ παροινίας. ἀλλὰ τὰ ἐπὶ τοῖσδε αὐτῷ ἐπαινῶ Ἀλεξάνδρου, ὅτι παραυτίκα ἔγνω σθένος ἔργον ἐργασάμενος. Arrien, *Anabase*, livre IV, IX, 1-2, trad. P. Savinel.

<sup>317</sup> M. Leuzy, 2020, p. 13.

source d'informations sur Alexandre, mais il convient de rester prudent sur le degré de fiabilité et de véracité des événements qu'il raconte.

Également, la position d'Arrien sur la divinisation d'Alexandre montre bien que pour l'historien, le Macédonien n'y a lui-même jamais cru. Regardons la fin de l'*Anabase* :

Quant au fait qu'Alexandre a fait remonter sa naissance à un dieu, cela ne me paraît pas une faute grave de sa part, si même il ne s'agissait pas tout simplement d'un moyen ingénieux pour obtenir la vénération de ses sujets<sup>318</sup>.

L'emploi de εἰ avec l'imparfait montre qu'il s'agit d'un irréel du présent. Cela donne l'impression qu'Arrien tente de dédouaner le roi, qu'il souhaite montrer qu'il ne s'agit là que d'une habile manœuvre politique, et non pas l'expression de l'hybris d'Alexandre, d'autant que l'on retrouve chez Plutarque, dans la *Vie d'Alexandre*, un avis similaire :

En tout cas, il ressort clairement de ce que je viens de dire qu'Alexandre pour sa part n'était ni ému ni aveuglé par sa prétendue divinité, mais que cette croyance était pour lui un instrument de domination<sup>319</sup>.

Ainsi, pour nos deux auteurs, tout cela n'est qu'un stratagème audacieux et astucieux d'Alexandre pour se faire intégrer parmi les peuples qu'il venait de conquérir.

L'ethos d'Alexandre oscille constamment entre deux opposés. D'un côté, certains auteurs critiquent sévèrement les actions du Macédonien, l'accusant de s'être adonné à la débauche et de ne plus représenter les valeurs grecques. De l'autre côté, Alexandre est dépeint comme un personnage empli de bienveillance, d'affabilité et de vertu. C'est cette seconde approche que l'on retrouve majoritairement chez Arrien et Plutarque. Les grands épisodes autour desquels l'on a construit cette image positive sont révélateur de la manière dont Alexandre était vu par les auteurs. Plutarque, qui retrace à travers diverses anecdotes la vie des personnages illustres, tente donc de faire d'Alexandre un prince vertueux, digne d'admiration. Arrien, quant à lui, rédige la biographie d'un homme dont il ne cache pas l'admiration. De fait, les passages où

---

<sup>318</sup> Ὅτι δὲ ἐς θεὸν τὴν γένεσιν τὴν αὐτοῦ ἀνέφερον, οὐδὲ τοῦτο ἐμοὶ δοκεῖ μέγα εἶναι αὐτῷ τὸ πλημμέλημα, εἰ μὴ καὶ σοφισμα ἦν τυχὸν ἐς τοὺς ὑπηκόους τοῦ σεμνοῦ ἕνεκα. Arrien, *Anabase* livre VII, 29, 3, trad. P. Savinel.

<sup>319</sup> Ὁ δ' οὖν Ἀλέξανδρος καὶ ἀπὸ τῶν εἰρημένων δηλὸς ἐστὶν αὐτὸς οὐδὲν πεπονηθὼς οὐδὲ τετυφωμένος, ἀλλὰ τοὺς ἄλλους καταδουλούμενος τῇ δόξῃ τῆς θεϊότητος. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 29, 6, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

l'auteur donne son avis sont toujours associés à une revalorisation du conquérant. Bien qu'il ne soit pas toujours d'accord avec toutes ses actions, Arrien finit toujours par les justifier afin que rien ne puisse ternir la vision d'Alexandre qu'il avait. Nous avons donc l'image d'Alexandre telle qu'elle pouvait être vue par certaines élites cultivés du monde romain.

L'héroïsme d'Alexandre est perceptible à travers les moments de magnanimité, de générosité et de prévenance que nous ont transmis les écrits portant sur le souverain. Si certains épisodes, tel que la scène avec Philippe d'Acarnanie ou encore dans ses relations avec les femmes, font du conquérant un homme à la morale admirable, celui-ci fonde également sa propre légende à travers diverses figures historiques et mythologiques bien connues. Achille, notamment, devient un alter-ego du roi. Suscitant tantôt l'admiration des siens, et tantôt leur inquiétude, Alexandre montre toutes les qualités et caractéristiques que l'on attribue à un héros homérique. Même des auteurs comme Diodore de Sicile, qui n'a que peu donné son avis sur Alexandre, ou Quinte-Curce qui ne cache pas sa désapprobation à de nombreux moments de la vie du roi, finissent par reconnaître au Macédonien quelques actions formidables, dignes de louanges.

## II. 2. La légende d'Alexandre

« Car, d'après moi, il n'y avait à cette époque aucune race humaine, aucune cité, aucun individu isolé, auquel ne fut parvenu le nom d'Alexandre<sup>320</sup> ». Ce que décrit là Arrien, c'est la concrétisation des aspirations d'Alexandre : obtenir une gloire infinie. En effet, le roi des Macédoniens ne cache pas vouloir dépasser les dieux et héros qui ont bercé son éducation et sa naissance. Pour ce qui est des premiers temps de la vie d'Alexandre, nous fonderons notre étude sur la *Vie d'Alexandre* de Plutarque, notre auteur le plus prolifique à ce sujet. Plutarque commence son récit en confirmant les ancêtres héroïques du Macédonien :

Alexandre, du côté paternel, descendait d'Héraclès par Caranos, et, du côté maternel, d'Eaque par Néoptolème : c'est là un fait parfaitement admis<sup>321</sup>.

Les deux figures évoquées par Plutarque, Héraclès et Achille, père de Néoptolème, sont des piliers de l'existence d'Alexandre, sur lesquels nous reviendrons. Le Macédonien dispose donc d'une légitimité toute divine, à laquelle se rajoute son lien avec Dionysos. Olympias, la mère d'Alexandre, aurait entretenu une relation particulière avec le culte dionysiaque, alimentant ainsi la réputation sulfureuse qui était la sienne<sup>322</sup>. Toute ces raisons aboutissent à tisser une relation particulière entre Alexandre et le divin, et cela avant même sa naissance. En effet, lors du moment précédant la nuit de noces de Philippe et d'Olympias, Plutarque nous raconte que la jeune femme eût cru que son ventre a été frappé par la foudre et que s'en était suivi un feu

---

<sup>320</sup> Ὡς ἔγωγε δοκῶ ὅτι οὔτε τι ἔθνος ἀνθρώπων οὔτε τις πόλις ἐν τῷ τότε ἦν οὔτε τις εἷς ἄνθρωπος εἰς ὃν οὐ πεφοιτῆται τὸ Ἀλεξάνδρου ὄνομα. Arrien, *Anabase*, livre VII, XXX, 2, trad. P. Savinel.

<sup>321</sup> Ἀλέξανδρος ὅτι τῷ γένει πρὸς πατρὸς μὲν ἦν Ἡρακλείδης ἀπὸ Καρανοῦ, πρὸς δὲ μητρὸς Αἰακίδης ἀπὸ Νεοπτολέμου, τῶν πάνυ πεπιστευμένων ἐστὶ. *Ibid*, II, 1.

<sup>322</sup> Ἡ δὲ Ὀλυμπιάς μᾶλλον ἐτέρων ζηλώσασα τὰς κατοχὰς καὶ τοὺς ἐνθουσιασμοὺς ἐξάγουσα βαρβαρικώτερον ὄφεις μεγάλους χειροήθεις ἐφείλκετο τοῖς θιάσοις, οἱ πολλάκις ἐκ τοῦ κιττοῦ καὶ τῶν μυστικῶν λίκνων παραναδύμενοι καὶ περιελιττόμενοι τοῖς θύρσοις τῶν γυναικῶν καὶ τοῖς στεφάνοις ἐξέπληττον τοὺς ἄνδρας. « Olympias elle-même, étant plus ardente que d'autres à rechercher l'extase et se laissant emporter de façon plus barbare aux délires inspirés, traînait avec elle dans les cérémonies bachiques de grands serpents apprivoisés qui se glissaient souvent hors du lierre et des vans mystiques pour s'enrouler autour des thyrses et couronnes des femmes, ce qui terrifiait les hommes ». *Ibid*, II, 9.



qui se dissipa de lui-même<sup>323</sup>. Peu de temps après, Aristandros<sup>324</sup>, interrogé par Philippe qui avait eu un songe où il apposait sur le ventre de sa femme un sceau semblable à un lion, expliqua au roi ce qui allait se passer :

Seul Aristandros de Telmessos dit que la femme était enceinte, puisqu'on ne scelle point ce qui est vide, et qu'elle l'était d'un enfant au grand courage et à la nature de lion<sup>325</sup>.

L'enfant à naître, donc, sera un guerrier intrépide, indomptable. Mais, ce n'est pas le seul présage qui accompagne la grossesse d'Olympias puisque son accouchement fut la cause d'un grand émoi en Grèce et en Asie. On dit que le temple d'Artémis à Éphèse brûla quand naquit Alexandre. Plutarque met alors en avant deux éléments successifs. Tout d'abord, Artémis<sup>326</sup> n'éteignit pas l'incendie de son temple puisqu'elle mettait au monde Alexandre<sup>327</sup>. Puis, l'auteur nous décrit la réaction des mages, alors à Éphèse :

Tous les mages qui se trouvaient en séjour à Éphèse, voyant dans la destruction du temple le présage d'un autre malheur, couraient ça et là en se frappant le visage et en criant que ce jour avait engendré un fléau et une calamité de grande importance pour l'Asie<sup>328</sup>.

Ce n'est plus seulement un enfant : « au grand courage et à la nature de lion <sup>329</sup> ». À travers cette anecdote, Plutarque nous présente l'homme qui, vingt ans plus tard, réduit à néant la

---

<sup>323</sup> *Ibid*, II, 3.

<sup>324</sup> Aristandros est un devin originaire de Lycie. Ayant d'abord servi Philippe, il accompagne Alexandre dans sa conquête. Pour plus de précision, nous vous renvoyons à l'article « *Aristandros de Telmessos* », Battistini et Charvet, 2004, p. 551-552.

<sup>325</sup> Ἀρίστανδρος ὁ Τελμησσεὺς κύειν ἔφη τὴν ἄνθρωπον, οὐθὲν γὰρ ἀποσφραγίζεσθαι τῶν κενῶν, καὶ κύειν παῖδα θυμοειδῆ καὶ λεοντώδη τὴν φύσιν. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, II, 5, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>326</sup> Artémis, dans l'Antiquité grecque, est vue comme la déesse protectrice des accouchements. A ce titre, il est logique qu'elle quitte son temple pour aider une naissance, mais cela reste tout de même extraordinaire car il s'agit d'un homme, et non pas d'un dieu. De plus, cela entraîne la destruction de son propre temple. Pour plus d'information, voir Morizot, 2010, p. 464.

<sup>327</sup> Εἰκότως γὰρ ἔφη καταφλεχθῆναι τὸν νεὸν τῆς Ἀρτέμιδος ἀσχιολομένης περὶ τὴν Ἀλεξάνδρου μαίωσιν. « Il n'est pas étonnant, dit-il [Hégésias de Magnésie] que le temple ait été entièrement brûlé, Artémis étant alors occupée à mettre au monde Alexandre ». *Ibid*, III, 6.

<sup>328</sup> Ὅσοι δὲ τῶν μάγων ἐν Ἐφέσῳ διατρίβοντες ἔτυχον, τὸ περὶ τὸν νεὸν πάθος ἠγοῦμενοι πάθους ἐτέρου σημεῖον εἶναι, διέθεον τὰ πρόσωπα τυπόμενοι καὶ βοῶντες ἅτην ἅμα καὶ συμφορὰν μεγάλην τῇ Ἀσίᾳ τὴν ἡμέραν ἐκείνην τετοκένα. *Ibid*, III, 7.

<sup>329</sup> Παῖδα θυμοειδῆ καὶ λεοντώδη τὴν φύσιν. *Ibid*, II, 5.

dynastie perse et s'empare de l'Asie. Un dernier présage, portant sur les victoires de Philippe, clôt le portrait du héros en devenir. En effet, celui-ci apprend simultanément la défaite des Illyriens, la victoire de l'un de ses chevaux de courses à Olympie et la naissance de son fils :

Tout cela lui causa naturellement beaucoup de joie, et son exaltation fut encore augmentée par les devins, selon qui l'enfant dont la naissance coïncidait avec trois victoires serait invincible<sup>330</sup>.

Nous sommes alors en 356 av. J.-C. C'est la première fois dans le texte de Plutarque, que l'on désigne Alexandre comme ἀνίκητος. Il est donc fort et courageux, béni des dieux et invincible. Tout semble désormais indiquer que l'enfant est promis à une destinée hors du commun. Les diverses descriptions faites par Plutarque mettent toutes en valeur la beauté, l'intelligence et les vertus du jeune garçon. Dès son plus jeune âge, le prince manifeste une attitude et des préoccupations qui ne sont pas celles d'un enfant, mais d'un homme mesuré :

Dès l'enfance, sa maîtrise de soi se laissait entrevoir dans le fait qu'en dépit de sa fougue et de son violent emportement dans presque toutes ses activités, il était peu sensible aux plaisirs du corps et n'y touchait qu'avec une grande retenue : l'amour de la gloire tenait dans son esprit une gravité et une magnanimité au-dessus de son âge<sup>331</sup>.

L'auteur n'omet toutefois pas de mentionner l'origine du caractère d'Alexandre :

Il en faut sans doute attribuer la cause à son tempérament, qui était très chaud et de nature ignée, car la bonne odeur, selon l'opinion de Théophraste, provient de la coction des liquides sous l'effet de la chaleur<sup>332</sup>.

La force de caractère du jeune homme est indéniable. Un épisode particulier de la jeunesse d'Alexandre illustre bien le type de prince qu'il a été, un parfait mélange d'intelligence et d'arrogance : sa rencontre avec son cheval, Bucéphale. Selon certaines traditions, Bucéphale a accompagné le roi jusqu'en Inde et est mort en le sauvant en 326 av. J.-C. lors de la bataille de

---

<sup>330</sup> Ἐφ' οἷς ἠδόμενον, ὡς εἰκὸς, ἔτι μᾶλλον οἱ μάντις ἐπήραν ἀποφαινόμενοι τὸν παῖδα τρισὶ νίκαις συγγεγεννημένον ἀνίκητον ἔσσεσθαι. *Ibid*, III, 9.

<sup>331</sup> Ἐτι δὲ ὄντος αὐτοῦ παιδὸς ἢ τε σωφροσύνη διεφαίνετο τῷ πρὸς τᾶλλα ῥαγδαῖον ὄντα καὶ φερόμενον σφοδρῶς ἐν ταῖς ἡδοναῖς ταῖς περὶ τὸ σῶμα δυσκίνητον εἶναι καὶ μετὰ πολλῆς πράοτητος ἄπτεσθαι τῶν τοιούτων, ἢ τε φιλοτιμία παρ' ἡλικίαν ἐμβριθὲς εἶχε τὸ φρόνημα καὶ μεγαλόψυχον. *Ibid*, IV, 8.

<sup>332</sup> Αἰτία δὲ ἴσως ἢ τοῦ σώματος κρᾶσις πολυθερμὸς οὔσα καὶ πυρώδης: ἢ γὰρ εὐωδία γίνεται πέψει τῶν ὑγρῶν ὑπὸ θερμότητος. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, IV, 4, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

l'Hydaspe<sup>333</sup>. Alors qu'on proposait le cheval à vendre à Philippe, ce dernier estime ne rien pouvoir tirer de l'animal — ἄγριον καὶ ἀκόλαστον<sup>334</sup> — et décide de le renvoyer. Voici ce qu'Alexandre aurait alors décrété :

Quel cheval ils perdent, parce que, faute d'habileté et de courage, ils ne savent pas en tirer parti<sup>335</sup>!

Cette remarque irrite les adultes présents, en particulier Philippe, qui défie son fils de dompter la bête. Alexandre accepte le défi, ajoutant, sous les rires des autres, qu'il paiera pour l'animal s'il échoue. La suite du récit raconte comment Alexandre calma Bucéphale en le mettant face au soleil, car il avait compris que l'animal craignait son ombre, et comment il enfourcha l'équidé<sup>336</sup>. Il y a un contraste entre le jeune garçon sûr de lui et de ses capacités, et les adultes prudents et inquiets. Alors qu'Alexandre goûte à la liberté avec son nouvel ami, les hommes présents comprennent ce qui se joue réellement, à savoir la naissance d'un grand roi :

Philippe et son entourage étaient d'abord restés muets d'angoisse ; mais, lorsqu'Alexandre, tournant bride, revint vers eux avec aisance, joyeux et fier, tous l'acclamèrent à grands cris, et son père, dit-on, versa des larmes de joie, puis, quand Alexandre eut mis pied à terre, il le baisa au front et dit : « Mon fils, cherche un royaume à ta taille : la Macédoine est trop petite pour toi »<sup>337</sup>.

C. Chandezon met en avant le fait que cet événement symbolise le début du « processus de conquête » pour le jeune prince. Alexandre et Bucéphale évoluent en parallèle, et si la rencontre des deux pose la première pierre de l'expédition, la mort de son cheval intervient à la fin de la conquête, moment où le roi accepte enfin de faire demi-tour : « *Ces vies parallèles* d'Alexandre et de Bucéphale sont l'un des thèmes qui structurent la perception que l'on avait de l'épopée du

---

<sup>333</sup> Pour les autres versions de la mort de Bucéphale, voir Arrien, *Anabase*, livre V, XIX, 4 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque de Sicile*, livre XVII, XCV, 5 ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, VIII ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXI.

<sup>334</sup> « Sauvage et indomptable ». Plutarque, *Vie d'Alexandre*, VI, 2, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>335</sup> Οἷον ἵππον ἀπολλούουσι δι' ἀπειρίαν καὶ μαλακίαν χρῆσασθαι μὴ δυνάμενοι. *Ibid*, VI, 2.

<sup>336</sup> *Ibid*, VI, 5-8.

<sup>337</sup> Τῶν δὲ περὶ τὸν Φίλιππον ἦν ἀγωνία καὶ σιγὴ τὸ πρῶτον ὡς δὲ κάμψας ἐπέστρεψεν ὀρθῶς σοβαρὸς καὶ γεγηθῶς, οἱ μὲν ἄλλοι πάντες ἠλάλαξαν, ὁ δὲ πατὴρ καὶ δακρυῦσαι τι λέγεται πρὸς τὴν χαρὰν, καὶ καταβάντος αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν φιλήσας, « ὦ παῖ, » φάναι, « ζῆται σεαυτῷ βασιλείαν ἴσην Μακεδονία γὰρ σε οὐ χωρεῖ ». *Ibid*, VI, 8.

conquérant macédonien<sup>338</sup> ». Le cheval d'Alexandre fait partie intégrante de la légende du Macédonien. C'est d'ailleurs après cet épisode que Philippe décide qu'il fallait à son fils : « le plus illustre et le plus savant des philosophes, Aristote<sup>339</sup> ».

Désormais il faut doter le jeune prince d'armes que seule une éducation poussée peut apporter. La παιδεία<sup>340</sup>, l'éducation grecque, se base fréquemment sur les modèles fixés par Homère au sein de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Pour tenter de comprendre ce qui a pu pousser Alexandre à poursuivre frénétiquement ses ambitions, nous allons donc revenir sur l'influence qu'a eu Homère sur l'éducation du Macédonien. O. Battistini explique qu'Homère eut une place primordiale dans la vie du Macédonien, et que par-dessus tout, il aimait l'*Iliade* : « dans laquelle il a trouvé l'art de la parole et, on le verra, la science et l'art du combat, tout ce qui est nécessaire à la formation d'un stratège et d'un roi, l'amour du *kléos*, de la gloire immortelle<sup>341</sup> ». On trouve aussi trace de cette admiration chez Plutarque :

Selon certains historiens, Alexandre dit un jour que pendant son expédition l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne le quittaient pas et lui servaient de viatique : nous le croyons, car nous révérons Homère ; si pourtant on nous dit que l'*Iliade* et l'*Odyssée* l'accompagnaient pour le réconforter de ses fatigues et lui faire passer agréablement ses loisirs<sup>342</sup>.

W. Jaeger explique que les Grecs, et notamment Aristote, continuaient de chercher à s'identifier aux héros homériques<sup>343</sup>. Alexandre, de fait, ne déroge pas à ce principe, au contraire et l'éducation du jeune prince est bercée par les épopées homériques. Il est toutefois important de rappeler que cela n'est pas un cas exceptionnel, loin de là. Tous les jeunes garçons étaient éduqués à travers Homère. La légende d'Alexandre, et Alexandre lui-même, accentue

---

<sup>338</sup> Chandezon, 2010, p. 184.

<sup>339</sup> Μετεπέμψατο τῶν φιλοσόφων τὸν ἐνδοξότατον καὶ λογιώτατον Ἀριστοτέλην. *Ibid*, VII, 2.

<sup>340</sup> Au cours de cette éducation grecque, un élève est invité à apprendre à lire et à écrire en grec, pour composer divers exercices rhétoriques tels que le διήγημα (narration), la χρεία (chrie), l'ἔκφρασις (description), ἠθοποιία (éthopée) ou l'εἰδωλοποιία (idolopée).

<sup>341</sup> Battistini, 2018, p. 51.

<sup>342</sup> Ἀλλὰ τοῖς μὲν γράφουσιν, ὡς Ἀλέξανδρος ἔφη ποτὲ τὴν Ἰλιάδα καὶ τὴν Ὀδύσειαν ἀκολουθεῖν αὐτῷ τῆς στρατείας ἐφόδιον, πιστεύομεν, Ὅμηρον σεμνύνοντες· ἂν δέ τις φῆ τὴν Ἰλιάδα καὶ τὴν Ὀδύσειαν παραμύθια πόνου καὶ διατριβὴν ἔπεσθαι σχολῆς γλυκείας. Plutarque, *Sur la Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, I, 4, 327F, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>343</sup> Jaeger, 1964, p. 38.

ce trait d'éducation afin de légitimer l'identification du roi comme un héros homérique. Prenons un extrait de Plutarque à propos de Lysimaque, l'un des précepteurs du jeune garçon :

Il n'avait aucune distinction, mais, parce qu'il se donnait à lui-même le nom de Phoenix, à Alexandre celui d'Achille et à Philippe celui de Pélée, il était en faveur et occupait la seconde place<sup>344</sup>.

L'identification d'Alexandre à Achille fait partie des *topoi* lorsque l'on aborde la vie du Macédonien. Tout d'abord encouragé par Lysimaque, Aristote n'est pas en reste lorsqu'il reprend en charge l'éducation du prince. Sur la demande de Philippe, le philosophe arrive à Pella en 343 av. J.-C. O. Battistini rappelle qu'à cette époque, Aristote n'est pas le grand philosophe qu'il est appelé à devenir. Il s'agirait plutôt d'un accord politique entre Philippe et Hermias<sup>345</sup>, mais toujours est-il que, comme l'explique M. Pérez-Simon : « le philosophe savant a fait du jeune prince un homme capable de voir le monde et de l'interroger<sup>346</sup> ». Alexandre apprend donc aux côtés de ses amis tout ce qu'un roi doit savoir auprès d'Aristote. La tradition dépeint une forte relation entre les deux hommes, Plutarque écrit :

Au début, il admirait Aristote et, comme il le disait-lui-même, il ne l'aimait pas moins que son père parce que, si l'un lui avait donné la vie, l'autre lui avait appris à bien vivre<sup>347</sup>.

L'apport d'Aristote dans la vie du Macédonien semble donc essentiel, et les deux se rejoignent également sur une passion commune : la lecture d'Homère. Ainsi, comme l'écrit Plutarque :

---

<sup>344</sup> Ἄλλο μὲν οὐδὲν ἔχων ἀστεῖον, ὅτι δ' ἑαυτὸν μὲν ὠνόμαζε Φοῖνικα, τὸν δὲ Ἀλέξανδρον Ἀχιλλέα, Πηλέα δὲ τὸν Φίλιππον, ἠγαπᾶτο καὶ δευτέραν εἶχε χώραν. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, V, 8, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>345</sup> Battistini, 2018, p. 24

Voir note 493.

<sup>346</sup> Pérez-Simon, 2010, p. 1.

<sup>347</sup> Ἀριστοτέλην δὲ θαυμάζων ἐν ἀρχῇ καὶ ἀγαπῶν οὐχ ἤττον, ὡς αὐτὸς ἔλεγε, τοῦ πατρός, ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, VIII, 4, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

Il considérait l'*Illiade* comme un viatique pour la valeur guerrière et l'appelait ainsi ; il emporta la recension qu'Aristote avait faite de ce poème et qu'on appelle l'édition « de la cassette ». Il l'avait toujours sous son oreiller avec son épée<sup>348</sup>.

Si l'*Illiade* est une telle source d'inspiration pour Alexandre, c'est notamment grâce à l'identification du héros homérique par excellence, Achille. Descendant de ce dernier par sa mère comme nous avons déjà pu le voir, des similitudes entre les deux hommes se dessinent tout au long de la conquête macédonienne. Le conquérant, donc, s'attache à des modèles héroïques, qu'il fait intervenir durant son expédition. Nous nous attarderons sur les cas d'Achille et de Dionysos, en nous intéressant aux liens qui se créent entre eux et Alexandre.

Tout d'abord, comme nous avons déjà pu le dire, Achille occupe une place particulière dans la vie du roi des Macédoniens. Nous allons aborder le rapport entre le Péléide et le Macédonien à travers trois événements : la prise de Gaza, son presque-nauffrage dans un fleuve et la mort d'Héphestion.

En 332 av. J.-C, Alexandre se dirige vers Gaza, une cité importante avant d'atteindre l'Égypte. Elle est réputée imprenable à cause de sa position géographique<sup>349</sup>, et voici les motivations qu'Arrien prête à Alexandre :

Mais Alexandre estima que plus il était imprenable, plus il devait être pris, car un tel exploit, contraire à toute prévision, frapperait d'une grande terreur les ennemis, tandis qu'un échec serait déshonorant pour lui, quand on le rapporterait aux Grecs et à Darius<sup>350</sup>.

Nos auteurs décrivent, avec plus ou moins de précision, la difficulté du siège ainsi que les exploits en matière d'ingénierie et de tactique qu'il a nécessités. Quand le roi réussit finalement à prendre la cité, on lui amène Bétis, l'homme qui lui a résisté avec tant de force à Gaza. Quinte-

---

<sup>348</sup> Καὶ τὴν μὲν Ἰλιάδα τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον καὶ νομίζων καὶ ὀνομάζων, ἔλαβε μὲν Ἀριστοτέλους διορθώσαντος ἦν ἐκ τοῦ νάρθηκος καλοῦσιν, εἶχε δὲ αἰεὶ μετὰ τοῦ ἐγχειριδίου κειμένην ὑπὸ τὸ προσκεφάλαιον. *Ibid*, VIII, 2.

<sup>349</sup> Ἀπέχει δὲ ἡ Γάζα τῆς μὲν θαλάσσης εἴκοσι μάλιστα σταδίου, καὶ ἔστι ψαμμώδης καὶ βαθεῖα ἐς αὐτὴν ἡ ἄνοδος καὶ ἡ θάλασσα ἡ κατὰ τὴν πόλιν τεναγώδης πᾶσα. μεγάλη δὲ πόλις ἡ Γάζα ἦν καὶ ἐπὶ χόματος ὑψηλοῦ ὄκτιστο καὶ τεῖχος περιεβέβλητο αὐτῇ ὄχυρόν. « Gaza est à quelque vingt stades de la mer ; ses accès sont constitués d'un sable très épais et la mer, à la hauteur de la ville, est tout envasée. La ville de Gaza était importante, construite sur une butte élevée, et entourée d'un puissant rempart ». Arrien, *Anabase*, livre II, XXVI, 1, trad. P. Savinel.

<sup>350</sup> Ἀλλὰ Ἀλεξάνδρῳ αἰρετέον ἐδόκει εἶναι ὅσῳ ἀπορώτερον: ἐκπλήξειν γὰρ τοὺς πολεμίους τὸ ἔργον τῷ παραλόγῳ ἐπὶ μέγα, καὶ τὸ μὴ ἐλεῖν αἰσχρὸν εἶναι οἱ λεγόμενον ἔς τε τοὺς Ἕλληνας καὶ ἐς Δαρεῖον. *Ibid*, 3.

Curce est le seul à rapporter l'échange entre les deux hommes. Alors qu'Alexandre a devant lui un ennemi à sa mesure, dont il aurait pu admirer la bravoure, sa blessure et les difficultés qu'il a rencontrées le transforment en un homme vaniteux et cruel. Bétis ne répond pas aux provocations du jeune roi, ce qui n'a pour effet que d'irriter davantage le Macédonien :

Puis sa colère se tourna en rage ; dès ce temps-là, sa fortune nouvelle adoptait des mœurs étrangères. On traversa avec des courroies les talons de Bétis qui respirait encore, on l'attacha à un char, et des chevaux le traînèrent autour de la ville ; le roi, en punissant ainsi un ennemi, se faisait gloire d'avoir imité Achille dont il descendait<sup>351</sup>.

Il y a là une volonté de la part d'Alexandre de tracer un parallèle entre le siège de Gaza et celui de Troie, que tous connaissent. Ainsi, il fait de ses soldats des héros homériques, dignes de louanges. Quant à lui, il se désigne encore une fois comme un nouvel Achille. Mais, il y a une différence entre leurs motivations. En effet, c'est par fierté, presque un caprice, que le Macédonien torture le gouverneur de Gaza, tandis que pour Achille, c'est un moyen d'exprimer la douleur qui transcende tout son être face à la perte de Patrocle :

Alors, à son char, il attelle ses chevaux rapides, et, derrière la caisse, il attache Hector, pour le traîner sur le sol. Puis, quand il l'a, trois fois de suite, tiré tout autour de la tombe où gît le fils de Ménétiôs, il s'arrête et rentre dans sa baraque, le laissant dans la poussière, étendu face contre terre<sup>352</sup>.

S'il devient Achille, il fait donc de Bétis un nouvel Hector. Comme l'explique A. Noirault, on opposait les deux guerriers homériques : « un guerrier solitaire, un jeune homme qui ne semble obéir qu'à ses passions, alors qu'Hector est un guerrier plus raisonné et raisonnable<sup>353</sup> ». En effet, Achille combat seul, il est l'assiégeant tandis qu'Hector, assiégé, a de nombreux biens à protéger. À ce niveau-là, il y a un parallèle à tisser entre Alexandre et Bétis, le Macédonien

---

<sup>351</sup> *Ira deinde uertit in rabiem iam tum peregrinos ritus noua subiciente fortuna. Per talos enim spirantis lora traiecta sunt, religatumque ad currum traxere circa urbem equi gloriante rege, Achullen, a quo genus ipse deduceret, imitatum se esse poena in hostem capienda.* Quinte-Curce, livre IV, VI, 29, trad. H. Bardon.

<sup>352</sup> Ἄλλ' ὃ γ' ἐπεὶ ζεύξειεν ὕφ' ἄρμασιν ὠκέας ἵππους,

Ἴκτορα δ' ἔλκεσθαι δησάσκετο δίφρου ὀπισθεν,

Τρίς δ' ἐρύσας περὶ σῆμα Μενoitιάδαο θανόντος

Αὐτίς ἐνὶ κλισίῃ παύσκετο, τὸν δέ τ' ἔασκεν

Ἐν κόνι ἐκτανύσας προπρηνέα. Homère, *Iliade*, chant XXIV, v. 14-18, trad. P. Mazon.

<sup>353</sup> Noirault, 2016, p. 127.

étant toujours en première ligne de l'action, au point de finir blessé. Mais, pour Perez-Giudicelli, la manœuvre du conquérant est concluante, car il a réussi à lier les promesses de victoires et de gloire qu'il avait faites en arrivant en Asie et ses actions. Les Macédoniens, à ce stade de la conquête, voient désormais en leur roi l'incarnation des qualités homériques<sup>354</sup>.

Une nouvelle fois, Alexandre a l'occasion de reproduire un célèbre épisode de la vie d'Achille : son combat contre le fleuve Scamandre<sup>355</sup>. Dans l'épopée homérique, le fleuve ne supporte plus de recevoir des cadavres et se présente sous forme humaine à Achille. S'en suit un combat entre les deux, où le divin s'en prend au mortel. Alexandre, lui, se retrouve aussi, à sa façon, à devoir lutter contre un fleuve. Diodore de Sicile nous raconte comment les premiers navires à devoir faire face à la violence du courant coulèrent. Il explique que les pilotes étaient dépassés, et voici quelle fut la réaction d'Alexandre :

Ayant la mort sous les yeux, Alexandre enleva ses vêtements et, le corps nu, il s'agrippait à ce qui se trouvait à sa portée et pouvait contribuer à son salut, tandis que ses Amis nageaient le long du navire, soucieux de recueillir le roi si l'embarcation venait à chavirer. Une grande confusion régnait sur le navire. Les hommes cherchaient à résister à la force du courant, mais le fleuve venait à bout de toute l'ingéniosité, de toute la puissance humaine, et Alexandre eut bien du mal à gagner la terre ferme avec ses navires. Sauvé contre toute attente, il sacrifia aux dieux, songeant qu'il avait échappé aux pires dangers et, comme Achille, lutta contre un fleuve<sup>356</sup>!

Si Achille tente de lutter, Alexandre lui laisse le destin décider pour lui. Le fait qu'il sacrifie aux dieux juste après son sauvetage miraculeux illustre la conviction qu'il avait que le sort le sauverait. Comme l'explique S. Perez-Giudicelli, il était persuadé que les divinités veillaient sur les Macédoniens, comme les dieux l'avaient fait avec Achille<sup>357</sup>. Malgré les nombreux dangers qu'ont dû affronter les Macédoniens, la fortune leur a toujours souri, les laissant victorieux et glorieux.

---

<sup>354</sup> Perez-Giudicelli, 2021, p. 47.

<sup>355</sup> Homère, *Iliade*, chant XXI, v.200-382.

<sup>356</sup> Διὸ καὶ τοῦ θανάτου πρὸ ὀφθαλμῶν ὄντος ὁ μὲν Ἀλέξανδρος ἀποθέμενος τὴν ἐσθῆτα γυμνῷ τῷ σώματι τῆς ἐνδεχομένης ἀντείχετο βοηθείας, οἱ δὲ φίλοι παρενήχοντο, σπεύδοντες ὑποδέξασθαι περιτρεπομένης τῆς νεῶς τὸν βασιλέα. Πολλῆς δὲ ταραχῆς περὶ τὴν ναῦν οὔσης καὶ τῶν μὲν ἀνδρῶν ἀντιταπτομένων τῇ τοῦ ρεύματος βίᾳ, τοῦ δὲ ποταμοῦ κατισχύοντος πᾶσαν ἀνθρωπίνην ἐπίνοιάν τε καὶ δύναμιν μόγις ὁ Ἀλέξανδρος μετὰ τῶν νεῶν εἰς τὴν γῆν ἐξέπεσεν. σωθεὶς δὲ παραδόξως τοῖς θεοῖς ἔθυσεν ὡς μεγίστους ἐκπεφευγῶς κινδύνους καὶ πρὸς ποταμὸν ὁμοίως Ἀχιλλεῖ διαγωνισάμενος. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XCVII, 2-3, trad. P. Goukowsky.

<sup>357</sup> Perez-Giudicelli, 2021, p. 130.



Enfin, s'il y eût un événement qui marqua Alexandre parmi tous les autres, ce fut la mort de son plus précieux compagnon : Héphestion. Intimement lié à la notion de *φιλία*<sup>358</sup>, leur relation fait également parti des *topoi* entourant la conquête macédonienne. En effet, Héphestion fait partie des jeunes garçons élevés aux côtés du prince. Ils reçoivent donc la même éducation, grandissent côte à côte, et sont bercés par les mêmes histoires, notamment celle d'Achille et Patrocle. Alors que le roi et ses troupes arrivent à Ilion en 334 av. J.-C., Arrien nous rapporte une anecdote à ce propos :

D'après certains, il déposa une couronne sur le tombeau d'Achille ; et Héphestion, dit-on, en mit une sur le tombeau de Patrocle<sup>359</sup>.

La visite d'Ilion est la première occasion concrète qu'à le roi de s'approprier la geste d'Achille, et c'est avec son Patrocle qu'il l'a saisie. Mais le conquérant ne s'arrête pas là, il en profite également pour rendre hommage à Protésilas, le premier homme grec à mourir lors de la guerre de Troie :

Arrivé à Eléonte, il offrit un sacrifice en l'honneur de Protésilas, sur son tombeau, parce qu'il semble que Protésilas ait été le premier à avoir débarqué en Asie, parmi les Grecs qui ont participé avec Agamemnon à l'expédition de Troie<sup>360</sup>.

Également, on peut voir dans les actes d'Alexandre une forme de piété, une volonté de s'excuser pour la conduite des Grecs. Pour en revenir à Héphestion, durant l'expédition, les occasions ne manquent pas aux auteurs pour nous rapporter l'apparente complicité entre Alexandre et Héphestion. Le roi fait de son compagnon un autre lui-même, l'homme en qui il a le plus confiance. Il le nomme *chiliarque*<sup>361</sup> en 327 av. J.-C. Comme l'explique S. Perez-

---

<sup>358</sup> Aristote, dans *l'Éthique à Nicomaque*, explique que la *φιλία*, l'amitié, peut avoir différente définition, et que parmi celles-ci, il existe ce qu'on appelle l'amitié véritable. Elle se fonde sur la confiance mutuelle et sur la capacité qu'on les deux amis à partager entre eux leur joies et leurs bienfaits. Voir Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1157b5-9.

<sup>359</sup> Οἱ δὲ, ὅτι καὶ τὸν Ἀχιλλέως ἄρα τάφον ἐστεφάνωσεν: Ἡφαιστίωνα δὲ λέγουσιν ὅτι τοῦ Πατρόκλου τὸν τάφον ἐστεφάνωσε. Arrien, *Anabase*, livre I, XII, 1, trad. P. Savinel.

<sup>360</sup> Ἐλθὼν δὲ ἐς Ἐλαιοῦντα θύει Πρωτεσιλάῳ ἐπὶ τῷ τάφῳ τοῦ Πρωτεσιλάου, ὅτι καὶ Πρωτεσίλαος πρῶτος ἐδόκει ἐκβῆναι ἐς τὴν Ἀσίαν τῶν Ἑλλήνων τῶν ἅμα Ἀγαμέμνονι ἐς Ἴλιον στρατευσάντων. Arrien, *Anabase*, livre I, XI, 5, trad. P. Savinel.

<sup>361</sup> Le *chiliarque* désigne l'homme qui « commande la garde royale des *Mélophores* et établit les audiences. Il assume des fonctions qui font de lui le premier personnage du royaume après le Grand Roi » (Battistini, 2004, p. 637).

Giudicelli, en attribuant cette fonction à Héphestion, Alexandre fait de son ami l'incarnation du « nouveau monde » qu'il tente de construire<sup>362</sup>. Il eut plusieurs fois l'occasion de montrer l'importance de ce dernier à son entourage, notamment lorsqu'il rencontre pour la première fois Sisygambis, la mère de Darius. Nous sommes alors en 333 av. J-C. et la bataille d'Issos vient de se terminer sur la deuxième victoire d'Alexandre face à Darius. Le Grand Roi est en fuite, laissant à son ennemi sa femme et sa mère. Voici ce que nous dit Diodore de Sicile sur l'événement qui suit :

Dès le point du jour, le roi prit avec lui l'un de ses Amis, Héphestion – c'était celui qu'il estimait le plus – et ils allèrent trouver les femmes. Tous deux portaient des vêtements identiques et Héphestion l'emportait par la taille et la beauté. Sisygambis prit donc ce dernier pour le roi et se prosterna devant lui. Mais, comme les personnes présentes lui faisaient des signes de la tête et lui désignaient Alexandre de la main, confuse de sa méprise, elle recommença devant Alexandre une nouvelle προσκόνησις. Mais Alexandre prit la parole et dit : « N'ayez aucune inquiétude, Mère : lui aussi est Alexandre »<sup>363</sup>.

À cette occasion, Alexandre fait explicitement d'Héphestion son égal, celui avec lequel le roi peut se permettre de n'être qu'un homme. Diodore, à un moment, met en parallèle la relation que Cratère et Héphestion entretenaient tous deux avec leur souverain. Il nous dit que Cratère pouvait rivaliser en terme de loyauté, mais quand on dit à Alexandre qu'il aimait tout autant l'un que l'autre, voici ce qu'il répondit : « Cratère, certes, aimait son roi, mais Héphestion aimait Alexandre<sup>364</sup> ». À ce titre, le chagrin qui dévore Alexandre à la mort de son ami est tout-à-fait compréhensible et nous ramène une nouvelle fois à Achille, car comme le dit O. Battistini : « la démesure d'Alexandre dans la douleur est celle d'Achille<sup>365</sup> ». Héphestion

---

<sup>362</sup> Perez-Giudicelli, 2021, p. 264.

<sup>363</sup> Ὁ δὲ βασιλεὺς ἅμ' ἡμέρα λαβὼν ἓνα τῶν φίλων τὸν μάλιστα τιμώμενον Ἡφαιστίωνα παρῆλθε πρὸς τὰς γυναῖκας. ἐχόντων δ' ἀμφοτέρων ἐσθῆτας μὲν ὁμοίας, τῷ μεγέθει δὲ καὶ κάλλει προέχοντος τοῦ Ἡφαιστίνου ἢ Σισύγγαμβρις τοῦτον ὑπολαβοῦσα εἶπαι τὸν βασιλέα προσεκύνησεν: διανευόντων δ' αὐτῇ τῶν παρεστώτων καὶ τῇ χειρὶ δεικνύντων τὸν Ἀλέξανδρον ἢ μὲν Σισύγγαμβρις αἰδεσθεῖσα τὴν ἄγνοιαν πάλιν ἐξ ἀρχῆς προσεκύνηε τὸν Ἀλέξανδρον, ὁ δὲ βασιλεὺς ὑπολαβὼν εἶπεν « μηδὲν φροντίσης, ὦ μητηρ: καὶ γὰρ καὶ οὗτος Ἀλέξανδρός ἐστιν ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXVII, 6, trad. P. Goukowsky.

<sup>364</sup> Ἐπεφθέγξατο Κρατερὸν μὲν γὰρ εἶναι φιλοβασιλέα, Ἡφαιστίωνα δὲ φιλαλέξανδρον. *Ibid*, CXIV, 2.

<sup>365</sup> Battistini, 2018, p. 52.

meurt en 324 av. J.-C.<sup>366</sup>, probablement d'un excès de boisson. Arrien, à ce propos, dresse un catalogue des différentes versions existantes quant aux réactions d'Alexandre face à cet événement. Voici ce par quoi il commence :

Arrivés là, les historiens donnent des versions variées à propos du deuil d'Alexandre ; tous s'accordent cependant sur l'immensité de son chagrin ; mais, sur ce que ce chagrin l'amena à faire, les témoignages divergent, selon la sympathie ou l'antipathie que chacun avait pour Héphestion, ou même pour Alexandre lui-même<sup>367</sup>.

À un moment de l'expédition où les Macédoniens ont fait savoir leur ressentiment et où la rancœur est au plus haut, il paraît cohérent que certains aient pu jalouser ou envier cet homme intouchable, dont Alexandre n'a jamais douté. Aussi, nous nous contenterons de ce qu'Arrien désigne comme unanimement repris par les auteurs. Son compagnon mort, donc, le roi dans son malheur imite le héros dont il comprend désormais totalement la douleur :

Cependant, qu'Alexandre ait fait couper sa chevelure en l'honneur du mort, je ne le considère pas comme invraisemblable, pour plusieurs raisons, mais en particulier à cause de son désir d'imiter Achille, avec lequel il voulut rivaliser dès son enfance<sup>368</sup>.

Nous avons, en effet, un calque des actions d'Achille à la mort de Patrocle. Alors que la guerre de Troie s'enlise depuis dix ans, Achille qui a été outragé par Agamemnon, refuse de prendre part au combat. Patrocle prend les armes d'Achille, avec son autorisation, afin de redonner espoir aux Achéens qui se battent sous les murs de Troie. S'il parvient à tuer Sarpédon, il succombe sous les coups d'Hector qui s'empare des armes d'Achille<sup>369</sup>. Celui-ci, quand on vient lui annoncer la mort de son plus précieux ami, se laisse aller au désespoir qui s'empare de lui. Bien que, comme l'explique A. Noirault, les manifestations de deuil et de tristesses dans

---

<sup>366</sup> La sépulture qu'Alexandre offre à son plus cher ami est extrêmement luxueuse, digne d'un roi. Elle montre bien toute la considération que le conquérant avait pour Héphestion. Voir Arrien, *Anabase*, livre VII, XIV ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, CXIV-CXV ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, XII, 12 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXXII, 5.

<sup>367</sup> Ἐνθα δὴ καὶ ἄλλοι ἄλλα ἀνέγραψαν ὑπὲρ τοῦ πένθους τοῦ Ἀλεξάνδρου: μέγα μὲν γενέσθαι αὐτῷ τὸ πένθος, πάντες τοῦτο ἀνέγραψαν, τὰ δὲ πραχθέντα ἐπ' αὐτῷ ἄλλοι ἄλλα, ὡς ἕκαστος ἢ εὐνοίας πρὸς Ἡφαιστίωνα ἢ φθόνου εἶχεν ἢ καὶ πρὸς αὐτὸν Ἀλέξανδρον. Arrien, *Anabase*, livre VII, XIV, 2, trad. P. Savinel.

<sup>368</sup> Καὶ κείρασθαι Ἀλέξανδρον ἐπὶ τῶνεκρωτῆ τὴν κόμην τὰ τε ἄλλα οὐκ ἀπεικότα τίθεμαι καὶ κατὰ ζῆλον τὸν Ἀχιλλέως, πρὸς ὄντινα ἐκ παιδὸς φιλοτιμία αὐτῷ ἦν. *Ibid*, 4.

<sup>369</sup> Le chant XVI de l'*Iliade* raconte la Patroclie, où les combats que mènent Patrocle. Sa mort (v.819-858) précipite également celle d'Achille, destiné à mourir jeune.

*Illiade* soient ritualisées, la scène n'en reste pas moins poignante, du fait de la profonde tristesse du divin Achille<sup>370</sup>. Thétis<sup>371</sup>, sa mère, ne peut rester sourde au malheur de son enfant et s'en va tenter de le consoler. Comme Alexandre le fera de son temps, Achille explicite ce que représentait Patrocle pour lui : « Mais quel plaisir en ai-je, maintenant qu'est mort mon ami Patrocle, celui de mes amis que je prisais le plus, mon autre-moi-même ?<sup>372</sup> ». La vie d'Alexandre, qu'il a voulu la plus proche possible de celle qu'avait eu Achille, a suivi le même chemin, lui prenant son ami le plus cher et le faisant mourir encore jeune, au sommet de sa gloire.

Durant son expédition, les occasions de montrer le caractère héroïque de sa personne ne manquent pas au roi. Bien qu'il lui arrive de se référer, comme nous avons pu le voir, à différents modèles héroïques, le Macédonien construit sa propre légende. Et c'est dans cette optique que s'inscrit sa rencontre en 329-328 av. J.-C. avec Thalestris, reine des Amazones. Elle vient à lui afin que le roi lui fasse un enfant. Pour le roi, c'est là une demande flatteuse, qui permettrait d'appuyer davantage le caractère héroïque auquel il aspirait. Voici ce que nous dit Diodore à ce propos : « Par ses exploits, il était en effet le plus brave de tous les hommes<sup>373</sup> ». C'est donc la valeur guerrière d'Alexandre qui est mise en avant, en parallèle avec celle de la reine : « Tandis qu'elle-même l'emportait sur le reste des femmes par sa force et sa

---

<sup>370</sup> ὡς φάτο, τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα:

ἀμφοτέρησι δὲ χερσὶν ἐλὼν κόνιν αἰθαλόεσσαν

χεύατο κακ κεφαλῆς, χαρίεν δ' ἤσχυνε πρόσωπον:

νεκταρέφ δὲ χιτῶνι μέλαιν' ἀμφίζανε τέφρη.

αὐτὸς δ' ἐν κόνιησι μέγας μεγαλωστί τανυσθεῖς

κεῖτο, φίλησι δὲ χερσὶ κόμην ἤσχυνε δαΐζων. « Il dit : un noir nuage de douleur aussitôt enveloppe Achille. A deux mains, il prend la cendre du foyer, la répand sur sa tête, en souille son gentil visage. Sur sa tunique de nectar maintenant s'étale une cendre noire. Et le voici lui-même, son long corps allongé dans la poussière ; de ses propres mains il souille, il arrache sa chevelure ». Homère, *Illiade*, chant XVIII, v.23-27, trad. P. Mazon.

<sup>371</sup> Thétis, une des Néréides, est la fille de Nérée et de Doris. Elle est considérée comme la plus célèbre de toutes les Néréides. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter l'article « Thétis », P. Grimal *S. U.*, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, p. 456.

<sup>372</sup> ἀλλὰ τί μοι τῶν ἦδος ἐπεὶ φίλος ὄλεθ' ἐταῖρος

Πάτροκλος, τὸν ἐγὼ περὶ πάντων τῶν ἐταίρων

ἴσον ἐμῇ κεφαλῇ. *Ibid*, v.80-83.

<sup>373</sup> Ἐκεῖνον μὲν γὰρ τῶν ἀπάντων ἀνδρῶν διὰ τὰς πράξεις ἄριστον ὑπάρχειν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXVII, 3, trad. P. Goukowsky.

bravoure »<sup>374</sup>. La construction en miroir des pronoms démonstratifs permet d'effectuer un balancement entre Alexandre et Thalestris. De plus, les génitifs partitifs (τῶν ἀπάντων ἀνδρῶν et τῶν γυναικῶν) placent les deux personnages sur un même rang, faisant de la reine des Amazones l'égale du conquérant. Même si Plutarque ainsi qu'Arrien nient l'authenticité de l'événement<sup>375</sup>, les trois autres auteurs nous racontent comment Alexandre accepta de se lier à la femme, et ce, durant treize jours<sup>376</sup>. Bien qu'il puisse y avoir un certain prestige à être reconnu par le peuple mythique des Amazones, cette anecdote marque également une assimilation de plus en plus importante par le roi des coutumes orientales.

La recherche de modèle héroïque engage aussi Alexandre à se mettre lui-même en danger, ainsi que nous avons déjà pu le constater. Cela renvoie à une autre notion extrêmement présente dans l'Antiquité, celle de la « belle mort ». Hérodote introduit cette idée lors d'une discussion entre Solon<sup>377</sup> et Crésus<sup>378</sup>. Le premier, alors qu'il quitte Athènes pour dix ans après avoir promulgué ses lois, rencontre Crésus lors de sa visite à Sardes. Il demande alors à l'Athénien s'il a déjà vu un homme plus heureux que ceux qui vivent dans l'opulence de son palais<sup>379</sup>. Solon n'hésite pas une seule seconde et répond que Tellos d'Athènes est le plus heureux des hommes car il a connu une fin glorieuse :

Fortuné lui-même, pour un homme de chez nous, il eut une fin de vie très brillante ; dans un combat livré à Eleusis par les Athéniens à leurs voisins, il marcha à l'ennemi, le mit en déroute,

---

<sup>374</sup> Αὐτήν δὲ τῶν γυναικῶν ἀλκῇ τε καὶ ἀνδρείᾳ διαφέρειν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXVII, 3, trad. P. Goukowsky.

<sup>375</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XLVI ; Arrien, *Anabase*, livre VII, XIII.

<sup>376</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXVII ; Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, III-IV ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, V.

<sup>377</sup> Solon est un Athénien qui vécut entre 640 et 561 av. J.-C. Il est à l'origine de nombreuses réformes en faveur de la démocratie. Après avoir œuvré pour sa cité, il voyagea dix ans et rencontra Crésus, notamment. Voir « Solon », M. C. Howatson (dir), *S. U., Dictionnaire de l'Antiquité*, p. 933.

<sup>378</sup> Crésus est roi de Lydie de 560 à 546 av. J.-C. Il était convaincu que sa richesse faisait de lui le plus heureux des hommes. Voir « Crésus », M. C. Howatson (dir), *S. U., Dictionnaire de l'Antiquité*, p. 263.

<sup>379</sup> Hérodote, *Histoires*, tome I, XXX.

et périt glorieusement ; les Athéniens l'ensevelirent aux frais du public là même où il était tombé, et lui rendirent de grands honneurs<sup>380</sup>.

Selon Solon, donc, la notion de bonheur est intrinsèquement liée à l'honneur au combat, et au fait d'avoir une mort glorieuse, les armes à la main. Il oppose le bonheur matériel et pécunier de Crésus à une noblesse du corps et de l'âme athénienne. Pour J.-P. Vernant, l'idée d'une mort héroïque est intrinsèquement liée à l'image même que les Grecs avaient de la mort. Il développe l'idée que c'est pour s'opposer à la fatalité de la mort :

C'est parce que la mort est vécue comme quelque chose de monstrueux que la mort héroïque a été aussi idéalisée comme solution vertigineuse et incroyable à une condition marquée par la mortalité<sup>381</sup>.

Il est tout à fait possible de recouper le comportement d'Alexandre avec cette notion de « belle mort ». Le roi, en effet, est toujours le premier à s'élancer. Nous allons nous attarder quelques instants sur le moment où Alexandre s'est retrouvé seul sur un rempart ennemi. En 326 av. J.-C., l'armée macédonienne se trouve en Inde après qu'elle ait contraint le roi à rebrousser chemin<sup>382</sup>. Le conquérant parvient tout de même à convaincre les siens de se tourner vers les peuples indiens. Voici ce que nous dit Quinte-Curce :

À eux de ne pas lui envier la célébrité qu'il recherche : ils iront plus loin qu'Hercule et que Liber le Vénérable ; à peu de frais, ils donneront à leur roi l'immortalité de la gloire ; qu'ils lui permettent de revenir de l'Inde et non d'en fuir<sup>383</sup>.

Une nouvelle fois, Alexandre leur demande de ne pas le priver de cette gloire après laquelle il court, cette « *immortalitatem famaе* ». La traduction française proposée par H. Bardon, « immortalité de la gloire », montre bien qu'Alexandre souhaite que ses actions soient pérennes et qu'elles aient un retentissement important, mais le terme « *famaе* » signifie davantage la

---

<sup>380</sup> Ὡς τὰ παρ' ἡμῖν, τελευτή τοῦ βίου λαμπροτάτη ἐπεγένετο: γενομένης γὰρ Ἀθηναίοισι μάχης πρὸς τοὺς ἀστυγείτονας ἐν Ἐλευσίῃ, βοηθήσας καὶ τροπὴν ποιήσας τῶν πολεμίων ἀπέθανε κάλλιστα, καὶ μιν Ἀθηναῖοι δημοσίῃ τε ἔθαψαν αὐτοῦ τῆ περ ἔπεσε καὶ ἐτίμησαν μέγαν. Hérodote, *Histoires*, tome I, XXX, 21-26, trad. P.-E. Legrand.

<sup>381</sup> Vernant, 2001, p. 28.

<sup>382</sup> Voir note 207.

<sup>383</sup> *Ne inuiderent sibi laudem, quam peteret. Herculis et Liberi Patris terminos transituros illos, regi suo paruo inpendio immortalitatem famaе daturos. Paterentur se ex India redire, non fugere.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IX, IV, 21, trad. H. Bardon.

renommée, la réputation, l'opinion publique. Dans ce cas, la traduction proposée ne rend pas l'idée de ce sur quoi repose la « gloire » du roi<sup>384</sup>, à savoir l'image que celui-ci renvoie à ses hommes. En effet, c'est à sa réputation que le conquérant doit certaines de ses victoires, quand ses ennemis, apeurés, lui ouvraient sans se battre les portes de leur cité<sup>385</sup>. À l'inverse, la traduction anglaise<sup>386</sup>, « *let them not begrudge him the renown which he sought*<sup>387</sup> », rend cette fois l'idée de la renommée, mais laisse de côté l'aspect éternel de celle-ci. Aussi, il nous semble plus pertinent, dans le cadre de notre propos, de rendre cette expression par « immortalité de sa renommée ». Alexandre, donc, arrive chez les Malles, ceux que Plutarque désigne comme étant : « les plus belliqueux des Indiens<sup>388</sup> ». Chez Diodore de Sicile<sup>389</sup> ainsi que chez Quinte-Curce<sup>390</sup>, un devin tente de convaincre le roi de reporter la prise de la ville qu'il convoitait, arguant que les présages annonçaient une importante blessure. Quinte-Curce met alors en scène la réponse d'Alexandre au devin à la suite de cette recommandation :

« Si quelqu'un t'interrompait quand tu es occupé à ton métier et que tu examines les entrailles, il te paraîtrait à coup sûr gênant et importun. » Comme l'autre lui répondait affirmativement : « estimes-tu, lui dit Alexandre, qu'au moment où j'ai sous les yeux, au lieu de viscères d'animaux, de si grandes choses, il y ait gêne plus considérable qu'un devin empêtré de sa superstition ? »<sup>391</sup>.

Alexandre ne fait donc cas des prédictions que si celles-ci l'arrangent et vont dans son sens. Le roi s'engage pour l'assaut. À partir de là, nos cinq auteurs sont unanimes sur un même point ; alors que le combat faisait rage, Alexandre s'engage le premier sur l'échelle qui permettait

---

<sup>384</sup> Le terme *gloria* est utilisé par Quinte-Curce pour inciter les soldats macédoniens à suivre Alexandre. *Ubi par gloria, minus periculum esset*. « Où égale est la gloire et moindre le danger ». *Ibid*, 20.

<sup>385</sup> *Sed haud traditur metune an oborta sedition inter ipsos subito profugerunt Barbari*. « Mais, sans qu'on sache si ce fut par crainte ou par suite d'une sédition qui naquit entre eux, les Barbares, subitement, s'enfuirent ». *Ibid*, IV, 25.

<sup>386</sup> Quintus Curtius Rufus, *History of Alexander*, book IX, IV, 21, trad. J. Rolfe.

<sup>387</sup> « Qu'ils ne lui refusent pas la renommée qu'il recherchait ». Trad. personnelle.

<sup>388</sup> Ἰνδῶν μαχιμωτάτους. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, VXIII, 2, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>389</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XCVIII, 3.

<sup>390</sup> Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IX, IV, 27.

<sup>391</sup> « *Si quis* », *inquit*, « *te arti tuae intentum et exta spectantem sic interpellet, non dubitem, quin incommodus ac molestus uideri tibi possit.* » *Et cum ille ita prorsus futurum respondisset* : « *Censesne* », *inquit*, « *tantas res, non pecudum fibras ante oculos habenti ullum esse maius impedimentum quam uatem superstitione captum ?* ». *Ibid*, 28-29, trad. H. Bardon.

d'accéder au rempart de la cité. Celle-ci se rompit face au nombre de Macédoniens qui tentaient tant bien que mal de rejoindre leur souverain, lequel se retrouva bel et bien seul. Ainsi que le dit Quinte-Curce : « Il [Alexandre] restait là, à la vue d'une si grande armée, comme abandonné dans un désert<sup>392</sup> ». La scène, déjà extraordinaire car on n'imagine que difficilement un roi affronter seul l'armée adverse, tandis que la sienne est bloquée en bas du rempart, prend un caractère épique lorsque le roi décide de sauter du rempart, à l'intérieur de la cité. Regardons ce que nous en dit Arrien :

Il se rendait compte que, s'il restait à cet endroit, il courrait des risques sans pouvoir rien accomplir de mémorable, tandis que, s'il sautait à bas du rempart, les Indiens seraient peut-être frappés de terreur par son geste même ; sinon, et s'il lui fallait courir des risques, il ne mourrait pas sans avoir lutté, mais après avoir accompli des actes héroïques qui mériteraient d'être connus de la postérité. Étant arrivé à cette conclusion, il sauta à bas du rempart dans la citadelle<sup>393</sup>.

Les risques sont inconsidérés, mais une nouvelle fois, seul l'appel de la gloire et de la postérité semble atteindre Alexandre. Mourir n'est pas important, tant que ses actions sont assurées d'être louées et racontées. S. Perez-Giudicelli explique qu'à cet instant, c'est le κλέος<sup>394</sup> du roi qui s'exprime. À l'instar d'Achille, le Macédonien est prêt à embrasser tous les risques, si cela peut lui permettre d'entrer dans la légende<sup>395</sup>. Diodore introduit cette anecdote en insistant sur son caractère extraordinaire :

Privé de tout secours, le roi osa accomplir une action extraordinaire qui mérite d'être rapportée. Jugeant qu'abandonner le rempart pour rejoindre les siens, sans avoir réussi, était indigne du succès personnel qu'il venait de remporter, il sauta seul dans la ville, tout armé qu'il était<sup>396</sup>.

---

<sup>392</sup> *Stabat enim in conspectu tanti exercitus uelut in solitudine destitutus. Ibid., 33.*

<sup>393</sup> Ἔγνω δὲ ὅτι αὐτοῦ μὲν μένων κινδυνεύσει μηδὲν ὅ τι καὶ λόγου ἄξιον ἀποδεικνύμενος, καταπηδήσας δὲ εἴσω τοῦ τείχους τυχὸν μὲν αὐτῷ τούτῳ ἐκπλήξει τοὺς Ἰνδοὺς, εἰ δὲ μή, καὶ κινδυνεύειν δέοι, μεγάλα ἔργα καὶ τοῖς ἔπειτα πυθέσθαι ἄξια ἐργασάμενος οὐκ ἀσπουδεὶ ἀποθανεῖται — ταῦτα γνοὺς καταπηδᾷ ἀπὸ τοῦ τείχους ἐς τὴν ἄκραν. Arrien, *Anabase*, livre VI, IX, 5, trad. P. Savinel.

<sup>394</sup> Perez-Giudicelli définit ainsi le κλέος : « Il s'agit de la grande gloire obtenue par des exploits, s'affranchissant du temps, le κλέος est inaltérable, imputrescible » (2021, p. 10).

<sup>395</sup> Perez-Giudicelli, 2021, p. 11-12.

<sup>396</sup> Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐρημωθεὶς πάσης βοήθειας ἐτόλμησεν ἐπιτελέσαι πράξιν παράδοξον καὶ μνήμης ἀξίαν. τὸ γὰρ ἀπὸ τοῦ τείχους ἀπελθεῖν ἄπρακτον πρὸς τοὺς ἰδίους ἀνάξιον κρίνας ὑπάρχειν τῆς ἰδίας εὐπραξίας καθήλατο μετὰ



Est-ce l'acceptation totale d'une possible belle mort qui a rendu Alexandre imperméable à la peur ? Si J.-P. Vernant explique que faire de la mort un moyen de dépasser la condition humaine, et donc de vaincre la mort<sup>397</sup> est un comportement normal pour un héros, pour I. Yakoubovitch, c'est au détriment de son rôle de roi des Macédoniens et de dirigeant que le conquérant recherche la gloire et le succès : « Le prince n'est pas seulement le point de mire et le modèle de l'Empire, il est aussi sa colonne vertébrale<sup>398</sup> ». Alors que leur chef se retrouve seul face à la multitude d'ennemis qui l'attendaient au sein de la cité, celui-ci les affronte avec un acharnement digne de louanges : « Luttaient en faveur du roi d'abord la gloire d'un nom illustre, ensuite l'absence d'espoir — puissant encouragement à une belle mort<sup>399</sup> ». La scène est fantastique : « gisaient autour du roi trois cadavres : au loin, la foule consternée<sup>400</sup> ». Quinte-Curce raconte comment le roi, blessé, incapable de poursuivre le combat, continua de tous les défier, genoux à terre :

Mais son corps n'obéit pas davantage, il retomba à genoux : de la main, il provoquait celui des ennemis qui aurait l'audace de se mesurer à lui<sup>401</sup>.

S. Perez-Giudicelli rappelle que des raisons bien plus concrètes et immédiates que la recherche de la gloire ont pu pousser le Macédonien à se mettre en danger. En effet, en voyant leur souverain prendre les risques à leur place, Alexandre génère chez eux un mélange entre honte et courage. Ils se précipitent alors auprès de leur roi afin de le sauver<sup>402</sup>. Chez Quinte-Curce, alors que le roi lutte avec trois de ses compagnons qui avaient réussi à le rejoindre, les Macédoniens sont toujours de l'autre côté du rempart :

Pendant ce temps, le bruit de la mort du roi était arrivé aux Macédoniens. Ce qui aurait affolé d'autres hommes, les exalta. En effet, sans soucis d'aucun péril, ils abattirent le mur avec leurs

---

τῶν ὅλων μόνος εἰς τὴν πόλιν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XCIX, 1, trad. P. Goukowsky.

<sup>397</sup> Vernant, 2001, p. 29.

<sup>398</sup> Yakoubovitch, 2015, p.234-235.

<sup>399</sup> *Pugnabat pro rege primum celebrati nominis fama, deinde desperation, magnum ad honeste moriendum incitamentum.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IX, V, 6, trad. H. Bardon.

<sup>400</sup> *Iacebant circa regem tria corpora, procul stupentibus ceteris.* *Ibid*, 12.

<sup>401</sup> *Sed ne sic quidem potens corporis rursus in genua procumbit manu prouocans hostes, si quis congrédi auderet.* *Ibid*, 13.

<sup>402</sup> Perez-Giudicelli, 2021, p. 133-134.

dolabres ; par la brèche qu'ils avaient ménagée, ils firent irruption dans la ville, et ils massacrèrent les Indiens, plus nombreux à fuir qu'à oser se mesurer avec eux<sup>403</sup>.

L'ἀριστεία<sup>404</sup> du roi s'étend à ses hommes, galvanisés par le courage de leur chef. Le récit, digne de celui d'un héros, met donc en scène un Alexandre courageux — pour ne pas dire imprudent —, invincible et fort comme un lion. En somme, ce qu'il avait toujours été appelé à devenir. Mais, après le combat vinrent les reproches. Car, la prédiction du devin s'est réalisée, le conquérant est grièvement blessé, comme nous l'écrit Plutarque : « pendant l'opération, il eut des défaillances et fut tout près de mourir ; cependant il revint à lui<sup>405</sup> ». La potentielle mort d'Alexandre force son armée à se demander ce qu'elle ferait si jamais il venait réellement à mourir. Ils vont alors lui reprocher son comportement, lui rappelant que leurs destins sont liés, que s'il venait à disparaître, eux, Macédoniens, n'auraient plus aucun espoir de revoir un jour leur pays. Arrien présente lui aussi les reproches des proches du roi :

Néarque dit qu'Alexandre supportait mal les blâmes de certains de ses amis, qui lui reprochaient de prendre des risques en avant de l'armée ; ce n'est pas le rôle d'un général, disaient-ils, c'est le rôle d'un soldat<sup>406</sup>.

Chez Quinte-Curce, c'est Cratère qui se charge de faire savoir à Alexandre la pensée de ses proches. Son discours, équivoque, montre qu'ils ont craint de perdre leur roi. Ils ont honte d'avoir laissé leur roi s'exposer seul face au danger, et ils en paieront les conséquences s'il l'exige. Ils sont en colère d'avoir vu leur roi risquer sa vie face à des ennemis indignes de lui. Comme l'explique O. Battistini, face aux reproches des siens, Alexandre est en tort : « son

---

<sup>403</sup> *Inter haec ad Macedonas regem cecidisse fama perlata est. Terruisset alios, quod illos incitavit. Namque periculi omnis inmemores dolabris perfringere murum et, qua moliti erant aditum, intrupere in urbem Indosque plures fugientes quam congredi ausos ceciderunt.* « Mais son corps n'obéit pas davantage, il retomba sur les genoux : de la main il provoquait celui des ennemis, qui aurait l'audace de se mesurer à lui ». Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre, IX, V, 19, trad. H. Bardon.

<sup>404</sup> « L'ἀριστεία guerrière, qui découle de ces qualités, est ce qui permet au général d'établir une stratégie, de superviser efficacement son exécution et d'obtenir finalement la victoire ». Voir Perez-Giudicelli, 2021, p. 26.

<sup>405</sup> Διὸ ταῖς λιποθυμίαις ἔγγιστα θανάτου συναυνόμενος ἐξαιρουμένης αὐτῆς, ὅμως ἀνέλαβε. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, V XIII, 12, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>406</sup> Νέαρχος δὲ λέγει, ὅτι χαλεποὶ αὐτῷ τῶν φίλων ἐγένοντο ὅσοι ἐκάκιζον, ὅτι αὐτὸς πρὸ τῆς στρατιᾶς κινδυνεύει· οὐ γὰρ στρατηγὸς ταῦτα, ἀλλὰ στρατιώτου εἶναι. Arrien, *Anabase*, livre VI, XIII, 4, trad. P. Savinel.

devoir est de conduire ses hommes, et non de prendre des risques pour sa vie<sup>407</sup> ». Il est l'esclave de son désir de gloire, de son κλέος<sup>408</sup>.

La recherche du danger chez Alexandre est donc une manifestation de sa quête de gloire, et cette gloire, pour Alexandre, est intrinsèquement liée à la religion, comme nous l'avons vu avec les différents modèles héroïques auxquels il s'identifie. Il tente de légitimer sa conquête par le soutien des dieux, en devenant l'agent de leur volonté. Il interprète des signes comme la preuve qu'il est destiné à une grande destinée et que sa conquête sera couronnée de gloire. Dans cette perspective, l'épisode du nœud gordien révèle les véritables ambitions qui animent le conquérant. Lorsqu'il arrive en Asie en 334 av. J.-C., Alexandre est confronté au mythe de Gordias. Alors que celui-ci labourait son champ avec son char et ses deux bœufs, des oiseaux se mirent à tourner autour de lui<sup>409</sup>. Cherchant à comprendre ce comportement étrange, il se rend à la ville la plus proche et finit par interroger une jeune fille qui lui révèle que c'est un présage concernant sa future royauté et lui propose de l'épouser. Un oracle aurait prédit qu'une fois marié, il deviendrait roi<sup>410</sup>. Il réussit alors à calmer les troubles qui agitaient la Phrygie. Consacrant le char qui l'avait aidé à devenir roi à l'intérieur du temple de Jupiter, son fils Midas jouit d'un règne sous la protection divine. Une légende est ensuite apparue concernant le char de Gordias, stipulant que celui qui parviendrait à défaire le joug deviendrait le maître de l'Asie<sup>411</sup>. Nos auteurs, à l'exception de Diodore, nous rapportent cet événement, et deux

---

<sup>407</sup> Battistini, 2018, p.44.

<sup>408</sup> Le κλέος peut être défini comme le renom, la gloire. Ce terme peut aussi désigner les « actions d'éclats », c'est-à-dire les actions qui méritent d'être rapportée. Voir l'article « κλέος », P. Chantraine, *S. U., Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*, p. 540.

<sup>409</sup> Pour Arrien (livre III, 2), ce ne sont pas des oiseaux, mais un aigle qui se pose sur le joug du chariot.

<sup>410</sup> *Consulentibus de fine discordiarum oracula responderunt regem discordiis opus esse. Iterato quarentibus de persona regis, iubentur eum regem observare, quem reuersi primum in templum Iouis euntem plaustro repperissent.* « À ceux qui l'interrogeaient sur le moyen de mettre un terme aux discordes, les oracles répondirent qu'il fallait pour cela choisir un roi. Interrogés de nouveau sur l'identité de ce roi, ils répondirent qu'il leur fallait reconnaître pour roi, lors de leur retour, la première personne rencontrée en train de se rendre en chariot au temple de Jupiter ». Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, VII, 10-11, trad. B. Mineo.

<sup>411</sup> Πρὸς δὲ δὴ τούτοις καὶ τὸδε περὶ τῆς ἀμάξης ἐμυθεύετο, ὅστις λύσειε τοῦ ζυγοῦ τῆς ἀμάξης τὸν δεσμόν, τοῦτον χρῆναι ἄρξαι τῆς Ἀσίας. « Mais outre cela, il y avait aussi une fable au sujet de ce char, disant que celui qui déferait le nœud par lequel le joug était fixé au char, celui-là serait nécessairement le maître de l'Asie », Arrien, *Anabase*, livre II, III, 6, trad. P. Savinel ; *Sed quod audierat in ea urbe in templo Iouis iugum Gordii positum, cuius nexum si quis soluisset, eum tota Asia regnaturum antiqua oracula cecinisse.* « Mais parce qu'il avait entendu dire que

émotions semblent alors émaner d'Alexandre ; selon Arrien et Plutarque, Alexandre craint les conséquences s'il échouait à dénouer le nœud :

Alexandre, tout en n'ayant aucun moyen de défaire ce nœud, n'admettait pas de le laisser intact, car il craignait que cela ne provoquât des troubles dans la multitude<sup>412</sup>.

En effet, les siens auraient alors à l'esprit que le roi des Macédoniens n'est pas celui destiné à conquérir l'Asie et, par conséquent, qu'il est faillible et que la défaite est une possibilité. À l'inverse, Justin et Quinte-Curce mettent en avant le désir d'Alexandre d'accomplir l'oracle et de s'approprier la terre promise par Jupiter. Les deux auteurs ont une formulation similaire pour les motivations d'Alexandre, *cupido incessit animo sortis eius explendea*<sup>413</sup> et *cuius urbis potiundæ non tam propter prædam cupido eum cepit*<sup>414</sup>. Mais Quinte-Curce est le seul à parler et du désir d'Alexandre de dénouer le joug, et de sa peur d'échouer. À ce stade de sa conquête, il est aisé de comprendre pourquoi le jeune roi recherche le soutien des dieux ; à l'aube des grandes batailles qui vont l'opposer à Darius, rien ne saurait arrêter une armée certaine de sa victoire, promise par les dieux. Comme l'explique S. Perez-Giudicelli, Alexandre a toujours su utiliser les mythes et le divin pour permettre à ses soldats « d'accéder à l'idéal héroïque qui les anime au plus profond d'eux-mêmes »<sup>415</sup> et ainsi remporter la victoire. Aussi, cela rejoint un autre objectif d'Alexandre, se rapprocher des dieux et réaffirmer ses droits sur l'Empire qu'il compte conquérir. Également, lorsqu'on regarde la manière dont le roi s'y prend afin de dénouer

---

c'était dans le temple de Jupiter de cette ville que se trouvait le joug du chariot de Gordias, au sujet duquel d'antiques oracles avaient prédit que celui qui en déferait le nœud régnerait sur l'Asie tout entière ». Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, VII, 4, trad. B. Mineo ; Καί λόγον ἐπ' αὐτῇ πιστευόμενον ὑπὸ τῶν βαρβάρων ἤκουσεν, ὡς τῷ λύσαντι τὸν δεσμὸν εἴμαρται βασιλεῖ γενέσθαι τῆς οἰκουμένης. « On lui apprit la tradition accréditée chez les barbares, selon laquelle celui qui dénouerait ce nœud deviendrait roi de l'univers », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XVIII, 2, trad. R. Flacelière et E. Chambry ; *Incolis deinde adfirmantibus editam esse oraculo sortem, Asiae potiturum, qui inexplicabile vinculum solvisset* [...]. « Puis, comme les indigènes affirmaient que, d'après la prédiction d'un oracle, celui qui dénouerait le lien inextricable serait le maître de l'Asie [...]. », Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre III, I, 16, trad. H. Bardon.

<sup>412</sup> Ἀλέξανδρος δὲ ὡς ἀπόρων μὲν εἶχεν ἐξευρεῖν λύσιν τοῦ δεσμοῦ, ἄλυστον δὲ περιδεῖν οὐκ ἤθελε, μή τινα καὶ τοῦτο ἐς τοὺς πολλοὺς κίνησιν ἐργάσῃται. Arrien, *Anabase*, livre II, III, 7, trad. P. Savinel.

<sup>413</sup> « Le désir vint au cœur d'Alexandre de réaliser cette prédiction ». Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre III, I, 16, trad. H. Bardon.

<sup>414</sup> « Le désir de se rendre maître de cette ville s'empara alors de lui ». Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, VII, 4, trad. B. Mineo.

<sup>415</sup> Perez-Giudicelli, 2021, p. 112-113.

le nœud, cela est révélateur de la violence avec laquelle Alexandre conçoit sa conquête. Ne réussissant pas à venir à bout du joug, le conquérant se résout à prendre son épée et à trancher le nœud :

« “Peu importe, dit-il alors, la façon de les défaire”, et de son épée il rompit toutes les courroies, éludant ainsi la prédiction de l’oracle, — ou la réalisant »<sup>416</sup>.

Une nouvelle fois, le fait que Quinte-Curce laisse sous-entendre qu’Alexandre ait pu répondre à ce que l’oracle prévoyait — ou au contraire, annuler cette prédiction — montre la double interprétation possible de la réussite du roi. En effet, s’il a réussi à s’emparer et à réunir toutes ses conquêtes jusqu’à l’Inde au sein de son Empire, celui-ci n’a pas survécu à son souverain. Ce n’est d’ailleurs pas la première fois qu’un oracle promet à Alexandre la réussite de ses entreprises. En effet, Plutarque nous raconte que le tout jeune roi, juste avant le début de son expédition, fut pris du désir d’aller consulter les oracles delphiques :

« Le hasard fit que l’on se trouvait dans l’un de ces jours néfastes où il n’est pas permis de rendre des oracles »<sup>417</sup>.

Bien qu’il ne soit donc pas possible de rencontrer la Pythie, le Macédonien décide de passer outre cet état de fait et de la forcer à rendre un oracle :

La Pythie, comme vaincue par son acharnement, dit : « Tu es invincible, mon fils ». À ces mots, Alexandre déclara qu’il n’avait pas besoin d’une autre prophétie et qu’il tenait d’elle l’oracle qu’il désirait<sup>418</sup>.

Comme l’explique M. Lesgourgues, il est étonnant que le roi ait pu obtenir une légitimité nouvelle en ayant brutalisé celle qui reçoit la parole du dieu<sup>419</sup>. Il explique cette acceptation de la transgression que commet Alexandre par la personne même d’Alexandre :

---

<sup>416</sup>« *Nihil* », *inquit*, « *interest quomodo soluantur* », *glandioque ruptis omnibus loris oraculi sortem uel elusit uel impleuit*. Quinte-Curce, *Histoire d’Alexandre le Grand*, livre III, I, 18, trad. H. Bardon.

<sup>417</sup>Κατὰ τύχην ἡμερῶν ἀποφράδων οὐσῶν, ἐν αἷς οὐ νενόμισται θεμιστεύειν. Plutarque, *Vie d’Alexandre*, 14, 6, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>418</sup>Ἡ δ’ ὥσπερ ἐξηττημένη τῆς σπουδῆς εἶπεν · « Ἀνίκητος εἶ, ᾧ παῖ, » τοῦτ’ ἀκούσας Ἀλέξανδρος οὐκέτι ἔφη χρήζειν ἐτέρου μαντεύματος, ἀλλ’ ἔχειν ὄν ἐβούλετο παρ’ αὐτῆς χρησμόν. Plutarque, *Vie d’Alexandre*, 14, 7, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>419</sup> Lesgourgues, 2023, p.1-2.

L'emploi de la force par Alexandre est en grande partie accessoire : celle-ci ne représente que l'une des transgressions permises par le statut exceptionnel du conquérant<sup>420</sup>.

Au contraire, l'épisode est révélateur du caractère hors du commun du conquérant. Aussi, faut-il aborder cette prédiction avec prudence, et y voir la manifestation de la volonté d'Alexandre, qui dépasse les interdits divins. D. Aubriot met en avant la façon qu'avait le roi d'utiliser les manifestations divines selon ses propres intérêts, quitte à les arranger<sup>421</sup>.

Mais, le roi des Macédoniens pousse encore plus loin sa recherche du divin, en se faisant adopter par l'un d'eux. Nous allons désormais nous attarder sur l'épisode de l'Oasis de Siwa. En 331 av. J.-C., Alexandre arrive en Égypte. Le roi vient alors de s'emparer de Gaza et continue d'avancer le long de la côte égyptienne. Alors qu'il a atteint Paraitonion, il libère sur son passage les cités grecques qui vivaient encore sous l'autorité des Achéménides. À ce moment-là, Alexandre ne s'éloigne pas des desseins fixés par la Ligue panhellénique, mais en décidant d'aller consulter l'oracle qui reposait au sein de l'Oasis de Siwa, le roi des Macédoniens montre qu'il voit plus loin qu'une simple conquête vengeresse.

Tout d'abord, il est important de préciser de nouveau la dangerosité du périple pour atteindre l'Oasis. En effet, nos auteurs nous racontent les souffrances subies par les Macédoniens, qui se retrouvent confrontés à la sécheresse et à l'immensité du désert. Nous trouvons chez Quinte-Curce une description des malheurs des Macédoniens :

À vrai dire, pendant le premier jour et le suivant, la fatigue parut supportable ; pourtant, bien qu'on n'eût pas encore atteint l'immensité désertique des solitudes, la terre était stérile et mourante. Mais dès que se découvrirent à eux les plaines enfouies sous l'épaisseur du sable, ils cherchaient la terre du regard, tout comme s'ils avaient pénétré dans une mer profonde : devant eux, ni arbre ni trace de sol cultivé ; l'eau même, que les chameaux avaient portée dans des outres, leur faisait défaut, et il n'y en avait pas dans le sol aride et le sable ardent. En outre, le soleil avait tout embrasé ; les bouches étaient sèches et brûlées<sup>422</sup>.

---

<sup>420</sup> *Ibid*, p. 7.

<sup>421</sup> Aubriot, 2003, p.228.

<sup>422</sup> *Ac primo quidem et sequente die tolerabilis labor uisus nondum tam uastis nudisque solitudinibus aditis, iam tamen sterili et emoriente terra. Sed ut aperuere se campi alto obruti sabulo, haud secus quam profundum aequor ingressi terram oculis requirebant: nulla arbor, nullum culti soli occurrebat uestigium ; aqua etiam defecerat, quam utribus cameli uexerant, et in arido solo ac feruido sabulo nulla erat. Ad hoc sol omnia incenderat, siccaque et adusta erant ora.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IV, VII, 10-13, trad. H. Bardon.

Une fois de plus, dans sa poursuite de la gloire, Alexandre met ses hommes à rude épreuve. Comme nous l'avons établi, il est habituel pour un héros de se retrouver dans des situations dangereuses et de les surmonter. Encore une fois, le roi des Macédoniens et son armée doivent leur survie à des interventions divines. Alors qu'ils souffrent tous de la soif, des nuages apparaissent et la pluie commence à tomber. Voici ce qu'Arrien nous en dit : « Or une pluie abondante tomba du ciel pour Alexandre, et ceci fut mis au compte de la divinité <sup>423</sup> ». Diodore dépeint aussi la souffrance des soldats :

Tous étaient tombés dans le découragement quand soudain s'abattit du haut du ciel une abondante pluie d'orage qui remédia miraculeusement au manque de liquide dont ils souffraient. Aussi attribuèrent-ils l'événement à la Providence divine, en gens qui ont été sauvés contre toute attente<sup>424</sup>.

Dans la version de Diodore de Sicile, l'abattement et l'abandon des Macédoniens sont perceptibles. Bien que la « Providence divine » ne soit pas ici directement rattachée à Alexandre, il semble toutefois logique que l'intervention des dieux soit en rapport avec le roi et avec son arrivée imminente dans le sanctuaire de Zeus-Ammon. Plutarque, enfin, résume parfaitement l'aspect irréfléchi du caractère d'Alexandre, insensible aux peurs du commun des mortels :

Tous ces périls préoccupaient la plupart des Compagnons d'Alexandre, mais il était difficile de le détourner d'un dessein une fois formé, quel qu'il fût. Car la Fortune, en cédant devant ses efforts, l'affermissait dans ces projets, et l'ardeur qu'il déployait jusqu'au terme de ses entreprises rendait son ambition invincible en soumettant de force non seulement les ennemis, mais même les lieux et les temps<sup>425</sup>.

---

<sup>423</sup> Ὑδωρ δὲ ἐξ οὐρανοῦ πολὺ Ἀλεξάνδρῳ ἐγένετο, καὶ τοῦτο ἐς τὸ θεῖον ἀνηρέχθη. Arrien, *Anabase*, livre III, III, 4, trad. P. Savinel.

<sup>424</sup> Εἰς ἀθυμίαν οὖν πάντων ἐμπεσόντων ἄφνω πολὺς ὄμβρος ἐξ οὐρανοῦ κατερράγη, τὴν ὑπάρχουσαν τῶν ὕγρων ἔνδειαν παραδόξως διωρθούμενος· διὸ καὶ τὸ συμβᾶν ἔδοξεν ἀνεπίστως σωθεῖσι θεῶν προνοίᾳ γεγονέναι. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XLIX, 4, trad. P. Goukowsky.

<sup>425</sup> Ταῦτα πάντα σχεδὸν πάντες ἐλογίζοντο, χαλεπὸν δ' ἦν Ἀλέξανδρον ἀποτρέψαι πρὸς ὅτιοῦν ὠρμημένον. Ἡ τε γὰρ τύχη ταῖς ἐπιβολαῖς ὑπέικουσα τὴν γνώμην ἰσχυρὰν ἐποίει, καὶ τὸ θυμοειδὲς ἄχρι τῶν θαυμάτων ὑπεξέφερε τὴν φιλονικίαν ἀήτητον, οὐ μόνον πολεμίους, ἀλλὰ καὶ τόπους καὶ καιροὺς καταβιαζομένην. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXVI, 13-14, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

Ici, l'ardeur d'Alexandre suffit à faire plier les forces naturelles, comme en témoignent les miracles qui ont permis aux siens de traverser le désert. La τύχη, la Fortune divine, est du côté du roi, et même-elle ne peut ni le restreindre, ni l'arrêter. Ce sont là les prémices de ce que J. Benoist-Méchin décrit chez Alexandre comme :

Le sentiment de n'être pas seulement un capitaine victorieux, mais de l'être en vertu d'une « prédilection divine », avait grandi en lui au point de l'occuper tout entier<sup>426</sup>.

Finalement, les Macédoniens se retrouvent à être guidés par des corbeaux :

Comme l'abondance du sable ne permettait plus de distinguer la route à suivre, les guides vinrent annoncer au roi que des corbeaux, croassant sur leur droite, signalaient le tracé de la piste qui mène au sanctuaire. Alexandre vit dans l'événement un présage, dont il conclut que le dieu accueillait avec joie sa venue : il continua donc sa route à la hâte<sup>427</sup>.

Finalement parvenu à l'Oasis de Siwa, Alexandre trouve l'opportunité de mettre certains de ses plans en œuvre. Le roi n'en est qu'au début de sa conquête, Darius est toujours vivant et l'influence de son père se fait toujours sentir. Alexandre a pu avoir à cœur de s'émanciper de son carcan paternel tout en rassurant les siens quant à leur prochaine victoire. C. Mossé développe cette idée, en expliquant que le choix du roi a été celui qu'aurait été celui de « tout jeune chef de guerre qui venait de remporter de brillantes victoires<sup>428</sup> ». Les Macédoniens, s'ils ont la confirmation que leur roi est destiné à vaincre et à être auréolé de gloire, n'auront que plus d'ardeur au combat et seront d'autant plus faciles à convaincre lorsqu'il sera question de pousser encore plus loin la campagne. Mais, outre les aspirations d'un chef victorieux, quelles raisons ont pu pousser Alexandre à entreprendre un tel périple ? Pour Arrien, aller consulter Ammon est un moyen pour le roi de construire sa propre légende en parallèle des héros auxquels il s'identifie. Mais c'est aussi, et surtout, pour faire valider ses ambitions par le dieu : « Parce que l'oracle d'Ammon était réputé infallible<sup>429</sup> ». C'est désormais de certitude dont Alexandre a besoin. Il doit convaincre les siens que les actions qu'il entreprend ont l'aval des dieux, et

---

<sup>426</sup> Benoist-Méchin, 2009, p. 223.

<sup>427</sup> Ἀδήλου δὲ τῆς ὁδοῦ καθεστῶσης διὰ τὸ πλῆθος τῆς ἄμμου οἱ καθηγούμενοι τῆς ὁδοῦ προσήγγειλαν τῷ βασιλεῖ διότι κόρακες δεξιοὶ κλάζοντες τὴν τρίβον τῆς ἐπὶ τὸ ἱερὸν φεροῦσης ἀτραποῦ προσημαίνουσιν. [6] Οἰωνισάμενος δὲ τὸ συμβαῖνον ὁ Ἀλέξανδρος καὶ διαλαβὼν δέχεσθαι τὸν θεὸν ἀσμένως τὴν παρουσίαν αὐτοῦ προῆγε κατὰ σπουδήν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, trad. P. Goukowsky.

<sup>428</sup> Mossé, 2012, p. 104.

<sup>429</sup> Ὅτι ἀτρεκέδες ἐλέγετο εἶναι τὸ μαντεῖον τοῦ Ἄμμωνος. Arrien, *Anabase*, livre III, III, 1-2, trad. P. Savinel.



pour cela, se fabriquer une ascendance divine et la faire reconnaître semble être le moyen le plus efficace d'y parvenir. La rencontre entre l'oracle et Alexandre apporte également au jeune roi une légitimité toute divine. Elle permet au jeune roi, comme l'explique C. Mossé, de : « voir son ambition confirmée par le dieu<sup>430</sup> ». Mais il semble que le conquérant ne soit pas étranger aux paroles qui ont été prononcées. L'exemple le plus probant se trouve chez Justin :

Désireux de s'attribuer une origine divine et, dans le même temps, de laver sa mère de cette tache d'infamie, Alexandre se fait précéder d'une délégation chargée de soudoyer les prêtres et de leur suggérer les réponses souhaitées<sup>431</sup>.

En explicitant à ce point la participation d'Alexandre à sa propre ascendance divine, Justin décrédibilise l'action du roi, rappelant que ce n'est qu'un homme poussé par son ambition, en témoigne la suite du texte :

Une autre réponse de l'oracle invite ses compagnons à honorer Alexandre comme un dieu et non comme un roi. Son arrogance s'en trouva renforcée<sup>432</sup>.

Nous avons déjà pu constater les diverses critiques que Justin émet à l'encontre d'Alexandre, et la recherche de la divinisation rentre pleinement dans ce cadre. Il faut toutefois nuancer cette recherche de la divinisation. En effet, pour C. Mossé, le roi n'a jamais cherché à se faire diviniser<sup>433</sup>. Les rapports entre le divin et Alexandre s'articulent davantage autour d'une manœuvre politique, qui fait bénéficier au roi d'une autorité divine qui suffit, la majeure partie du temps, à effrayer ses adversaires. Il s'inscrit aussi dans la continuité religieuse de l'Empire achéménide, où les souverains étaient honorés de leur vivant. Il est cependant important de rappeler que, bien après l'époque archaïque où évoluaient les héros homériques, les Grecs ont continué à instaurer des cultes héroïques<sup>434</sup>.

Il est donc difficile, selon les auteurs, de fixer précisément le moment où Alexandre a souhaité dépasser sa condition humaine, c'est-à-dire le moment où il veut être vu comme un

---

<sup>430</sup> Mossé, 2012, p. 104.

<sup>431</sup> *Igitur Alexander cupiens originem diuinitatis adquirere, simul et matrem infamia liberare, per præmissos subornat antistites, quid sibi responderi uellet.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XI, XI, 6, trad. B. Mineo.

<sup>432</sup> *Comitibus quoque suis responsum, ut Alexandrum pro deo, non pro rege colerent.* *Ibid.*, 11.

<sup>433</sup> Mossé, 2012, p. 105.

<sup>434</sup> Pour plus d'information, voir Mossé, 2012, p. 106-109.

dieu. En effet, sa volonté d'être reconnu comme θεός ἀνίκητος<sup>435</sup> semble prendre ses racines à ce moment-là. Comme l'explique C. Grandjean, Alexandre : « reprend à son compte l'épiclèse d'Héraklès, qui le faisait vaincu et invincible<sup>436</sup> ». Le terme ἀνίκητος signifie invincible, et cet adjectif est récurrent lorsqu'il s'agit d'Alexandre. En effet, à plusieurs reprises, le conquérant est désigné comme « invincible », que ce soit par la Pythie, ainsi que nous l'avons vu, par ses ennemis, qui font face à la réputation du Macédonien, ou encore par les auteurs. Lorsqu'il rencontre l'oracle d'Ammon, cette dénomination est également présente chez Diodore de Sicile, chez Plutarque<sup>437</sup> ainsi que chez Quinte-Curce<sup>438</sup> : « Par le passé, tu étais vaincu. Tu seras désormais, à tout jamais, invincible<sup>439</sup> ». Cette invincibilité, nous la retrouvons tout au long du règne d'Alexandre, et ce dès sa naissance, comme nous avons pu le constater. En effet, les grandes actions qu'accomplit le roi, les dangers auxquels il fait face et la gloire après laquelle il court nous sont présentés sous le couvert de cette inébranlabilité. En 324 av. J.-C., soit une année avant la mort d'Alexandre, le roi vient de soumettre, non sans mal, les peuples des Mandres et des Sugambres<sup>440</sup>. Il continue à suivre l'Océan et arrive devant la ville du roi Ambos, qui se prépare au combat. Nous retrouvons alors chez Justin une phrase qui cristallise la renommée militaire du roi : *Oppidani inuictum ferro audientes*<sup>441</sup>. L'adjectif *inuictus, a, um* signifie également invincible. Cela ne signifie pas pour autant que l'armée d'Ambos compte se rendre sans combattre, au contraire, ils vont faire usage de la μήτις<sup>442</sup>, de la ruse. Malgré tout, la victoire sourit à Alexandre. Ainsi que l'avait prédit le prophète à Siwa :

---

<sup>435</sup> On retrouve cette appellation dans la littérature critique contemporaine. Mossé (2012) et Goukowsky (1981) l'utilisent notamment lorsqu'il est question de la divinisation d'Alexandre.

<sup>436</sup> Grandjean, 2017, p. 128

<sup>437</sup> Nous retrouvons dans un passage que nous avons déjà eu l'occasion de citer. Τὴν φιλονικίαν ἀήττητον, littéralement « le désir de vaincre invincible », laisse entrevoir la manière dont Alexandre prévoit sa conquête ; une succession de fait glorieux.

<sup>438</sup> *Adiecit inuictum fore, donec excederet ad deos.* « Il ajouta qu'il serait invincible, jusqu'au moment où il s'en irait parmi les dieux ». Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre IV, VII, 27, trad. H. Bardon.

<sup>439</sup> Καὶ γὰρ πρότερον ἀήττητον αὐτὸν γεγονέναι καὶ μετὰ ταῦτ' ἔσσεσθαι διὰ παντὸς ἀνίκητον. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LI, 3, trad. P. Goukowsky.

<sup>440</sup> Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, IX.

<sup>441</sup> « Ayant entendu dire qu'il n'avait pu être vaincu par le fer ». Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, X, trad. B. Mineo.

<sup>442</sup> La μήτις désigne « un plan habile » mais peut aussi renvoyer à la « sagesse ». Elle peut aussi signifier la « ruse ». Pour plus d'information, nous vous invitons à consulter l'article « μήτις », P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*, p. 699.

« L'heureux succès de tes entreprises prouvera que tu es né dieu<sup>443</sup> ». Cette prédiction vient donc confirmer celle qui avait accompagné sa naissance :

Tout cela lui [Philippe] causa naturellement beaucoup de joie, et son exaltation fut encore augmentée par les devins, selon qui l'enfant dont la naissance coïncidait avec trois victoires serait invincible<sup>444</sup>.

Ainsi, sur l'arrivée d'Alexandre au sanctuaire d'Ammon, nous pouvons conclure qu'il s'agit d'un voyage délibéré, où le roi a pu saisir l'opportunité d'obtenir l'assentiment du dieu pour la suite de sa conquête. En faisant de ses ambitions une volonté divine dont il aurait hérité, Alexandre met en place un jeu stratégique et politique, où la recherche de la divinité doit se faire avec parcimonie et où les siens le suivent avec ferveur, galvanisés par un roi d'origine divine.

La légende d'Alexandre, donc, se construit à travers plusieurs épisodes où le roi s'est illustré par sa bravoure, son courage et sa grandeur d'âme. C'est en s'identifiant à des figures héroïques, notamment Achille, que le roi forge son propre mythe, qu'il espère à la hauteur de ses modèles. Pour ce faire, il ne recule devant aucun danger, aucune folie pour faire entrer son nom dans la légende. Ici, Alexandre n'a pas un rôle de roi mais celui d'un émule. Sa quête de gloire stimule son armée, qui accomplit à son tour des exploits afin d'être digne de leur chef. Désigné comme invincible avant même sa naissance, le Macédonien marche dans les pas de ceux qui ne craignent pas la mort et qui estiment que c'est en l'honorant de sa bravoure qu'il est possible d'accéder au bonheur. Même les dieux ne peuvent arrêter Alexandre. Il n'hésite pas à s'approprier leur volonté, leur dictant ce qu'il désire entendre. Pour J.-P. Vernant, : « Il n'y a pas de belle mort s'il n'y a pas de vie brève<sup>445</sup> ». Mort à 32 ans, presque 33, le conquérant n'a pas eu le loisir de vieillir, d'observer les fruits de son labeur ou de voir son enfant à naître grandir. F. Galtier explique qu'Alexandre étant mort jeune, il n'a pas eu le temps de s'engager vers un chemin moins glorieux, où les actions extraordinaires ne sont plus un lot quotidien<sup>446</sup>.

---

<sup>443</sup> Τεκμήρια δ' ἔσσεσθαι τῆς ἐκ τοῦ θεοῦ γενέσεως τὸ μέγεθος τῶν ἐν ταῖς πράξεσι κατορθωμάτων. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LI, 3, trad. P. Goukowsky.

<sup>444</sup> Ἐφ' οἷς ἠδόμενον, ὡς εἰκὸς, ἔτι μᾶλλον οἱ μάντιες ἐπῆραν ἀποφαινόμενοι τὸν παῖδα τρισὶ νίκαις συγγεγεννημένον ἀνίκητον ἔσσεσθαι. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, III, 9, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>445</sup> Vernant, 2001, p. 13.

<sup>446</sup> Galtier, 2018, p. 156.

Sa mort cristallise ainsi sa légende. Comme Achille, il a fait le choix de la gloire et de la renommée.



## PARTIE III : L'ETHOS D'ALEXANDRE, VU PAR ROME

Alexandre était un nom bien connu des Romains. Il sert de modèle dans de nombreux exercices, qu'ils soient rhétoriques ou philosophiques ou littéraires. Les auteurs, en utilisant le nom d'Alexandre, en rappelant sa geste et les dérives qui ont suivie, peuvent ainsi réfléchir à la manière dont un chef devait se comporter. Cependant, il serait plus juste de parler de l'image d'Alexandre plutôt que du personnage en tant que tel. L'utilisation de cette figure nous permet également de voir comment était perçus l'éducation, ainsi que les modèles littéraires et héroïques adaptés à un jeune prince. À défaut de sources contemporaines sur le jeune roi, Alexandre devient rapidement un *topos*, un cadre de référence pour les intellectuels qui tissent un portrait souvent exacerbé des qualités et des défauts du Macédonien. P. Briant décrit la position de Rome par rapport à l'épopée du conquérant. Il explique que ce que représentait le conquérant – un roi, un tyran, un modèle despotique – était en totale opposition avec les valeurs romaines. Certains auteurs ont donc décidé de dénoncer les comportements d'Alexandre, tout en amorçant une réflexion sur la pratique du pouvoir<sup>447</sup>. Notre partie s'intéresse donc à Alexandre comme un modèle d'exercice à la fois littéraire, rhétorique et philosophique pour le monde romain. Alexandre est-il vu différemment au sein des dialogues satiriques qu'à l'intérieur de l'uchronie livienne ? Qu'est-ce qui, dans la vie du Macédonien, a pu interpeller les auteurs et penseurs et quelles conclusions en ont-ils tirées ?

---

<sup>447</sup> Briant, 2016, p. 431.

### III. 1. Alexandre au cœur des dialogues satiriques

Alexandre inspire également des auteurs qui écrivent avec des visées moralistes, ancrées dans un contexte politique. Dans cette optique, nous allons nous intéresser tout particulièrement aux *Discours* de Dion de Pruse, mais nous ferons intervenir tout au long de notre étude un autre auteur important pour ce qui est du traitement de l'image d'Alexandre : Lucien de Samosate.

Rhéteur et philosophe grec qui vit dans un monde dominé par Rome, Dion condamne cette hybris qui semble caractériser Alexandre à travers ses *Discours*<sup>448</sup> à vocation souvent pédagogique. Ils deviennent alors un recueil de conseils, de mises en garde qu'il est intéressant de mettre en parallèle avec le contexte politique dans lequel Dion évolue. C'est à la figure de Trajan – empereur romain régnant de 98 à 117 – que le rhéteur compare Alexandre. S'inscrivant dans la tradition augustéenne, Trajan est un empereur soucieux d'avoir un bon rapport avec le Sénat, en opposition avec son prédécesseur Domitien. L'Empire oscille perpétuellement entre deux manières de gouverner ; une volonté de retourner à la *res publica restituta*<sup>449</sup> d'Auguste en coopération avec le Sénat et à l'inverse, une politique qui souhaite s'en éloigner. Les auteurs mettent donc en avant dans leurs œuvres les valeurs d'Auguste<sup>450</sup>, qui sont une part importante de la constitution de l'Empire. Nous pensons, par exemple, au *Clipeus virtutis*<sup>451</sup>, le bouclier en or suspendu dans le vestibule du Sénat. Nous allons voir que Dion s'inscrit dans ce mouvement de collaboration sénatoriale et de tempérance du pouvoir détenu par un seul homme.

Alexandre s'impose tantôt comme un modèle, tantôt en contre-modèle, mais de nombreuses grandes figures, Pompée<sup>452</sup> ou encore César, semblent avoir comme vocation de dépasser les

---

<sup>448</sup> Notre étude portera sur les *Discours sur la royauté II et IV* qui mettent en scène Alexandre le Grand.

<sup>449</sup> Avant qu'Octave ne devienne Auguste et qu'il déclare le principat en janvier 27 av. J.-C. La notion d'*autorictas* vraiment important dans sa mise en place du pouvoir. Il se targue d'avoir rétabli d'Etat de droit qui correspond à la *restituta republica*, jusqu'en 23/22 av. J.-C..

<sup>450</sup> Auguste entend rassurer une population marquée par des décennies de guerres civiles. Le premier empereur affiche donc sa collaboration avec le Sénat, afin de ne pas afficher un pouvoir tyrannique détenu par un seul homme. Le nom même d'Auguste renvoie à l'*auctoritas*, reconnue collectivement par le Sénat ainsi qu'à une légitimité religieuse qui remonte à Romulus.

<sup>451</sup> Il s'agit d'un bouclier en or offert à Auguste en -27. Il symbolise la volonté d'Auguste de sauver Rome, notamment du point de vue de la morale. Il est inscrit dessus les valeurs cardinales de l'Empereur : *uertus*, *clementia*, *iustitia* et *pietas*.

<sup>452</sup> Sur l'admiration et la volonté de Pompée à dépasser Alexandre, voir Plutarque, *Vie de Pompée*, 45 – 46, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

exploits du conquérant. César, tout particulièrement, fait l'objet d'un traitement particulier. En effet, c'est à la vie d'Alexandre que Plutarque compare celle du général romain. Plusieurs éléments de cette biographie ne sont pas sans rappeler celle du Macédonien :

Il inspirait à ses soldats un tel dévouement et une telle ardeur que même ceux qui ne s'étaient nullement distingués dans leurs autres campagnes devenaient avec lui irrésistible et invincible, se jetant dans n'importe quel péril pour la gloire de César<sup>453</sup>.

Les ambitieux se confrontent à la geste d'Alexandre le Grand. Si nous prenons Lucien, rhéteur et philosophe syrien, nous pouvons lire qu'il s'amuse à confronter plusieurs grandes figures historiques au sein même des enfers. En effet, les *Dialogues des morts*<sup>454</sup> offrent le récit fictif de la rencontre entre Alexandre et plusieurs grandes personnalités qui ont marqué leurs temps. Il confronte ainsi le roi à sa propre postérité, à ses prétentions divines et aux dérives qui ont été les siennes. P. Briant explique qu'à Rome se crée un phénomène, « l'*Imitatio Alexandri*<sup>455</sup> », qui est courant chez les personnalités politiques et militaires. Ils désirent s'illustrer individuellement, utilisant Alexandre : « à la fois un modèle et un anti-modèle<sup>456</sup> ». On peut donc se demander quel usage est fait de l'image d'Alexandre ? En effet, ce que P. Briant regroupe sous le terme d'*Imitatio Alexandri* implique également que des auteurs, des philosophes et des rhéteurs eussent réfléchi leur règne à travers l'image du roi des Macédoniens. Dion et Lucien mettent tous les deux en scène le conquérant au sein de dialogues, mais Lucien étant un auteur plus tardif que Dion, tout laisse à penser qu'il connaissait les textes de son prédécesseur et qu'il a ainsi pu s'en inspirer. L. Pernot a d'ailleurs tenté d'établir des concomitances entre eux. Pour lui, les thèmes qu'invoquent nos deux auteurs recherchent la

---

<sup>453</sup> Εὐνοία δὲ καὶ προθυμία στρατιωτῶν ἐχρήσατο τοσαύτη περὶ αὐτόν ὥστε τοὺς ἐτέρων μηδὲν ἐν ταῖς ἄλλαις στρατείαις διαφέροντας ἀμάχους καὶ ἀνυποστάτους φέρεσθαι πρὸς πᾶν δεινὸν ὑπὲρ τῆς Καίσαρος δόξης. Plutarque, *Vie de César*, XVI, 1, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>454</sup> *Dialogues des morts* XII et XIII de Lucien de Samosate, si l'on en suit la numérotation du Vaticanus Graecus 90Γ.

<sup>455</sup> D. Villani propose, à ce sujet, une définition basée sur le travail de P. Green : « L'*imitatio Alexandri* désignait ainsi l'ensemble des usages et des appropriations suscitées par la figure d'Alexandre. [...] L'*imitatio* à proprement parler, soit la volonté consciente d'imiter, l'*aemulatio*, celle de rivaliser avec le modèle, et enfin la *comparatio*, lorsque que le rapprochement entre le candidat et le modèle est suggéré par un tiers ». Villani, 2013, p. 338.

<sup>456</sup> Briant, 2016, p. 34.



satire<sup>457</sup> à travers des dialogues empreints de piquant. Aussi, on peut retrouver chez Lucien des idées qui se dégagent déjà chez Dion<sup>458</sup>. On peut faire remonter ce *topos* jusqu'à Sénèque le Père qui tente de montrer comment Alexandre réfléchissait dans un contexte précis, mais sans le faire intervenir directement. Ses *suasoirs*<sup>459</sup> sont des exercices de réflexion, qui, même si elles nous permettent de voir et d'imaginer les motivations et les pensées du conquérant, restent avant tout des exercices. Son objectif était de rassembler au sein d'un seul et même ouvrage de nombreuses déclamations et, comme l'explique L. Pernot, les déclamations qui touchent à Alexandre sont des illustrations de la manière dont on percevait la légende du conquérant, notamment dans les milieux rhétoriques grecs et latins : « Les écoles reflétaient une image d'Alexandre, et en même temps propageaient cette image auprès de la jeunesse et du public cultivé<sup>460</sup> ». Dans la *Suasoire I*, le but est de dissuader Alexandre de naviguer sur l'Océan. En expliquant comment faire pour y parvenir, Cestius explique de quelle façon la tradition voyait le Macédonien :

Alexandre était de ceux que la tradition nous a représentés comme les plus orgueilleux et d'une infatuation qui passe la mesure d'un esprit mortel. Enfin – pour laisser de côté les autres arguments –, la *suasoire* elle-même démontre l'outrecuidance d'Alexandre : le monde lui appartient et il ne lui suffit pas<sup>461</sup>.

Lucien, quant à lui, confronte le Macédonien à son père<sup>462</sup>, à Diogène<sup>463</sup> et à de généraux avides de le dépasser<sup>464</sup>. Pour M. Guédou, le conquérant semble avoir une place particulière au

---

<sup>457</sup> « La satire est un genre visant à dénoncer les vices et les folies des hommes dans une intention morale et didactique. Le ton de la satire varie selon une échelle qui va de l'ironie doucement moqueuse, à l'indignation injurieuse. Proche de la parodie et du pastiche par le procédé de dégradation comique, la satire s'en distingue du fait qu'elle n'est pas une imitation ». C. Cazanave, S. U. « Satire », *Le dictionnaire du littéraire*, p. 560.

<sup>458</sup> Pernot, 1993, p. 111-112.

<sup>459</sup> Du latin *suasoria, ae, f*, une *suasoire* est un discours pour conseiller, une sorte de déclamation où le rhéteur visait à persuader un personnage historique ou mythologique de prendre un parti déterminé, Gaffiot, *suasoria*, p.1510.

<sup>460</sup> Pernot, 2013, p. 6.

<sup>461</sup> *Alexandrum exisse quos superbissimos et supra mortalis animi modum inflatos accepimus. Denique ut alia dimittantur argumenta, ipsa suasoria insolentiam eius coarguit; orbis illum suus non capit.* Sénèque le Père, *Suasoire I*, 5, trad. L. Pernot.

<sup>462</sup> Lucien, *Dialogues des Morts*, XII.

<sup>463</sup> Lucien, *Dialogues des Morts*, XIII.

<sup>464</sup> Lucien, *Dialogues des Morts*, XXV.

sein du corpus infernal du Syrien. En effet, il affiche une attitude résignée maintenant qu'il se trouve dans les Enfers. Il comprend et accepte que tout ce qu'il a construit de son vivant ne vaut plus rien une fois mort<sup>465</sup>. Si la majorité paraît se plaindre de son sort, Alexandre réagit différemment. Il nous offre alors un récit amusant, railleur et volontairement percutant quant à la prétendue divinité d'Alexandre, car en effet, ces trois discours – la présence même d'Alexandre au sein des Enfers – soulèvent un problème capital si l'on en croit la propagande macédonienne ; Alexandre n'est pas un dieu, il est mort. C'est là un des thèmes principaux des trois *Discours* que nous étudions, le rapport que notre jeune roi entretient avec le divin. Lucien s'amuse ici avec un des points de dissension majeur de la conquête du conquérant. Qu'est-ce que cela signifie concrètement, d'être de sang divin ? Quels en sont les avantages stratégiques et pourquoi Alexandre a-t-il tenu à entretenir cette rumeur datant de son enfance<sup>466</sup> ?

La réflexion que propose Dion de Pruse dans un cadre rhétorique et philosophique n'est pas inédite, puisque ce thème existe déjà dans d'autres œuvres, notamment celle du Pseudo-Aristote, dans sa *Rhétorique à Alexandre*. Dans son épître dédicatoire<sup>467</sup>, l'auteur tente d'expliquer à Alexandre la manière dont il doit penser et entreprendre son expédition, et souhaite sensibiliser le jeune roi sur l'importance de la raison et de la réflexion :

Je te renouvelle expressément la recommandation que je t'ai faite jadis, de t'attacher à l'éloquence philosophique. De même en effet qu'une vie saine est la gardienne du corps, de même la culture a été établie en gardienne de l'âme. Car en la prenant pour guide, tu ne risqueras pas de trébucher dans tes actions, tu pourras préserver au contraire pour ainsi dire tous les biens acquis dont tu disposes<sup>468</sup>.

Bien qu'on ne puisse réellement déterminer si Aristote est l'auteur de ce texte, toujours est-il que la réflexion d'allier la rhétorique à l'importance de la culture est reprise par des auteurs

---

<sup>465</sup> Guédou, 2022, p. 60.

<sup>466</sup> Voir la sous-partie « La légende d'Alexandre ».

Si l'on prend l'exemple de Justin, Alexandre semble imposer aux prêtres du temple d'Hammon cette filiation divine afin de légitimer son pouvoir et sa position. Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques*, livre XI, 11, 2-7.

<sup>467</sup> Il s'agit d'une dédicace faite au début d'un ouvrage. Le terme épître indique qu'il s'agit d'une lettre.

<sup>468</sup> Διακελεύομαι δὴ σοι πάλαι παρακεκλημένῳ τῆς τῶν λόγων ἀντέχεσθαι φιλοσοφίας. Καθάπερ γὰρ ἐστὶ φυλακτικὸν σώματος ὑγίεια, οὕτω ψυχῆς φυλακτικὸν καθέστηκε παιδεία. Ταύτης γὰρ προηγουμένης οὐ πταίειν συμβήσεται σοι περὶ τὰς πράξεις, ἀλλὰ σῶξιν ἀπάσας ὡς ἔπος εἰπεῖν τὰς ὑπαρχούσας σοι τῶν ἀγαθῶν κτήσεις. Pseudo-Aristote, *Rhétorique à Alexandre*, épître dédicatoire, 12, trad. P. Chiron.

postérieurs. Ici, la mise en garde est perceptible et la datation *terminus ante quem* que propose P. Chiron en 300 av. J.-C.<sup>469</sup> laisse penser que l'auteur, quel qu'il soit, avait un certain recul sur les conquêtes d'Alexandre.

L'Empire d'Alexandre explose à sa mort et devient l'objet de rivalités et de guerres entre les Diadoques<sup>470</sup>. On peut donc supposer que c'est la fragilité des « biens acquis » d'Alexandre que l'auteur critique et qu'il pointe du doigt l'absence de réflexion philosophique du roi, et que c'est là l'origine de l'échec d'un empire pérenne. En effet, en intégrant les coutumes et les mœurs perses à son Empire, Alexandre se serait éloigné de la seule culture qui lui aurait garantie sécurité et pérennité, la culture grecque : l'un des enjeux de la réflexion autour d'Alexandre est donc éducatif, il s'agit de mettre en garde contre les dérives possibles du pouvoir et c'est bien ce que tente de faire Dion de Pruse dans ses *Discours*. Le rhéteur souhaite donc éduquer les siens grâce à la parole et inviter ses lecteurs à réfléchir, « au croisement de l'éloquence et de la culture<sup>471</sup> ». Mais notre auteur prend également un point de vue moralisateur. Il est intéressant de rappeler que Dion a subi la politique tyrannique de Domitien, en témoigne son exil en 82-83 à la suite de l'exécution de T. Flavius Sabinus<sup>472</sup>. Il devient alors la victime d'un pouvoir despotique qui souhaite éliminer les intellectuels. Il est donc logique de le voir condamner un comportement qu'il juge indigne d'une personne ayant entre ses mains la responsabilité d'un peuple.

Les *Discours*, que l'on date entre 101 et 102, avaient pour destinataire Trajan<sup>473</sup>. Ils mettent en scène des dialogues fictifs entre Alexandre et son père, pour le premier, et entre Alexandre et Diogène pour le second. Parmi l'ensemble de son œuvre, Dion a choisi tout d'abord de s'intéresser à la figure dite du « bon roi », d'en définir le cadre, de critiquer les dérives possibles et semble vouloir proposer un manuel de la royauté. De plus, l'exemple d'Alexandre permet aux intellectuels de réfléchir à la conception du pouvoir romain. La question du bon dirigeant est capitale pour les Romains, qui voient se succéder les empereurs. Certains règnes sont plus

---

<sup>469</sup> Chiron, 2001, p. 19.

<sup>470</sup> Les guerres des Diadoques désignent des conflits qui commencent après la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C.. Il y a eu trois guerres, la première de 321 av. J.-C. à 320 av. J.-C., la deuxième de 319 av. J.-C. à 316 av. J.-C. et la dernière de 315 av. J.-C. à 311 av. J.-C.. À partir de cette date, l'Empire d'Alexandre est définitivement démantelé en plusieurs unités indépendantes.

<sup>471</sup> Pernot, 2013, p. 32.

<sup>472</sup> Gangloff, 2009, p. 4.

<sup>473</sup> *Ibid*, p. 5.

traumatiques que d'autres, et après la tyrannie de Domitien, il est important de rappeler ce qui est attendu d'un bon empereur. Ainsi, dans le *Discours II*, Dion prête à Alexandre la description du bon roi :

Il n'est pas nécessaire non plus que le roi s'adonne à la philosophie en visant la plus grande perfection, mais il doit vivre simplement et sans affectation, en faisant montre par ses actes mêmes d'un caractère humain, doux et juste, et, de surcroît, élevé et courageux, et surtout en se réjouissant de faire le bien, sentiment qui se rapproche le plus de la nature des dieux<sup>474</sup>.

Nous pouvons faire le rapprochement avec la réflexion du Pseudo-Aristote sur le roi-philosophe. En effet, Dion utilise également la figure connue d'Alexandre pour véhiculer ses propres idées. En tant que stoïcien, le rhéteur veut avant tout inciter à la juste-mesure et à une certaine simplicité de vie. Ces qualités sont essentielles pour les Romains et le sont même pour l'empereur. Cependant, nous sommes en droit de nous demander pourquoi il utilise Alexandre comme référence. La tradition prête à Alexandre un immense désir de conquête, une ambition sans limite et une volonté à toute épreuve : ce sont les limites de ces traits de caractère que Dion pourrait vouloir explorer, interroger et critiquer. Le *Discours II* met donc en scène un Alexandre adolescent et trépidant à l'idée d'enfin pouvoir faire ses preuves :

Il était incapable de se retenir, de même que les jeunes chiens de noble race ne supportent pas d'être laissés en arrière de la meute qui part pour la chasse, et la suivent, souvent en brisant leurs attaches<sup>475</sup>.

L'ambition du Macédonien est alors mise en parallèle avec les désirs d'un jeune chien, ils sont tous deux fougueux et inarrêtables. Le terme qu'emploie Dion pour montrer l'émancipation de ce jeune chien, ἀπορρήξαντες<sup>476</sup>, implique une forme de violence, qu'il range dans la catégorie des instincts animaliers. Si l'on transpose la situation à celle d'Alexandre, le rhéteur met rapidement en avant la propension à la violence qu'a ce dernier, et le fait qu'il ne

---

<sup>474</sup> Οὐδ' αὖ φιλοσοφίας ἄπτεσθαι πρὸς τὸ ἀκριβέστατον, ἀπλάστως δὲ καὶ ἀπλῶς βιοῦν ἐνδεικνύμενον αὐτοῖς τοῖς ἔργοις φιλάνθρωπον ἦθος καὶ πρᾶον καὶ δίκαιον, ἔτι δὲ ὑψηλὸν καὶ ἀνδρεῖον, καὶ μάλιστα δὴ χαίροντα εὐεργεσίαις, ὅπερ ἐστὶν ἐγγυτάτω τῆς τῶν θεῶν φύσεως. Dion de Pruse, *Discours sur la royauté II*, 26, trad. L. Pernot.

<sup>475</sup> Ὁ δὲ οὐχ οἷός τ' ἦν κατέχειν αὐτόν, ὥσπερ οἱ γενναῖοι σκύλακες οὐχ ὑπομένουσιν ἀπολείπεσθαι τῶν ἐπὶ θήραν ξιόντων, ἀλλὰ ξυνέπονται πολλακίς ἀπορρήξαντες τὰ δεσμά. Dion de Pruse, *Discours sur la royauté II*, 1, trad. L. Pernot.

<sup>476</sup> Participe aoriste qui vient du verbe ἀπορρήγνυμι qui est traduit par les termes arracher, briser.

se contente pas d'être le roi des Macédoniens, ses ambitions sont bien plus importantes. En effet, nous avons pu voir que le but premier de la campagne entreprise par Alexandre a été de libérer les Grecs d'Asie, soumis à la domination perse. Dion, en mettant en scène un Alexandre adolescent discutant avec son père, dépasse le cadre temporel qui est celui de son discours. Les premières phrases du dialogue expliquent que la discussion a lieu après que le jeune homme a commencé à prendre part aux campagnes du son père<sup>477</sup>, nous sommes donc aux alentours de 338 av. J.-C.

Dans la suite de son propos, le rhéteur développe la métaphore qu'il fait sur les jeunes chiens :

Parfois ils sèment le trouble dans l'action, parce qu'à cause de leur jeunesse et de leur ardeur ils donnent de la voix et lèvent prématurément le gibier ; mais parfois ce sont eux qui, d'un bond, effectuent la prise. Telle était la situation d'Alexandre au début, si bien qu'il fut même le responsable, dit-on, de la bataille et de la victoire de Chéronée, alors que son père hésitait devant le danger<sup>478</sup>.

Il explique qu'un élan précipité peut amener du bon, mais également du mauvais. Alexandre incarne bien cette ambivalence, l'enfant est plus prompt à l'action et au danger que le père. Mais en même temps, la mention de la jeunesse peut faire écho aux événements qui suivent l'ascension d'Alexandre.

Pour tenter de comprendre les raisons des dérives d'Alexandre, Dion s'attarde donc sur le portrait du bon roi, par nature. Certains points font écho à la geste du conquérant, mais on peut également voir des critiques directes aux divers excès que l'on attribue à Alexandre. C'est là l'objectif de son discours, prévenir les risques de la royauté et permettre à Trajan de régner de la meilleure des façons. En effet, l'Empereur romain est ambitieux et tente d'élargir les frontières de son Empire. Ce caractère belliqueux n'est pas sans rappeler celui d'Alexandre. L'appétence d'Alexandre pour la guerre l'a conduit aux limites du monde connu par les Grecs de l'époque, et son désir d'aller toujours plus loin fait qu'il n'envisage à aucun moment de retourner à Pella, en Macédoine. Pour les Romains, le pouvoir doit s'exercer depuis Rome et la

---

<sup>477</sup> Dion de Pruse, *Discours sur la royauté* II, 1.

<sup>478</sup> Ἐνίοτε μὲν οὖν ταραττουσιν ἐν τῷ ἔργῳ διὰ τὴν νεότητα καὶ τὴν ἐπιθυμίαν φθεγγόμενοι πρὸ τοῦ καιροῦ καὶ τὸ θηρίονάνιστάντες· ἐνίοτέ γε μὴν εἶλον αὐτοὶ προπηδήσαντες. τοιαῦτα ἐκεῖνος ἔπασχε τὸ πρῶτον, ὥστε καὶ τῆς ἐν Χαιρωνείᾳ μάχης τε καὶ νίκης φασὶν αὐτὸν αἴτιον γενέσθαι, τοῦ πατρὸς ὀκνοῦντος τὸν κίνδυνον. Dion de Pruse, *Discours sur la royauté* II, 2, trad. L. Pernot.

tradition n'est pas tendre avec ceux qui s'en sont trop éloignés<sup>479</sup>. Alexandre déplace le centre du pouvoir en Perse, et est confronté à la colère des siens ainsi qu'à leur envie de retourner dans leur patrie qu'ils n'ont pas vue depuis dix ans :

Mais, dès qu'on sut que les uns étaient renvoyés chez eux et les autres maintenus, les soldats estimèrent qu'Alexandre établirait pour toujours en Asie le siège de son royaume ; désemparés et oublieux de la discipline militaire, ils remplissent le camp de paroles séditeuses, puis ils abordèrent le roi avec plus d'insolence que précédemment<sup>480</sup>.

Cet événement pose la question d'une forme de dérèglement des pouvoirs, les soldats deviennent oublieux du rang d'Alexandre, la situation dégénère et l'on est bien loin de la rigueur militaire qu'ils appliquaient au début. Pour tenir son royaume, pour être apte à régner, la question se pose de savoir s'il y a des qualités spécifiques que l'on attend d'un souverain. Cela fait partie des notions que Dion s'emploie à définir :

Il n'est pas nécessaire non plus que le roi s'adonne à la philosophie en visant la plus grande perfection, mais il doit vivre simplement et sans affection, en faisant montre par ses actes mêmes d'un caractère humain, doux et juste, et, de surcroît, élevé et courageux, et surtout en se réjouissant de faire le bien, sentiment qui se rapproche le plus de la nature des dieux ; quant aux discours, il doit écouter avec plaisir ceux qui s'inspire la philosophie, chaque fois que l'occasion s'y prête, en tant qu'ils apparaissent en accord et non en contradiction avec sa propre manière d'être<sup>481</sup>.

C'est un roi stoïcien qui est ici décrit par Dion et cela peut faire écho à certains aspects de la personnalité d'Alexandre. Si certains auteurs accentuent le fait que le roi aurait eu, à partir d'un certain moment, une vie de débauche, il y a également plusieurs événements qui mettent en avant la retenue d'Alexandre, sa magnanimité et son respect envers les vaincus, comme nous

---

<sup>479</sup> On peut penser à Tibère qui, à partir de 27 ap. J.-C., dirige l'empire depuis Capri, et fini par y mourir.

<sup>480</sup> *Ceterum ut cognitum est alios remitti domos, alios retineri, perpetuam eum regni sedem in Asia habiturum rati uacordes et disciplinae militaris inmemores seditiosis uocibus castra conplent regemque.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, Livre X, 12-13, trad. H. Bardon.

<sup>481</sup> Οὐδ' αὖ φιλοσοφίας ἄπτεσθαι πρὸς τὸ ἀκριβέστατον, ἀπλάστως δὲ καὶ ἀπλῶς ἐνδεικνύμενον αὐτοῖς τοῖς ἔργοις φιλάνθρωπον ἦθος καὶ πρᾶον καὶ δίκαιον, ἔτι δὲ ὑψηλὸν καὶ ἀνδρεῖον, καὶ μάλιστα δὴ χαίροντα εὐεργεσίας, ὅπερ ἐστὶν ἐγγυτάτω τῆς τῶν θεῶν φύσεως: τῶν γε μὴν λόγων ἡδέως ἀκούοντα τῶν ἐκ φιλοσοφίας, ὅπῳταν καιρὸς, ἅτε οὐκ ἐναντίων φαινομένων. Dion de Pruse, *Discours sur la royauté* II, 26, trad. L. Pernot.

avons pu le voir. Nous pensons notamment au comportement du roi après la bataille d'Issos, où Alexandre octroie aux valeureux tombés au combat les hommages dus aux morts<sup>482</sup>.

Dans le cadre de son propos, c'est à travers un jeune homme qui n'est pas encore roi que Dion développe les principes qui lui semblent importants. L'ironie est d'autant plus mordante que le jeune Alexandre s'adresse à son père, qui est roi<sup>483</sup>. Le jeune prince se donne des airs de donneur de leçon face à Philippe qui se contente de rappeler de temps en temps que toutes ses réflexions lui viennent d'Aristote et d'Homère. Dion rappelle ainsi le rôle primordial que joue la philosophie dans l'éducation des jeunes princes :

Ce n'est pas en vain, Alexandre, que nous faisons grand cas d'Aristote et que nous lui avons permis de reconstruire sa patrie, Stagire, qui fait partie du territoire d'Olynthe. Car cet homme mérite beaucoup de larges présents, s'il te donne de telles leçons sur le gouvernement et la royauté – que ce soit en interprétant Homère ou d'une autre façon<sup>484</sup>.

On peut y voir un sarcasme de Philippe, qui reste assez absent du dialogue, se contentant d'écouter son fils.

À l'inverse, Philippe est bien plus présent dans le *Dialogue XII* de Lucien, qu'il initie : « Maintenant, Alexandre, tu ne saurais nier être mon fils : car tu ne serais pas mort, si tu étais le fils d'Ammon<sup>485</sup> ». D'emblée, le père d'Alexandre rappelle à son fils sa condition de mortel et déconstruit toutes les mesures prises par ce dernier quand il se disait dieu. Philippe reprend,

---

<sup>482</sup> Ἐπὶ δὲ τούτων Ἀλέξανδρος μετὰ τὴν ἐν Ἴσσοις νίκην τοὺς μὲν τελευτήσαντας ἔθαψεν, ἐν οἷς καὶ τῶν πολεμίων τοὺς ἐν ταῖς ἀνδραγαθίαις θαυμασθέντας· μετὰ δὲ ταῦτα τοῖς θεοῖς μεγαλοπρεπεῖς θυσίας συντελέσας καὶ τοὺς ἐν τῇ μάχῃ κατ' ἀρετὴν διαφόρους γενομένους τιμήσας ταῖς ἀξίαις ἐκάστους δωρεαῖς ἐφ' ἡμέρας τινὰς ἀνέλαβε τὴν δύναμιν. « Cette année-là ; après la victoire d'Issos, Alexandre ensevelit les morts, y compris les soldats ennemis dont on avait admiré la valeureuse conduite. Puis, quand il eut accompli en l'honneur des dieux de magnifiques sacrifices et récompensé selon leurs mérites tous ceux qui s'étaient distingués par leurs valeurs au cours de la bataille, il accorda quelques jours de repos à son armée ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XL, trad. P. Goukowsky.

<sup>483</sup> Il est important de rappeler que si chez Dion, Alexandre n'est encore qu'un jeune garçon lorsqu'il s'adresse à son père, chez Lucien, ce sont deux rois qui dialoguent, le rapport de force n'est plus le même.

<sup>484</sup> Οὐ μάτην, εἶπεν, Ἀλέξανδρε, περὶ πολλοῦ ποιούμεθα τὸν Ἀριστοτέλη, καὶ τὴν πατρίδα αὐτῷ συνεχωρήσαμεν ἀνακτίζειν, Στάγειρα τῆς Ὀλυνθίας οὖσαν. ὁ γὰρ ἀνὴρ ἄξιος πολλῶν καὶ μεγάλων δωρεῶν, εἰ τοιαυτὰ σε διδάσκει περὶ τε ἀρχῆς καὶ βασιλείας εἴτε Ὅμηρον ἐξηγούμενος εἴτε ἄλλον τρόπον. Dion de Pruse, *Discours sur la royauté II*, 79, trad. L. Pernot.

<sup>485</sup> Νῦν μὲν, ὦ Ἀλέξανδρε, οὐκ ἂν ἔξαρνος γένοιο μὴ οὐκ ἐμὸς υἱὸς εἶναι· οὐ γὰρ ἂν ἐτεθνήκεις Ἄμμωνός γε ὄν. Lucien, *Dialogues des morts XII*, 1, trad. L. Pernot.

dans son dialogue, un thème que l'on avait déjà retrouvé chez Dion de Pruse : les réprimandes d'un père envers son fils. En effet, l'ancien roi des Macédoniens n'hésite pas à pointer du doigt les erreurs d'Alexandre et à lui dire comment agir, désormais : « Tu n'as pas honte, Alexandre ? Allons, apprends à te défaire de ta vanité, connais-toi, et comprends qu'à présent tu es mort !<sup>486</sup> ». Plus que le sermon, le but de Philippe est de faire culpabiliser le conquérant. Il pose également la question des motivations profondes d'Alexandre à propos de sa campagne. Désormais guidé par sa vanité, le bras vengeur des Grecs semble bien loin, et ce qui importe le plus pour le roi des Macédoniens, c'est d'être reconnu comme un dieu. Ce sujet devient alors un débat dans le *Dialogue XII*, Alexandre a à cœur de prouver qu'il maîtrisait cette rumeur et qu'il ne s'est jamais réellement prétendu dieu, tandis que Philippe veut montrer à son fils l'ampleur de son arrogance et de son hybris. À chaque fois qu'Alexandre tente de montrer à son père le bien-fondé de son entreprise et de ses décisions, ce dernier lui oppose des arguments logiques qui mettent à mal les aspirations divines du roi de l'Asie :

Alexandre – Mais moi non plus, père, je n'ignorais pas que j'étais le fils de Philippe, fils d'Amyntas. J'ai accepté l'oracle parce que je le jugeais utile à mes entreprises.

Philippe – Comment dis-tu ? Il te paraissait utile de te laisser duper par les prophètes<sup>487</sup> ?

Lorsque Philippe parle, c'est Lucien qu'il faut entendre. En effet, ce dernier montre bien son scepticisme quant aux allégations d'Alexandre et il entend bien en démontrer l'absurdité. Philippe résume bien l'erreur du raisonnement de son fils lorsqu'il dit : « Mais surtout, cette réputation que tu disais utile, Alexandre, t'enlevait en grande partie la gloire de tes succès : car toute action passait insuffisante dès lors qu'elle passait pour être accomplie par un dieu<sup>488</sup> ». Les mortels peuvent-ils juger l'œuvre d'un dieu ? En se prenant pour une entité supérieure, c'est tout de même après la reconnaissance des hommes et la gloire que courrait Alexandre, s'exposant ainsi aux moqueries des siens :

---

<sup>486</sup> Καίτοι τὴν Ἄορνον ἐκείνην, οὐδετέρου ἐκείνων λαβόντος, ἐγὼ μόνος ἐχειρωσάμην. Lucien, *Dialogues des morts XII*, 6, trad. L. Pernot.

<sup>487</sup> ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ – οὐδ' αὐτὸς ἠγνόουν, ὃ πάτερ, ὡς Φιλίππου τοῦ Ἀμύντου υἱὸς εἰμι, ἀλλ' ἐδεξάμην τὸ μάντευμα ὡς χρήσιμον ἐς τὰ πράγματα οἰόμενος εἶναι.

ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ – τί λέγεις; χρήσιμον ἐδόκει σοι το παρέχειν σεαυτὸν ἐξαπατηθησόμενον ὑπὸ τῶν προφητῶν ; Lucien, *Dialogues des morts XII*, 1, trad. L. Pernot.

<sup>488</sup> Ἄλλως τε καὶ τοῦτο, ὃ χρήσιμον ἔφης, ὃ Ἀλέξανδρε, τὸ διὰ τοῦτο κρατεῖν ῥαδίως, πολὺ τῆς δόξης ἀφέρει τῶν κατορθουμένων: πᾶν γὰρ ἐδόκει ἐνδεὲς ὑπὸ θεοῦ γίγνεσθαι δοκοῦν. *Ibid*, 5.



Oui, qui n'aurait ri en voyant le fils de Zeus défaillir et demander de l'aide des médecins ? Aussi bien, maintenant que te voilà mort, ne crois-tu pas que nombreux sont ceux qui raillent ta prétention passée, déjà pourrissant, et boursoufflé, conformément à la loi de tous les corps <sup>489</sup> ?

Lucien se moque, encore et toujours, des prétentions divines d'Alexandre, mais il met cette fois en exergue la réaction de l'entourage du roi, qui ne peut que se gausser devant la mort du dieu. A. Aymard, permet également de clarifier la façon dont, traditionnellement, le roi des Macédoniens est censé se comporter. Il vit semblable à ses soldats, il n'est pas une figure inaccessible, au contraire. Si la famille royale macédonienne dit descendre d'Héraclès, d'autres grandes familles s'attribuent également des ancêtres divins, et certains encore plus importants<sup>490</sup>.

Si l'on met en relation cet extrait avec l'Alexandre de Lucien, comment ne pas rire face aux aspirations du Macédonien ? L'auteur se contente de le remettre à la place qui est la sienne, roi d'un peuple qui élit son chef selon les qualités morales, physiques, et surtout selon le contexte politique. D'autant que, comme nous l'avons indiqué en amont, c'est Aristote qui s'est chargé de l'éducation d'Alexandre, afin de lui apprendre à devenir un bon roi<sup>491</sup>, et il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est son père qui a fait venir le célèbre philosophe. Ce dernier va initier Alexandre pendant quelques années comme nous l'indique Justin :

Enfant, il montra un goût particulièrement vif pour les lettres. Son enfance passée, il grandit pendant cinq ans sous le magistère d'Aristote, le plus illustre des philosophes<sup>492</sup>.

Pour J. Werner, il faut relativiser l'idée que Philippe aurait demandé à Aristote de se charger de l'éducation de son fils car il était un grand philosophe. L'on croit volontiers que Philippe a remué ciel et terre pour offrir à son enfant le meilleur des précepteurs, mais quand Aristote et Alexandre se sont rencontrés, l'un n'était pas encore un philosophe reconnu tandis que l'autre n'était encore qu'un enfant avec tout à accomplir. Ce serait donc un accord entre Philippe et

---

<sup>489</sup> Ἡ τίς οὐκ ἂν ἐγέλασεν ὄρων τὸν τοῦ Διὸς υἱὸν λειποψυχοῦντα, δεόμενον τῶν ἰατρῶν βοηθεῖν ; νῦν μὲν γὰρ ὅποτε ἤδη τέθνηκας, οὐκ οἶει πολλοὺς εἶναι τοὺς τὴν προσποίησιν ἐκείνην ἐπικερτομοῦντας, ὄρωντας τὸν νεκρὸν τοῦ θεοῦ ἐκτάδην κείμενον, μυδῶντα ἤδη καὶ ἐξωδηκότα κατὰ νόμον σωμάτων ἀπάντων ; *Ibid.*

<sup>490</sup> Aymard, 1952, p. 44.

<sup>491</sup> Voir la sous-partie « La légende d'Alexandre ».

<sup>492</sup> *Puer acerrimis litterarum studiis eruditus fuit. Exacta pueritia per quinquennium sub Aristotele doctore, inclito omnium philosophorum, crevit.* Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques*, livre XII, VI, 7-8, trad. B. Mineo.

Hermias qui serait à l'origine de la venue d'Aristote à Pella<sup>493</sup>. C'est donc sous l'égide d'un philosophe anti-perses qu'Alexandre apprend les valeurs morales, éthiques et scientifiques qui vont l'accompagner durant ses campagnes. Dans la *Vie d'Alexandre* de Plutarque, la place du philosophe est de premier ordre. En effet, Plutarque établit même un parallèle entre Philippe et Aristote et fait une distinction entre vivre et bien vivre<sup>494</sup>, et c'est à son précepteur qu'Alexandre doit le second : « Oui, c'est à son précepteur Aristote plus qu'à son père Philippe qu'il devait ses ressources quand il marchait contre les Perses<sup>495</sup> ». Parmi les événements notables que l'on connaît sur la relation entre les deux personnages, la mise à mort de Callisthène mais aussi la divergence d'opinion sur la façon d'envisager la campagne d'Alexandre ont pu éloigner les deux hommes. En effet, le point de vue du philosophe est beaucoup plus tranché sur la manière de traiter les Perses, et si Aristote encourage le jeune roi dans ses désirs de conquêtes, c'est avant tout parce qu'il voit en Alexandre le bras vengeur – *Græciæ ultor*<sup>496</sup> – d'une Grèce bafouée qui pourrait enfin asservir l'Orient. Mais les projets d'Alexandre se révèlent tout à fait différents de ce que préconisait son précepteur :

Malgré Aristote, qui lui conseillait de traiter les Grecs en chef et les Barbares en maître, d'accorder aux uns la sollicitude qu'on a envers des amis ou des proches, et de traiter les autres comme des animaux ou des plantes, ce qui l'eût mené à la guerre et eût rempli son règne d'exils et de sourdes rébellions, il se considérait comme envoyé par les dieux pour être le conciliateur et l'arbitre de l'univers. Ne forçant par les armes que ceux qu'il ne pourrait rallier par la persuasion, il rassembla en un tout les éléments épars du monde, mêla et recomposa dans une grande coupe d'amitié les vies, les caractères, les mariages et les mœurs, et voulut que tous regardassent la terre comme leur patrie, son camp comme leur citadelle et leur forteresse, les gens de bien comme leurs parents et les méchants seuls comme des étrangers; les Grecs et les

---

<sup>493</sup> Jaeger, 1997, p.119.

<sup>494</sup> Ἀριστοτέλην δὲ θαυμάζων ἐν ἀρχῇ καὶ ἀγαπῶν οὐχ ἤττον, ὡς αὐτὸς ἔλεγε, τοῦ πατρὸς, ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν, ὕστερον ὑποπτότερον ἔσχεν, οὐχ ὥστε ποιῆσαι τι κακόν, ἀλλ' αἱ φιλοφροσύναι τὸ σφοδρὸν ἐκεῖνο καὶ στερκτικὸν οὐκ ἔχουσαι πρὸς αὐτόν, ἀλλοτριότητος ἐγένοντο τεκμήριον. « Au début il admirait Aristote et, comme il le disait lui-même, il ne l'aimait pas moins que son père, parce que, si l'un lui avait donné la vie, l'autre lui avait appris à bien vivre. Mais par la suite ; il en vint à le traiter plutôt en suspect, non pas au point de lui faire du mal, mais ses attentions n'avaient plus la vivacité affectueuse d'autrefois, ce qui était le signe qu'il se détachait de lui ». Plutarque, *Vies Parallèles*, Tome IX, I, 8, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>495</sup> Καὶ πλείονας παρ' Ἀριστοτέλους τοῦ καθηγητοῦ ἢ παρὰ Φιλίππου τοῦ πατρὸς ἀφορμὰς ἔχων διέβαινε ἐπὶ Πέρσας., Plutarque, *Sur la Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, Tome V, I, 4, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>496</sup> Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, Livre XI, 5, 6, trad. B. Mineo.

Barbares ne devaient plus être distingués par la chlamyde, le boucher, le cimenterre ou la candys : on reconnaît un Grec à la vertu et un Barbare au vice ; le vêtement, la table, les mariages, tout le mode de vie devenaient les éléments d'une communauté parfaite, que les liens du sang et les enfants aideraient à se constituer<sup>497</sup>.

C'est là un empire « mondial inter-racial <sup>498</sup> » que dépeint Plutarque, qui tend à montrer qu'Alexandre souhaitait intégrer les peuples conquis à son Empire, et non pas les asservir parce qu'ils n'avaient pas la même culture.

Nous abordons ici un des aspects cruciaux de la conquête d'Alexandre. En effet, le jeune roi a accordé une certaine autonomie aux vaincus, évitant d'imposer systématiquement les coutumes grecques et exploitant l'organisation politique, territoriale et économique existante pour faciliter la gestion de l'Empire qu'il était en train de construire. Que ce soient ses contemporains, les auteurs qui ont tenté de reconstituer sa vie, ou ceux qui se sont inspirés de ses exploits, tous lui ont reproché cette incorporation de la culture perse au détriment de la grecque. La question vestimentaire, comme nous l'avons vu, a été source de nombreuses controverses<sup>499</sup>.

Son utilisation est redéfinie dans le *Discours II* de Dion où le rhéteur fait du vêtement un moyen pour le roi de se distinguer. Alexandre, depuis son plus jeune âge, se place en fervent admirateur d'Homère<sup>500</sup>. Le jeune pousse dans le poète la preuve que celui qui gouverne ne doit pas être confondu avec ceux d'un autre rang :

---

<sup>497</sup> Οὐ γάρ, ὡς Ἀριστοτέλης συνεβούλευεν αὐτῷ, τοῖς μὲν Ἑλλησιν ἡγεμονικῶς τοῖς δὲ βαρβάροις δεσποτικῶς χρώμενος, καὶ τῶν μὲν ὡς φίλων καὶ οἰκειῶν ἐπιμελόμενος τοῖς δ' ὡς ζῴοις ἢ φυτοῖς προσφερόμενος, πολέμων πολλῶν καὶ φυγῶν ἐνέπλησε καὶ στάσεων ὑποῦλων τὴν ἡγεμονίαν, ἀλλὰ κοινὸς ἦκειν θεόθεν ἀρμοστής καὶ διαλλακτῆς τῶν ὄλων νομίζων, οὓς τῷ λόγῳ μὴ συνῆγε τοῖς ὅπλοις βιαζόμενος καὶ εἰς ταῦτ' οὐκ ἐνεργῶν τὰ πανταχόθεν, ὥσπερ ἐν κρατῆρι φιλοτησίῳ μίξας τοὺς βίους καὶ τὰ ἤθη καὶ τοὺς γάμους καὶ τὰς διαίτας, πατρίδα μὲν τὴν οἰκουμένην προσέταξεν ἡγεῖσθαι πάντα, ἀκρόπολιν δὲ καὶ φρουρὰν τὸ στρατόπεδον, συγγενεῖς δὲ τοὺς ἀγαθοὺς, ἀλλοφύλους δὲ τοὺς πονηροὺς· τὸ δ' Ἑλληνικὸν καὶ βαρβαρικὸν μὴ χλαμύδι μηδὲ πέλτη μηδ' ἀκινάκη μηδὲ κἀνδύδι διορίζειν, ἀλλὰ τὸ μὲν Ἑλληνικὸν ἀρετῆ τὸ δὲ βαρβαρικὸν κακία τεκμαίρεσθαι, κοινὰς δ' ἐσθῆτας ἡγεῖσθαι καὶ τραπέζας καὶ γάμους καὶ διαίτας, δι' αἵματος καὶ τέκνων ἀνακεραυνωμένους. Plutarque, *Sur la Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, tome V, I, 6, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>498</sup> Goukowsky, 1978, p.15.

P. Goukowsky tend à privilégier la thèse de C.B. Welles qui veut que l'œuvre d'Alexandre soit avant tout politique.

<sup>499</sup> Voir la sous-partie « Alexandre, roi des Perses ».

<sup>500</sup> Voir la sous-partie « La légende d'Alexandre ».

Car Homère pense que le chef ne doit pas avoir une apparence humble ni semblable à celle de la foule et des simples particuliers, mais qu'il doit se distinguer des autres par l'habit et par l'armement, en montrant plus de grandeur et de dignité, sans toutefois faire le délicat ni mettre de l'empressement en pareil domaine<sup>501</sup>.

Le Macédonien explique à son père de quelle façon le roi doit se vêtir, et cela ne manque pas d'ironie quand ceux qui écoutaient Dion avaient en tête qu'Alexandre fut vivement critiqué sur sa propre tenue. Justin, notamment, condamne Alexandre et la manière dont il a décidé de se vêtir :

Après cela, Alexandre revêtit l'habit des rois de Perses et le diadème, que les rois de Macédoine n'avaient pas coutume de porter auparavant, comme s'il adoptait les lois de ceux qu'il avait vaincus. Pour que l'on ne vît point de gens manifester leur vif mécontentement à son encounter seulement, il invita ses amis à adopter également le port de la longue robe dorée et pourprée<sup>502</sup>.

L'auteur indique que les Macédoniens ne procédaient pas ainsi habituellement. Alexandre déshonore donc non seulement sa patrie, en plus de s'attirer leurs foudres. C'est d'autant plus percutant qu'il s'agit d'une œuvre écrite par un Romain, et ces derniers restent attachés à une certaine sobriété, à quelques exceptions près, pour ce qui est du mode de vie. Leur origine modeste est pour eux une marque de fierté et tout écart à cette tradition est mal vu, entraînant ainsi un grand nombre de dissension entre les Grecs, les Orientaux et eux. Aussi, pour Justin, et donc pour Trogue-Pompée, forcer ainsi les siens à prendre l'habit des vaincus doit être perçu comme une humiliation par les Macédoniens. De plus, à l'époque de Justin, les lecteurs doivent avoir en tête les écarts de certains empereurs du Haut-Empire, tels que Néron, Commode ou encore Domitien qui avaient effaré le Sénat de leurs diverses fantaisies<sup>503</sup>. Alexandre apparaît

---

<sup>501</sup> Οὐδὲ γὰρ οἶεται δεῖν Ὅμηρος τὸν ἡγεμόνα φαίνεσθαι ταπεινὸν οὐδὲ τοῖς πολλοῖς καὶ ιδιώταις ὅμοιον, ἀλλὰ καὶ στολῇ καὶ ὀπλίσει διαφέρειν παρὰ τοὺς ἄλλους ἐπὶ τὸ μείζον καὶ σεμνότερον, οὐ μὴν τρυφῶντά γε. Dion de Pruse, *Discours* II, 49, trad. L. Pernot.

<sup>502</sup> *Post haec Alexander habitum regum Perserum et diadema insolitum antea regibus Macedonicis, uelut in leges eorum quos uicerat transiret, adsumit. Quae ne inuidiosius in se uno conspicerentur, amicos quoque suos longam uestem auratam purpureamque sumere iubet.* Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, livre XII, III, 8-9, trad. B. Mineo.

<sup>503</sup> Néron, par exemple, n'hésitait pas à se donner en spectacle. Passionné de chevaux, il décide un jour de prendre part à une course : *mox et ipse aurigare atque etiam spectari saepius uoluit positoque in hortis inter seruitia et sordidam plebem rudimento uniuersorum se oculis in circo maximo praebuit, aliquo liberto mittente mappam unde magistratus solent.* « Bientôt, il voulu conduire lui-même et, qui plus est, se donner souvent en spectacle : il fit

donc, pour l'auteur romain, comme un monarque despotique, tombant dans les vicissitudes des vaincus et forçant les siens à le suivre dans son intégration des coutumes perses. Chez Quinte-Curce également, c'est un reproche vivement exprimé que l'on retrouve :

Ainsi, il ceignit sa tête d'un diadème de pourpre broché de blanc, tel que Darius en avait eu un, adopta le vêtement des Perses, sans la moindre crainte du présage : il quittait une tenue de victoire pour un vêtement, de défaite. Bien sûr, il disait ne faire que porter les dépouilles des Perses ; mais, en même temps, il avait revêtu leurs mœurs, et l'arrogance du vêtement entraînait l'orgueil du cœur<sup>504</sup>.

Le terme qu'utilise l'auteur latin, à savoir *induerat*<sup>505</sup>, et qu'Henri Bardon traduit par « revêtu », peut aussi avoir un sens plus péjoratif, à savoir s'empêtrer, s'embarrasser dans quelque chose. Nous pouvons alors suggérer que le fait d'endosser l'habit perse entraîne Alexandre vers des difficultés desquelles il ne parviendra pas à s'extirper. Lucien reprend aussi ce thème dans son *Dialogue XII* :

Tu as abandonné la casaque macédonienne pour revêtir à la place une robe, à ce qu'on dit, tu t'es coiffé d'une tiare droite, tu voulais que les Macédoniens, qui sont des hommes libres, se prosternassent devant toi et, pour comble de ridicule, tu imitais les mœurs des vaincus. Je laisse de côté tout ce que tu as fait d'autre, comme d'enfermer des hommes cultivés avec des lions, de contracter un si grand nombre de mariages et de chérir excessivement Héphestion<sup>506</sup>.

---

donc son apprentissage dans ses jardins, au milieu des esclaves et de la populace, puis s'offrit aux yeux de tous dans le grand cirque, et ce fut un de ses affranchis qui jeta la serviette de la place où le font habituellement les magistrats ». Suétone, *Néron*, XXII, trad. H. Ailloud.

<sup>504</sup> *Itaque purpureum diadema distinctum albo, quale Dareus habuerat, capiti circumdedit uestemque Persicam sumpsit, ne omen quidem ueritus, quod a uictoris insignibus in deuicti transiret habitum. Et ille se quidem spolia Persarum gestare dicebat, sed cum illis quoque mores induerat, superbiamque habitus animi insolentia sequebatur.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VI, 6, trad. H. Bardon

<sup>505</sup> Du verbe *induo* qui peut se traduire par revêtir, s'embarrasser dans quelque chose, s'entortiller, s'empêtrer.

<sup>506</sup> Σὺ δὲ καὶ τὴν Μακεδονικὴν γλαμύδα καταβαλὼν κἀνδρῶν, ὡς φασί, μετενέδυσ καὶ τιάραν ὀρθὴν ἐπέθου καὶ προσκυνεῖσθαι ὑπὸ Μακεδόνων, ὑπ' ἐλευθέρων ἀνδρῶν, ἡξίους, καὶ τὸ πάντων γελοιώτατον, ἐμιμοῦ τὰ τῶν νενικημένων. ἐῷ γὰρ λέγειν ὅσα ἄλλα ἔπραξας, λέουσι συγκατακλείων πεπαιδευμένους ἄνδρας καὶ γάμους τοιοῦτους γαμῶν καὶ Ἡφαιστίωνα ὑπεραγαπῶν. Lucien, *Dialogues des Morts XII*, 4, trad. L. Pernot.

Ici, Philippe reproche à son fils l'abandon de la culture macédonienne au profit de celle des vaincus, et Lucien rappelle également la relation particulière entre Alexandre et son plus proche compagnon, Héphestion<sup>507</sup>.

Un autre concept, chez Dion, revient régulièrement et définit le type de personne que doit être le roi : « Car le roi est le meilleur des hommes ; il est le plus courageux, le plus juste, le plus humain, et n'est vaincu par aucun effort ni aucun désir<sup>508</sup> ». Pour le rhéteur, la qualité de roi est morale et est liée à la qualité divine, plus précisément à Zeus qui doit être le modèle de référence. Et cela tombe bien pour Alexandre supposé être le fils du roi des dieux. D'une façon plus générale, la conquête du Macédonien est marquée par le rapport que le roi entretenait avec le divin, par la question de son ascendance et par une légitimation du pouvoir qui passe par une divinisation de son vivant. Et dans son *Discours IV*, Dion se moque de cette prétendue filiation :

Alexandre lui ayant demandé : D'où t'es venue l'idée de nous appeler enfant supposé ? Diogène répondit : De ce que j'ai ouï dire que ta propre mère s'exprime ainsi à ton sujet. N'est-ce pas Olympias qui a déclaré que tu n'es pas le fils de Philippe, mais d'un serpent, ou d'Ammon, ou de je ne sais trop quel dieu, demi-dieu ou animal sauvage ? Or, dans ce cas, tu serais un enfant supposé<sup>509</sup>.

Diogène place Alexandre face à ses propres contradictions. En effet, s'il est réellement le fils d'un autre que Philippe, il n'est plus le roi légitime de la Macédoine et il devrait donc renoncer à ses prétentions. C'est l'Assemblée du peuple qui désigne le roi car il n'y a pas de pratique successorale fixe au sein de la famille royale qui pratique la polygamie et rend, de fait, compliqué la nomination du nouveau régent. Le pouvoir est donc resté dans la même dynastie, celle des Argéades, depuis des siècles. Si l'on admet qu'Olympias n'a pas conçu son enfant avec Philippe, cela rend caduque l'autorité d'Alexandre sur ses soldats Macédoniens et remet également en cause sa légitimité à reprendre à son compte l'expédition de son père supposé. Dans le *Discours IV*, c'est avant tout un sujet de moquerie de Diogène et on peut noter

---

<sup>507</sup> Voir la sous-partie « La légende d'Alexandre ».

<sup>508</sup> Ὁ γὰρ βασιλεὺς ἀνθρώπων ἄριστός ἐστιν, ἀνδρειότατος ὢν καὶ δικαιοτάτος καὶ φιλανθρωπότατος καὶ ἀνίκητος ὑπὸ παντὸς πόνου καὶ πάσης ἐπιθυμίας Dion de Pruse, *Discours IV*, 24, trad. L. Pernot.

<sup>509</sup> Ὡσπερ οἱ παῖδες τοὺς ἀστραγάλους. εἰπόντος δὲ αὐτοῦ, Πόθεν δέ σοι ἐπῆλθεν ἡμᾶς ὑποβολιμαίους εἰπεῖν; ὁπόθεν, ἔφη, καὶ τὴν μητέρα σου ἀκούω ταῦτα περὶ σοῦ λέγειν. ἢ οὐκ Ὀλυμπιάς ἐστιν ἢ εἰποῦσα ὅτι οὐκ ἐκ Φιλίππου τυγχάνεις γεγονώς, ἀλλ' ἐκ δράκοντος ἢ Ἄμμωνος ἢ οὐκ οἶδα ὅτου ποτὲ θεῶν ἢ ἀνθρώπων ἢ θηρίων; καίτοι οὕτως ὑποβολιμαῖος ἂν εἴης. *Ibid.*, 19.

l'ironie du philosophe. Alexandre ne semble pas comprendre que les rumeurs sur sa prétendue filiation soient suffisamment connues pour qu'elles soient parvenues jusqu'à Diogène. Son effronterie amuse.

Nous avons déjà eu l'occasion d'aborder la visite d'Alexandre au sein du sanctuaire d'Ammon, à Siwa<sup>510</sup> afin de légitimer son pouvoir. Nous pouvons aussi voir dans cet épisode une volonté de restaurer l'honneur de sa mère, Olympias. Cette visite est racontée différemment selon les auteurs, et encore une fois, l'image du conquérant qui en ressort peut être radicalement différente. Justin reprend la description faite par Dion<sup>511</sup> :

En effet, sa mère Olympias avait avoué à Philippe, son mari, que ce n'était pas de lui qu'elle avait conçu Alexandre, mais d'un immense serpent. Par la suite, pratiquement dans les derniers moments de sa vie, Philippe avait clamé bien fort que le prince n'était pas son fils. Aussi avait-il répudié Olympias comme si cette dernière avait été convaincue d'adultère. Désireux de s'attribuer une origine divine et, dans le même temps, de laver sa mère de cette tâche d'infamie, Alexandre se fait précéder d'une délégation chargée de soudoyer les prêtres et de leur suggérer les réponses souhaitées<sup>512</sup>.

En levant l'ambiguïté sur sa naissance, Alexandre rétablit son honneur et celui de sa mère. Mais, face à Diogène, il n'est qu'un jeune homme, qui passant de la colère à la satisfaction, est infantilisé face au rhéteur :

---

<sup>510</sup> Voir la sous-partie « La légende d'Alexandre ».

<sup>511</sup> On retrouve la même idée chez Lucien, *Dialogue des morts* XIII, quand Diogène demande à Alexandre la véracité des rumeurs concernant Olympias : καὶ μὴν καὶ περὶ τῆς Ὀλυμπιάδος ὁμοία ἐλέγετο, δράκοντα ὁμιλεῖν αὐτῇ καὶ βλέπεσθαι ἐν τῇ εὐνή, εἶτα οὕτω σε τεχθῆναι, τὸν δὲ Φίλιππον ἐξηπατηθῆναι οἰόμενον παρ' ἑαυτοῦ σε εἶναι. « Et les bruits concernant Olympias étaient de la même sorte, lorsqu'on disait qu'un serpent avait eu commerce avec elle et avait été vu dans son lit, si bien que tu avais été conçu dans ces conditions, tandis que Philippe était dupe et croyait être ton père ? », Lucien, *Dialogues des Morts* XIII, 1, trad. L. Pernot.

<sup>512</sup> *Namque mater eius Olympias confessa uiro suo Philippo fuerat Alexandrum non ex eo se, sed ex serpente ingentis magnitudinis concepisse. Denique Philippus ultimo prope uitae suae tempore filium suum non esse palam praedicauerat. Qua ex causa Olympiada uelut stupri compertam repudio dimiserat. Igitur Alexander cupiens originem diuinitatis acquirere, simul et matrem infamia liberare, per praemissos subornat antistites, quid sibi responderi uellet.*

Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, livre XII, 11, 2-8, trad. B. Mineo.

À ces mots, Alexandre rougit de colère, mais se contint, tout en se repentant d'avoir voulu entrer en conversation avec un individu gauche et vantard, à ce qu'il pensait. [...] Sur ce, Alexandre sourit et se réjouit comme jamais, et il lui parut non seulement que Diogène n'était pas gauche, mais même qu'il était le plus adroit des hommes et le seul qui sût se rendre agréable<sup>513</sup>.

Bien que l'Alexandre du *Discours II* soit plus jeune – il n'est pas encore roi –, il se montre moins indécis dans ses émotions, plus assuré et présomptueux face à son père. Dans le *Discours IV*, la situation est inversée, Alexandre s'enflamme et passe par toute une palette d'émotions : « Il se rendait compte, en effet, qu'Alexandre passait par des alternances instantanées de plaisir et de chagrin et que son âme était indécise<sup>514</sup> ». Il apparaît, paradoxalement, beaucoup plus enfantin et désireux d'être conforté dans ses opinions. Alexandre est rabaissé au rang d'un enfant capricieux qu'il faut consoler après une correction méritée face à un Diogène conciliant<sup>515</sup>. Malgré tout, dans le *Discours II*, quelques commentaires de Philippe laissent voir qu'il s'amuse des prétentions de son fils et qu'il n'hésite pas à le reprendre :

Tandis que moi, je ne saurais jamais être soumis à la royauté d'aucun homme. Alors Philippe, presque irrité : Mais tu es soumis à ma royauté, Alexandre. Non répondit-il, car je ne t'obéis pas en tant que tu es roi, mais en tant que tu es mon père. Tu ne vas pas dire, je suppose, que tu es né d'une mère qui est déesse, comme Achille ? reprit Philippe. Ou prétends-tu comparer Olympias à Thétis<sup>516</sup> ?

Notons l'effronterie d'Alexandre de se déclarer libre de toute contrainte hiérarchique, alors qu'il n'est encore que le fils du roi. Mais Philippe rappelle à son fils la réalité des faits. Ironie

---

<sup>513</sup> Καὶ ὃς ἀκούσας ἠρυθρίασε μὲν καὶ ὠργίσθη, κατέσχε δ' ἑαυτόν: μετενόει δέ, ὅτι εἰς λόγους ἠξίωσεν ἔλθειν ἀνδρὶ σκαιῷ τε καὶ ἀλαζόνι, ὡς αὐτὸς ἐνόμιζεν. [...] ἐνταῦθα ὁ Ἀλέξανδρος ἐμειδίασεν, καὶ ἦσθη ὡς οὐδέποτε, καὶ ἔδοξεν αὐτῷ ὁ Διογένης οὐ μόνον οὐ σκαιός, ἀλλὰ καὶ δεξιώτατος ἀπάντων καὶ μόνος εἰδῶς χαρίζεσθαι. Dion de Pruse, *Discours IV*, 18-20, trad. L. Pernot.

<sup>514</sup> Καὶ γὰρ δὴ ἠσθάνετο αὐτὸν νῦν μὲν ἠδόμενον, νῦν δὲ λυπούμενον ἐν τῷ αὐτῷ καὶ τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἄκριτον οὔσαν. *Ibid.*, 78.

<sup>515</sup> Καὶ ὃς οὐκ ἔφη ἀκηκοέναι. διηγείτο δὴ μετὰ ταῦτα προθύμως καὶ ἠδέως, βουλόμενος αὐτὸν παραμυθήσασθαι, καθάπερ αἱ τίτθαι τὰ παιδιά, ἐπειδὴν αὐτοῖς πληγὰς ἐμβάλωσι, παραμυθούμεναι καὶ « Alors Diogène se mit à narrer de bon cœur et d'une manière charmante. Il voulait consoler Alexandre, comme les nourrices consolent les petits enfants et leur font plaisir, après leur avoir donné des coups, en leur narrant un conte », *ibid.*, 74.

<sup>516</sup> Ἐγὼ δὲ οὐκ ἄν ποτε ὑπὸ ἀνθρώπων οὐδενὸς βασιλευθεῖην. Καὶ ὁ Φίλιππος μικροῦ παροξυνθείς, Ἄλλ' ὑπ' ἐμοῦ γε βασιλεύῃ, ὦ Ἀλέξανδρε. οὐκ ἔγωγε, εἶπεν: οὐ γὰρ ὡς βασιλέως, ἀλλ' ὡς πατὴρ ἰσχύω σου. οὐ δῆπου καὶ θεᾶς φήσεις μητρὸς γεγονέναι σεαυτόν, ὥσπερ ὁ Ἀχιλλεύς; εἶπεν ὁ Φίλιππος, ἢ Ὀλυμπιάδα συμβαλεῖν ἀξιοῖς Θέτιδι ; *Ibid.*, II, 15-16.



supplémentaire, ici, ce ne serait pas de son père qu'Alexandre tiendrait son ascendance divine, mais de sa mère Olympias. Le fait de comparer Thétis à son épouse n'est pas pareil que de dire que Zeus pourrait être le père d'Alexandre. En effet, dans le premier cas il s'agit de faire de la princesse d'Épire une déesse tandis que Zeus supplante Philippe. Si le conquérant décide de reconnaître le roi des dieux comme son père, cela suffit à rendre sa personne divine. Mais il désire aller au-delà de ce statut et, très vite, demande à être reconnu comme un dieu à part entière<sup>517</sup>. Pour les auteurs antiques, la question de la divinisation est une preuve qu'Alexandre s'est laissé corrompre par les vices des Perses. Le roi des Macédoniens, en se proclamant dieu sous couvert de l'approbation des prophètes, ne manque pas d'heurter les croyances des siens. O. Picard explique que pour les Macédoniens, cette question allait à l'encontre de toutes leurs convictions et qu'accepter la divinisation de leur roi revenait à diminuer leur propre importance. La filiation divine d'Alexandre entraîne donc des critiques, mais aussi des moqueries<sup>518</sup>. Les prétentions divines du souverain entraînent des dissensions et font d'Alexandre un sujet de plaisanterie<sup>519</sup>.

Nous l'avons déjà évoqué, Dion de Pruse nous présente également un jeune roi qui est mis face à ses propres défauts. En effet, si l'on compare le *Discours II*, où l'enfant menait la conversation face à son père, fier de son savoir et presque dédaigneux, au *Discours IV*, c'est le philosophe cynique qui bouscule les convictions du tout nouveau roi en quête de gloire. Pour ce qui est de la véracité des faits, L. Pernot précise cependant que nous restons incertains quant à la possibilité qu'ils se soient réellement rencontrés : « l'histoire paraît trop belle pour être vraie<sup>520</sup> ». Diogène de Sinope est un personnage atypique<sup>521</sup> et bien connu des auteurs antiques. Présenté comme l'un des plus illustres représentants de la philosophie cynique, il mène une vie extrêmement simple, pittoresque, éloignée de tout bien matériel et sa renommée est telle qu'en

---

<sup>517</sup> Nous tenons à nuancer le fait qu'Alexandre ait réellement pu vouloir être reconnu comme un dieu à part entière.

<sup>518</sup> Picard, 2016, p.55-56.

<sup>519</sup> Οὐκουν σιγῆ ἔχοντες ἐκατέρησαν, ἀλλὰ πάντας γὰρ ἀπαλλάττειν στρατιᾶς ἐκέλευον, αὐτὸν δὲ μετὰ τοῦ πατρὸς στρατεύεσθαι, τὸν Ἄμμωνα δὴ τῷ λόγῳ ἐπικερτομοῦντες. « Aussi, loin de prendre sur eux et de garder le silence, ils l'invitèrent à les démobiliser tous autant qu'ils étaient, et à faire campagne avec son père, désignant ironiquement par ce mot Ammon », Arrien, *Anabase*, livre VIII, 9, 3, trad. P. Savinel.

<sup>520</sup> Pernot, 2013, p. 39-40.

<sup>521</sup> « Pour Diogène, une philosophie digne de ce nom a pour mission de déranger, d'inquiéter ». Goulet-Cazé, 2017, p. 387-388.

La philosophie cynique a donc pour principe de faire réfléchir tout en choquant.

arrivant à Corinthe, Alexandre aurait souhaité le rencontrer. Dès le départ, Dion tient à marquer la différence entre les deux personnages qu'il met en scène :

Le premier manquait de loisir, tandis que le second en avait beaucoup, car l'un était roi des Macédoniens et de bien d'autres peuples, tandis que l'autre était exilé de Sinope<sup>522</sup>.

Ils n'ont pas le même statut, pas la même importance et pourtant, c'est Alexandre qui vient à Diogène. Le jeune homme que rencontre le philosophe n'est pas le souverain auréolé de gloire par ses conquêtes et ses succès. Il n'est, pour le moment, que le roi des Macédoniens, sur le départ de sa campagne en Asie et avec comme bagage l'espoir d'une expédition qui lui soit bénéfique<sup>523</sup>.

À travers les paroles du philosophe, Dion Chrysostome continue à définir ce qu'est, pour lui, un bon roi. Il va longuement mettre en garde Alexandre contre les trois principaux démons du genre humain :

Cependant, étant donné qu'il y a trois genres de vie dominants, peut-on dire, dans lesquels tombe principalement la majorité des hommes [...] De ces genres de vie que j'ai mentionnés, l'un est voluptueux et sensuel à l'égard des plaisirs du corps, l'autre est ami de l'argent et de la richesse, tandis que le troisième est plus en vue et plus agité que les deux précédents – c'est l'ami de l'honneur et de la gloire –, faisant montre de son agitation et de son délire avec plus d'évidence et de force, tout en se trompant lui-même et en se trouvant amoureux d'un bel objet<sup>524</sup>.

Ce n'est pas par hasard que Diogène présente plus longuement le dernier démon, celui que l'on pourrait rapprocher de l'hybris. Nous l'avons déjà abordé, c'est ce démon-là qui semble

---

<sup>522</sup> Οὐ πάνυ τι σχολάζοντα πολλὴν ἄγοντι σχολήν. ἦν γὰρ ὁ μὲν βασιλεὺς Μακεδόνων τε καὶ ἄλλων πολλῶν, ὁ δὲ φυγὰς ἐκ Σινώπης. Dion de Pruse, *Discours IV*, 1, trad. L. Pernot.

<sup>523</sup> τῶν δ' οἴκοι κτημάτων καὶ προσόδων βασιλικῶν διένειμε τὰς πλείστας τοῖς ἐταίροις, μόνος δὲ Περδίκκας οὐδὲν ἔλαβε διδόντος, ἀλλ' ἠρώτησε, « σαυτῷ δὲ τί καταλείπεις, Ἀλέξανδρε ; » τοῦ δ' εἰπόντος ὅτι "τὰς ἐλπίδας", « Π partagea entre ses compagnons la plus grande partie de ses biens personnels et des revenus de la couronne. Perdikkas, seul, ne voulut rien accepter de ces dons et lui demanda ce qu'il gardait pour lui : " Mes espérances" répondit Alexandre. », Plutarque, *Sur la Fortune ou la Vertu d'Alexandre*, II, 11, trad. F. Frazier et C. Froidefond.

<sup>524</sup> Τριῶν δὲ ἐπικρατούντων, ὡς ἔπος εἰπεῖν, βίων, εἰς οὓς μάλιστα ἐμπίπτουσιν οἱ πολλοὶ [...] ἔστι δὲ τούτων ὧν ἔφην βίων ὁ μὲν ἡδυπαθῆς καὶ τρυφερὸς περὶ τὰς τοῦ σώματος ἡδονάς, ὁ δ' αὖ φιλοχρήματος καὶ φιλόπλουτος, ὁ δὲ τρίτος ἀμφοτέρων ἐπιφανέστερός τε καὶ μᾶλλον τεταραγμένος, ὁ φιλότιμος καὶ φιλόδοξος, ἐκδηλοτέραν καὶ σφοδροτέραν ἐπιδεικνύμενος τὴν ταραχὴν καὶ τὴν μανίαν, ἐξαπατῶν αὐτόν, ὡς καλοῦ δή τινος ἐραστήν.

Dion de Pruse, *Discours IV*, 84-85, trad. L. Pernot.

être le plus fréquent chez Alexandre et on peut aisément imaginer Dion derrière le cynique en train de dispenser conseils et mises en gardes à son empereur. P. Briant explique que Dion utilise l'image d'Alexandre en contre-exemple afin de prévenir des dérives du pouvoir : « le souci de la gloire et du plaisir, l'ambition sans frein et l'amour illimité des conquêtes<sup>525</sup> ». La portée pédagogique du monologue de Diogène est introduite par une injonction de ce dernier envers le roi :

Sache bien, poursuivit-il, que tu ne seras pas roi avant de t'être concilié ton propre démon et, grâce aux soins appropriés, de l'avoir rendu apte à gouverner, libre et royal, au lieu d'esclave, dépourvu de liberté et méchant comme c'est ton cas actuellement<sup>526</sup>.

Nous remarquons, tout d'abord, que Diogène refuse à Alexandre le statut de roi. Après avoir remis en cause sa filiation avec Philippe et, de fait, son autorité sur les Macédoniens comme nous avons pu le voir, ce sont désormais ses vertus morales qui ne conviennent pas à un souverain. Comme l'indique L. Pernot<sup>527</sup>, le cynique reprend un thème bien connu chez Platon, celui des trois classes que peut avoir une âme. Il développe cette théorie dans le livre IX de sa *République* :

Puisqu'il y a trois parties, il me paraît qu'il y a aussi trois sortes de plaisirs propres à chacune d'elles, et aussi trois ordres de désir et de commandements. [...] Nous avons, je le répète, reconnu une partie par laquelle l'homme connaît, et une par laquelle l'homme s'irrite ; quant à la troisième, elle a tant de formes différentes que nous n'avons pu lui trouver un nom unique et approprié ; mais nous l'avons désignée par ce qu'il y a de plus important et de prédominant en elle : nous l'avons appelée appétitive, à cause de la violence des désirs relatifs au manger, au boire, à l'amour et autres appétits du même genre ; nous l'avons appelée aussi amie de l'argent, parce que c'est principalement à l'aide de l'argent qu'on satisfait ces sortes de désirs<sup>528</sup>.

---

<sup>525</sup> Briant, 2016, p. 434.

<sup>526</sup> Χαριζόμεναι μῦθον αὐτοῖς ὕστερον διηγῆσαντο. εἶ δὲ ἴσθι, ἔφη, ὅτι οὐ πρότερον ἔση βασιλεύς, πρὶν ἂν ἰλάσῃ τὸν αὐτοῦ δαίμονα καὶ θεραπεύσας ὡς δεῖ ἀποδείξῃς ἀρχικόν τε καὶ ἐλευθέριον καὶ βασιλικόν, ἀλλὰ μή, ὡς νῦν ἔχεις, δοῦλον καὶ ἀνελεύθερον καὶ πονηρόν. Dion de Pruse, *Discours IV*, 75, trad. L. Pernot.

<sup>527</sup> Pernot, 2013, p. 164-165.

<sup>528</sup> Τριῶν ὄντων τριταὶ καὶ ἡδοναὶ μοι φαίνονται, ἐνὸς ἐκάστου μία ἰδία: ἐπιθυμίαι τε ὡσαύτως καὶ ἀρχαί. [...] τὸ μὲν, φαμέν, ἦν ᾧ μανθάνει ἄνθρωπος, τὸ δὲ ᾧ θυμοῦται, τὸ δὲ τρίτον διὰ πολυειδίαν ἐνὶ οὐκ ἔσχομεν ὀνόματι προσεπειν ἰδίῳ αὐτοῦ, ἀλλὰ ὁ μέγιστον καὶ ἰσχυρότατον εἶχεν ἐν αὐτῷ, τούτῳ ἐπωνομάσαμεν: ἐπιθυμητικὸν γὰρ αὐτὸ κεκλήκαμεν διὰ σφοδρότητα τῶν τε περὶ τὴν ἐδωδὴν ἐπιθυμιῶν καὶ πόσιν καὶ ἀφροδίσις καὶ ὅσα ἄλλα

Selon Platon, l'âme de l'homme est donc classifiable et répond à trois grandes catégories. Dion Chrysostome se sert d'une théorie analogue qu'il prête à Diogène. En effet, les trois démons du philosophe – celui de l'avarice, l'insatiable et l'ambitieux – présentent tous des similitudes avec ce que l'on sait d'Alexandre et des dérives qu'on lui a prêtées. Pour expliquer sa théorie au tout jeune roi, Diogène a cœur de fournir des exemples précis afin que son auditeur puisse rapidement saisir la nature du démon qu'il décrit, mais les images qu'il utilise font elles-mêmes écho à des points de la conquête du Macédonien. Prenons un extrait du *Discours IV* :

Qu'il soit conduit par des femmes éhontées et sans retenue, portant des noms de désirs, qui le tirent dans des directions différentes : il ne repousse aucune d'entre elles, ne leur oppose par de refus, mais au contraire les suit avec zèle et empressement. Que celles-ci avancent avec entrain, au milieu d'un grand fracas de cymbales et de flûtes, en portant leur compagnon en délire. Et lui, qu'il crie de manière plus stridente et dérégulée que les femmes qui l'entourent, blanc d'aspect et délicat, inaccoutumé au grand air et aux efforts, penchant le cou, levant un regard lascif de ses yeux humides, contemplant sans cesse son corps, mais ne prêtant nulle attention à son âme ni aux injonctions de celle-ci<sup>529</sup>.

L'exemple nous fait aussitôt penser à celui de l'incendie de Persépolis, en 330 av. J.-C. Diodore de Sicile, Quinte-Curce et Plutarque tiennent tous les trois la même version des faits<sup>530</sup>. Après avoir pris possession de la ville, qui lui a ouvert ses portes, Alexandre se laisse convaincre lors de festivités de brûler le palais. C'est à l'instigation d'une femme, Thaïs, que le roi fait disparaître une des plus grandes cités de la Perse. Les différentes versions concordent toutes pour dire que le Macédonien regrette rapidement son geste, mais qu'il est trop tard pour contenir l'incendie. On peut y voir l'accomplissement de la campagne panhellénique, car en brûlant le

---

τούτοις ἀκόλουθα, καὶ φιλοχρήματον δὴ, ὅτι διὰ χρημάτων μάλιστα ἀποτελοῦνται αἱ τοιαῦται ἐπιθυμίαι. Platon, *La République*, IX, 580d-581a, trad. L. Robin.

<sup>529</sup> Ἀγέσθω δὲ ὑπὸ γυναικῶν ἀναισχύντων καὶ ἀκολάστων, ἐπιθυμιῶν τινῶν λεγομένων ἄλλων ἐπ' ἄλλα ἐλκουσῶν, μηδεμίαν αὐτῶν ἀπωθούμενος μηδὲ ἀντιλέγων, ἀλλὰ ἐτοίμως δὴ καὶ προθύμως συνεπόμενος. αἱ δὲ μετὰ πολλοῦ πατάγου κυμβάλων τε καὶ αὐλῶν φέρουσαι μαινόμενον αὐτὸν σπουδῆ προῖτωσαν. ὁ δ' ἐκ μέσων ἀναβοάτω τῶν γυναικῶν ὀξύτερον καὶ ἀκρατέστερον, λευκὸς ἰδεῖν καὶ τρυφερός, αἰθρίας καὶ πόνων ἄπειρος, ἀποκλίνων τὸν τράχηλον, ὑγροῖς τοῖς ὄμμασι μάχλον ὑποβλέπων, αἰεὶ ποτε τὸ σῶμα καταθεώμενος, τῆ ψυχῆ δὲ οὐδὲν προσέχων οὐδὲ τοῖς ὑπ'. Dion de Pruse, *Discours IV*, 111-112, trad. L. Pernot.

<sup>530</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LXXII ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXXVIII ; Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre V, VIII-XII.

palais royal perse, c'est l'incendie de l'Acropole qui est vengé<sup>531</sup>. Mais c'est un Alexandre ivre et sans raison qui est décrit, se soumettant à l'un des démons décrit par Diogène : « celui qui célèbre les mystères de Volupté et qui admire et honore particulièrement cette déesse – une déesse bel et bien féminine !<sup>532</sup> ». Les trois auteurs qui rapportent l'incident trouvent chacun une justification pour le geste du roi, pour tenter de comprendre – ou d'excuser – un acte qui peut apparaître de prime abord totalement irréflecti. Pour Diodore, c'est l'ivresse et la jeunesse d'Alexandre qui répondent à un désir de vengeance des Grecs envers les Perses :

Or, un jour que ses Compagnons festoyaient et que l'ivresse croissait à mesure que la beuverie avançait, un profond délire s'empara de ces hommes pris de boisson. Et l'une des femmes présente – une Athénienne nommée Thaïs – déclara que le plus beau des hauts faits accomplis par Alexandre en Asie serait qu'il formât avec elles un cortège dionysiaque pour mettre le feu au palais et que des mains féminines anéantissent en un rien de temps ce qui faisait la gloire de la Perse. Comme ces paroles avaient été adressées à des jeunes hommes auxquels l'exaltation de l'ivresse avait ôté la raison, quelqu'un, comme de juste, cria de former le cortège et d'allumer les torches, exhortant chacun à tirer des vengeance des crimes dont les Perses s'étaient rendus coupable envers les sanctuaires grecs. D'autres manifestaient eux aussi leur approbation par des applaudissements, disant que cette action ne convenait qu'au seul Alexandre et, comme ces propos avaient communiqué au roi l'exaltation générale, tous bondirent hors de la salle du banquet et s'exhortèrent à former en l'honneur de Dionysos un cortège triomphal<sup>533</sup>.

L'acte semble donc répondre à une certaine cohérence au vu de l'objectif initial de la conquête, si l'on en croit Diodore. On retrouve, à quelques détails, le même exposé des faits

---

<sup>531</sup> L'incendie de l'Acropole survient en 480 av. J.-C., lors de la deuxième guerre médique (480/479 av. J.-C.). Les Perses, après la défaite des Spartiates aux Thermopyles, pénètrent en Grèce. Guidés par Xerxès, ils s'emparent et brûlent l'Acropole en représailles de la première guerre médique (490 av. J.-C.).

<sup>532</sup> Ὅ τὰ τῆς ἡδονῆς ἀναφαίνων ὄργια καὶ τὴν θεὸν αὐτὴν θαυμάζων καὶ προτιμῶν, ἀτεχνῶς γυναικεῖαν θεόν. Dion de Pruse, *Discours sur la royauté IV*, 101, trad. L. Pernot.

<sup>533</sup> Καὶ δὴ ποτε τῶν ἐταίρων εὐωχομένων καὶ τοῦ μὲν πότου προβαίνοντος, τῆς δὲ μέθης προϊούσης κατέσχε λύσσα ἐπὶ πολὺ τὰς ψυχὰς τῶν οἰνωμένων. ὅτε δὴ καὶ μία τῶν παρουσῶν γυναικῶν, ὄνομα μὲν Θαῖς, Ἀττικὴ δὲ τὸ γένος, εἶπεν κάλλιστον Ἀλεξάνδρῳ τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν πεπραγμένων ἔσεσθαι, ἐὰν κωμάσας μετ' αὐτῶν ἐμπρήσῃ τὰ βασίλεια καὶ τὰ Περσῶν περιβόητα γυναικῶν χεῖρες ἐν βραχεῖ καιρῷ ποιήσωσιν ἄφαντα. τούτων δὲ ῥηθέντων εἰς ἄνδρας νέους καὶ διὰ τὴν μέθην ἀλόγως μετεωριζομένους, ὡς εἰκός, ἄγειν τις ἀνεβόησε καὶ δᾶδας ἄπειν καὶ τὴν εἰς τὰ τῶν Ἑλλήνων ἱερὰ παρανομίαν ἀμύνασθαι παρεκελεύετο. συνεπευφημοῦντων δὲ καὶ ἄλλων καὶ λεγόντων μόνῃ τὴν πρᾶξιν αὐτὴν προσήκειν Ἀλεξάνδρῳ καὶ τοῦ βασιλέως συνεξαρθέντος τοῖς λόγοις πάντες ἀνεπήδησαν ἐκ τοῦ πότου καὶ τὸν ἐπινίκιον κῶμον ἄγειν Διονύσῳ παρήγγειλαν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, 72, 1-4, trad. P. Goukowsky

chez Quinte-Curce. Mais l'auteur latin semble dénoncer plus clairement l'hybris d'Alexandre à cet instant : « Le roi témoigna de plus de passion que de sang-froid : “Allons ! vengeons la Grèce, et jetons des torches dans la ville !”<sup>534</sup> ». L'historien romain critique le comportement d'Alexandre par le prisme de la réaction des siens :

Les Macédoniens avaient honte qu'une ville si glorieuse eût été détruite par leur roi au cours d'une orgie. Aussi cherchèrent-ils pour le fait une interprétation sérieuse, et ils se forcèrent à croire que ce mode de destruction s'était imposé comme le meilleur. Quand, après la torpeur de l'ivresse, le repos eut rendu à Alexandre sa raison, il est certain qu'il se repentit : il prétendit que les Perses eurent subi de la part des Grecs, un plus rude châtement, s'ils avaient été obligés de le voir sur le trône et dans le palais de Xerxès<sup>535</sup>.

Quinte-Curce dévoile ici que prétendre à une vengeance, ou un juste retour des choses pour les Perses, n'est qu'un moyen pour Alexandre d'apaiser sa conscience. Ce qui est mis en évidence, c'est l'absence de réflexion du roi et les conséquences de ses excès. Si l'on suit le raisonnement de Diogène pour ce qui est du démon insatiable, il conduit fatalement l'homme qui est possédé par lui à la décadence et à l'indolence, car perdre la capacité de raisonner empêche l'homme bien-pensant de s'élever. Qui plus est, Alexandre étant le roi, il est celui qui est censé guider les siens vers de plus nobles vertus. Or, à Persépolis, il suit les désirs d'une femme, et entraîne ses compagnons dans ses passions. Alexandre devient esclave des plaisirs :

Enfin, que ce démon soit guidé par Tromperie, femme très charnelle et persuasive, parée comme une catin, qui sourit et promet une foule de biens, faisait croire qu'elle mène tout droit au bonheur, jusqu'au moment où, sans prévenir, elle jette sa victime dans le précipice, dans un borbier profond et immonde, et la laisse se vautrer avec ses couronnes et sa robe safran<sup>536</sup>.

---

<sup>534</sup> *Rex quoque avidior vini quam patientior: 'Quin igitur ulciscimur Graeciam et urbi faces subdimus.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre V, 7, trad. H. Bardon.

<sup>535</sup> *Pudebat Macedones tam praeclaram urbem a commissabundo rege deletam esse: itaque res in serium uersa est, et imperauerunt sibi, ut crederent illo potissimum modo fuisse delendam. Ipsum, ut primum grauato ebrietate mentem quies reddidit, paenituisse constat et dixisse. maiores poenas Graecis Persas idaturos fuisse, si ipsum in solio regiaque Xerxis conspiciere coacti essent.* Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre V, 7, trad. H. Bardon

<sup>536</sup> Προηγείσθω δὲ καὶ τούτου ἀπάτη, πάνυ ὠραία καὶ πιθανή, κεκοσμημένη κόσμοισπορτικοῖς, μειδιῶσα καὶ ὑπισχνουμένη πλῆθος ἀγαθῶν, ὡς ἐπ' αὐτὴν ἄγουσα τὴν εὐδαιμονίαν, ἕως ἂν εἰς τὸ βάραθρον καταβάλλῃ λαθοῦσα, εἰς πολὺν τε καὶ ῥυπαρὸν βόρβορον, ἔπειτα ἐάσῃ κυλινδεῖσθαι μετὰ τῶν στεφάνων καὶ τοῦ κροκωτοῦ. Dion de Pruse, *Discours sur la royauté* IV, 114, trad. P. Laurent.

Nous supposons ici que Dion de Pruse avait en tête l'épisode de Persépolis, et que les mises en garde qu'adressent Diogène au jeune roi sont anachroniques, car elles parlent d'un évènement qui ne s'est pas encore produit, comme si le philosophe anticipait la déchéance du roi. Mais il s'agit d'un épisode connu de la geste d'Alexandre, marquant un tournant dans l'orientalisation de ce dernier, qui pour la première fois de sa conquête, se laisse totalement dominer par ses pulsions ainsi que par la boisson. Quant à Plutarque, il se garde d'affirmer le but premier de cet incendie, se contentant d'exposer les différentes versions que l'on peut trouver. Mais chez lui, on constate que l'enthousiasme manifesté par les Macédoniens étaient dû au désir de retrouver leur patrie<sup>537</sup>.

Quoi qu'il en soit, tout au long des deux *Discours sur la royauté*, il ne faut pas oublier que Dion s'adresse à son empereur, et qu'il lui a donc semblé pertinent de comparer la figure d'Alexandre à Trajan. Si l'on en croit la tradition, durant les premières années de son règne, ce dernier s'est lancé dans un grand nombre de conquêtes territoriales. Comme le précise C. Burgeon, Trajan, comme tous ceux qui ont succédé à Alexandre, ont en tête qu'à à peine trente ans, le Macédonien était devenu le roi de l'Asie. Ils ressentent donc tous un sentiment d'urgence de n'avoir rien accompli d'aussi illustre. Aussi Trajan, en disant descendre d'Hercule bétique, tente à son tour de marquer l'Histoire en conquérant la Parthie<sup>538</sup>. Trajan a toujours eu une étroite relation avec son armée, c'est cette dernière qui va lui accorder l'*imperium majores*. C'est un empereur tourné vers la guerre, comme l'était à son époque Alexandre. De plus, son souci de plaire au peuple, son intérêt pour les philosophes et sa politique de relative clémence après le règne despotique de Domitien le rapprochent encore davantage du roi des Macédoniens. Il nous semble donc logique que Dion de Pruse, louant les qualités d'Alexandre, et donc de Trajan, ait également voulu mettre en garde son empereur contre les dérives possibles d'un tel comportement. Une expansion territoriale trop importante et trop rapide, le désir d'égaliser le

---

<sup>537</sup> Καὶ τῶν ἄλλων Μακεδόνων οἱ πυνθανόμενοι συνέτρεχον μετὰ λαμπάδων χαίροντες, ἤλιζον γὰρ ὅτι τοῖς οἴκοι προσέχοντός ἐστι τὸν νοῦν καὶ μὴ μέλλοντος ἐν βαρβάροις οἰκεῖν τὸ πιμπράναι τὰ βασίλεια καὶ διαφθεῖρειν, οἱ μὲν οὕτω ταῦτα γενέσθαι φασίν, οἱ δὲ ἀπὸ γνώμης: ὅτι δ' οὖν μετενόησε ταχὺ καὶ κατασβέσαι προσέταξεν ὁμολογεῖται. « Tous ceux des Macédoniens qui l'apprirent accoururent tout joyeux avec des torches. Car ils pensaient que, si le roi voulait brûler et détruire le palais, c'était le signe qu'il songeait à retourner dans son pays et à ne pas rester chez les barbares. C'est ainsi que les choses se passèrent, suivant certains auteurs ; suivant les autres, l'incendie avait été prémédité. En tout cas le roi s'en repentit bien vite et donna l'ordre d'éteindre le feu : sur ce point tous sont d'accord. », Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 38, 3-4, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>538</sup> Burgeon, 2019, p. 290.

grand conquérant, tout cela pourrait amener le successeur de Nerva à céder aux mêmes pulsions qu'Alexandre, et ainsi tomber dans les mêmes travers.

L'image d'Alexandre qui ressort des dialogues satiriques n'est pas la même selon le discours. En effet, dans le *Discours sur la royauté* II, l'Alexandre qui nous est présenté est jeune homme assuré, rêvant de gloire, de conquête et sûr de ses connaissances. Mais l'auditoire de Dion ainsi que Philippe, qui interagit avec son fils, ne sont pas dupes et voient bien que le garçon se contente de répéter ce qu'on lui a appris, allant jusqu'à se montrer présomptueux et arrogant face à son père. C'est l'envie d'aller trop vite et l'assurance de connaissances qui ne sont pas les nôtres que critique ici le rhéteur. Lecteur fidèle d'Homère, Alexandre ne semble pas être autre chose que le débiteur de faits déjà connus. Mais c'est un homme radicalement différent qui confronte Diogène dans le *Discours sur la royauté* IV. En effet, le jeune roi est tour à tour enflammé, désespéré, vexé et flatté par le philosophe, qui s'amuse du manque de tenue de celui qui veut être le roi de toutes choses. Alors qu'il est censé être plus vieux, car désormais roi, Alexandre est davantage infantilisé dans le second discours. Le contexte de création des discours s'inscrit dans le règne de Trajan, à qui l'on peut trouver de nombreux points communs avec le conquérant macédonien, à commencer par ceux que l'empereur se trouve lui-même. Aussi, le but des discours est de prévenir et de donner des moyens de se prémunir contre les dérives du pouvoir et des plaisirs. Dion brosse donc un portrait contrasté du roi, vantant ses mérites et louant ses qualités, mais pour mieux les critiquer et ainsi montrer les limites des vertus morales d'Alexandre.



### III. 2. La défaite d'Alexandre le Grand ?

Dion de Pruse n'est pas le premier à utiliser le modèle macédonien pour confronter et légitimer la conception du pouvoir romain. Tite-Live, un historien romain né en 64 avant J.-C. et mort en 12 après J.-C.<sup>539</sup>. Cet auteur a vécu à une époque marquée par les guerres civiles et l'avènement d'Octave, qui deviendra Auguste. Il relate l'histoire de Rome dans une vaste fresque romanesque composée de cent quarante-deux livres. Bien que la majeure partie de cette œuvre soit perdue, nous disposons encore de trente-cinq livres et d'abrégés qui nous permettent de comprendre le contenu des volumes manquants. Son œuvre, intitulée *Ab Urbe condita libri* ou souvent traduite par « Histoire romaine », couvre tous les événements survenus depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus en 9 avant J.-C. Tite-Live utilise la figure d'Alexandre au livre IX, où il soulève une question qui relève de l'uchronie, terme que le *Littre* définit de cette manière :

Reconstitution fictive d'une période du passé en s'appuyant sur des postulats historiques différents de ceux qui sont connus. Le plus ancien exemple connu d'uchronie apparaît dans *l'Histoire de Rome depuis sa fondation* de Tite-Live<sup>540</sup>.

Tite-Live, donc, se demande ce qu'il serait advenu d'une rencontre entre Alexandre et Rome : « Quel aurait été le sort de l'État romain s'il avait été en guerre contre Alexandre ?<sup>541</sup> ». Ce livre aborde les événements se déroulant entre 321 av. J.-C. et 304 av. J.-C. Plus précisément, l'*excursus* à propos d'Alexandre s'inscrit juste après la défaite des Fourches caudines et ses conséquences. Nous allons nous attarder quelques instants sur le contexte historique de cette défaite.

Les Romains, depuis 341 av. J.-C., sont en conflit avec les Samnites. Sur les trois guerres qui les opposent<sup>542</sup>, la deuxième est le théâtre d'importantes défaites pour Rome, dont l'une des

---

<sup>539</sup> B. Mineo explique que l'on ne connaît pas avec certitude la date de naissance de Tite-Live, située soit en 59 av. J.-C., soit en 64 av. J.-C., mais qu'il est bien plus probable qu'il s'agisse de la première hypothèse. Voir Mineo, 2006, p. 11.

<sup>540</sup> Voir « Uchronie », C. Moulart, *Le Littre*, p. 349.

<sup>541</sup> *Quinam euentus Romanis rebus, si cum Alexandro foret bellatum, futurus fuerit*. Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 17, trad. A. Flobert.

<sup>542</sup> Première guerre samnite, 341 av. J.-C. ; deuxième guerre samnite, 327 -304 av. J.-C. ; troisième guerre samnite, 298-291 av. J.-C.

plus frappantes étant sans conteste celle des Fourches caudines. En 321 av. J.-C., les Samnites utilisent une ruse selon laquelle ils s'apprêteraient à faire venir leurs adversaires dans un passage difficilement accessible : ils laissent courir une rumeur comme quoi ils s'apprêteraient à assiéger Lucérie, avec l'ensemble de leurs troupes<sup>543</sup>. Les Romains, parce que la cité est l'une de leurs alliées et qu'ils respectent leur *fides*<sup>544</sup>, décident de s'y rendre promptement. Le chemin le plus court, celui des Fourches caudines, se trouve être un étroit défilé. Ayant choisi celui-ci, l'armée se retrouve rapidement prise au piège par les Samnites, qui ont condamné la sortie du défilé et qui gardent désormais l'entrée :

La stupeur était complète, une sorte de paralysie étrange empêchait les soldats d'avancer ; ils se regardaient les uns les autres, chacun espérant que son voisin se reprendrait plus vite et réagirait mieux<sup>545</sup>.

L'armée romaine fait alors, un constat douloureux, elle n'a aucun moyen de s'extirper de ce mauvais pas. Tous délibèrent sur la marche à suivre, et pour beaucoup, la seule solution réside dans un affrontement, qu'ils savent perdu d'avance<sup>546</sup>. Mais d'autres estiment que se démener face à un ennemi que l'on ne peut même pas atteindre ne sert à rien<sup>547</sup>. De leur côté, les Samnites

---

<sup>543</sup> *Legiones Samnitium in Apulia esse, Luceriam omnibus copiis circumsedere, nec procul abesse, quin ui capiant.* « Les légions samnites sont en Apulie, elles assiègent Lucérie avec la totalité des troupes et ne tarderont pas à enlever la place ». Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 2, trad. A. Flobert.

<sup>544</sup> Voir note 125.

<sup>545</sup> *Stuporque omnium animos ac uelut torpor quidam insolitus membra tenet, intuentesque alii alios, cum alterum quisque conpotem magis mentis ac consilii ducerent, diu immobiles silent.* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 2, trad. A. Flobert.

<sup>546</sup> *Alius: « per obices uiarum, per aduersa montium, per siluas, qua ferri arma poterunt, eamus, modo ad hostem peruenire liceat, quem per annos iam prope triginta uincimus. Omnia aequa et plana erunt Romano in perfidum Samnitum pugnantem. »* « L'un disait : « Forçons les barrages, gravissons les montagnes, traversons les forêts. Puissions-nous seulement atteindre l'ennemi, que nous avons battu depuis près de trente ans. Un Romain contre un perfide Samnite trouvera toujours sa position favorable et avantageuse ! » ». Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 3, trad. A. Flobert.

<sup>547</sup> « *Dum haec iminebunt iuga, qua tu ad hostem uenias? armati inermes, fortes ignaui, pariter omnes capti atque uicti sumus ; ne ferrum quidem ad bene moriendum oblaturus est hostis ; sedens bellum conficiet.* ». « Tant que ces crêtes sont au-dessus de nous, par quel chemin atteindras-tu l'ennemi ? Armés ou sans armes, courageux ou lâches, nous sommes tous logés à la même enseigne, prisonniers et vaincus. L'ennemi n'aura même pas à montrer son arme, gage d'une mort glorieuse : il achèvera la guerre sans bouger d'ici ». Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 3, trad. A. Flobert.

ne savent pas non plus quelle attitude adopter. En effet, Hérénnius Pontius<sup>548</sup> déclare tout d'abord qu'il faut les laisser partir au plus vite, sans rien tenter. Mais, quand on revient le consulter parce que son premier avis ne satisfait pas les généraux samnites, il conseille cette fois de tuer tous les Romains, et de ne laisser aucun survivant<sup>549</sup>. Alors que le conseil demande au vieil homme d'éclaircir le sens de ces deux propositions contraires, celui-ci explique que laisser les Romains repartir est, à ses yeux, la meilleure solution — et la plus sûre — car elle permettrait enfin d'apaiser le conflit entre les deux cités<sup>550</sup>. La seconde, quant à elle, repousserait de plusieurs années la reprise du conflit, le temps que Rome reconstitue les deux armées qui auraient été décimées<sup>551</sup>. Caius Pontius, le fils d'Hérénnius, décide d'appliquer une troisième solution : « Laisser les Romains partir sans leur faire de mal et leur imposer les conditions prévues pour les vaincus selon les lois de la guerre<sup>552</sup> ». Cette alternative est vivement déconseillée par le père qui prédit le comportement des Romains s'ils venaient à les humilier de cette manière :

Laissez-leur la vie après les avoir humiliés : tels sont les Romains qu'une fois vaincus, ils ne savent pas se tenir tranquilles. La honte, marquée au fer rouge dans leur cœur par la nécessité où ils se trouvent y subsistera toujours et ne les laissera pas en paix tant qu'ils n'auront pas exercé sur vous des représailles à n'en plus finir<sup>553</sup>.

Hérénnius voit sa prédiction se réaliser. Lucius Lentulus exhorte ses soldats à accepter la proposition des Samnites, à savoir un traité de paix et que les Romains passent totalement désarmés sous le joug. Il explique que même s'il est bien plus digne de mourir pour sa patrie, dans la situation actuelle, leur mort ne servirait pas la cité, au contraire. Eux, soldats, sont le rempart de Rome. Sans eux, elle serait à la merci du premier venu. Alors mieux valait-il accepter l'humiliation, afin de sauver Rome<sup>554</sup>. Dans la suite du récit, Tite-Live montre comment un

---

<sup>548</sup> Gaius Pontius Herennius est un général samnite. Il est celui qui attire les Romains dans le défilé et qui décide de les faire passer sous le joug.

<sup>549</sup> Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 3.

<sup>550</sup> *Ibid.*

<sup>551</sup> *Ibid.*

<sup>552</sup> *Quid, si media uia consilii caperetur, ut et dimitterentur incolumes et leges iis iure belli uictis inponerentur. Ibid.*

<sup>553</sup> *Seruare modo quos ignominia inritaueritis: ea est Romana gens, quae uicta quiescere nesciat. uiuet semper in pectoribus illorum quidquid istuc praesens necessitas inusserit, nec eos ante multiples poenas expetitas a uobis quiescere sinet. Ibid.*

<sup>554</sup> *Ibid.*, 4.

Romain réagit à l'échec et à la honte. Les soldats, profondément atteints dans leur dignité, refusent l'aide de la cité alliée la plus proche. Leur arrivée dans Rome se fait de la même manière. Bien que les armes ennemies ne les aient pas touchés, tous les soldats semblent vaincus. Une fois le Sénat réuni pour discuter de la marche à suivre, Spurius Postumius<sup>555</sup> refuse d'imposer à la cité le poids de sa décision. Aussi, il demande à ce qu'on le laisse se rendre à l'ennemi, afin que les Romains soient libres de briser le traité de paix et de se venger :

Cet engagement, pris sans que le peuple romain ait été consulté, ne l'oblige en aucune façon et, aux termes de cet engagement, nous ne devons strictement aux Samnites que nos personnes. Que les fétiaux nous livrent, sans armes et enchaînés. Laissons le peuple en dehors de tout scrupule religieux, si notre engagement en a créé, de façon qu'aucun obstacle divin ou humain n'empêche la reprise intégrale d'une guerre juste et sainte. Je propose que pendant ce temps les consuls enrôlent les soldats, les arment et les emmènent, mais ne pénètrent pas dans le territoire ennemi tant que les formalités de notre reddition ne seront pas totalement réglées<sup>556</sup>.

La suite des événements se déroule de la manière voulue par Postumius. Lui et les autres consuls se livrent volontairement à l'ennemi, qui n'acceptent pas ce manquement flagrant à la parole donnée. Les Samnites, en la personne de Pontius, accusent les Romains de ne jamais respecter leurs engagements<sup>557</sup>. À la suite de cela, le conflit repart de plus belle. Un homme, Papirius Cursor, fait alors l'objet d'une attention particulière de la part de Tite-Live : « Chef de guerre au-dessus de tout éloge, c'était un homme d'une fermeté de caractère et d'une résistance physique exceptionnelle<sup>558</sup> ». L'auteur entreprend de comparer Papirius à Alexandre, en indiquant qu'il s'agissait là d'un homme à la hauteur du Macédonien. Pourquoi Tite-Live a-t-il décidé d'insérer son *excursus* à ce moment-là précisément ? Au-delà de la cohérence chronologique, au sein même de son récit, les événements se succèdent, comme si à peine sorti de cette épreuve, les Romains devaient désormais affronter le Macédonien. Cette rencontre

---

<sup>555</sup> Spurius Postumius est un consul de Rome en 321 av. J.-C. Une fois l'humiliation des Fourches caudines passée, il demande au Sénat d'invalider la paix qu'il a conclu avec les Samnites et se livre à l'ennemi.

<sup>556</sup> *Qua tamen, quando iniussu populi facta est, non tenetur populus Romanus, nec quicquam ex ea praeterquam corpora nostra debentur Samnitibus. dedamur per fetiales nudi uinctique; exsoluamus religione populum, si qua obligauimus, ne quid diuini humaniue obstet, quo minus iustum piumpque de integro ineatur bellum. interea consules exercitum scribere, armare, educere placet nec prius ingredi hostium fines, quam omnia iusta in deditione nostra perfecta erunt.* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 8, trad. A. Flobert.

<sup>557</sup> *Ibid*, 11.

<sup>558</sup> *Et fuit uir haud dubie dignus omni bellica laude, non animi solum uigore sed etiam corporis uiribus excellens.* *Ibid*, 16.

aurait eu lieu en 319 av. J.-C., soit 4 ans après la date de mort du conquérant. Pour M. Engerbeaud, cela signifie que les Romains ont eu le temps d'accepter la défaite qu'ils avaient subie peu de temps auparavant<sup>559</sup>. Cela expliquerait donc le choix de Tite-Live d'insérer son *excursus* à cet endroit ; les Fourches caudines et la guerre contre Alexandre sont deux événements mis en parallèle.

Le thème principal de ce livre est la défaite. Il peut, de prime abord, paraître surprenant de voir un historien s'attarder aussi longuement sur un tel désastre militaire, puis poursuivre en imaginant cette même armée face à celle, invaincue, d'Alexandre. Certaines traditions prêtent au roi des Macédoniens des intentions belliqueuses envers les peuples d'Occident. Pour M. Sordi, étant donné qu'Alexandre avait ouvertement montré qu'il souhaitait libérer les cités grecques d'Italie, Rome s'était mise à craindre que le conquérant ne tourne ses troupes vers elle<sup>560</sup>.

Il y a une question implicite qui guide la lecture depuis le début de ce livre : le meilleur des généraux est-il celui qui n'a jamais perdu ou bien celui qui a perdu et qui a su se relever et terrasser ceux qui lui avaient fait plier le genou ? Tite-Live y répond tout au long de son *excursus*. Comme nous avons pu le voir, il y a un adjectif que l'on associe volontiers à Alexandre, celui d'invaincu<sup>561</sup>. Pour notre historien, les Romains auraient donc été les premiers à le vaincre. Aussi, plus que de savoir qui l'aurait emporté sur l'autre, ce passage pousse à se demander comment Alexandre aurait réagi face à sa première défaite.

Est-il déjà arrivé au conquérant d'échouer, d'être défait ? Nous avons pu voir que, dans un contexte social et politique, il n'était pas parvenu à se concilier ses propres hommes, que des disputes avaient éclaté entre eux<sup>562</sup>. Une seule fois, Alexandre a dû faire demi-tour<sup>563</sup>. Mais, il n'a jamais eu à essuyer une défaite militaire, à reconstituer ses troupes, à remotiver les siens pour qu'ils se confrontent à nouveau au vainqueur. La guerre qu'il a menée contre Darius n'a engendré chez lui que l'assurance que rien ne pourrait jamais l'arrêter. Rome, quant à elle, a déjà été prise, plusieurs fois vaincue par ses adversaires. Sa force réside justement en sa capacité

---

<sup>559</sup> Engerbeaud, 2017, p. 331.

<sup>560</sup> A propos de M. Sordi, voir Richard, 1974, p. 356.

<sup>561</sup> Voir note 436.

<sup>562</sup> Voir la sous-partie « La mutinerie d'Opis ».s

<sup>563</sup> Comme nous l'avons déjà évoqué, en 326 av. J.-C., Alexandre est contraint par ses troupes de faire demi-tour au bord de l'Hyphase.

à se redresser. D. Briquel explique que les Fourches caudines deviennent pour les Romains la preuve que rien ne peut les abattre définitivement. La défaite les galvanise et ils n'en sortent que renforcés<sup>564</sup>. L'une des différences capitales entre Rome et Alexandre se situe donc dans la capacité à rebondir, à accepter de perdre pour mieux l'emporter par la suite. Tite-Live dresse un portrait du Macédonien où celui-ci serait incapable de subir un tel revers : « À la première défaite, Alexandre aurait perdu la guerre<sup>565</sup> ». Si, pour notre auteur, il est certain que Rome aurait fini par l'emporter, pourquoi écrire sur Alexandre ? Quel intérêt à l'historien pour l'image du conquérant ?

Tite-Live, de son vivant, est le témoin de la chute de la République au profit du Principat<sup>566</sup> et de l'association entre César, Pompée et Crassus — le premier triumvirat, bien qu'officieux<sup>567</sup> — qui met à mal la cité de Rome. Alexandre, comme nous l'avons déjà dit, représente un *topos* auquel les généraux se réfèrent, un modèle qu'il faut dépasser afin d'entrer à son tour dans la légende. Surnommé Pompée le Grand, le général souhaite être l'émule du Macédonien<sup>568</sup>, allant jusqu'à marcher dans ses pas. Entre 67 et 61 av. J.-C., il combat successivement les pirates qui semaient le trouble en mer Égée, les Thraces en Macédoine et Mithridate en Asie. Ses forces sont considérables : « Jamais un seul homme, un *imperator*, n'avait réuni de tels pouvoirs, qui mettaient l'Italie et Rome sous sa seule autorité militaire<sup>569</sup> ». Il devient alors l'un des hommes les plus importants de la cité, et semble être le meilleur candidat pour succéder à Alexandre, et même dépasser son œuvre :

---

<sup>564</sup> Briquel, 2015, p. 146.

<sup>565</sup> *Uno proelio uictus Alexander bello uictus esset*. Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 19, trad. A. Flobert.

<sup>566</sup> La République romaine s'étant de 509 av. J.-C. et prend fin en 27 av. J.-C., lorsqu'Octave reçoit le titre d'Auguste. Il établit alors le Principat.

<sup>567</sup> Le triumvirat représente l'association politique de trois hommes. Officiellement, le premier triumvirat voit le jour en 43 av. J.-C. avec la promulgation de la *lex Titia* et prend fin en 32 av. J.-C. Il rassemble Antoine, Lépide et Octave, alors qu'il est urgent d'apaiser la situation à Rome au lendemain des Ides de Mars.

<sup>568</sup> Ἦν δέ τις καὶ ἀναστολὴ τῆς κόμης ἀτρέμα καὶ τῶν περὶ τὰ ὄμματα ῥυθμῶν ὑγρότης τοῦ προσώπου, ποιούσα μᾶλλον λεγομένην ἢ φαινομένην ὁμοιότητα πρὸς τὰς Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως εἰκόνας, ἧ καὶ τοῦνομα πολλῶν ἐν ἀρχῇ συνεπιφερόντων οὐκ ἔφευγεν ὁ Πομπήϊος, ὥστε καὶ χλευάζοντας αὐτὸν ἐνίους ἤδη καλεῖν Ἀλέξανδρον. « Ses cheveux étaient légèrement relevés en arrière, et la vivacité mobile de ses yeux conférait à son visage une ressemblance plus vantée que réelle avec les portraits du roi Alexandre. Aussi beaucoup de gens lui donnaient-ils ce nom dans son jeune âge, et Pompée ne le refusait pas ». Plutarque, *Vie de Pompée*, II, 1-2, trad. E. Chambry et R. Flacelière.

<sup>569</sup> Le Bohec, Le Glay et Voisin, 2021, p. 151.

Mais ce qui mettait le comble à sa gloire et qui n'était jamais arrivé à aucun Romain, c'est qu'il célébrait son troisième triomphe sur le troisième continent : d'autres sans doute avant lui avaient triomphé trois fois, mais Pompée, après avoir triomphé d'abord de la Libye, puis de l'Europe, semblait, en triomphant en dernier lieu de l'Asie, avoir en quelque sorte soumis par ses trois triomphes le monde entier<sup>570</sup>.

C'est donc la montée en puissance de grandes figures individuelles. À Rome, où les consuls sont élus pour l'année à venir et où les dictatures répondent à des besoins immédiats et cessent d'exister aussitôt le problème résolu, un pouvoir tyrannique tel qu'ils concevaient celui d'Alexandre allait à l'encontre de tout ce en quoi ils croyaient. C'est d'autant plus marquant qu'ils sont deux à devoir gouverner pour être certain que la république ne devienne pas une autocratie. De plus, voici ce que nous dit Tite-Live à propos des généraux romains :

Tous présentent les mêmes qualités de courage et d'intelligence qu'Alexandre, mais ils avaient en plus une tradition militaire transmise de main en main depuis les origines de la ville et devenue un art, obéissant à des règles précises et immuables<sup>571</sup>.

À l'opposé, les tactiques militaires d'Alexandre sont innovantes et surprenantes. Si les uns fondent leur pratique de la guerre sur une masse compacte et imposante, le Macédonien dispose d'une cavalerie légère et rapide. Nous y voyons davantage un combat idéologique entre la nouveauté et l'ancienneté. En parlant de la cavalerie macédonienne, et en clamant que jamais l'armée romaine n'a été vaincue par de telles méthodes, nous supposons que Tite-Live peut faire référence aux guerres puniques<sup>572</sup>, qui ont vu Rome affronter Carthage, en la personne d'Hannibal. Là encore, ce sont deux conceptions de la guerre qui s'affrontent. Pour l'armée romaine, le principe est d'avancer de façon totalement compacte, avec peu de liberté de mouvement. Les soldats exécutent des mouvements stratégiques extrêmement précis, mais en

---

<sup>570</sup> Μέγιστον δὲ ὑπῆρχε πρὸς δόξαν καὶ μηδενὶ τῶν πρόποτε Ῥωμαίων γεγονός, ὅτι τὸν τρίτον θρίαμβον ἀπὸ τῆς τρίτης ἡπείρου κατήγαγεν. Ἐπεὶ τρίς γε καὶ πρότερον ἦσαν ἕτεροι τεθριαμβευκότες: ἐκεῖνος δὲ τὸν μὲν πρῶτον ἐκ Λιβύης, τὸν δὲ δεύτερον ἐξ Εὐρώπης, τοῦτον δὲ τὸν τελευταῖον ἀπὸ τῆς Ἀσίας εἰσαγαγὼν τρόπον τινὰ τὴν οἰκουμένην ἐδόκει τοῖς τρισὶν ὑπῆχθαι θριάμβοις. Plutarque, *Vie de Pompée*, XLV, 6-7, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>571</sup> *Horum in quolibet cum indoles eadem, quae in Alexandro, erat animi ingeniique, tum disciplina militaris, iam inde ab initiis urbis tradita per manus, in artis perpetuis praeceptis ordinatae modum uenerat.* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 17, trad. A. Flobert.

<sup>572</sup> Il y eu trois guerres puniques qui opposent Rome à Carthage. La première dure de 264 à 241 av. J.-C., la deuxième de 218 à 201 av. J.-C. et la troisième de 149 à 146 av. J.-C.

contrepartie, ils ne peuvent physiquement pas se retourner vers une potentielle source de danger. S'ils sont attaqués par les flancs, ou par l'arrière, ils deviennent impuissants. C'est cette manière de livrer bataille qui leur a valu d'impressionnantes défaites face à Hannibal, qui privilégiait sa cavalerie<sup>573</sup>, face à l'immense armée romaine. Cette manière de faire est celle d'Alexandre. Voici comment Alexandre disposa ses troupes à la bataille d'Issos :

Il adopta d'autre part, à chaque aile, un dispositif en équerre, afin que l'ennemi ne pût envelopper la petite armée macédonienne grâce à la multitude de ses soldats<sup>574</sup>.

Habitué à combattre en infériorité numérique, le Macédonien a su palier cet état de fait. Tite-Live critique le fait qu'Alexandre n'est l'héritier d'aucune tradition — à l'inverse de Rome — mais c'est oublier le rôle qu'a joué Philippe dans la modernisation de l'armée macédonienne.

C'est d'ailleurs après avoir été vaincu par Hannibal, qui clamait reprendre les tactiques militaires du roi des Macédoniens, que Rome se voit obligée de revoir sa façon de livrer bataille. Mais, la Rome dont il est alors question n'est pas celle qui a affronté et vaincu Hannibal, ou qui a vu Pompée repousser les limites des terres foulées par les Romains ou qui a conquis les Gaules. Lorsque Tite-Live fait intervenir le Carthaginois dans son récit, il y a un décalage de presque un siècle. Mais dans la tradition romaine, Hannibal et Alexandre sont liés. En effet, Appien imagine une rencontre Hannibal et Scipion, peu avant la bataille de Zama en 202 av. J.-C. :

On dit que, lors de leurs entretiens au gymnase, Scipion et Annibal eurent un jour, en présence d'une assistance nombreuse, une conversation portant sur le commandement des armées. Scipion ayant demandé à Annibal quel avait été, à son avis, le meilleur général, celui-ci répondit : « Alexandre de Macédoine ». Devant cette réponse, Scipion garda son calme, cédant évidemment la place à Alexandre, mais posa une nouvelle question : qui venait en seconde position après Alexandre ? Et Annibal dit : « Pyrrhos d'Épire », en considérant évidemment l'audace comme la qualité maîtresse du général. Il n'est pas possible en effet de trouver des hommes doués d'une plus grande audace que ces rois-là. Alors, bien que piqué au vif, Scipion posa une question supplémentaire : à qui accordait-il la troisième place — en espérant fort

---

<sup>573</sup> Bourdin et Virlovet, 2021, p. 291-293.

<sup>574</sup> Ἐφ' ἑκατέρου δὲ τοῦ κέρατος ἐπικάμιον ἐποίησε τὴν τάξιν, ὅπως μὴ δύνωνται κυκλοῦν οἱ πολέμιοι τῷ πλήθει τῶν στρατιωτῶν τὴν ὀλιγότητα τῶν Μακεδόνων. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LVII, 5, trad. P. Goukowsky.



obtenir au moins cette troisième place. Mais Annibal répondit : « À moi-même ! En effet, quand j'étais encore un jeune homme, je me suis rendu maître de l'Ibérie et j'ai été le premier, après Héraclès, à franchir les Alpes avec une armée ! Après avoir envahi l'Italie, alors que vous aviez tous dès lors perdu confiance, je vous ai détruit quatre cents villes et souvent imposé de combattre aux alentours mêmes de votre cité, cependant que je ne recevais de Carthage ni argent ni soldats ». Quand Scipion vit qu'il n'en finissait pas de se vanter, il éclata de rire et dit : « Mais où te situerais-tu toi-même, Annibal, si je ne t'avais pas vaincu ? » Et l'on dit qu'Annibal, prenant alors conscience de la jalousie qu'il excitait, déclara : « Moi, je me serais placé avant Alexandre ! » C'est ainsi qu'Annibal, sans renoncer à ses rodomontades, fit discrètement sa cour à Scipion, en laissant entendre qu'il avait battu meilleur qu'Alexandre<sup>575</sup>.

Comme l'explique D. Villani, ce n'est pas tant la personne d'Alexandre en elle-même qui est utilisée par certains Romains lorsqu'il est question du conquérant, ce sont ses valeurs, ce qu'il incarne. Le récit de Tite-Live se construit en opposition avec toute une historiographie « anti-romaine » qui faisait valoir la suprématie du conquérant face aux vices romains<sup>576</sup>. Tout cela sert donc de tremplin à une « idéologie universalisante » qui commençait à s'installer à Rome<sup>577</sup>. Voici ce que dit C. Virilouvet à propos de Pompée : « Conquérant de l'Orient, Pompée était bien un nouvel Alexandre<sup>578</sup> ». L'attrait que l'Orient exerçait sur ces hommes sert également à l'historiographie contemporaine comme moyen de critique à leurs égards. En effet, encore et toujours, l'Orient est synonyme de décadence. Crassus, par exemple, semble déterminé à se rendre en Orient et à soumettre les Parthes. Mais cela se solde finalement par

---

<sup>575</sup> Λέγεται δ' ἐν ταῖσδε ταῖς διατριβαῖς ἐν τῷ γυμνασίῳ λεσχηνεῦσαι ποτε πρὸς ἀλλήλους Σκιπίωνα καὶ Ἀννίβαν περὶ στρατηγίας πολλῶν ἐφεστώτων, καὶ τοῦ Σκιπίωνος ἐρομένου τίς δοκοίη οἱ στρατηγὸς ἄριστος γενέσθαι, τὸν Ἀννίβαν εἰπεῖν, 'ὁ Μακεδὼν Ἀλέξανδρος.' Σκιπίωνα δ' ἠσυχάσαι μὲν ἐπὶ τῷ δ', ἐξιστάμενον ἄρα Ἀλεξάνδρω, ἐπανερέσθαι δὲ τίς εἴη δεύτερος μετ' Ἀλέξανδρον. καὶ τὸν φάσαι, 'Πύρρος ὁ Ἡπειρώτης,' τὴν ἀρετὴν ἄρα τὴν στρατηγικὴν ἐν τόλμῃ τιθέμενον: οὐ γὰρ ἔστιν εὐρεῖν μεγαλοτολμοτέρους τῶνδε τῶν βασιλέων. δακνόμενον δ' ἤδη τὸν Σκιπίωνα ὅμως ἐπανερέσθαι ἔτι τίνι διδοίη τὰ τρίτα, ταχὺ γοῦν ἐλπίζοντα ἔξεν τὰ τρίτα. τὸν δέ, 'ἐμαυτῷ,' φάσαι: 'νέος γὰρ ὢν ἐτι Ἰβηρίας τε ἐκράτησα, καὶ στρατῶ τὰ Ἰταλίας ὄρη μεθ' Ἡρακλέα πρῶτος ὑπερῆλθον, ἔς τε τὴν Ἰταλίαν, ὑμῶν οὐδενός πο' θαρροῦντος, ἐμβαλὼν τετρακόσια ἀνέστησα ἄσθη, καὶ περὶ τῆ πόλει τὸν ἀγῶνα πολλακίς ὑμῖν ἐπέστησα, οὔτε μοι χρημάτων οὔτε στρατιᾶς ἐπιπεμπομένης ἐκ Καρχηδόνας.' ὡς δὲ αὐτὸν ὁ Σκιπίων εἶδεν ἀπομηκύνοντα τὴν σεμνολογίαν, ἔφη γελάσας, 'ποῦ δ' ἂν εἴη αὐτὸν ἔταττες, ὃ Ἀννίβας, μὴ νενικημένος ὑπ' ἐμοῦ;' τὸν δὲ φασιν, αἰσθανόμενον ἤδη τῆς ζηλοτυπίας, εἰπεῖν ὅτι ἔγωγε ἔταξα ἂν ἐμαυτὸν πρὸ Ἀλεξάνδρου. οὕτω μὲν ὁ Ἀννίβας ἐπέμεινε τε τῆ σεμνολογία, καὶ τὸν Σκιπίωνα λαθὼν ἐθεράπευσεν ὡς καθελόντα τὸν ἀμεινονα Ἀλεξάνδρου. Appien, *Livre syriaque*, livre XI, X, 38-42, trad. P. Goukowsky.

<sup>576</sup> Engerbeaud, 2017, p. 325.

<sup>577</sup> Villani, 2013, p. 338.

<sup>578</sup> Virilouvet, 2018, p. 39.

une grande défaite romaine à Carrhes<sup>579</sup>, ainsi que par la perte des aigles de Rome, emblème national. L'Orient, encore et toujours, représente un danger.

Comme nous avons pu le mentionner, contemporaine d'Auguste, *L'Histoire romaine* de Tite-Live est porteuse de nombreux messages et de mises en garde. Il est donc évident qu'il avait en tête la confrontation entre Octave et Antoine. Critiquer Alexandre revient donc à critiquer cet attrait du luxe, du faste, autrement dit de la culture orientale. La propagande qui a eu lieu à l'encontre d'Antoine se base justement sur toutes les dérives du général.

C'est pour s'opposer au pouvoir monarchique issu des monarchies hellénistiques et donc d'Alexandre qu'Octave instaure la figure du *princeps*. Bien qu'il s'agisse en réalité d'une parodie d'un pouvoir républicain, Auguste prétend ainsi régner en s'appuyant sur le Sénat. L'étymologie même du nom sous-entend que c'est le Sénat qui a attribué à Auguste une *auctoritas*, une autorité divine. Il faut donc comprendre l'*excursus Alexandri* comme la confrontation entre deux types de pouvoirs : celui d'Alexandre, de type monarchique et celui de Rome, de type institutionnel.

P. Renucci explique que la confrontation politique entre l'Orient et l'Occident tient justement de l'émergence des monarchies hellénistiques qui ont vu le jour après les conquêtes d'Alexandre. Ce pouvoir-là est fondé par une reconnaissance de la nature divine du souverain, jumelé avec une solide administration. Les rois hellénistiques, à la tête de vastes territoires, laissaient se côtoyer plusieurs types de cultures, ayant comme point commun le monarque. Les Romains, eux, se basent sur un concept de « peuple-roi » qui ne peut exister pleinement dans un système monarchique<sup>580</sup>. Il y a donc une véritable divergence dans la manière de concevoir le pouvoir, qui prend racine avec Alexandre.

Les Romains ont conscience d'être en concurrence avec le modèle grec, dont les valeurs sont cristallisées autour de l'image du Macédonien, ce que nous retrouvons tout au long du récit livien. Il y a notamment une opposition entre la pratique individuelle et collective de la guerre. Tite-Live énumère, au début de son *excursus*, les nombreux consuls qu'Alexandre aurait eu à affronter :

---

<sup>579</sup> La bataille a lieu en 53 av. J.-C. Voir Plutarque, *Vie de Crassus*, XXII-XXXIII, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>580</sup> Renucci, 2015, p. 402.

Faut-il citer, non pas les généraux romains de tous les temps, mais seulement les consuls et les dictateurs contre lesquels Alexandre aurait dû se battre, Marcus Valérius Corvus, Gaius Marcius Rutulus, Gaius Sulpicius, Titus Manlius Torquatus, Quintus Publilius Philon, Lucius Papirius Cursor, Quintus Fabius Maximus, les deux Décies, Lucius Volumnius, Manius Curius<sup>581</sup> ?

Si le pouvoir du roi n'a comme seul moteur sa propre personne, ce n'est pas le cas de Rome. C'est une cité, et non pas un individu qu'Alexandre aurait affrontée. De fait, si l'un des consuls perdait la vie durant un combat, il y en aurait toujours un tout aussi compétent prêt à prendre sa place, sans que cela affecte le fonctionnement romain. En effet, la guerre telle que la pratiquait Alexandre tenait du quitte ou double, en cas de victoire on avançait. La défaite, elle, aurait signifié que le roi était mort, les armes à la main. Toutefois, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, les Macédoniens avaient tout à fait conscience que si leur chef mourait, il n'y aurait pour eux aucun salut, aucun retour au pays<sup>582</sup>. Nous sommes donc bien loin de l'abnégation que soldats et généraux avaient à l'égard de leur cité. Comme l'indique Tite-Live, les conséquences ne sont pas les mêmes pour les deux camps. Rome dispose de nombreux excellents généraux, mais les Macédoniens n'avaient qu'un seul Alexandre :

Alexandre vaincu aurait fait la guerre contre des généraux vaincus et il aurait mis en jeu les mêmes gages de succès ; ou plutôt il aurait pris beaucoup plus de risques, car les Macédoniens n'avaient qu'un Alexandre, soumis à nombre d'accidents fâcheux et parfois même s'y exposant lui-même. Il y aurait eu beaucoup de Romains, aussi glorieux et aussi prestigieux qu'Alexandre, dont chacun pouvait accomplir sa destinée, vivre ou mourir, sans mettre l'État en péril<sup>583</sup>.

La sécurité et la pérennité de l'État sont au cœur de toutes les actions romaines. Alexandre, lui, semble bien plus égoïste, à la recherche d'une gloire personnelle. Nous avons mis en lumière de nombreux exemples qui montrent qu'Alexandre ne tenait pas compte des avis de

---

<sup>581</sup> *Recenseam duces Romanos, nec omnes omnium aetatum, sed ipsos eos, cum quibus consulibus aut dictatoribus Alexandro fuit bellandum, M. Valerium Coruum, C. Marcium Rutilum, C. Sulpicium, T. Manlium Torquatum, Q. Publilium Philonem, L. Papirium Cursorem, Q. Fabium Maximum, duos Decios, L. Volumnium, M. Curium?* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 17, trad. A. Flobert.

<sup>582</sup> Voir la sous-partie « La légende d'Alexandre ».

<sup>583</sup> *Inuictus ergo Alexander cum inuictis ducibus bella gessisset et eadem fortunae pignora in discrimen detulisset ; immo etiam eo plus periculi subisset, quod Macedones unum Alexandrum habuissent, multis casibus non solum obnoxium sed etiam offerentem se, Romani multi fuissent Alexandro uel gloria uel rerum magnitudine pares, quorum suo quisque fato sine publico discrimine uiueret morereturque.* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 18, trad. A. Flobert.

son entourage. La conquête du Macédonien n'est pas tant une conquête expansionniste qu'un déplacement du pouvoir que les rois macédoniens exerçaient en Macédoine vers l'Asie. Alors qu'il franchit l'Hellespont, Alexandre laisse à Antipatros la moitié de son armée qui est alors chargée de veiller sur la partie européenne des conquêtes macédoniennes<sup>584</sup>. Mais il ne prend plus part à la vie de son pays : il se consacre tout entier à la construction de son nouvel Empire. Comme l'évoque A. Goldsworthy, il est difficile de déterminer les conséquences qu'on eut l'absence d'Alexandre en Macédoine<sup>585</sup>. Les conquêtes romaines, elles, ont toujours pour objectif d'agrandir le territoire contrôlé par la cité. Il est donc important, au terme d'une guerre, de revenir à la cité pour y célébrer son triomphe. Marc-Antoine, par exemple, indigné profondément les Romains en en célébrant un à Alexandrie<sup>586</sup>. Le conquérant, donc, en s'éloignant de sa patrie et en rompant avec elle<sup>587</sup>, suscite également les critiques des Romains. Il y a, dans le fait de toujours revenir à ce que l'on peut considérer comme l'épicentre d'un immense territoire, une idée de renouer avec les principes et les valeurs de Rome. Si l'on s'éloigne trop et trop longtemps, les hommes peuvent se laisser corrompre par les mœurs locales, au détriment de la bonne conduite romaine. C'est d'ailleurs ce qui est reproché à Alexandre. Ce point-là, Tite-Live le développe dans son *excursus* : « L'armée qu'il aurait amenée avec lui aurait oublié la Macédoine et, abâtardie, aurait emprunté les mœurs des Perses<sup>588</sup> ». C'est donc l'image d'un roi égoïste, qui règne seul et qui, par ce fait, corrompt également son armée.

---

<sup>584</sup> Οἱ δ' ἐπὶ τῆς Εὐρώπης ἀπολελειμμένοι στρατιῶται, ὧν Ἀντίπατρος εἶχε τὴν ἡγεμονίαν, πεζοὶ μὲν ὑπῆρχον μύριοι καὶ δισχίλιοι, ἵππεῖς δὲ χίλιοι καὶ πεντακόσιοι. « Mais des troupes avaient été laissées en Europe sous le commandement d'Antipatros : douze mille fantassins et mille cinq cents cavaliers ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XVII, 5, trad. P. Goukowsky.

<sup>585</sup> Goldsworthy, 2023, p. 573.

<sup>586</sup> Ὑστερον μέντοι πάλιν ἐμβαλὼν εἰς Ἀρμενίαν, καὶ πολλαῖς ὑποσχέσεσι καὶ προκλήσεσι πείσας αὐτὸν ἐλθεῖν εἰς χεῖρας, συνέλαβε, καὶ δέσμιον καταγαγὼν εἰς Ἀλεξάνδρειαν, ἐθριάμβευσεν. ᾧ μάλιστα Ῥωμαίους ἐλύπησεν, ὡς τὰ καλὰ καὶ σεμνὰ τῆς πατρίδος Αἰγυπτίους διὰ Κλεοπάτραν χαριζόμενος. ταῦτα μὲν οὖν ὕστερον ἐπράχθη. « Néanmoins, plus tard, lorsqu'il fit une nouvelle incursion en Arménie, il le persuade, à force de promesses et d'invitations, de se remettre entre ses mains, le retint prisonnier et l'emmena enchaîné à Alexandrie, où il célébra son triomphe, par quoi il fit la plus grande peine aux Romains, en concédant aux Alexandrins, à cause de Cléopâtre, un beau et noble spectacle qui était un privilège de sa patrie ». Plutarque, *Vie d'Antoine*, L, 6-7, trad. R. Flacelière et E. Chambry.

<sup>587</sup> Voir note 86.

<sup>588</sup> *Exercitum Macedoniae oblitum degenerantemque iam in Persarum mores adduxisset*. Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 18, trad. A. Flobert.

Tite-Live distingue deux phases dans la vie d'Alexandre, l'une où l'on peut le considérer comme un « stratège exceptionnel<sup>589</sup> », et l'autre où il s'est laissé emporter par sa « nouvelle condition<sup>590</sup> ». Il reprend les *topoi* bien connu de l'orientalisation du conquérant et pose la question suivante :

Que serait-il arrivé si son goût pour le vin, si ses brusques accès et ses explosions de colères s'étaient aggravés de jour en jour ? (ce que j'avance ici est admis par tous les historiens). Ces défauts n'auraient-ils fait aucun tort aux qualités du stratège<sup>591</sup> ?

Ces nouvelles questions alimentent le fondement même d'une uchronie, elles se plaisent à imaginer comment Alexandre aurait évolué, compte tenu de ce qu'il avait montré de son vivant. Et c'est à ce titre que notre historien souligne l'évidente évolution de comportement du roi au contact des populations asiatiques :

J'ai honte de rappeler à propos d'un si grand roi ses déguisements fastueux, les prosternations qu'il exigeait, insupportables pour des Macédoniens s'ils avaient été vaincus, à plus forte raison s'ils étaient vainqueurs, des supplices abominables, le meurtre de ses amis au milieu des beuveries et des festins, la vanité qu'il tirait d'une filiation inventée de toutes pièces<sup>592</sup>.

Ce sont là les critiques récurrentes faites à Alexandre. Mais Tite-Live ne se contente pas d'assurer que le jeune roi avait bien trop emprunté à l'Orient pour avoir une quelconque chance face à Rome, il remet également en question le caractère incroyable des conquêtes macédoniennes. En effet, en se tournant vers l'Occident, il se serait rendu compte qu'il n'y avait rien eu de glorieux à battre Darius :

Il aurait reconnu que son adversaire n'était plus ce Darius, qu'il trouva traînant derrière lui une suite de femmes et d'eunuques, écrasé sous le faste de sa condition au milieu de l'or et de la

---

<sup>589</sup> *Egregium ducem. Ibid*, 17.

<sup>590</sup> *Habitu nouae. Ibid*, 18.

<sup>591</sup> *Quid ? si uini amor in dies fieret acrior, quid ? si trux ac praeferuida ira nec quicquam dubium inter scriptores refero, nullane haec damna imperatoris uirtutibus ducimus ?* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 18, trad. A. Flobert.

<sup>592</sup> *Referre in tanto rege piget superbam mutationem uestis et desideratas humi iacentium adulationes, etiam uictis Macedonibus graues, nedum uictoribus, et foeda supplicia et inter uinum et epulas caedes amicorum et uanitatem ementiendae diuinae stirpis. Ibid.*

pourpre, qui se présentait moins à lui comme un ennemi que comme une source de profit, et qu'il battit sans verser le sang de ses hommes, n'ayant d'autre mérite que d'avoir osé mépriser cette grandeur illusoire<sup>593</sup>.

Le raisonnement reste le même, rehausser la puissance d'un ennemi permet de mettre en avant la valeur de celui qui a réussi à le vaincre. Mais à l'inverse, affirmer qu'il n'y a rien de bien impressionnant à avoir vaincu un individu, que n'importe quel autre adversaire aurait également pu vaincre, rabaisse le mérite du vainqueur. C'est également dans cette optique-là que la comparaison avec les Indiens est effectuée :

Oui, même s'il avait d'abord remporté des succès, Alexandre aurait plus d'une fois regretté les Perses, les Indiens, l'Asie peu belliqueux et aurait déclaré qu'il n'avait encore fait la guerre qu'à des femmes<sup>594</sup>.

Comme l'explique P. Briant, ce sont tous les préjugés sur Alexandre, mais également sur Rome, que Tite-Live incorpore à son uchronie<sup>595</sup>. Il est à la fois un modèle et un contre-exemple. Comme l'explique A. Goldsworthy, beaucoup de grands noms romains (César, Trajan, Caracalla, Julien l'Apostat) tentèrent de rivaliser avec lui, mais : « aucun Romain n'égalait jamais Alexandre sur le plan militaire, et encore moins le surpassa, bien que Jules César n'en fût pas loin<sup>596</sup> ». Pourtant Tite-Live tente de minimiser cette importance. Il relativise le rayonnement en Occident du Macédonien, il souhaite probablement montrer que sa cité n'a jamais eu de raison de se soucier d'une potentielle attaque, parce qu'elle n'aurait jamais perdu face au conquérant :

On courait le risque, n'est-ce pas, comme aiment à le souligner les plus inconséquents des Grecs, prêts à vanter la gloire des Parthes pour rabaisser celle de Rome, de voir le peuple romain obligé

---

<sup>593</sup> *Non cum Dareo rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum agmen trahentem, inter purpuram atque aurum, oneratum fortunae apparatibus suae, praedam uerius quam hostem, nihil aliud quam bene ausus uana contemnere, incruentus deuicit. Ibid, 17.*

<sup>594</sup> *Ne ille saepe, etiam si prima prospere euenissent, Persas et Indos et inbellem Asiam quaesisset et cum feminis sibi bellum fuisse dixisset.* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 19.

<sup>595</sup> Briant, 2016, p. 439.

<sup>596</sup> Goldsworthy, 2023, p. 575.

de s'incliner devant la majesté du nom d'Alexandre dont, à mon avis, il n'avait jamais entendu parler<sup>597</sup> !

La légende d'Alexandre, avec les différentes histoires de sa conquête, a dépassé la réalité historique. Le mythe a été construit par ceux qui l'ont raconté. C'est donc l'image d'un roi invincible, capable de battre n'importe quelle armée et de soumettre toutes les cités que Tite-Live souhaite déconstruire. Il critique également les vilipendes des Grecs, rappelant ici la rivalité qui les oppose. D'un point de vue grec, pour M. Engerbeaud, les Romains sont un « fléau » armés de la τύχη qui souhaitent les asservir<sup>598</sup>. Polybe<sup>599</sup> défend, quant à lui, l'idée que les succès romains ne sont dus qu'à leurs efforts, et que c'est l'apprentissage qu'ils ont su tirer de leurs défaites qui leur ont permis d'imposer leur hégémonie :

Tout cela constitue une confirmation éclatante de mon assertion initiale, selon laquelle ce ne fut pas par hasard, comme certains Grecs l'imaginent, ni par la force des choses seulement, mais pour de bonnes raisons que les Romains, après s'être soumis à l'entraînement que leur imposa une guerre marquée par des opérations d'une telle variété et d'une telle ampleur, non seulement eurent l'audace de prétendre à la domination universelle, mais encore parvinrent à leurs fins<sup>600</sup>.

Mais il est aussi possible d'imaginer qu'une certaine forme de rancune à l'égard du conquérant s'est installée à ce moment-là. En effet, pour les Grecs prompts à critiquer Rome, Alexandre représentait un contre-exemple parfait de vertu et de réussite.

Alexandre, en allant toujours plus loin, intègre certes de nouveaux peuples à son Empire, mais il ne dispose pas d'alliés sur les terres qu'il convoite. Il est celui qui se dirige vers l'ennemi. Rome n'aurait donc qu'à se défendre face à son arrivée en Italie. D'autant qu'elle disposerait

---

<sup>597</sup> *Id uero periculum erat, quod leuissimi ex Graecis, qui Parthorum quoque contra nomen Romanum gloriae fauent, dictitare solent, ne maiestatem nominis Alexandri, quem ne fama quidem illis notum arbitror fuisse.* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 18, trad. A. Flobert.

<sup>598</sup> Engerbeaud, 2017, p. 326.

<sup>599</sup> Polybe est un historien grec qui écrit durant le deuxième siècle av. J.-C. Son œuvre, *Les Histoires*, a pour objet la montée en puissance de Rome, dont il fait l'éloge.

<sup>600</sup> Ἐξ ὧν δῆλον τὸ προτεθὲν ἡμῖν ἐξ ἀρχῆς ὡς οὐ τύχη Ῥωμαῖοι, καθάπερ ἔνιοι δοκοῦσι τῶν Ἑλλήνων, οὐδ' αὐτομάτως, ἀλλὰ καὶ λίαν εἰκότως ἐν τοιούτοις καὶ τηλικούτοις πράγμασιν ἐνασκήσαντες οὐ μόνον ἐπεβάλλοντο τῇ τῶν ὄλων ἡγεμονίᾳ καὶ δυναστείᾳ τολμηρῶς, ἀλλὰ καὶ. Polybe, *Histoire*, livre I, 63, 9, trad. D. Roussel.

de l'appui de nombreux alliés<sup>601</sup>. En gardant la cité au centre de toutes les expansions territoriales qu'ils entreprennent, les Romains s'assurent de toujours pouvoir lever des troupes, où qu'ils soient. Mais surtout, ce que Tite-Live met en évidence, c'est la différence d'investissement et de patriotisme des soldats romains. En effet, durant la deuxième guerre samnite, alors que le peuple romain souhaite laver l'affront qu'il a subi, tous souhaitent prendre part au combat :

Au sein d'une population qui brûlait de haine et de colère, on ne recruta quasiment que des volontaires. Les anciens soldats s'enrôlèrent dans les nouvelles légions et l'armée partit en direction de Caudium<sup>602</sup>.

Il y a une franche opposition avec les soldats macédoniens qui semblent ne se battre qu'à contrecœur, lassés d'une conquête dont ils ne perçoivent pas la fin. Cette uchronie laisse également supposer que les Macédoniens aient accepté de se diriger vers l'Occident, ce qui pourrait surprendre étant donné qu'ils avaient déjà manifesté leur lassitude à leur roi. Cette interrogation est, bien entendu, totalement insoluble, mais elle permet de mettre en perspective qu'Alexandre, s'il s'était finalement retrouvé face aux armées romaines, aurait probablement été à la tête d'hommes découragés. Disposant d'un pouvoir monarchique, le conquérant aurait pu imposer sa volonté aux siens, ce que Tite-Live critique vertement :

Les rois au contraire, libres de toute contrainte et maître absolu des événements et des circonstances, imposent leur politique au lieu de dépendre des autres<sup>603</sup>.

---

<sup>601</sup> *Quaterni quinque exercitus saepe per eos annos in Etruria, in Umbria Gallis hostibus adiunctis, in Samnio, in Lucanis gerebant bellum. Latium deinde omne cum Sabinis et Uolskis et Aequis et omni Campania et parte Umbriae Etruriaequae et Picentibus et Marsis Paelignisque ac Uestinis atque Apulis adiuncta omni ora Graecorum inferi maris a Brutiis Neapolim et Cumas et inde Antio atque Ostiis tenus Samnites aut socios ualidos Romanis aut fractos bello inuenisset hostes.* « Dans l'ensemble du Latium, en comprenant les Sabins, les Volsques et les Éques, dans toute la Campanie, dans une partie de l'Ombrie et de l'Étrurie, dans le Picénum, sur le territoire des Marses, des Péligniens et des Vestins, dans l'Apulie ; sur la côte adriatique de Thourio à Naples et à Lumes, puis d'Antium et Ostie jusqu'au Samnium, Alexandre aurait trouvé de solides alliés des Romains ou leurs ennemis, affaiblis par la guerre ». Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 19, trad. A. Flobert.

<sup>602</sup> *In ciuitate ira odioque ardente dilectus prope omnium uoluntariorum fuit. Rescriptae ex eodem milite nouae legiones ductusque ad Caudium exercitus.* *Ibid*, 10.

<sup>603</sup> *At hercule reges non liberi solum impedimentis omnibus sed domini rerum temporumque trahunt consiliis cuncta, non sequuntur.* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 18, trad. A. Flobert.



Cela va à l'encontre du fonctionnement de Rome, qui se base sur des élections annuelles, et où le peuple décide. Comme nous l'avons déjà brièvement mentionné, il s'agit d'un des points qui occupent notre historien dans cet *excursus* : la comparaison entre un seul individu et des institutions qui perdurent depuis plusieurs siècles. Un seul homme peut-il ébranler cette Rome qui se veut éternelle et immuable ? Pour Tite-Live, cela est impossible : « À la première défaite, Alexandre aurait perdu la guerre. Quelle armée aurait brisé l'énergie des Romains, qui résista à Caudium et à Cannes ?<sup>604</sup> ». Il y a, tout d'abord, une distinction très importante qui est faite entre perdre une bataille et perdre la guerre. C'est peut-être en cela que réside la plus grande différence entre Rome et Alexandre. Aucun des historiens du conquérant ne mentionne jamais de défaite, nous l'avons vu. Il est donc facile de s'imaginer quelles auraient pu être les conséquences d'une défaite en bataille rangée pour le Macédonien.

Encore une fois, Tite-Live évoque des exemples ou des comparaisons qui sont invraisemblables chronologiquement parlant. C'est donc avant tout pour que ses contemporains puissent identifier les différents enjeux des thèmes qu'il évoque, à savoir l'aptitude de Rome à ne jamais abandonner une guerre, et de toujours finir par l'emporter. Comme le rappelle M. Beard, la façon dont le peuple romain concevait la guerre, à savoir à travers une « chaîne de commandement » leur permettait de ne pas compter sur un seul homme<sup>605</sup>. S'ils perdaient l'un ou l'autre de leur général, un autre le remplacerait, tout aussi compétent :

Pourquoi comparer un individu à plusieurs, un général à plusieurs généraux, un destin à un autre ? Combien de généraux romains pourrais-je citer qui n'ont jamais été battus <sup>606</sup>?

Il y a alors une autre notion qui intervient dans l'*excursus* livien, celle du temps. En effet, à plusieurs reprises, notre historien oppose la jeunesse d'Alexandre à l'ancienneté des institutions romaines. Alors que les détracteurs de Rome argumentaient que la Fortune avait plus d'une fois tourné le dos à la cité sans que ce ne soit le cas pour le Macédonien, Tite-Live argumente que l'on compare deux situations qui n'ont rien à voir :

---

<sup>604</sup> *Uno proelio uictus Alexander bello uictus esset : Romanum, quem Caudium, quem Cannae non fregerunt, quae fregisset acies ?* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 19, trad. A. Flobert.

<sup>605</sup> Beard, 2016, p. 163.

<sup>606</sup> *Quin tu hominis cum homine et ducis cum duce fortunam confers ? quot Romanos duces nominem, quibus numquam aduersa fortuna pugnae fuit !* Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 18, trad. A. Flobert.

Ceux qui glorifient Alexandre parce que le peuple romain, même s'il n'a jamais perdu de guerre, a essuyé plusieurs revers, tandis qu'Alexandre n'a jamais livré de bataille sans remporter la victoire, ne se rendent pas compte qu'ils comparent les exploits d'un homme, et d'un homme jeune, aux guerres soutenues par le peuple romain au cours de huit cents ans<sup>607</sup>.

Son raisonnement est qu'Alexandre, mort à trente-deux ans, n'a pas le recul ni l'ancienneté qui aurait pu lui permettre d'apprendre ce qu'était la défaite, et peut-être d'en tirer des leçons et des conclusions qui l'auraient fait évoluer, comme ce fût le cas pour Rome. Car, en effet : « Quelque idée qu'on se fasse de la grandeur d'Alexandre, c'est la grandeur d'un seul homme, accumulée en un peu plus de dix ans de succès<sup>608</sup> ». Le conquérant, à lui tout seul, paraît dérisoire face au vivier de généraux qu'a vu naître Rome. Comme l'explique B. Mineo, c'est le destin d'un individu qui est mis en parallèle à celui de tout un peuple. La longévité de Rome est telle qu'une défaite, tout aussi importante et spectaculaire soit-elle, voit ses conséquences s'estomper au fil des années et des siècles<sup>609</sup>.

Mais bien d'autres après Tite-Live ont continué à utiliser la figure d'Alexandre comme sujet d'uchronie. Cette question n'a de cesse d'alimenter les débats, comme peut en témoigner l'uchronie de J. Negrete, *Alexandre et les aigles de Rome*. Il place son intrigue six années après ce qui aurait dû être la mort du Macédonien et entreprend de romancer la suite de sa vie. Bien que l'ouvrage ne nous offre pas une bataille rangée entre les deux antagonistes, l'œuvre en elle-même témoigne de l'attrait toujours bien présent qu'exerce Alexandre sur le monde contemporain.

Tite-Live entreprend donc, à travers son *excursus* de faire l'apologie de la défaite. Il en énonce les bienfaits et critique Alexandre, pour n'en avoir jamais connue aucune. Comme l'explique P. Briant, cette uchronie est donc pour Tite-Live un moyen de livrer à ses contemporains, et notamment à Auguste, une leçon de comment un dirigeant doit, et surtout ne doit pas, se comporter<sup>610</sup>. Alors que Tite-Live publie petit à petit ses ouvrages, Auguste est en train de construire l'image du *princeps* sur laquelle se fonde désormais la conception du pouvoir

---

<sup>607</sup> *Quam qui eo extollunt, quod populus Romanus, etsi nullo bello, multis tamen proeliis uictus sit, Alexandro nullius pugnae non secunda fortuna fuerit, non intellegunt se hominis res gestas, et eius iuuenis, cum populi iam quadragesimum bellantis annum rebus conferre. Ibid.*

<sup>608</sup> *Unius tamen ea magnitudo hominis erit, collecta paulo plus decem annorum felicitate. Ibid.*

<sup>609</sup> Mineo, 2006, p. 251.

<sup>610</sup> Briant, 2016, p. 420.

romain. Alexandre incarne également la figure grecque par excellence, dans un conflit idéologique qui oppose la Grèce à Rome. Mais, la puissance romaine dont fait état Tite-Live n'est pas celle de la fin du quatrième siècle av. J.-C. Il dépeint un peuple qui a su apprendre de ses défaites, notamment celles qu'il a subies durant les guerres puniques. L'anachronisme flagrant dont il peut faire preuve montre bien que ce qui importe, c'est avant tout l'image d'Alexandre comme un homme invincible, mais qui est tombé dans les vices de l'Orient et qui, de fait, n'aurait rien pu faire contre Rome, fidèle à ses valeurs.

Les philosophes et historiens se servent de la figure d'Alexandre dans leurs œuvres pour émettre des avertissements. Ils soulignent que, bien que le roi macédonien ait réalisé de nombreux exploits et que sa conquête reste sans pareil, il n'a pas pour autant échappé à la corruption de mœurs décadentes. Comme le soulignent M. Mahé-Simon et J. Trinquier : « l'image d'Alexandre le Grand était à Rome à la fois complexe et diversifiée ». Elle alimentait les débats et les réflexions sur les dangers de la royauté et de la tyrannie<sup>611</sup>. Dion de Pruse s'efforce ainsi de freiner les ambitions expansionnistes de Trajan en confrontant Alexandre à deux personnages qui soulignent les limites humaines et morales de l'œuvre du Macédonien, tandis que Lucien de Samosate critique son hybris. Dans leurs dialogues satiriques, Dion et Lucien font dialoguer Alexandre avec des personnages qui tantôt lui prodiguent des conseils, tantôt le confrontent à ses erreurs. Tite-Live, pour sa part, se contente d'évoquer l'image d'Alexandre, envisageant ce qui aurait pu se passer face à la supériorité indiscutable des Romains. Il s'adonne à l'uchronie pour rappeler à tous que même si Rome peut connaître la défaite, cette situation n'est jamais permanente et que la cité finit toujours par surmonter les défis qu'elle rencontre. Ainsi, le Macédonien devient un vecteur d'expression pour les auteurs de l'époque impériale, leur permettant de transmettre leurs idées et leur conception du pouvoir.

---

<sup>611</sup> Mahé-Simon et Trinquier, 2014, p. 11.





## CONCLUSION

« Puis, ayant reçu le pouvoir, il voulut être appelé roi de la terre et de l'univers et inspira une telle confiance à ses soldats que jamais en sa présence ils ne craignirent les armes de quelque ennemi que ce fût, même désarmés. Aussi ne rencontra-t-il jamais d'ennemis qu'il ne parvînt à vaincre, n'assiégea-t-il aucune ville qu'il ne réussît à prendre d'assaut, ne marcha-t-il contre aucune nation qu'il ne finît par écraser. En dernier ressort, ce n'est pas la valeur de ses ennemis qui le vainquit, mais la trahison des siens et la perfidie de ses compatriotes<sup>612</sup> ». Voici la conclusion que Justin apporte à la partie de son œuvre qu'il dédie à Alexandre. En effet, si la suprématie militaire du Macédonien ne peut être remise en question, ce furent finalement les relations qu'il entretenait avec les siens qui mirent un terme à ses ambitions.

Tout au long de notre étude, nous avons eu à cœur de dégager l'éthos du conquérant, la manière dont il était perçu par nos auteurs antiques. Alexandre passe-t-il de roi des Macédoniens à roi des Perses ? C'est ce que nous avons tenté de déterminer en étudiant les œuvres de nos auteurs antiques. Il n'est pas possible d'être aussi catégorique. Bien qu'il ne se soit pas refusé à assimiler quelques coutumes orientales, il n'en reste pas moins un Macédonien.

Aux commencements de la conquête, les auteurs ne formulent pas de critiques à l'encontre du Macédonien. Celui-ci répond aux promesses qu'il a fait à son armée et à la Grèce. Mais, les années passant, Alexandre s'affranchit de ce que l'on attend de lui. Cet éloignement est progressif, il se manifeste tout d'abord à travers les actes de méfiance et de violence du roi envers ses sujets, notamment lors du complot de Philotas qui voit celui-ci et son père être mis à mort en 330 av. J.-C., puis avec Cleitos en 328 av. J.-C. qui est tué à la suite d'un éclat de colère d'Alexandre. Le conquérant s'appuie de moins en moins sur ses Macédoniens, privilégiant les ressources humaines locales. Lorsque, en 326 av. J.-C., son armée refuse d'avancer et qu'il est forcé de faire demi-tour, une première rupture s'opère entre lui et les siens.

On voit donc, dans les textes, un glissement vers un Alexandre orientalisé, qui choisit d'honorer les coutumes et les traditions perses au détriment de celles gréco-macédoniennes. Quinte-Curce et Justin, notamment, font du roi un souverain oriental et un anti-modèle pour les

---

<sup>612</sup> *Accepto deinde imperio regem se terrarum omnium ac mundi appellari iussit tantamque fiduciam sui militibus fecit, ut, illo praesente nullius hostis arma nec inermes timerint. Itaque cum nullo hostium umquam congressus est quem non uicerit, nullam urbem obsedit quam non expugnauerit, nullam gentem adiit quam non calcauerit. Uictus denique ad postremum est non uirtute hostili, sed insidiis suorum et fraude ciuili.* Justin, *Abrégé des histoires philippiques*, livre XII, XVI, 9-12, trad. B. Mineo.

générations suivantes. La mutinerie d'Opis, en 324 av. J.-C., est l'illustration de la distance que le Macédonien a prise avec les siens. Il ne se rend plus compte de ce que ses soldats attendent de lui, et ces derniers n'ont plus pour leur roi le respect qu'ils lui témoignaient avant. Il est évident que les ambitions du souverain lorsqu'il quitte la Macédoine, qu'il ne reverra jamais, et quand il s'engage en Inde en 327 av. J.-C. ne sont plus les mêmes. Peut-être que le roi macédonien s'est-il pris à rêver de devenir un roi universel. C'est en tout cas, à travers une provocation d'Alexandre envers Darius, l'idée que Diodore de Sicile laisse sous-entendre : «[Darius] s'il aspirait au premier rang, il devait combattre contre lui pour la monarchie universelle<sup>613</sup> ». Mais Alexandre est-il devenu pour autant l'archétype du despote asiatique ? À la fin de sa courte vie, le Macédonien ne semble plus être animé par les ambitions de gloire qui l'ont poussé aussi loin, qui l'ont amené à devenir le seul maître de l'Asie. La mort d'Héphestion, cet « autre lui-même<sup>614</sup> », l'a profondément abattu. Mais pour J. Benoist-Méchin la perte de son plus précieux compagnon n'est pas le seul facteur de la lassitude qu'il manifeste après la mutinerie d'Opis. Le problème réside davantage dans cette question sans réponse : une fois le rêve atteint, que faire<sup>615</sup> ? C'est ce même rêve, cette chance presque insolente qui lui a souri toutes ces années, que ses successeurs vont lui envier. L'enfant qui voulait devenir un héros, être un nouvel Achille et vivre dans la gloire a tout fait pour y parvenir. Les auteurs les plus réfractaires à reconnaître au Macédonien quelques vertus ont eux aussi admis que l'entreprise d'Alexandre était extraordinaire. Mais surtout, Alexandre a créé les circonstances qui ont fait de lui une légende. En cherchant à tout prix la reconnaissance, il ne prend plus en compte l'état mental des siens, qui finissent par lui reprocher son égoïsme.

Mais Arrien et Plutarque sont la preuve qu'il existait une tradition favorable au conquérant, qui faisait de lui l'émule des générations suivantes, un idéal à atteindre. C'est l'image d'un homme vertueux, bienveillant et magnanime envers ses ennemis que ces deux auteurs véhiculent. Au cours de nos lectures, nous avons été frappés de voir la dualité du personnage d'Alexandre. Certains événements, comme lorsqu'Alexandre fait le choix de sauter seul depuis un rempart face à une multitude d'ennemis en 326 av. J.-C, laissent admiratif face au courage et, disons-le, la témérité du conquérant. Les récits de nos auteurs sont ainsi faits qu'il est

---

<sup>613</sup> Εἰ μὲν τῶν πρωτείων ὀρέγεται, διαμάχεσθαι πρὸς αὐτὸν περὶ τῆς τῶν ὅλων μοναρχίας. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, LIV, 6, trad. P. Goukowsky.

<sup>614</sup> Καὶ γὰρ καὶ οὗτος Ἀλέξανδρός ἐστιν. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, livre XVII, XXXVII, 6, trad. P. Goukowsky.

<sup>615</sup> Benoist-Méchin, 2009, p. 262-263.

représenté comme un héros d'une époque révolue, celle d'Homère. Mais, des actions aussi dangereuses sont des risques inconsidérés pour un souverain, de qui dépend toute une armée.

L'image d'Alexandre est donc, pour les penseurs et les rhéteurs de Rome, un vivier dans lequel ils peuvent puiser pour tenter de réfléchir à la meilleure manière de gouverner, ou de mieux se comporter. C'est dans cette optique que Dion de Pruse et Lucien de Samosate font intervenir le conquérant dans leurs dialogues et discours. Ainsi, ils confrontent le Macédonien face à ses contradictions – un dieu qui se retrouve avec des mortels aux Enfers, un enfant qui récite les leçons d'un autre à son père, un jeune roi insouciant face au cynisme – qui le poussent à réfléchir et à remettre en question ses actions et ses erreurs.

À Rome, l'*imitatio Alexandri* incite les généraux romains à tenter de reproduire les exploits du Macédonien. Tite-Live a donc la volonté de rappeler qu'Alexandre n'est en rien supérieur à la cité, car celle-ci est immuable et l'Empire d'Alexandre n'existe qu'à travers sa personne. Il fait du roi un homme perverti et inconstant face à la tentation. Cette image d'un Alexandre orientalisé est donc extrêmement présente.

Que reste-t-il donc d'Alexandre ? Toutes les suggestions que nous pourrions avancer ne seraient que des hypothèses en l'absence d'un témoignage du premier concerné, aussi nous contenterons de dire qu'Alexandre le Macédonien s'est engagé en Asie avec dans ses bagages des rêves et des aspirations qui l'ont conduit plus loin que n'importe qui d'autre. Il est devenu un modèle et l'attention, positive ou négative, qu'il a suscitée est la preuve que tous avaient perçu le caractère extraordinaire de ce qu'il avait accompli. Ses détracteurs ont eu à cœur de rappeler les faiblesses d'un homme à qui il est arrivé, souvent, de commettre des fautes. À l'inverse, ses admirateurs ont fait de lui un héros, l'étendard de l'idéal grec. Alexandre, à la fois Macédonien et Perse, s'est adapté aux peuples qu'il avait en face de lui, redéfinissant les limites de l'impossible.





# ANNEXES

Tableau synthétique de la chronologie du règne d'Alexandre

Dates	Evénements
338	Bataille de Chéronée : victoire de Philippe. Il devient hégémon des cités grecques.
336	Darius III de Codoman devient roi de la Perse. Assassinat de Philippe. <b>Alexandre devient roi de la Macédoine.</b> Alexandre devient hégémon des cités grecques.
335	Alexandre confirme la paix de 338. Les régions voisines se soulèvent contre Alexandre qui règle la situation. Sac de Thèbes.
334	Début de l'expédition en Asie. Alexandre franchit l'Hellespont et se rend à Ilion. <b>Bataille du Granique.</b> Conquête de l'Ionie, de la Lycie et de la Pamphylie. Siège de Milet.
333	Arrestation d'Alexandre le Lynceste. Visite d'Alexandre à Gordion. Prise d'Halicarnasse. <b>Bataille d'Issos.</b>
332	Conquête de la Phénicie. Siège et prise de Tyr. Siège et prise de Gaza.
331	Fondation d'Alexandrie. Alexandre à Siwa. Conquête de l'Egypte. Alexandre à Babylone et à Suse. <b>Bataille de Gaugamèles/Arbèles.</b>

330	<p>Incendie de Persépolis.  Assassinat de Darius.  <b>Alexandre, roi de l'Asie.</b>  Complot de Philotas.</p>
329	<p>Conquête de la Bactriane et de la Sogdiane.  Victoire sur les Scythes.</p>
328	<p>Torture de Bessos.  Meurtre de Cleitos.</p>
327	<p>Alexandre épouse Roxane.  Affaire de la proskynèse.  Conjuration des Pages.  Mise à mort de Philotas.  Alexandre se dirige vers l'Inde.</p>
326	<p><b>Bataille de l'Hydaspe.</b>  Les Macédoniens refusent de traverser l'Hyphase.  Alexandre affront les Malles et en sort gravement blessé.</p>
325	<p>Retour en Perse par la Gédrosie et la Carmanie.</p>
324	<p>Incorporation d'un corps asiatique à l'armée.  Noce de Suse.  Alexandre demande à recevoir des honneurs divins.  Mutinerie d'Opis.  Mort d'Héphestion.</p>
323	<p>Alexandre retourne à Babylone.  <b>Mort d'Alexandre.</b></p>

## Sur la mutinerie d'Opis

1°) Arrien, *Anabase*, livre VII, VIII — XI.

Une fois arrivé à Opis, il réunit les Macédoniens et annonça qu'il libérait de toute obligation militaire et renvoyait dans leurs foyers ceux que l'âge ou une infirmité rendaient inaptes au service ; il ajouta qu'il leur donnerait, à leur départ, de quoi faire d'eux un objet d'envie pour ceux qui étaient restés au pays et inciter les autres Macédoniens à vouloir partager les mêmes dangers et les mêmes fatigues. Alexandre disait certainement cela aux Macédoniens avec l'idée qu'il leur serait agréable ; mais eux, se jugeant désormais méprisés par Alexandre et considérés comme totalement inutiles pour la guerre, étaient pour leur part et non sans raison, irrités par les propos tenus par Alexandre, et par bien d'autres choses durant toute cette expédition, en particulier par cette tenue perse par laquelle il les choquait souvent et qui contribuait à leur irritation ; par l'équipement macédonien dont il avait doté ses Épigones barbares, et l'introduction de cavaliers de race étrangère dans les escadrons des Compagnons. Aussi, loin de prendre sur eux et de garder le silence, ils l'invitèrent à les démobiliser tous autant qu'ils étaient, et à faire campagne avec son père, désignant ironiquement par ce mot Ammon. À ces mots, Alexandre, qui était à cette époque déjà plus irritable et, du fait de l'adulation des Barbares, n'avait plus pour ses Macédoniens la patience qu'il avait autrefois, sauta en bas de la tribune en même temps que les généraux qui l'entouraient, et ordonna de se saisir des principaux meneurs, désignant lui-même de la main aux hypaspistes ceux qu'il fallait arrêter : ils se trouvèrent être treize. Il les fit immédiatement conduire à la mort. Quand les autres, terrorisés, eurent fait silence, il remonta sur la tribune et prononça le discours suivant :

« Le discours que je vais vous adresser, Macédoniens, ne vise pas à tuer en vous le désir ardent de regagner vos foyers (en ce qui me concerne, en effet, il vous est loisible de vous en aller où bon vous semble), mais à vous faire prendre conscience, au moment de partir, de ce que vous êtes et de qui, en notre personne, vous prenez congé. Je parlerai d'abord, comme c'est naturel, de Philippe, mon père. Philippe donc, vous ayant trouvés errants, indigents, la plupart vêtus de peaux de bêtes, et faisant naître sur les pentes des montagnes de maigres troupeaux pour lesquels vous livriez aux Illyriens, aux Triballes et aux Thraces frontaliers, des combats malheureux, Philippe, dis-je, vous a donné des chlamydes à porter, à la place de vos peaux de bête, vous a fait descendre des montagnes dans les plaines et vous a rendu capable de combattre avec succès contre les Barbares du voisinage, au point qu'aujourd'hui, pour votre sécurité, vous

vous fiez moins à la position forte de vos bourgs qu'à votre propre courage ; il a fait de vous des habitants de cités, vous permettant de vivre dans l'ordre, grâce à de bonnes lois et à de bonnes coutumes. Pour ce qui est de ces Barbares qui, auparavant, vous razziaient, vous et vos biens, il vous en a rendu maîtres, d'esclaves et de sujets que vous étiez ; il a ajouté à la Macédoine la plus grande partie de la Thrace et, s'étant emparé des villes côtières les plus favorables, il a ouvert le commerce à votre pays et permis d'exploiter les mines en toute sécurité. Il a fait de vous les maîtres de ces Thessaliens devant lesquels, autrefois, vous étiez morts de peur et, ayant rabattu l'orgueil des Phocidiens, il vous a rendu large et facile l'accès à la Grèce, au lieu d'étroit et difficile qu'il était. Quant aux Athéniens et aux Thébains, qui ne cessaient d'épier l'occasion de nuire à la Macédoine, il a tellement rabattu leur orgueil (et dès ce moment, avons-nous aussi collaboré avec lui) que, au lieu que vous payiez tribut à Athènes et vous preniez les ordres de Thèbes, c'est de nous, à leur tour, que ces cités attendent leur protection. Étant passé dans le Péloponnèse, il a fait régner l'ordre là aussi ; et, désigné comme généralissime muni des pleins pouvoirs de toute la Grèce pour l'expédition contre la Perse, il acquit ce nouveau titre de gloire moins pour lui-même que pour l'ensemble des Macédoniens. Or tout ce que mon père a fait pour vous est vraiment considérable si on l'examine en soi-même, mais c'est peu de chose si on le compare à ce que nous avons fait pour vous : j'ai hérité de mon père quelques coupes d'or et d'argent, et même pas soixante talents, qui se trouvaient dans son trésor ; et aussi les dettes de Philippe, qui se montaient à cinq cents talents ; et c'est après avoir emprunté moi-même encore huit cents talents que je me suis élancé de ce territoire qui ne pouvait même pas vous nourrir convenablement et qu'immédiatement je vous ai ouvert le passage de l'Hellespont, alors que les Perses à cette époque avaient la maîtrise des mers. Puis, après avoir vaincu, avec ma cavalerie, les satrapes de Darius, j'ai ajouté à votre empire l'Ionie tout entière, l'Éolide tout entière, les deux Phrygie, la Lydie, et je me suis emparé de Milet par un siège ; tout le reste est devenu mien par reddition et je vous en ai donné les fruits à cueillir. Toutes les ressources de Cyrène et d'Égypte, que je me suis procurées sans coup férir, sont devenues vôtres ; la Coelé-Syrie, la Palestine et la Mésopotamie sont votre propriété ; vôtres aussi Babylone, la Bactriane, Suse, vôtres la richesse de la Lydie, les trésors de la Perse, les biens de l'Inde, la mer Extérieure ; vous êtes satrapes, généraux, commandants ; et dans ces conditions, que me reste-t-il, à moi, de toutes mes peines, sinon la pourpre et le diadème que voici je ne possède rien en propre, et personne ne peut montrer des trésors m'appartenant, sinon les biens qui sont à vous, ou qui sont placés sous bonne garde pour vous. Car ce n'est pas pour mon usage personnel que je pourrais conserver ces trésors, vu que je mange la même chose que vous, et je dors dans les mêmes conditions que vous ; et même, je mange beaucoup moins bien,

à ce qu'il me semble, que ceux d'entre vous qui se gobergent ; et je sais bien que je me lève avant vous, pour que vous puissiez rester à dormir. Mais peut-être ai-je acquis tout cela en me contentant de donner des ordres, loin des fatigues et des souffrances, tandis que vous enduriez ces fatigues et ces souffrances ? Or qui d'entre vous a conscience d'avoir plus peiné pour moi que moi pour lui ? Allons donc ! Que celui qui a des cicatrices se déshabille et qu'il les fasse voir, et moi je ferai voir les miennes à mon tour ! Car il n'y a pas une partie de mon corps, du moins par-devant, qui soit restée sans blessure, et il n'y a pas une arme de main ou de jet, dont je ne porte les marques sur ma personne : j'ai été blessé par le glaive, au corps à corps, j'ai reçu des flèches, j'ai été touché par les projectiles des engins de guerre, j'ai reçu maintes fois des pierres, des coups de massue, tout cela pour vous, pour votre gloire, pour votre richesse ; je vous fais franchir en vainqueurs toute la terre, toute la mer, tous les fleuves, toutes les montagnes et toutes les plaines. Mes noces et les vôtres ont été célébrées ensemble, et beaucoup de vos enfants seront parents des miens. Mieux : celui qui avait des dettes, sans m'occuper de savoir comment il les avait faites (alors que vous touchez de telles soldes, et faites un tel butin, lorsqu'un siège est suivi de pillage !), je les lui ai payées. Vous avez, pour la plupart, des couronnes d'or, qui sont des témoignages impérissables de votre valeur et de ma considération. Ceux qui ont trouvé la mort ont eu une fin glorieuse et des funérailles splendides, la statue en bronze de la plupart d'entre eux se dresse dans leur pays, leurs parents reçoivent les marques d'honneur et sont exempts de tout service public et de tout impôt : car personne de vous, sous mon commandement, n'est mort en s'enfuyant. Et actuellement je m'apprêtais à renvoyer ceux qui ne sont plus bons pour le service, en en faisant un objet d'envie pour les gens restés au pays ; mais, puisque vous voulez tous vous en aller, allez-vous-en tous et, de retour au pays, faites savoir que votre roi, cet Alexandre qui a vaincu les Perses, les Mèdes, les Bactriens et les Saques ; qui a soumis les Uxiens, les Arachosiens, la Drangiane, conquis la Parthiène, la Chorasmie et l'Hyrcanie jusqu'à la mer Caspienne ; qui a franchi le Caucase au-delà des Portes Caspiennes, qui a traversé les fleuves Oxus et Tanaïs, et en outre l'Indus, que personne n'avait jamais traversés en dehors de Dionysos, et l'Hydaspe, et l'Hydraotès, et qui aurait traversé l'Hyphase, si vous n'aviez pas reculé par peur ; qui s'est lancé sur la Grande Mer par l'une et l'autre bouche de l'Indus ; qui a traversé le désert de Gédrosie, par où personne auparavant n'était passé avec une armée ; qui, chemin faisant, conquiert la Carmanie et le territoire des Orites ; que vous avez ramené à Suse, après que sa flotte eut rejoint, en navigation côtière, la mer Persique, à partir du territoire indien ; faites savoir, dis-je, que cet Alexandre, vous l'avez abandonné, et que vous êtes partis en le laissant sous la garde des Barbares vaincus. Et soyez

sûrs, en annonçant cela, que les hommes célébreront votre gloire et les dieux votre piété. Allez-vous-en ! »

Ayant ainsi parlé, il sauta prestement à bas de la tribune, regagna son palais, négligea tous les soins corporels, et ne fut visible pour aucun des Compagnons, et pas davantage le lendemain. Le troisième jour, il convoqua dans le palais l'élite des Perses, répartit entre eux les commandements des unités, et ne se laissa embrasser que par ceux qu'il avait déclarés ses parents ; sur le moment, les Macédoniens, après avoir entendu son discours, restèrent sur place, au pied de la tribune, frappés de stupeur et en silence, et personne n'accompagna le roi quand il s'en alla, excepté les Compagnons et les gardes du corps qui l'entouraient ; la plupart ne savaient que faire ou que dire en restant sur place, tout en n'ayant aucune envie de s'en aller. Mais, quand on leur eut rapporté ce qui se passait avec les Perses et les Mèdes, les commandements donnés aux Perses, les forces barbares incorporées dans les compagnies, un corps d'élite perse recevant une dénomination macédonienne, la création de Compagnons d'infanterie perses, de Compagnons d'infanterie d'autres nationalités, d'un bataillon de « Boucliers d'argent » perse, de Compagnons de cavalerie perses, fournissant aussi une autre Garde royale, ils ne purent plus se contenir : ils se précipitèrent tous ensemble au palais, jetèrent leurs armes sur place, devant les portes, comme des rameaux de suppliants à l'adresse de leur roi ; et, plantés eux-mêmes devant les portes, ils demandaient à grands cris l'autorisation d'entrer, disant qu'ils étaient prêts à livrer les responsables des troubles qui venaient de se produire et ceux qui avaient donné le signal des huées ; qu'ils ne s'en iraient certainement pas de devant ces portes, à moins qu'Alexandre ne se laisse en quelque façon apitoyer par eux. Quand on eut annoncé cela à Alexandre, il sortit rapidement et, les voyants si pleins d'humilité, entendant les cris mêlés de gémissements du plus grand nombre, lui aussi se mit à verser des larmes. Il s'avança comme pour leur parler ; mais eux restaient là à supplier. Alors, l'un d'entre eux qui, du fait de son âge et de son commandement d'un régiment de cavalerie des Compagnons, ne manquaient pas de considération, du nom de Callinès, parla en ces termes :

« O Roi, ce qui chose les Macédoniens, c'est que tu te sois donné des Perses comme parents, que les Perses soient dits parents d'Alexandre et t'embrassent, alors que, parmi les Macédoniens, aucun n'a encore goûté à ces marques d'honneurs. » À ce moment, Alexandre l'interrompit : « Mais je vous tiens, tous autant que vous êtes, pour parents d'Alexandre, et à partir de maintenant, je vous appellerai ainsi. » Quand il eut prononcé ces paroles, Callinès s'avança et l'embrassa, et à sa suite, tous ceux qui voulaient l'embrasser. Et, dans ces conditions, ils ramassèrent leurs et regagnèrent le camp en poussant des acclamations et entonnant le péan. En l'honneur de cette réconciliation, Alexandre offrit un sacrifice à ses dieux

habituels, et donna un banquet public auquel il prit part, assis au milieu de tous les Macédoniens ; venaient ensuite les Perses, puis ceux des autres peuples qui se distinguaient par leur rang ou quelque autre qualité ; lui-même et ceux qui l'entouraient, puisant au même cratère, firent les mêmes libations, en commençant par les devins et les Mages. Alexandre pria pour obtenir, entre autres biens, la concorde et la bonne entente dans l'exercice du pouvoir entre Macédoniens et Perses. On dit que le nombre des participants à ce banquet atteignait neuf mille, et qu'ils firent tous la même libation, à la suite de laquelle ils entonnèrent le péan.

Alors, sur leur demande, les Macédoniens désormais impropres à la guerre, du fait de l'âge ou de quelque accident prirent congé de lui ; ils étaient environ dix mille. Alexandre leur fit payer leur solde, en comptant non seulement leur temps de service venant à expiration, mais aussi le temps nécessaire pour leur retour chez eux. Et, en plus de la solde, il fit don à chacun d'un talent. Il invita ceux d'entre eux qui avaient eu des enfants de femmes asiatiques à les lui laisser, pour ne pas provoquer en Macédoine de conflits entre des enfants étrangers, nés de femmes barbares, et les enfants qu'ils avaient laissés à la maison, ainsi que leurs mères ; il leur dit qu'il s'occuperait personnellement de les faire élever à la macédonienne, en particulier en ce qui concernait l'instruction militaire, et que, lorsqu'ils seraient devenus hommes, il les conduirait lui-même en Macédoine et les remettrait à leurs pères. Telles furent les promesses, vagues et ne l'engageant guère, qu'il leur fit à leur départ ; mais il jugea bon de leur donner, comme la preuve la plus certaine de son attachement pour eux et du regret qu'il avait d'eux, le fait qu'il envoyait avec eux, pour les protéger et les conduire dans leur voyage, l'homme en qui il avait le plus confiance et dont la tête lui était aussi chère que la sienne propre : Cratère. Et c'est dans ces conditions qu'il prit congé d'eux, après les avoir tous salués en pleurant, eux-mêmes en larmes.

ARRIEN, *Histoire d'Alexandre. L'Anabase d'Alexandre le Grand et l'Inde*, traduit du grec par P. Savinel, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.



2°) Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre X, II, 8 — IV, 3.

Alexandre renvoya dans leur patrie les plus âgés des soldats, puis il ordonna de choisir treize mille fantassins et deux mille cavaliers pour les maintenir en Asie : il estimait que cette faible armée lui assurait la tranquillité de l'Asie, parce qu'il avait installé ses garnisons sur divers points, et qu'il avait rempli les villes de fondation récente avec des colons qui ne songeaient qu'à se rétablir. Mais, avant de trier ceux qu'il garderait, il demanda à tous les soldats d'avouer leurs dettes. Il s'était rendu compte que la plupart en avaient de lourdes, et bien qu'ils les eussent contractées par pur esprit de jouissance, il était résolu à les en libérer. Eux, qui voyaient là une tentative pour distinguer plus facilement la prodigalité de l'économie, ils avaient, à force de tarder, gagné un temps sérieux. Bien certain que la honte, et non l'insubordination, les empêchait d'avouer leurs dettes, le roi ordonna d'installer des tables dans tout le camp et d'y mettre en évidence dix mille talents. Alors seulement, l'aveu se fit sans réticences, et de tant d'argent il ne resta plus que cent trente talents. Oui vraiment, cette armée, victorieuse de tant de nations si riches revint d'Asie avec plus de victoires que de butin. Mais, dès qu'on sut que les uns étaient renvoyés chez eux et les autres maintenus, les soldats estimèrent qu'Alexandre établirait pour toujours en Asie le siège de son royaume ; désarmés et oublieux de la discipline militaire, ils remplissent le camp de paroles séditieuses, puis ils abordèrent le roi avec plus d'insolence que précédemment : ils se mirent à lui réclamer, tous à la fois, leur congé, soulignant les cicatrices, qui les défiguraient, et la blancheur de leurs têtes. Ni les reproches des préfets ni le respect du roi ne les impressionnaient ; leurs cris de révolte, leur brutalité de soldats retenaient Alexandre qui voulait parler, et ils ne se gênaient pas pour déclarer qu'ils ne bougeraient de là que pour rentrer. Enfin, le silence se fit : ils le croyaient, en effet, ébranlé, plutôt qu'ils ne pouvaient l'être eux-mêmes ; et ils attendaient ce qu'il allait leur dire.

Lui : « Quel est le sens, dit-il, de cette émeute soudaine, de cette anarchie si insolente et débridée ? J'hésite à le dire ; oui, vous avez ouvertement brisé mon autorité et je suis un roi précaire, à qui vous n'avez laissé ni le droit de vous parler, ni celui de connaître vos sentiments et de vous avertir, non plus que celui de vous regarder. Alors que j'ai pris la décision de renvoyer les uns dans leur patrie et d'y transporter peu après les autres avec moi, je vois ceux qui vont s'en aller hurler aussi fort que ceux avec qui j'ai décidé de suivre les premiers partis. Qu'est-ce à dire ? Malgré la différence de situation, tous crient pareillement. Je serais heureux de savoir quels sont ceux qui se plaignent de moi : ceux que je renvoie ? ou ceux que je garde ? » On eût dit un cri jailli d'une seule bouche, tant l'assemblée entière répondit avec ensemble qu'ils se plaignaient tous.

Alors, lui : « Non, par Hercule, dit-il, on ne me persuadera jamais que, si vous vous plaignez tous à la fois, c'est pour le motif que vous prenez pour prétexte ; car il ne vaut pas pour la plus grande partie des troupes, vu que j'ai renvoyé plus de gens que je ne veux en garder. Sans doute, il y a là-dessous un mal plus profond, qui détourne tout le monde de moi. Quand, en effet, une armée tout entière a-t-elle abandonné son roi ? Les esclaves mêmes ne fuient pas en masse leurs maîtres, mais ils ont quelque pudeur à les délaissier, quand tous les autres les abandonnent. Mais moi, oubliant une émeute si délirante, je m'efforce d'administrer des remèdes à des incurables. Tout l'espoir que j'avais conçu de vous, oui, par Hercule, je le condamne ! J'ai pris la décision de vous traiter non comme mes soldats, car vous ne l'êtes plus, mais comme les plus ingrats des manœuvres. Le bonheur, dans lequel vous baignez, est l'origine de votre folie : vous avez oublié l'état dont j'ai eu la bonté de vous tirer ; vous méritez, par Hercule, d'y rester toute votre vie, puisqu'il vous est plus facile de maîtriser l'adversité que le bonheur. Voilà-t-il pas que, peu auparavant tributaires des Illyriens et des Perses, ils dédaignent l'Asie et les dépouilles de tant de nations ! Eux qui naguère, sous Philippe, étaient à demi nus, ils méprisent les manteaux de pourpre ; leurs yeux ne peuvent supporter l'or et l'argent : oui, ils regrettent la vaisselle de bois et les boucliers en osier tressé et la rouille de leurs épées. Tel était le brillant niveau de votre vie, quand vous m'êtes arrivés ; j'ajoute cinq cents talents de dette publique, quand tout le trésor royal ne dépassait pas soixante talents ; c'est là-dessus que je devais asseoir de si grands travaux : j'y ai pourtant édifié (soit dit avec la permission des dieux) l'empire de la plus grande partie du monde. Êtes-vous dégoûtés de l'Asie, qui, par la gloire de vos exploits, vous a égalés aux dieux ? Vous vous hâtez d'aller en Europe, délaissant votre roi, alors que la majorité d'entre vous n'aurait pas eu d'argent de route, si je ne vous avais libérés de vos dettes — bien entendu malgré le butin d'Asie. Et c'est sans honte que, vous promenant le ventre plein des dépouilles des nations vaincues, vous voulez revoir femmes et enfants, auxquels peu, parmi vous, sont capables de montrer les bénéfices de la victoire. Car tous les autres, spéculant sur vos désirs, vous avez mis en gage même vos armes. Fameux soldats, vraiment, et qui me manqueront, collés à leurs maîtresses ! De si grands biens, il ne leur reste que ce qui amène à les dépenser. Eh bien, si vous me fuyez, que la route vous soit large ouverte ! Sortez de là, et plus vite ! C'est moi qui, avec les Perses, protégerai vos talons. Je ne retiens personne ; débarrassez mes yeux, vous les plus ingrats des civils. Parents et enfants seront heureux de vous accueillir, à ce retour sans votre roi ; ils iront au-devant de déserteurs et de transfuges. Votre fuite, par Hercule, sera pour moi un triomphe, et, partout où je serai, je tirerai de vous un châtement, par les honneurs et la préférence accordés à ceux avec qui vous me laissez. Bientôt vous saurez ce que vaut une armée sans son roi, et ce que je représente, à moi seul. » Puis, les dents serrées, il sauta du haut

du terre-plein, et se précipite au beau milieu de la troupe en armes ; il avait aussi noté les plus farouches protestataires : il les empoigne un par un, et, sans qu'ils osassent se débattre, il en remit treize sous la surveillance des gardes du corps.

Qui aurait cru qu'une peur soudaine eût paralysé une assemblée naguère déchaînée, même quand elle vit traîner au supplice des gens qui n'étaient pas plus coupables que les autres ? Ce fut l'épouvante, due soit à la vénération pour un titre que les peuples soumis à des rois vénèrent à l'égal des dieux, soit à celle qui s'attachait à sa personne, soit à l'assurance d'un homme si énergique dans l'exercice de son pouvoir : en tout cas, ils donnèrent l'exemple d'une rare résignation, et le supplice de leurs camarades, dont ils apprirent dans la soirée l'exécution, les laissa si froids que chacun d'eux s'appliqua à se conduire avec plus d'obéissance et de respect. Effectivement, comme le lendemain ils n'avaient pu avoir accès auprès d'Alexandre — car seuls les soldats asiatiques étaient admis — ils remplirent le camp entier d'un cri lugubre, proclamant leur résolution de mourir tout de suite, si le roi continuait à leur en vouloir. Mais lui, inflexible en toutes ses résolutions, il fait convoquer l'assemblée des soldats étrangers, tout en maintenant les troupes de Macédoine à l'intérieur du camp. Lorsqu'ils se furent rassemblés en grand nombre, aidé d'un interprète, il leur tint ce discours :

« Quand je passais d'Europe en Asie, j'espérais adjoindre à mon empire beaucoup de nations illustres et une quantité considérable de gens. Je n'ai pas été déçu d'avoir cru, sur ce point, la renommée. Mais, en plus de tout cela, j'ai fait l'expérience du courage de ces hommes de leur fidélité invincible envers leurs rois. J'avais cru que le luxe entraînait tout et que, vu l'excès de la prospérité, tout sombrait dans les voluptés. Mais, par Hercule, votre résistance morale et physique vous fait supporter avec tout autant d'énergie les charges du service militaire ; de plus, si courageux que vous soyez, autant que le courage vous révère la loyauté. C'est la première fois que je le proclame, mais il y a longtemps que je le sais. En conséquence, j'ai fait parmi vous une levée de jeunes hommes, et je vous ai incorporés parmi mes soldats. Vous avez la même tenue, les mêmes armes. Mais votre obéissance et votre sens de la hiérarchie dépassent de beaucoup ceux des autres. Je me suis donc uni, moi, par les liens du mariage, à la fille d'un Perse, Oxyartès, et n'ai pas dédaigné de reconnaître les fils d'une captive. Puis, tout aussitôt, désireux d'accroître le nombre de mes rejetons, j'ai pris pour épouse la fille de Darius, et j'ai incité les plus proches de mes amis à avoir des enfants avec les captives : j'ai voulu, par cette alliance sainte, abolir toute différence entre vaincu et vainqueur. Persuadez-vous donc que vous êtes mes soldats par la naissance, non par l'enrôlement. Asie et Europe ne forment qu'un seul et même royaume. Je vous octroie les armes des Macédoniens ; j'ai donné un passé à votre nouveauté d'étrangers ; vous êtes mes concitoyens, mes soldats. Tout revêt une teinte identique.

Il n'est inconvenant ni pour les Perses de calquer les coutumes des Macédoniens, ni pour les Macédoniens d'imiter les Perses. Il faut que la loi soit la même pour ceux qui ont à vivre sous le même roi... » [lacune].

« Jusques à quand, dit-il, obéiras-tu à ton ressentiment, qui se traduit même par des supplices — des supplices empruntés à l'étranger ? Tes soldats, tes concitoyens, sans que leur cause soit instruite et sous la conduite, hélas ! de ceux qu'ils ont faits prisonniers, on les traîne au châtement. Si tu juges qu'ils ont mérité la mort, au moins change les exécuteurs. » C'est l'amitié, s'il avait pu endurer la vérité, qui donnait ce conseil à Alexandre ; mais de la colère il était passé à la rage. Et de nouveau, car ceux qui avaient reçu son ordre avaient marqué une hésitation — il ordonna de jeter les coupables au fleuve avec leurs chaînes. Même ce supplice ne provoqua pas de soulèvement chez les soldats. Car ils se rendent par manipules auprès de ses généraux et de ses Amis, pour demander qu'il fit exécuter tous ceux qui, à son avis, portaient encore la souillure de la faute passée : ils s'offraient sa colère ; qu'il massacrat... [lacune].

QUINTE CURCE, *Histoires*, Tome I, Livres III — VI, texte établi et traduit du latin par H. Bardon, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

### Sur l'affaire de la προσκύνησις

3°) Arrien, *Anabase*, livre IV, X, 5 – XII, 7.

Voici d'ailleurs le récit qui prévaut sur la façon dont Callisthène s'opposa à Alexandre au sujet de la proskynèse. Il avait été convenu entre Alexandre, les sophistes et le plus illustre des Perses et des Mèdes de son entourage, d'introduire une mention de cette question au cours d'une beuverie. 6. C'est Anaxarque qui ouvrit la discussion, en soutenant qu'il était beaucoup plus légitime de considérer qu'Alexandre était dieu que Dionysos et Héraclès, non seulement à cause du nombre et de la qualité des prouesses accomplies par Alexandre, mais aussi parce que Dionysos était de Thèbes, donc sans rapport avec la Macédoine, et Héraclès d'Argos, lui non plus sans rapport avec la Macédoine, sinon avec la famille d'Alexandre, puisque Alexandre était un descendant d'Héraclès ; Mais il était plus légitime pour les Macédoniens d'accorder à leur propre roi les honneurs dus aux dieux : il n'était en effet pas douteux qu'ils l'honorent comme un dieu quand il serait parti de chez les hommes ; comme il serait plus indiqué de l'honorer de son vivant plutôt que mort, quand les honneurs ne lui seraient plus d'aucune utilité !

Ces propos et cette argumentation d'Anaxarque lui valurent les compliments de ceux qui participaient à la discussion, et qui voulaient sur-le-champ commencer à se prosterner, mais la plupart des Macédoniens étaient hostiles à cette façon de voir, et gardaient le silence. Callisthène prit la parole et dit : « Je déclare qu'Alexandre, mon cher Anaxarque, n'est digne d'aucun des honneurs qui conviennent à l'homme. Mais les hommes ont établi de nombreuses distinctions entre les honneurs qui conviennent aux hommes et ceux qui conviennent aux dieux par exemple, c'est pour les dieux que nous construisons des temples, élevons des statues ; c'est aux dieux que nous réservons les enclos sacrés, c'est à eux que nous offrons sacrifices et libations, c'est à leur intention que nous composons des hymnes, mais à l'intention des hommes des éloges. Cependant, c'est l'usage de la proskynèse qui constitue la plus importante distinction : en effet les hommes reçoivent de ceux qui les abordent un baiser, mais la divinité, parce qu'elle est assise plus haut et qu'il est sacrilège de la toucher, est honorée précisément pour cette raison par la proskynèse ; c'est pour les dieux aussi que sont montés des chœurs, et les péans sont chantés en leur honneur : rien d'étonnant, puisque même entre les dieux il y a des distinctions dans les honneurs qu'on leur rend et, par Zeus, il y en a même entre les héros, et entre eux et les dieux. Il n'est donc pas raisonnable de brouiller tout cela en donnant à l'homme une dignité surfaite par des honneurs excessifs, et en rabaissant les dieux — autant que cela dépend des hommes à une humilité choquante, par des honneurs tout juste égaux à ceux des hommes. Alexandre ne supporterait pas qu'un simple particulier se fasse attribuer des honneurs royaux par une élection, à main levée ou par les urnes, contraire à la justice. Combien plus légitime serait l'indignation des dieux contre des hommes qui s'attribueraient des honneurs divins, ou souffriraient que d'autres les leur attribuent ! Alexandre est et se montre au-delà de toute norme, le plus brave des braves, le roi le plus roi, et le chef d'armée le plus digne de commander une armée. Et les honneurs divins accordés par les Grecs à Héraclès ne l'ont pas été de son vivant, ni même après sa mort, tant que l'oracle du dieu de Delphes n'eut pas prescrit d'honorer Héraclès comme un dieu. Et les honneurs divins accordés par les Grecs à Héraclès ne l'ont pas été de son vivant, ni même après sa mort, tant que l'oracle du dieu de Delphes n'eut pas prescrit d'honorer Héraclès comme un dieu. S'il faut que nous pensions en Barbares parce que la présente discussion se déroule en territoire barbare, alors, moi, je te demande, Alexandre, de te souvenir de cette Grèce pour laquelle toute ton expédition a été entreprise, en vue de lui rattacher l'Asie. Réfléchis donc bien : Une fois revenu là-bas forceras-tu vraiment à se prosterner les Grecs, c'est-à-dire les hommes les plus jaloux de leur liberté ? Ou bien en dispenseras-tu les Grecs, mais imposeras-tu cette infamie aux Macédoniens ? Ou établiras-tu une distinction définitive entre les marques d'honneur, en te faisant honorer comme homme, et

à la grecque, par les Grecs et les Macédoniens, et à la façon barbare par les Barbares seuls ? Si l'on raconte de Cyrus, fils de Cambyse, qu'il est le premier homme devant lequel on se soit prosterné, et qu'ensuite cette humiliation s'est maintenue chez les Perses et les Mèdes, il faut te rappeler que le Cyrus en question a reçu une correction des Scythes, peuple pauvre et indépendant, et que, à son tour, Darius en a reçu une des autres Scythes a, asie

ès des Athéniens et des Lacédémoniens, Artaxerxès de Cléarque et de Xénophon, avec leurs Dix-Mille, et ce pauvre Darius d'Alexandre, devant qui personne ne se prosterne. »

Par ces propos et d'autres semblables Callisthène contraria profondément Alexandre, mais il parla selon les désirs des Macédoniens : s'en étant rendu compte, Alexandre envoya dire aux Macédoniens qu'il interdisait de faire mention dorénavant de la proskynèse. Mais, comme le silence avait succéder ces propos, les plus âgés des Perses se levèrent et se prosternèrent l'un après l'autre. Alors Léonnatos, un des Compagnons, trouvant qu'un des Perses s'était prosterné maladroitement, se moqua de la posture humiliante du Perse : sur le moment Alexandre lui en voulut, mais par la suite il se réconcilia avec lui. On rapporte aussi l'histoire suivante : Alexandre avait porté un toast en buvant dans une coupe d'or qu'il faisait circuler, en commençant par ceux qui s'étaient mis d'accord avec lui sur la question de la proskynèse : le premier qui avait bu, après s'être levé, se prosternait et recevait un baiser d'Alexandre, et ainsi de suite, en progressant, jusqu'au dernier. Mais, lorsque que ce fut au tour de Callisthène, il se leva, but dans la soupe et se dirigea vers Alexandre pour l'embrasser, mais sans s'être prosterné ; Alexandre se trouvait, à ce moment, en train de discuter avec Héphestion, de sorte qu'il ne fit pas attention pour voir si le rite de la proskynèse avait bien été accompli par Callisthène. Mais, au moment où Callisthène s'approchait d'Alexandre pour l'embrasser, Démétrios, fils de Pythonax, un des Compagnons, dit que Callisthène s'approchait sans avoir fait sa proskynèse. Alors Alexandre refusa de se laisser embrasser et Callisthène dit : « Je m'en irai avec un manque à gagner d'un baiser ». Eh bien,, moi, ces comportements, qui dénotent chez Alexandre de la démesure dans la circonstance présente, et chez Callisthène de la grossièreté, je ne les approuve absolument pas, et je soutiens qu'il suffit de faire preuve de modération dans l'organisation de sa vie personnelle et, si l'on ne regarde pas comme indigne la fréquentation d'un roi, de glorifier de son mieux le pouvoir royal. Je considère donc qu'Alexandre n'a pas eu tort de prendre Callisthène en aversion pour sa liberté de langage déplacée et son sot orgueil : d'où je conjecture qu'ils n'eurent aucun mal à être crus ceux qui accusèrent Callisthène d'avoir participé au complot ourdi par les Pages contre Alexandre et, certains même, d'avoir incité lui-même les Pages à comploter.

ARRIEN, *Histoire d'Alexandre. L'Anabase d'Alexandre le Grand et l'Inde*, traduit du grec par P. Savinel, Paris, Les Editions de Minuit, 1984.

4°) Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, livre VIII, V-VIII.

Quand tout fut préparé, il estima le moment venu pour une folie, qu'il avait autrefois projetée, et il se mit à réfléchir aux moyens de recevoir les honneurs divins. Il ne voulait pas seulement qu'on l'appelât, mais bien qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il pouvait commander aux âmes aussi bien qu'aux langues, et il ordonna que, tout comme des Perses, les Macédoniens le saluassent en l'adorant prosternés contre terre. Son vif désir de ce genre d'honneurs était secondé par la funeste adulation, cet éternel fléau des rois, dont la ruine est due plus souvent à la flatterie qu'à l'ennemi. Et ici, les coupables n'étaient pas les Macédoniens (car aucun d'eux ne supporta la moindre atteinte aux coutumes nationales), mais les Grecs, dont les mauvaises mœurs avaient avili la dignité de la culture qu'ils revendiquaient.

Un Argien, nommé Agis, le plus pieux compositeur de poèmes après Choérilus, un Sicilien, Cléon, flatteur lui par vice naturel mais aussi national, et d'autres rebuts de leurs cités, qui étaient préférés par le roi à ses proches mêmes et aux généraux des plus grandes armées, ces gens-là lui ouvraient le ciel et racontaient qu'Hercule, Liber le Vénérable et Castor avec Pollux le céderaient à la nouvelle divinité. Donc, un jour de fête, le roi fait préparer un banquet aussi somptueux que possible, pour y convier, en plus de ses principaux amis macédoniens et grecs, l'aristocratie des ennemis. Il s'installe parmi eux, mais, après un bref repas, il quitte le festin. Cléon, selon un plan préétabli, se lance dans un discours admiratif sur les mérites du roi ; puis, il passa en revue ses bienfaits, dont on ne pouvait le remercier qu'en reconnaissant publiquement en lui une divinité qui ne leur échappait pas : au prix d'un peu d'encens, ils s'acquitteraient de si grands mérites. Si les Perses adoraient leurs rois au nombre des dieux, ce n'était pas piété seulement, mais sagesse ; car la majesté du pouvoir garantissait le salut individuel. Hercule même et Liber le Vénérable n'avaient pas eu la consécration divine avant d'avoir vaincu la jalousie des hommes de leur temps : à propos de chacun, la postérité ne croyait qu'autant qu'elle avait la garantie des contemporains. Si tous les autres hésitent lui seul, quand le roi entrera au festin, il se prosternera à ses pieds : « mais les autres devaient l'imiter, et d'abord ceux qui avaient la sagesse en partage : à eux en effet de montrer l'exemple d'un culte adressé au roi ».

Fort ouvertement, ce discours visait Callisthène. Le sérieux de l'homme et sa franchise décidée étaient mal vus du roi, comme si, seul, il retardait les Macédoniens prêts à une telle flatterie. Alors, dans le silence, et sous les regards de tous qui se concentraient sur lui,

Callisthène dit : « Si tu avais parlé en présence du roi, on n'aurait à coup sûr besoin de personne pour te répondre ; lui-même, il te demanderait de ne pas le contraindre à s'avilir en des coutumes importées et étrangères et, par ce genre d'adulation, de ne pas attirer la haine sur le rare bonheur de ses actes. Mais, en son absence, je te répons, moi, à sa place : il n'y a pas de fruit à la fois durable et précoce ; et les honneurs célestes, tu ne les donnes pas au roi, tu les lui ôtes. Car il faut du temps pour qu'on admette une divinité, et toujours c'est la postérité qui rend aux grands hommes ce témoignage de reconnaissance. Pour ma part, je souhaite au roi une immortalité tardive, et que sa vie soit longue et sa majesté éternelle. La divinisation suit quelquefois la vie d'un homme, mais jamais ne va de pair avec elle. À l'instant, tu nous citais Hercule et Liber le Vénérable comme exemples d'une immortalité octroyée. Crois-tu qu'ils sont devenus dieux par l'unique décision d'un banquet ? La Nature les a écartés de la vue des mortels avant que la renommée les élevât au ciel. Allons donc ! toi et moi, Cléon, nous faisons des dieux ! c'est nous qui allons octroyer au roi la garantie de sa divinité ! Il me plaît d'éprouver ta puissance : fais donc quelqu'un roi, toi, qui peux faire un dieu. Il est donc plus facile de donner le ciel que l'Empire ? Puissent les dieux favorables avoir entendu sans jalousie les paroles de Cléon, et permettre aux événements de suivre le cours qui, jusqu'ici, les a portés. Qu'ils veuillent que nos coutumes nous suffisent ! Je ne rougis pas de ma patrie, et je n'ai pas de leçons à recevoir des vaincus sur la manière dont je dois, moi, honorer mon roi ; je leur abandonne la victoire, si c'est d'eux que nous tenons les lois qu'il nous faut observer. » L'auditoire écoutait favorablement Callisthène comme le champion de la liberté publique. Outre l'adhésion muette, il avait suscité des paroles d'approbation, surtout de la part des anciens, à qui il était pénible de changer leurs habitudes pour adopter une coutume étrangère. Or le roi n'ignorait aucun des arguments, qui s'étaient affrontés, car il était là, derrière le rideau dont il avait fait entourer les lits. D'où ce message à Agis et à Cléon : l'entretien terminé, ils laisseraient les seuls Barbares se prosterner selon leur coutume nationale, quand il entrerait ; et peu après, comme s'il venait régler des affaires d'un intérêt supérieur, il regagna le festin. Comme les Perses l'adoraient, Polypercon qui avait la place au-dessus du roi, se moqua de l'un d'eux, dont le menton touchait la terre et l'exhorta à heurter le sol avec plus de force ; il provoqua la colère qu'Alexandre, depuis longtemps, était incapable de contenir. « Toi donc, lui dit Alexandre, tu ne m'adores pas ? à toi seul nous paraissions mériter la raillerie ? » Polypercon répondit que ni le roi ne méritait la raillerie ni lui le mépris. Le roi alors l'arrache de son lit, le jette à terre ; et comme l'autre était tombé sur le visage : « Eh bien, dit-il, tu as fait exactement ce dont tu viens de rire à propos d'autrui. » Et, après avoir donné ordre de l'emprisonner, il mit fin au banquet.



En vérité, Polypercon finit, après une longue punition, par obtenir son pardon ; mais, envers Callisthène, que son esprit de résistance avait, depuis longtemps, rendu suspect, la colère d'Alexandre fut plus tenace. L'occasion de la satisfaire s'offrit sans retard. C'était, comme nous l'avons dit ci-dessus, une coutume de l'aristocratie macédonienne de remettre au roi ses fils au moment de leur formation, pour des fonctions assez peu dissemblables de ce que les esclaves ont à faire. Ils montaient la garde, la nuit, par roulement, à la porte de la demeure où le roi reposait ; c'est eux qui introduisaient les concubines par une autre entrée que celle où se trouvait le poste militaire. Ils recevaient les chevaux des mains des palefreniers, et les approchaient du roi quand il allait monter ; ils l'accompagnaient aussi de la chasse, au combat, car ils possédaient de fond tous les arts de chevalerie. On considérait comme leur privilège essentiel le droit de manger, assis, avec le roi. Lui seul, il avait le pouvoir d'user contre eux de châtiments physiques. Leur corps a constitué chez les Macédoniens une sorte de pépinière d'officiers et de préfets ; de là provinrent plus tard ces rois, dont la descendance, bien des années après, disparut devant la puissance de Rome.

Or, comme Hermolaüs, enfant de grande famille, qui appartenait au corps des pages royaux, avait atteint le premier un sanglier que le roi avait l'intention de tuer, il fut fouetté sur son ordre ; fort sensible à cette humiliation il alla pleurer auprès de Sostrate. Celui-ci appartenait au même corps, et avait pour lui une passion ardente. Voyant déchiré un être pour lequel il se mourait d'amour, et ayant peut-être quelque autre raison ancienne d'en vouloir au roi, après engagements réciproques il poussa le jeune homme, déjà spontanément irrité, à comploter avec lui l'assassinat du roi. Et ils menèrent leur affaire sans enfantine irréflexion, car ils choisirent avec habileté ceux qu'ils s'adjoindraient pour leur crime. Ils élurent comme complices Nicostrate, Antipater, avec Asclépiodore et Philotas ; par leur intermédiaire, ils recrutèrent Anticlès, Elaptonius et Epiménès. Mais, pour réaliser leur dessein, la route qui s'ouvrait à eux n'était pas facile : il fallait que, la même nuit, tous les conjurés fussent de garde, de façon à ne pas être entravés par des gens étrangers au projet ; or le hasard voulait qu'ils eussent à veiller alternativement. Ils perdirent donc trente-deux jours à modifier le tour de garde, et à mettre au point le reste des préparatifs. Enfin arrivait la nuit où les conjurés devaient être de garde ensemble ; ils étaient heureux de leur loyauté réciproque, dont tant de jours avaient apporté la preuve : la crainte ni l'espoir n'avaient transformé aucun d'eux ; si grande fut chez tous ou la haine envers le roi ou la loyauté des uns pour les autres ! Ils étaient donc debout à la porte de l'appartement où le roi dînait, afin de le ramener dans sa chambre à sa sortie du festin. Mais le bonheur du roi, en même temps que la gaieté des convives, amena tout le monde à de plus généreuses libations ; puis les « jeux de la table » firent durer le repas : les conjurés tantôt se

félicitaient de ce que le roi serait assoupi au moment de l'agression, tantôt s'inquiétaient, par crainte que le festin ne traînât jusqu'au jour. Car, à l'aube, d'autres devaient prendre la garde à leur place, leur tour à eux ne revenant que dans huit jours ; et ils ne pouvaient espérer que tous resteraient fidèles jusqu'à ce moment-là.

Mais, comme le jour paraissait déjà, le banquet prend fin ; le roi se remit aux mains des conjurés joyeux que l'occasion s'approchât de perpétrer le crime ; c'est alors qu'une femme, d'esprit, à ce qu'on crut, prophétique), et qui vivait constamment chez le roi — car on croyait qu'une force lui faisait prédire l'avenir — non seulement croisa Alexandre qui s'en allait, mais lui barra le passage ; son regard et ses yeux trahissaient son agitation intérieure et elle lui conseilla de retourner au festin. Lui, pour plaisanter, il répondit que les dieux lui donnaient un bon conseil et, rappelant ses amis, il allonge le festin jusqu'aux environs de la deuxième heure du jour.

Déjà c'était le tour d'autres factionnaires du corps des pages ; ils allaient prendre la garde à la porte de la chambre ; pourtant les conjurés restaient à leur place, bien que leur service fût terminé : si opiniâtre est l'espoir, quand l'esprit humain s'en est repu. Le roi, avec des paroles plus bienveillantes que jamais, les invita à aller se reposer, puisqu'ils avaient passé toute la nuit debout. Chacun d'eux reçut cinquante sesterces, et ils furent félicités d'avoir continué à veiller, même après leur tour. Eux, déçus dans leur grand dessein, ils rentrent chez eux ; et tous attendaient la nuit où ils seraient de garde : seul Epiménès, subitement transformé par l'amabilité avec laquelle le roi l'avait distingué, lui, parmi les conjurés, ou encore parce qu'il croyait que les dieux faisaient obstacle au projet, découvrit ce qui se tramait à son frère Euryloque, que, jusqu'alors, il avait voulu exclure de la conjuration. Tous avaient devant les yeux le supplice de Philotas. Aussi Euryloque se saisit-il immédiatement de son frère ; il arrive à la tente du roi, réveille les gardes du corps, affirme que ce qu'il apporte intéresse la sécurité du roi. Le moment auquel ils étaient arrivés, leurs visages qui reflétaient l'agitation de leur cœur, le chagrin de l'un des deux frères alarmèrent Ptolémée et Léonnatus qui veillaient au seuil de la chambre. Aussi, ouvrant les battants et apportant de la lumière, ils réveillent le roi alourdi par le vin et le sommeil. Reprenant peu à peu ses esprits, il leur demanda quelle nouvelle ils apportaient. Sans tergiverser, Euryloque lui dit que sa maison n'est pas complètement abandonnée des dieux, puisque son frère, qui pourtant avait osé un crime impie, en manifestait le repentir et avait choisi son intermédiaire pour une révélation spontanée : un complot avait été organisé pour la nuit qui venait de finir ; ce projet criminel avait pour auteurs ceux que le roi suspectait le moins.

Alors Epiménès révèle l'affaire point par point, ainsi que les noms des conjurés. À coup sûr, Callisthène n'avait pas été indiqué comme complice du crime, mais il était certain qu'il prêtait une oreille complaisante aux critiques et aux griefs formulés par les jeunes gens contre le roi, au cours de leurs conversations. Certains ajoutent qu'entendant Hermolaüs se plaindre à lui des coups reçus Callisthène les avait invités à se rappeler qu'ils étaient déjà des hommes ; on ne peut préciser si ces paroles visaient à consoler des coups endurés, ou à exciter la rancœur des jeunes gens. Alexandre, qui avait secoué le sommeil de son corps et de son esprit, évoqua l'image du grand péril auquel il avait échappé, et immédiatement il gratifia Euryloque de cinquante talents et de l'opulente fortune d'un nommé Tiridate ; et il n'attendit pas qu'il l'en priât pour lui accorder la grâce de son frère. Quant aux auteurs du forfait, y compris Callisthène, il ordonne qu'on les garde enchaînés. Une fois qu'on les eut conduits dans sa tente, il passa la journée entière et la nuit suivante, alourdi par le vin et les veilles, à se reposer. Le lendemain, il réunit un conseil nombreux, auquel participaient les pères et les proches des inculpés, peu sûrs eux-mêmes de leur salut : car la coutume macédonienne exigeait leur mise à mort, vu qu'elle vouait à la peine capitale tous les individus qui, par le sang, se trouvaient toucher aux conjurés. Le roi fit introduire les accusés, à l'exception de Callisthène ; sans hésiter, ils reconnurent leurs desseins. De toute part, on les prend à partie, et le roi en personne leur demande ce qu'il avait fait qui justifiât le crime monstrueux projeté par eux contre lui.

Devant la stupeur de tous les autres, Hermolaüs parla : « Oui, puisque tu le demandes, comme si tu ne le savais pas, nous avons formé le projet de te tuer parce que tu as substitué, à une royauté sur des hommes libres, un despotisme sur des esclaves. » Alors, avant tout autre, son propre père, Sopolis, s'écriant qu'il assassine son père, se dresse et, lui mettant la main devant la bouche, affirme qu'il ne faut pas écouter plus longtemps un individu qu'égare son crime et ses souffrances. Le roi arrête le père, et ordonne à Hermolaüs de répéter la leçon de son maître Callisthène.

« J'use, dit alors Hermolaüs, de ta bienveillance et je répète la leçon, celle de nos malheurs. Combien y a-t-il de Macédoniens qui survivent à ta cruauté ? combien ? j'entends : à l'exclusion de la populace. Attale, Philotas, Parménion, Alexandre Lynceste et Cleitos, pour ce qui est de l'ennemi, ils vivent, se battent à leur rang, te protègent de leurs boucliers et reçoivent des blessures pour ta gloire, pour la victoire : tu les as merveilleusement récompensés. L'un a arrosé ta table avec son sang ; un autre eut à subir plusieurs morts ; des généraux de tes armées, placés sur le chevalet, ont servi de spectacle aux Perses, qu'ils avaient vaincus. Parménion, sans pouvoir se défendre, a été assassiné ; de sa main tu avais fait périr Attale : car, alternativement,

tu utilises le bras de ces malheureux pour exécuter tes hautes œuvres ! et, peu après t'être servi d'eux pour commettre tes crimes, tu les fais tout à coup assassiner par d'autres. »

Éclatent tout aussitôt des cris unanimes qui interrompent Hermolais ; son père avait tiré l'épée fatale, et sans aucun doute il allait le frapper, si le roi ne l'avait retenu ; il ordonna en effet à Hermolats de parler, et demanda qu'on l'entendît avec patience accroître les raisons qu'on avait de l'exécuter. Une fois le calme péniblement revenu, Hermolaüs reprit : « Que tu es généreux d'autoriser à se défendre des enfants sans expérience de la parole ! En revanche, une prison enferme la voix de Callisthène ; car il est le seul capable de parler. En effet pourquoi ne comparât-il pas, quand on entend même ceux qui ont fait des aveux ? C'est que tu crains d'entendre la libre voix d'un innocent, et son regard t'est insoutenable. Or j'affirme qu'il n'a rien fait. Voici ceux qui, avec moi, ont eu ce projet magnifique : aucun ne saurait dire que Callisthène ait été notre complice, bien qu'il y ait longtemps que le plus juste, le plus compréhensif des rois ait résolu de le tuer. Voilà donc ta façon de récompenser les Macédoniens, dont tu prodigues le sang, marchandise commune et à bon marché ! Mais, pour toi, il y a trente mille mulets qui portent, captif, l'or de l'ennemi. Alors que tes soldats ne ramèneront rien à la maison, sauf des cicatrices gratuites. Tout cela nous avons pu l'endurer avant que tu nous aies livrés aux Barbares, et que tu aies innové en envoyant les vainqueurs sous le joug. Le costume, la civilisation perse t'enchantent, tu as pris haine pour les mœurs de la patrie. Nous avons donc voulu tuer le roi des Perses, et non celui des Macédoniens. Tu es un déserteur, nous te poursuivons de par la loi de la guerre. C'est toi qui as voulu que les Macédoniens s'agenouillent devant toi et t'adorent comme un dieu ; d'est toi qui désavoues Philippe pour ton père ; et si quelque dieu avait rang avant Jupiter, tu mépriserais même Jupiter ! Tu t'étonnes que ton orgueil nous soit insupportable, à nous, hommes libres ? Qu'espérons-nous de toi, nous qu'attend ou bien la mort, quoique innocents, ou — ce qui est plus lugubre que la mort — une vie d'esclaves ? Quant à toi, si tu peux te corriger, tu me dois beaucoup. Le premier en effet je t'ai enseigné ce que des hommes nés libres sont incapables de subir. Pour tous les autres, pitié ! N'accable pas de supplices des vieillards, désormais sans enfants par ta faute. Nous, fais-nous exécuter, afin que notre mort nous octroie ce que nous avons demandé à la tienne. » Voilà ce que dit Hermolaüs.

Le roi : « La fausseté de ce qu'il vient de dire sous l'inspiration de son maître, ma patience vous l'a révélée. Il a reconnu le pire des crimes : pourtant, non seulement je l'ai écouté, moi, mais j'ai exigé que vous l'écoutiez, bien persuadé, en autorisant ce bandit à parlé, qu'il manifesterait la rage dont l'impulsion l'a incité à m'assassiner, moi qu'il devait révéler tel un père. Récemment, comme il avait eu à la chasse une attitude insolente, je l'ai fait punir selon la

coutume nationale, appliquée par les plus anciens des rois de Macédoine. Ces châtimts sont une nécessité ; les pupilles les endurent de leurs tuteurs, les épouses de leurs maris ; nous autorisons même les esclaves à fouetter les enfants de cet âge. Voilà quelle fut ma cruauté à son égard, et il a voulu s'en venger par un meurtre abominable.

Vous connaissez ma douceur pour tous ceux qui ne m'obligent pas à sortir de mon naturel : inutile d'insister. Que le supplice des parricides n'ait pas l'approbation d'Hermolaïs, puisque c'est celui qu'il a mérité, par Hercule je n'en suis nullement étonné. Car, lorsqu'il loue Parménion et Philotas, il sert sa propre cause. Quant à Alexandre Lynceste, qui a deux fois attenté à ma vie, je l'ai absous malgré un double témoignage ; bien qu'il eût été convaincu une nouvelle fois, je me suis abstenu pendant trois ans jusqu'à ce que vous, vous demandiez qu'enfin un supplice mérité lui fit expier son crime. Attale ? vous vous rappelez son hostilité à ma personne avant que je fusse roi. Pour Cleitos, que m'a-t-il obligé de m'irriter contre lui ! Or j'ai supporté ses propos téméraires, insultants pour vous et pour moi, plus longtemps qu'il ne les eût supportés de ma part. La clémence des rois et des chefs n'est pas fonction de leur seul caractère, mais aussi du caractère de ceux qui obéissent. La déférence adoucit le pouvoir, mais, dès que le respect est sorti des cœurs et que, grandeur et humilité, nous mêlons tout, nous avons besoin de la force pour repousser la force. Mais pourquoi m'étonner qu'il ait blâmé ma cruauté, quand il a osé me reprocher ma cupidité ? Je ne veux pas vous prendre à témoin un par un, pour ne pas rendre odieuse à moi-même ma libéralité, en la rendant pénible à votre amour-propre. Considérez l'armée dans son ensemble : tout à l'heure elle n'avait que ses armes, maintenant elle couche dans des lits d'argent ; les tables ploient sous l'or ; les soldats emmènent des troupeaux d'esclaves ; les dépouilles de l'ennemi, ils n'en peuvent soutenir le poids !

“Mais il paraît que j'honore beaucoup les Perses, que nous avons vaincus ! Vraiment, je donne une preuve indiscutable de mesure en n'exerçant pas, même sur des vaincus, une orgueilleuse autorité. Je suis venu en Asie non pour détruire la structure des États, ni pour faire de la moitié du monde un désert, mais pour que ceux que j'ai soumis militairement n'aient pas à regretter ma victoire. Aussi se battent à vos côtés et, pour votre empire, répandent leur sang des hommes qui, traités tyranniquement, se seraient révoltés. La possession n'est pas durable, où nous mène le glaive ; mais la reconnaissance des bienfaits est éternelle. Si nous voulons posséder l'Asie au lieu de la traverser simplement, ces gens-là doivent avoir leur part de notre clémence : c'est leur loyalisme qui asseoir mon empire pour l'éternité. Et certes, notre avoir surpasse notre capacité. L'on ne connaît pas d'arrêt dans la cupidité, quand on veut remplir davantage ce qui déborde déjà. Pourtant, dit-on, je communique les mœurs des vaincus aux Macédoniens. Certes je vois, en bien des nations, des coutumes qu'il n'y a pas à rougir d'imiter

et, pour gouverner comme il faut un si grand empire, nul autre moyen que d'être à la fois leurs modèles et leurs disciples. 'Il y avait presque de quoi rire, quand Hermolaüs m'a demandé de renier Jupiter, qui me reconnaît par son oracle. Les réponses des dieux aussi dépendent-elles de moi ? Il m'a offert le titre de fils : l'accepter ne fut pas nuisible à l'exécution de nos entreprises. Puissent les Indiens aussi me croire un dieu ! car, dans les guerres, tout est fonction de la renommée ; et souvent, même une croyance erronée a tenu lieu de vérité. Et pensez-vous que c'est par un penchant au faste que j'ai orné vos armes d'or et d'argent ? À des gens pour qui rien n'est plus ordinaire que ces métaux, j'ai voulu montrer que les Macédoniens, qui ont triomphé de tout le reste, triomphent même de l'or. Donc, je surprendrai d'abord les yeux de ces gens, qui comptent ne trouver chez nous que pauvreté et indigence, et puis je leur apprendrai que nous ne venons pas par désir d'or ou d'argent, mais pour soumettre le monde. Cette gloire, tu as voulu, parricide ! y couper court et, après la disparition de leur roi, livrer les Macédoniens aux nations soumises. Maintenant, tu m'invites à épargner vos parents. Mieux vaudrait que vous ignoriez ce que j'ai décidé à leur sujet : la mort vous serait d'autant plus lugubre — si vous avez de vos parents le souvenir et le souci ; mais depuis longtemps j'ai supprimé la coutume dont tu parles, de tuer, avec les coupables, leurs parents et leurs proches s'ils sont innocents ; et j'annonce que tous ils garderont les privilèges qu'ils ont eus. Pour ton Callisthène — le seul à qui tu paraisses un homme, parce que tu es un bandit — je sais pourquoi tu veux qu'il compare : afin qu'en face de ce public les insultes que tu viens de me lancer recommencent, prononcées par celui de qui tu les as entendues. S'il était Macédonien je l'aurais fait citer avec toi, maître bien digne du disciple que tu es ; en fait, pour un Olynthien, la législation est différente.

Ensuite il renvoya l'assemblée et fit livrer les condamnés aux hommes du même corps. Ceux-ci, pour que leur cruauté prouvât au roi leur loyalisme, les tuèrent dans les supplices. Callisthène aussi périt torturé : il était innocent du complot ourdi contre la vie du roi, mais il n'était pas fait pour les façons de la cour et des flatteurs. Aussi nul autre meurtre ne suscita chez les Grecs plus de haine contre Alexandre ; car cet homme, de mœurs et de culture parfaites, qui l'avait rappelé à la vie quand, après l'assassinat de Cleitos, il s'obstinait à mourir, il ne lui avait pas suffi de le tuer, il l'avait mis à la torture, sans même le laisser se défendre : cruauté que suivit un tardif repentir.

QUINTE-CURCE, *Histoires*, Tome I, Livres VII – IX, texte établi et traduit du latin par H. Bardon, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

## L'exkursus Alexandri de Tite-Live

5°) Tite-Live, *Histoire romaine*, livre IX, 17-19.

On doit me rendre cette justice : depuis le début de mon ouvrage, je me suis appliqué à respecter scrupuleusement l'ordre des faits sans chercher à introduire des digressions pour distraire mon lecteur, si j'ose dire, et pour me délasser l'esprit ; pourtant la mention que j'ai faite d'un roi et d'un général si exceptionnel m'amène à exposer des idées auxquelles l'ai souvent réfléchi sans en parler à personne ; j'aimerais traiter cette question : quel aurait été le sort de l'État romain s'il avait été en guerre contre Alexandre ? Le nombre et la bravoure des soldats, le talent des généraux et le hasard dont le rôle, si important dans toutes les affaires humaines, est ici prépondérant, sont essentiels dans la conduite de la guerre. Ces différents facteurs, qu'on les prenne ensemble ou séparément, montrent que la puissance romaine aurait résisté devant Alexandre comme devant d'autres rois ou d'autres peuples. Premier point, la comparaison des généraux : je ne nie pas qu'Alexandre fut un stratège exceptionnel, pourtant sa renommée doit beaucoup au fait qu'il exerçait seul le commandement et qu'il mourut jeune, à l'apogée de sa gloire, sans avoir encore éprouvé le sort contraire. Pour ne pas parler d'autres rois et généraux célèbres, exemples des vicissitudes humaines, Cyrus, si souvent célébré par les Grecs, ne doit-il pas à sa longévité, comme récemment le grand Pompée, son revers de fortune ? Faut-il citer, non pas les généraux romains de tous les temps, mais seulement les consuls et les dictateurs contre lesquels Alexandre aurait dû se battre, Marcus Valérius Corvus, Gaius Marcus Rutulus, Gaius Sulpicius, Titus Manlius Torquatus, Quintus Publilius Philon, Lucius Papirius Cursor, Quintus Fabius Maximus, les deux Décii, Lucius Volumnius, Manius Curius ? Après eux, si on suppose qu'Alexandre a fait la guerre à Carthage avant de se tourner contre Rome et n'est venu en Italie qu'à un âge avancé, sont venus des hommes remarquables. Tous présentent les mêmes qualités de courage et d'intelligence qu'Alexandre, mais ils avaient en plus une tradition militaire transmise de main en main depuis les origines de la ville et devenue un art, obéissant à des règles précises et immuables. C'est dans ces conditions que les rois, puis ceux qui les avaient chassés, avaient fait la guerre, les Junius et les Valérius et à leur suite les Fabius, les Quinctius, les Cornélius et aussi Furius Camillus qu'auraient connu à la fin de sa vie les jeunes gens qui se seraient battus contre Alexandre. Si l'on considère les qualités militaires qu'il manifestait au combat — et ce n'était pas là le moindre de ses mérites — Alexandre, s'il les avait rencontrés sur le champ de bataille, aurait-il vraiment battu Manlius Torquatus et Valérius Corvus, qui ont fait leurs preuves comme soldats avant de commander, ou encore les

Décus qui se sont jetés sur l'ennemi en sacrifiant leur vie, ou Papirius Cursor d'une vigueur physique et d'une fermeté morale si remarquables ? Ce jeune homme aurait-il par son intelligence vaincu le sénat dont le seul qui se soit fait de cette assemblée une idée juste disait qu'il était formé de rois ? On risquait sans doute qu'Alexandre se montre plus habile que l'un de ceux que j'ai cités, pour choisir l'emplacement du camp, pourvoir au ravitaillement, se méfier des embuscades, décider le moment de livrer bataille, mettre l'armée en ligne, consolider le front par des troupes de réserve ! Il aurait reconnu que son adversaire n'était plus ce Darius, qu'il trouva trainant derrière lui une suite de femmes et d'eunuques, écrasé sous le faste de sa condition au milieu de l'or et de la pourpre, qui se présentait moins à lui comme un ennemi que comme une source de profit, et qu'il battit sans verser le sang de ses hommes, n'ayant d'autre mérite que d'avoir osé mépriser cette grandeur illusoire. Comme l'Italie lui aurait paru différente de l'Inde qu'il traversa au milieu d'un joyeux cortège, avec son armée ivre, s'il avait vu les gorges de l'Apulie et les montagnes de Lucanie, ou encore les traces toutes récentes du désastre qui frappa sa famille, à l'endroit où son oncle, le roi d'Épire Alexandre, trouva la mort !

Et nous parlons d'Alexandre à un moment où il n'était pas encore gâté par le succès, qu'il supporta moins bien que personne au monde. À en juger par le comportement que sa nouvelle condition et, si on peut dire, son nouveau rôle, créé par la victoire, lui avait donné, il aurait davantage ressemblé à Darius qu'à Alexandre en arrivant en Italie ; l'armée qu'il aurait amenée avec lui aurait oublié la Macédoine et, abâtardie, aurait emprunté les mœurs des Perses. J'ai honte de rappeler à propos d'un si grand roi ses déguisements fastueux, les prosternations qu'il exigeait, insupportables pour des Macédoniens s'ils avaient été vaincus, à plus forte raison s'ils étaient vainqueurs, des supplices abominables, le meurtre de ses amis au milieu des beuveries et des festins, la vanité qu'il tirait d'une filiation inventée de toutes pièces. Que serait-il arrivé si son goût pour le vin, si ses brusques accès et ses explosions de colère s'étaient aggravés de jour en jour ? (ce que j'avance ici est admis par tous les historiens). Ces défauts n'auraient-ils fait aucun tort aux qualités du stratège ? On courait le risque, n'est-ce pas, comme aiment à le souligner les plus inconséquents des Grecs, prêts à vanter la gloire des Parthes pour rabaisser celle de Rome, de voir le peuple romain obligé de s'incliner devant la majesté du nom d'Alexandre) dont, à mon avis, il n'avait jamais entendu parler ! À Athènes, dans la cité anéantie par l'armée macédonienne, devant les ruines encore fumantes de Thèbes, des hommes ont osé prononcer contre Alexandre des discours courageux, comme nous pouvons en juger par ce qu'il nous en reste, et il n'y aurait eu personne parmi tant de Romains éminents pour oser élever librement la voix contre lui ? Quelque idée qu'on se fasse de la grandeur d'Alexandre,



c'est la grandeur d'un seul homme, accumulée en un peu plus de dix ans de succès. Ceux qui glorifient Alexandre parce que le peuple romain, même s'il n'a jamais perdu de guerre, a essuyé plusieurs revers, tandis qu'Alexandre n'a jamais livré de bataille sans remporter la victoire, ne se rendent pas compte qu'ils comparent les exploits d'un homme, et d'un homme jeune, aux guerres soutenues par le peuple romain au cours de huit cents ans. Faut-il nous étonner si, mettant en parallèle les siècles et les années, nous constatons que la fortune a plus souvent tourné pendant une si longue période que pendant treize ans ? Pourquoi comparer un individu à plusieurs, un général à plusieurs généraux, un destin à un autre ? Combien de généraux romains pourrais-je citer qui n'ont jamais été battus ? Dans les Annales et les listes de magistrats, combien de colonnes peut-on parcourir sans jamais trouver personne qui ait déçu le peuple romain en manquant de fougue ou de chance ne serait-ce qu'un seul jour ? Et ce qui les rend plus admirables qu'Alexandre ou n'importe quel roi, c'est que certains dictateurs n'ont exercé leur charge que pendant dix ou vingt jours et que les consuls ne sont nommés que pour un an. Les tribuns de la plèbe s'opposaient à la levée des troupes ; les consuls partaient trop tard ou étaient rappelés prématurément pour présider les élections ; l'année se terminait alors qu'ils étaient en plein effort ; la précipitation de tel collègue, la médiocrité de tel autre les ont gênés ou ont causé leur perte ; ils avaient hérité d'une situation catastrophique, l'armée qu'ils avaient reçue manquait d'expérience ou de discipline. Les rois au contraire, libres de toute contrainte et maîtres absolus des événements et des circonstances, imposent leur politique au lieu de dépendre des autres. Alexandre invaincu aurait fait la guerre contre des généraux invaincus et il aurait mis en jeu les mêmes gages de succès ; ou plutôt il aurait pris beaucoup plus de risques, car les Macédoniens n'avaient qu'un Alexandre, soumis à nombre d'accidents fâcheux et parfois même s'y exposant lui-même. Il y aurait eu beaucoup de Romains, aussi glorieux et aussi prestigieux qu'Alexandre, dont chacun pouvait accomplir sa destinée, vivre ou mourir, sans mettre l'État en péril.

Reste à comparer pour le nombre et la valeur des soldats, et pour l'importance des auxiliaires, les effectifs des uns et des autres. Aux recensements de l'époque, on dénombrait deux cent cinquante mille citoyens. Étant donné que la plupart des alliés latins avaient fait défection, les dix légions qu'on enrôlait étaient presque exclusivement constituées de Romains. Il arriva souvent, pendant cette période, que quatre ou cinq armées soient engagées en même temps pour se battre en Étrurie, en Ombrie et contre les Gaulois, dans le Samnium et en Lucanie. Dans l'ensemble du Latium, en comprenant les Sabins, les Volsques et les Èques, dans toute la Campanie, dans une partie de l'Ombrie et de l'Étrurie, dans le Picénum, sur le territoire des

Marses, des Péligniens et des Vestins, dans l'Apulie ; sur la côte adriatique de Thourioi à Naples et à Lumes, puis d'Antium et Ostie jusqu'au Samnium, Alexandre aurait trouvé de solides alliés des Romains ou leurs ennemis, affaiblis par la guerre. Il n'aurait pas traversé la mer avec plus de trente mille vétérans de l'infanterie macédonienne et plus de quatre mille cavaliers, surtout des Thessaliens : tels étaient ses effectifs. Le renfort de soldats perses, indiens ou autres ne l'aurait guère aidé et l'aurait plutôt gêné. Ajoutez que ces Romains avaient la possibilité de compléter sur place leurs effectifs alors qu'Alexandre, comme plus tard Hannibal, combattait sur une terre étrangère et aurait vu son armée diminuer de jour en jour. Les Macédoniens étaient armés de boucliers de bronze et de sarisses, les Romains avaient un bouclier long, qui protège mieux le corps et un javelot : c'est un projectile beaucoup plus puissant que la lance par sa force de frappe et sa portée. Dans les deux armées, les soldats combattaient en ligne, chacun à son poste. La phalange, compacte, manquait de mobilité ; au contraire l'armée romaine était moins dense et comprenait différents corps de troupe, si bien qu'il était facile de la fractionner en cas de besoin, facile aussi d'opérer des regroupements.

En ce qui concerne les travaux militaires, quels soldats valaient les Romains ? qui supportait mieux la fatigue qu'eux ? À la première défaite, Alexandre aurait perdu la guerre. Quelle armée aurait brisé l'énergie des Romains, qui résista à Caudium et à Cannes ? Oui, même s'il avait d'abord remporté des succès, Alexandre aurait plus d'une fois regretté les Perses, les Indiens, l'Asie peu belliqueuse et aurait déclaré qu'il n'avait encore fait la guerre qu'à des femmes : c'est le mot que les Épirotes prêtent à leur roi Alexandre quand il fut mortellement blessé, comparant aux guerres que le jeune Macédonien faisait en Asie les conditions que lui-même connut en Italie. De fait, quand je considère que pendant la première guerre punique on se battit sur mer pendant vingt-quatre ans, je me dis que la vie d'Alexandre aurait été à peine assez longue pour une seule guerre. J'ajoute que les Carthaginois et les Romains étaient liés par de vieux traités et que le même danger aurait mobilisé contre l'ennemi commun les deux villes les plus puissantes par leur armement et leurs troupes, si bien qu'Alexandre aurait pu être écrasé dans une guerre contre Rome et Carthage. Même si ce n'était pas Alexandre qui commandait, même si la puissance macédonienne était alors affaiblie, les Romains ont rencontré tout de même des Macédoniens dans la guerre contre Antiochus, contre Philippe et Persée : non seulement ils n'ont pas connu une seule défaite mais ils n'ont même couru aucun danger. Soit dit sans présomption, si on fait le silence sur les guerres civiles, jamais nous n'avons été en difficulté face à la cavalerie ennemie, jamais face à son infanterie, jamais en terrain découvert, quand les conditions étaient égales, à plus forte raison jamais quand elles nous étaient favorables. Les soldats, sous le poids des armes, peuvent redouter les cavaliers, les flèches, les

gorges encaissées, les lieux inaccessibles aux convois ; mais ils ont délogé et délogeront mille armées plus redoutables que les Macédoniens et les hommes d'Alexandre ; vivent à tout jamais l'amour de la paix que nous avons aujourd'hui et le souci de la concorde entre les citoyens !

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livres VI-X, *la conquête de l'Italie*, texte traduit par A. Flobert, Paris, Flammarion, [1996] 2019.





# INDEX NOMINUM

## **I/ Auteurs modernes**

ANDREADES : p. 92.

AUBRIOT : p. 125.

BARDON : p. 48 ; 57 ; 61 ; 117 ; 148.

BATTISTINI : p. 14 ; 25 ; 30 ; 36 ; 66 ; 72 ; 97 ; 107 ; 108 ; 112 ; 113 ; 121.

BEARD : p. 176.

BENOIST-MÉCHIN : p. 9 ; 14 ; 127 ; 182.

BRIANT : p. 14 ; 25 ; 27 ; 133 ; 135 ; 154 ; 173 ; 177.

BRIQUEL : p.165.

BURGEON : p. 158.

CHAMOUX : p. 10.

CHANDEZON : p. 106.

CHANTRAINE : p.13 ; 122 ; 129.

CHARVET : p. 14 ; 37 ; 59 ; 63 ; 104.

CHIRON : p. 138.

CLOCHE : p. 31.

DELAYGUE-MASSON : p. 42.

ENGERBEAUD : p. 164 ; 174 ; 168.

GIOVANNELLI-JOUANNA : p. 12.

GOLDSWORTHY : p. 171 ; 173.

GOUKOWSKY : p. 14 ; 38 ; 44 ; 45 ; 48 ; 74 ; 77 ; 92 ; 94 ; 146.

GRANDJEAN : p. 129.

GRIMAL : p 115.

GUEDOU : p 136.

HAMMOND : p. 14 ; 20 ; 30 ; 31 ; 51 ; 58 ; 65 ; 98 ; 137.

HORN : p. 14 ; 24 ; 35 ; 43 ; 50 ; 67 ; 70 ; 75 ; 78 ; 82.

HOWATSON : p. 47 ; 81 ; 116.

LENFANT : p. 41 ; 54 ; 55 ; 59.

LESGOURGUES : p. 124.

MAHE-SIMON : p. 10.  
MINEO : p. 177 ; 160.  
MOSSE : p 13 ; 14 ; 31 ; 36 ; 37 ; 58 ; 64 ; 68 ; 74 ; 75 ; 90 ; 127 ; 128 ; 129.  
NAGLE : p. 68 ; 71.  
NOIRAUT : p. 110 ; 114.  
ORRIEUX : p. 20.  
PARROT : p. 9.  
PEREZ-GIUDICELLI : p. 111 ; 112 ; 119 ; 120 ; 123.  
PEREZ-SIMON : p. 108.  
PERNOT : p. 135 ; 136 ; 152 ; 154.  
PICARD : p. 152.  
RENUCCI : p 169.  
RICHARD : P.164.  
ROUSSEL : P. 18.  
SCHMIDT . P. 66.  
SORDI : p. 147.  
TRINQUIER : p. 178.  
VIAL : p. 29.  
VILLANI : p. 135.  
VIRLOUVET : p. 168.  
WEIGALL : p. 67 ; 68.  
YAKOUBOVITCH : p. 14 ; 46 ; 47 ; 49 ; 64 ; 67 ; 70 ; 120.  
ZECCHINI : p. 11.

## **II/ Auteurs antiques**

ARISTOBULE : p. 11 ; 12.  
ARISTOTE : p. 14 ; 29 ; 30 ; 60 ; 61 ; 64 ; 107 ; 108 ; 109 ; 137 ; 142 ; 144 ; 145.  
[ARISTOTE] : p. 137 ; 139.  
ARRIEN : p. 11 ; 12 ; 21 ; 23 ; 24 ; 27 ; 32 ; 34 ; 37 ; 40 ; 51 ; 59 ; 60 ; 62 ; 63 ; 65 ; 67 ; 69 ;  
71 ; 72 ; 76 ; 77 ; 81 ; 82 ; 83 ; 84 ; 86 ; 87 ; 89 ; 93 ; 94 ; 97 ; 99 ; 100 ; 101 ; 102 ; 103 ; 109  
; 112 ; 114 ; 116 ; 119 ; 121 ; 123 ; 126 ; 127 ; 182.  
DEMOSTHENE : p. 21.

DIODORE DE SICILE : p 10 ; 11 ; 13 ; 20 ; 21 ; 23 ; 24 ; 25 ; 32 ; 33 ; 34 ; 38 ; 40 ; 59 ; 70 ; 71 ; 77 ; 82 ; 83 ; 88 ; 89 ; 91 ; 92 ; 94 ; 96 ; 102 ; 111 ; 113 ; 115 ; 118 ; 119 ; 122 ; 126 ; 129 ; 155 ; 156 ; 182.

DION DE PRUSE : p.12 ; 15 ; 134 ; 135 ; 137 ; 138 ; 139 ; 140 ; 141 ; 142 ; 143 ; 146 ; 147 ; 149 ; 152 ; 153 ; 154 ; 155 ; 158 ; 159 ; 160 ; 178 ; 183.

ESCHYLE : p. 154.

EURIPIDE : p. 56 ; 58.

HESIODE : p. 13.

HERODOTE : p. 43 ; 54 ; 116.

HOMERE : p. 62 ; 107 ; 108 ; 142 ; 146 ; 147 ; 159 ; 183.

ISOCRATE : p. 19 ; 30 ; 54.

JUSTIN : p. 11 ; 14 ; 23 ; 24 ; 27 ; 30 ; 32 ; 40 ; 43 ; 50 ; 51 ; 53 ; 61 ; 64 ; 69 ; 70 ; 71 ; 76 ; 77 ; 78 ; 82 ; 83 ; 85 ; 92 ; 98 ; 123 ; 128 ; 129 ; 137 ; 144 ; 147 ; 150 ; 181.

LUCIEN DE SAMOSATE : p. 12 ; 15 ; 134 ; 135 ; 136 ; 137 ; 142 ; 143 ; 144 ; 148 ; 149 ; 150 ; 178 ; 183.

PLATON : p. 36 ; 154 ; 155.

PLUTARQUE : p. 11 ; 24 ; 26 ; 29 ; 30 ; 41 ; 42 ; 44 ; 50 ; 51 ; 52 ; 55 ; 59 ; 62 ; 68 ; 69 ; 71 ; 81 ; 82 ; 83 ; 84 ; 87 ; 90 ; 91 ; 98 ; 101 ; 103 ; 104 ; 105 ; 107 ; 108 ; 116 ; 118 ; 121 ; 123 ; 124 ; 129 ; 135 ; 145 ; 146 ; 155 ; 158 ; 169 ; 182.

POLYBE : p. 174.

SENEQUE LE PERE : p. 136.

TITE LIVE : p. 12 ; 15 ; 17 ; 83 ; 160 ; 162 ; 163 ; 164 ; 165 ; 166 ; 167 ; 168 ; 169 ; 170 ; 171 ; 172 ; 173 ; 174 ; 175 ; 176 ; 177 ; 178.

TROGUE-POMPEE : p. 11 ; 14 ; 75 ; 147.

XENOPHON : p. 11 ; 12 ; 54.

### **III/ Mythologie**

ACHILLE : p. 62 ; 81 ; 102 ; 103 ; 108 ; 109 ; 110 ; 111 ; 112 ; 113 ; 114 ; 115 ; 119 ; 130 ; 131 ; 151 ; 182.

AGAMEMNON : p. 112 ; 114.

AMMON : p. 38 ; 72 ; 75 ; 126 ; 127 ; 129 ; 130 ; 137 ; 142 ; 149 ; 150.

DIONYSOS : p. 14 ; 103 ; 109 ; 156.

HECTOR : p. 110 ; 114.



HERACLES : p. 32 ; 81 ; 103 ; 144 ; 168.

JUPITER : p. 61 ; 122 ; 123.

PATROCLE : p. 110 ; 112 ; 114 ; 115.

SARPEDON : p. 114.

THALESTRITE : p. 115 ; 116.

THÉTIS : p. 14 ; 15 ; 151 ; 152.

ZEUS : p. 74 ; 126 ; 144 ; 149 ; 152.

#### **IV/ Personnages historiques**

AMYNTAS : p. 37 ; 143.

ANAXARQUE : p. 62 ; 195 ; 196.

ANTOINE : p. 169 ; 171.

ANTIPATROS : p. 35 ; 36 ; 52 ; 53 ; 171.

ARISTANDROS : p. 104.

ARTAXERXES II : p. 12 ; 197.

ARTAXERXES III : p. 34.

AUGUSTE : p. 17 ; 47 ; 134 ; 160 ; 165 ; 169 ; 177.

BESSOS : p. 87 ; 97.

BUCEPHALE : p. 44 ; 105 ; 106 ; 137.

CAIUS PONTIUS : p. 162.

CALLISTHENE : p. 50 ; 53 ; 59 ; 60 ; 61 ; 62 ; 63 ; 64 ; 78 ; 145 ; 195 ; 196 ; 197 ; 198 ; 199 ; 200 ; 202 ; 203.

CEBALINUS : p. 45 ; 46.

CESAR : p. 11 ; 134 ; 135 ; 165 ; 173.

CLAUDE : p. 10.

CLEITOS : p. 44 ; 56 ; 57 ; 58 ; 61 ; 63 ; 68 ; 78 ; 99 ; 100 ; 181 ; 202 ; 204 ; 205.

CLEOPATRE (fille de PHILIPPE) : p. 20.

CLEOPATRE (dernière reine d’Egypte) : p. 171.

CLITARQUE D’ALEXANDRIE : p. 11.

COMMODE : p. 147.

CRASSUS : p. 165 ; 168.

CRATERE : p. 46 ; 48 ; 93 ; 113 ; 121 ; 191.

CRESUS : p. 116 ; 117.

DARIUS : p. 9 ; 13 ; 20 ; 24 ; 25 ; 26 ; 27 ; 28 ; 32 ; 33 ; 34 ; 40 ; 59 ; 66 ; 83 ; 84 ; 87 ; 88 ; 89 ; 92 ; 94 ; 96 ; 97 98 ; 109 ; 113 ; 123 ; 127 ; 148 ; 164 ; 172 ; 182 ; 185.

DIOGENE : p. 136 ; 138 ; 149 ; 150 ; 151 ; 152 ; 153 ; 154 ; 155 ; 156 ; 157 ; 158 ; 159.

DOMITIEN : p. 134 ; 138 ; 139 ; 147 ; 158.

DRUSUS : p. 160.

DYMNUS : p. 45 ; 46.

GORDIAS : p. 122 ; 123.

HADRIEN : p. 100.

HANNIBAL : p. 166 ; 167 ; 209.

HÉPHESTION : p. 10 ; 64 ; 89 ; 109 ; 112 ; 113 ; 114 ; 148 ; 149 ; 182 ; 197.

HERENNIUS PONTIUS : p. 162.

HERMIAS : p. 108 ; 145.

HERMOLAÛS : p.18 ; 63 ; 200 ; 202 ; 203 ; 204 ; 205.

LEONNATOS : p. 89 ; 197 ; 201.

LEPIDE : p. 165.

LUCIUS LENTULUS : p. 162.

LYSIMAQUE : p. 36 ; 108.

MARC-ANTOINE : p. 171.

MIDAS : p. 122.

MITHRIDATE : p. 165.

NEOPTOLEME : p. 103.

NÉRON : p. 147.

NERVA : p. 159.

OCTAVE : p. 160 ; 169 ; 134 ; 165.

OLYMPIAS : p. 9 ; 92 ; 103 ; 104 ; 105 ; 149 ; 150 ; 151 ; 152.

OMPHIS : p. 99.

PAPIRIUS CURSOR : p. 163 ; 170 ; 206 ; 207.

PARMENION : p. 20 ; 27 ; 35 ; 40 ; 43 ; 44 ; 45 ; 46 ; 48 ; 49 ; 50 ; 51 ; 58 ; 59 ; 68 ; 81 ; 84 ; 202 ; 204.

PARYSATIS : p. 34.

PHILIPPE : p. 9 ; 12 ; 15 ; 18 ; 19 ; 20 ; 21 ; 23 ; 29 ; 38 ; 43 ; 44 ; 49 ; 56 ; 57 ; 59 ; 65 ; 71 ; 72 ; 73 ; 82 ; 83 ; 84 ; 85 ; 102 ; 103 ; 104 ; 105 ; 106 ; 107 ; 108 ; 130 ; 142 ; 143 ; 144 ; 145 ; 149 ; 150 ; 151 ; 152 ; 154 ; 159 ; 167.

PHILOTAS : p. 43 ; 45 ; 46 ; 47 ; 48 ; 49 ; 50 ; 53 ; 56 ; 58 ; 59 ; 63 ; 68 ; 78 ; 181.

POMPEE : p. 165 ; 166 ; 167 ; 168 ; 206.  
POROS : p. 67 ; 92 ; 93 ; 94 ; 95 ; 96.  
PTOLEMEE : p. 11 ; 12 ; 35 ; 201.  
PYTHIE : p. 124 ; 129.  
ROXANE : p. 34.  
SAMNITES (peuple) : p. 160 ; 161.  
SISYGAMBIS : p. 89 ; 113.  
SOLON : p. 116 ; 117.  
SPURIUS POSTUMIUS : p. 163.  
STATEIRA : p. 34 ; 68.  
TELLOS D'ATHENES : p. 116.  
TIBERIUS FLAVIUS SABINUS : p. 138.  
THRACES (peuple): p. 164 ; 187.  
TRAJAN : p. 134 ; 138 ; 140 ; 158 ; 159 ; 173 ; 178.  
XERXES : p. 19 ; 54 ; 55 ; 100 ; 156 ; 157.

## INDEX LOCORUM

AFRIQUE : p. 76.

AGYRION : p. 10.

ALEXANDRIE : p. 35 ; 36 ; 171.

ASIE : p. 9 ; 14 ; 17 ; 18 ; 19 ; 20 ; 22 ; 23 ; 24 ; 25 ; 26 ; 29 ; 30 ; 31 ; 34 ; 35 ; 36 ; 37 ; 40 ;  
52 ; 55 ; 62 ; 64 ; 75 ; 77 ; 81 ; 88 ; 89 ; 92 ; 97 ; 98 ; 104 ; 105 ; 111 ; 112 ; 122 ; 123 ; 140 ; 141 ; 143 ;  
153 ; 158 ; 165 ; 166 ; 171 ; 173 ; 182 ; 183.

ATHENES : p. 19 ; 22 ; 23 ; 28 ; 55 ; 77 ; 116 ; 188 ; 207.

BABYLONE : p. 9 ; 34 ; 76 ; 185.

CANNES : p. 178 ; 209.

CAPRI : p. 141.

CARRHES : p. 169.

CARTHAGE : p. 33 ; 76 ; 166 ; 168 ; 206 ; 209.

CHERONEE : p. 9 ; 19 ; 20 ; 21 ; 140 ; 185.

CORINTHE : p. 21 ; 22 ; 35 ; 72 ; 153.

CYDNOS : p. 83.

EGYPTE : p. 35 ; 36 ; 54 ; 109 ; 125 ; 188.

ELEUSIS : p. 116.

ENFERS : p. 135 ; 137 ; 183.

EPHÈSE : p. 104.

EPIRE : p. 9 ; 152 ; 167 ; 207.

ESPAGNE : p. 76.

EUROPE : p. 19 ; 36 ; 75 ; 166 ; 193 ; 194.

FOURCHES CAUDINES : p. 160 ; 161 ; 163 ; 164 ; 165.

GAUGAMELES : p. 9 ; 24 ; 27 ; 31 ; 77 ; 92 ; 96.

GAULE : p. 76 ; 167.

GAZA : p. 32 ; 109 ; 110 ; 125.

GEDROSIE : p. 9 ; 186 ; 189.

GRANIQUE : p. 31.

GRÈCE : p. 9 ; 19 ; 20 ; 21 ; 22 ; 23 ; 29 ; 37 ; 56 ; 62 ; 77 ; 78 ; 104 ; 145 ; 157 ; 178 ; 181 ; 188 ; 196.

HALICARNASSE : p. 32.

HELLESPONT : p. 20 ; 24 ; 171 ; 188.

HYDASPE : p. 32 ; 92 ; 93 ; 106 ; 189.

HYPHASE : p. 9 ; 38 ; 39 ; 67 ; 73 ; 164 ; 186 ; 189.

ILION : p. 112.

INDE : p. 9 ; 67 ; 92 ; 99 ; 105 ; 117 ; 124 ; 182 ; 188 ; 191 ; 198 ; 207.

ISSOS : p. 31 ; 83 ; 87 ; 96 ; 97 ; 113 ; 142 ; 167.

ITALIE : p. 76 ; 164 ; 165 ; 168 ; 174 ; 206 ; 207 ; 209.

LUCERIE : p. 161.

MACEDOINE : p. 9 ; 18 ; 19 ; 20 ; 23 ; 26 ; 34 ; 35 ; 43 ; 44 ; 45 ; 52 ; 53 ; 71 ; 73 ; 75 ; 78 ; 83 ; 106 ; 140 ; 147 ; 149 ; 165 ; 167 ; 171 ; 182 ; 188 ; 191 ; 194 ; 195 ; 204 ; 207.

MEDIE : p. 48 ; 96.

MILET : p. 30 ; 32 ; 188.

OPIS : p. 10 ; 39 ; 58 ; 66 ; 67 ; 68 ; 74 ; 77 ; 78 ; 182 ; 187.

PARTHIE : p. 158.

PELLA : p. 9 ; 108 ; 140 ; 145.

PERSE : p. 9 ; 12 ; 17 ; 24 ; 89 ; 92 ; 141 ; 155.

PERSEPOLIS : p. 24 ; 99 ; 155 ; 157 ; 158.

PHARSALE : p. 10.

ROME : 9 ; 10 ; 11 ; 13 ; 14 ; 15 ; 17 ; 47 ; 54 ; 133 ; 134 ; 135 ; 140 ; 160 ; 162 ; 163 ; 164 ; 165 ; 166 ; 167 ; 168 ; 169 ; 171 ; 172 ; 173 ; 174 ; 176 ; 177 ; 178 ; 181 ; 183.

SARDAIGNE : p. 76.

SCAMANDRE : p. 111.

SINOPE : p. 153.

SIWA : p. 82 ; 125 ; 127 ; 129 ; 150.

SPARTE : p. 23 ; 55.

STAGIRE : p. 142.

SUSE : p. 34 ; 37 ; 38 ; 74 ; 67.

SYRIE : p. 188.

THEBES : p. 19 ; 21 ; 22 ; 33 ; 188 ; 195 ; 207.

TROIE : p. 110 ; 112 ; 114.

TYR : p. 32 ; 33 ; 34.





# BIBLIOGRAPHIE

## I/ Sources primaires

### 1. Œuvres sur Alexandre

[ARISTOTE], *Rhétorique à Alexandre*, texte établi et traduit du grec par P. Chiron, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F, 2002.

ARRIEN, *Histoire d'Alexandre. L'Anabase d'Alexandre le Grand et l'Inde*, traduit du grec par P. Savinel, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque Historique*, Tome XII, Livre XVII, texte établi et traduit du grec par P. Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F [1976] 2019.

JUSTIN, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, Tome II, Livres XI — XXIII, texte établi, traduit et commenté du latin par B. Mineo, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F, 2018.

PLUTARQUE, *Vies*, Tome VIII, *Sertotius – Eumène. Agésilas – Pompée*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1973] 2003.

PLUTARQUE, *Vies*, Tome IX, *Alexandre — César*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1975] 2012.

PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, Tome V, 1<sup>er</sup> partie, Traités 20 – 22 : *Sur la Vertu ou la Fortune d'Alexandre*, texte établi et traduit du grec par F. Frazier et C. Froidefond, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1975] 2003.

QUINTE-CURCE, *Histoires*, Tome I, Livres III — VI, texte établi et traduit du latin par H. Bardon, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F, [1961] 2003.



QUINTE-CURCE, *Histoires*, Tome II, Livres VII — X, texte établi et traduit du latin par H. Bardon, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1948] 2012.

## 2. Autres œuvres

APPIEN, *Histoire romaine*, Tome VI, Livre XI, *Le Livre Syriaque*, texte établi et traduit du grec par P. Goukowsky, Paris, Belles Lettres, C.U.F., 2007.

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, texte traduit du grec par R. Bodéüs, Paris, Flammarion, 2004.

DEMOSTHENE, *Harangues, tome II : discours sur la paix*, texte établi et traduit du grec par M. Croiset, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1925] 1975.

EURIPIDE, *Andromaque*, texte établi et traduit par L. Méridier, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1927] 1965.

HERODOTE, *Histoires, livre I*, texte établi et traduit du grec par P. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1932] 1964.

HOMERE, *Iliade*, tome III, chants XIII-XVIII, texte traduit du grec, introduit et annoté par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1937] 2005.

HOMERE, *Iliade*, tome IV, chants XIX-XXIV, texte traduit du grec, introduit et annoté par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1938] 2018.

ISOCRATE, *Discours*, tome II, [*Panegyrique, Plataïque, À Nicoclès, Nicoclès, Evagoras, Archidamos*], texte établi et traduit du grec par E. Brémond et G. Mathieu, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1938] 2003.

LUCIEN, *Voyages extraordinaires* [*Dionysos, Sur l'ambre et les cygnes, Histoires vraies I & II, La Traversée et le tyran, Icaroménippe, Charon ou les observateurs, Ménippe ou la consultation des morts, Sur les dipsades, Dialogues des morts*], texte introduit et annoté par Anne-Marie Ozanam, traduit du grec par Jacques Bompaire et Anne-Marie Ozanam, Paris, Les Belles Lettres, Classiques en poche, [2008] 2016.

PLATON, *Œuvres complètes* tome VII, *La République* livres VIII-X, texte établi et traduit du grec par E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1964.

PLUTARQUE, *Vies*, tome II, *Solon-Publicola et Thémistocle-Camille*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière, E. Chambry et M. Juneaux, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1961.

PLUTARQUE, *Vies*, tome III, *Périclès-Fabius Maximus et Alcibiade-Coriolan*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., [1964] 1990.

PLUTARQUE, *Vies*, tome V, *Aristide-Caton l'Ancien et Philopoemen-Flaminus*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1969.

PLUTARQUE, *Vies*, tome VII, *Cimon-Lucullus et Nicias-Crassus*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1972.

PLUTARQUE, *Vies*, tome VIII, *Sertorius-Eumène et Agésilas-Pompée*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1973.

PLUTARQUE, *Vies*, tome XIII, *Démétrios – Antoine*, texte établi et traduit du grec par R. Flacelière et E. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1977.

POLYBE, *Histoire*, texte annoté et traduit par D. Roussel, Paris, Quarto Gallimard, [1970] 2003.

STRABON, *Géographie*, livre XV, *L'Inde, L'Ariane et la Perse*, texte établi et traduit du grec par P. O. Leroy, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 2016.

SUETONE, *Vies des douze Césars, Claude-Néron*, texte établi et traduit du latin par H. Ailloud, Paris, Les Belles Lettres, Classiques en poche, [1998] 2013.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livres VI-X, *la conquête de l'Italie*, texte traduit par A. Flobert, Paris, Flammarion, [1996] 2019.

## II/ Sources secondaires

ANDREADES A., « Les finances de guerre d’Alexandre le Grand », *Annales d’histoire économique et sociale*, 3, 1929, p. 321-334.

ATLAN J., *Vie et destin d’Alexandre le Grand*, Toulon, Les Presses du Midi, 2019.

AYMARD A., *Le monde grec au temps de Philippe II de Macédoine et d’Alexandre le Grand (359-323 av. J.-C.)*, Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1952.

BAECHLER J., *Guerre et Religion* [« La guerre faiseuse de dieux au temps d’Alexandre le Grand et de ses successeurs »], Paris, Hermann, 2016, p. 51-60.

BATTISTINI O. (dir.), *Le monde grec et l’orient de 404 et 200 avant notre ère*, Paris, Ellipse, 2021.

BATTISTINI O. et CHARVET P. (dirs), *Alexandre le Grand, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 2004.

BATTISTINI O., *Alexandre le Grand. Un philosophe en armes*, Paris, Ellipse, Biographie & Mythes historiques, 2018.

BEARD M., *S.P.Q.R., histoire de l’ancienne Rome*, traduit de l’anglais par S. Duran, Paris, Perrin, 2016.

BOURDIN S. et VIRLOUVET C., *Rome, naissance d’un Empire, De Romulus à Pompée 753 – 70 av. J.-C.*, CORNETTE J. (dir.), Paris, Belin, Mondes Anciens, 2021.

BRIANT P., *Alexandre des Lumières. Fragments d’histoire européenne*, Paris, Gallimard, NRF, 2012.

BRIANT P., *Alexandre le Grand*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 2016.

BRIANT P., *Alexandre. Exégèse des lieux communs*, Paris, Gallimard, 2016.

BRIANT P., *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris, Fayard, 2003.

BRIANT P., *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996.

BRIQUEL D., « A propos de l'*excursus Alexandri* chez Tite-Live : les chefs romains potentiellement vainqueurs d'Alexandre dans le livre IX des Histoires », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1, 2015, p. 143-172.

BUFFIERE F., *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, [1956] 2010.

BURGEON C., *Trajan. L'empereur soldat*, Perrin, Biographies, 2019.

CAIOZZO A., « Entre Orient et Occident, les légendes médiévales d'Alexandre le Grand dans l'historiographie récente », *Médiévales*, 72, 2017, p. 175-194.

CAZANAVE C., *Le dictionnaire du littéraire*, P. Aron, D. Saint-Jacques et A. Viala (dirs.), Paris, Quadrige, 2002, p. 560-561.

CHAMOIX F., « Un historien mal-aimé : Diodore de Sicile », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 3, 1990, p. 243-252.

CHANDEZON C., « Bucéphale et Alexandre. Histoire, imaginaire et images de rois et de chevaux », *Histoire d'équidés. Des textes, des images et des os*, Hors-série 4, 2010, p. 177-196.

CHANTRAINE P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1999.

CHIRON P., « La tradition manuscrite de la Rhétorique à Alexandre : prolégomènes à une nouvelle édition critique », *Revue d'histoire des textes*, 30, 2001, p. 17-69.

- CLOCHE P., *Alexandre le Grand et les essais de fusion entre l'Occident gréco-macédonien et l'Orient*, Neuchatel, H. Messeiller, 1953.
- DELAYGUE-MASSON M.-P., *La Grèce d'Alexandre et son rêve d'Orient, la conquête de l'empire perse : un autre mythe, une autre réalité de l'Orient*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 2008.
- DROYSEN J. G., *Alexandre le Grand*, traduit de l'allemand sous la direction d'A. Bouché-Leclercq, Paris, Nouveau Monde, Chronos, [1833] 2018.
- EDMUNDS L., « The Religiosity of Alexander », *Greek, Roman and Byzantine studies*, 12, 1971.
- ENGERBEAUD M., *Les premiers guerres de Rome (753-290 av. J.-C.)*, Paris, Les Belles Lettres, 2020.
- ENGERBEAUD M., *Rome devant la défaite (753-264 avant J.-C.)*, Paris, Les Belles Lettres, Collection d'études anciennes, 2017.
- ERNOUET A. et MEILLET A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine, histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2001.
- FAURE P., TRAN N. et VIRLOUVET C., *Rome, cité universelle, De César à Caracalla, 70 av. J. — C. -212 apr. J.-C.*, CORNETTE J. (dir.), Paris, Belin, Mondes Anciens, 2018.
- FERNANDEZ M., *L'Illiade et l'Odyssée. Relire Homère*, Paris, Ellipse, Biographie & Mythes historiques, 2019.
- FRAZIER F., *Histoire et morale dans les Vies Parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, Collection d'études anciennes, 1996.
- FREDRICKSMEYER E., « Alexander and Philip: Emulation and Resentment », *The Classical Journal*, 85, 1990, p. 300-315.

- GALTIER F., *L'empreinte des morts, relations entre mort, mémoire et reconnaissance dans la Pharsale de Lucain*, Paris, Les Belles Lettres, Etudes Anciennes, 2018.
- GANGLOFF A., « Le sophiste Dion de Pruse, le bon roi et l'empereur », *Revue historique*, 649, 2009, p. 3-38.
- GOLDSWORTHY A., *Philippe II & Alexandre le Grand*, Paris, Perrin, [2020] 2023.
- GOUKOWSKY P., « Le roi Pôros, son éléphant et quelques autres », *Bulletin de correspondance hellénique*, 96, 1972, p. 473-502.
- GOUKOWSKY P., *Essai sur les origines mythiques d'Alexandre (336 – 270 av. J.-C.)*, tome I, *les origines politiques*, Nancy, Université de Nancy II, 1978.
- GOUKOWSKY P., *Essai sur les origines mythiques d'Alexandre (336 – 270 av. J.-C.)*, tome II, *Alexandre et Dionysos*, Nancy, Université de Nancy II, 1981.
- GOULET-CAZE M.-O., *Le Cynisme, une philosophie antique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2017.
- GRANDJEAN C., HOFFMANN G., CAPDETREY L. et CARREZ-MARATRAY J.-Y., *Le monde hellénistique*, Armand Colin, Collection U, 2008.
- GREGORY C. (dir.), *Encyclopædia Universalis*, vol. 1, « Alexandre le Grand »
- GRIMAL P., *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses universitaires de France, [1999] 2005.
- GUEDOU M., *L'au-delà d'après Lucien de Samosate*, mémoire de M2 sous la direction de G. Hertz, Nantes Université, 2022.
- HAMMOND N., *Le génie d'Alexandre le Grand*, traduit de l'anglais par G. Duckworth, Paris, Economica, 1997.
- HATZIDAKIS G.-N., « L'hellénisme de la Macédoine », *Revue des Études Grecques*, 41, 1928, p. 390-415.
- HORN N., *Etude des livres XI et XII des Histoires philippiques de Trogue Pompée/Justin, la composition historique autour de l'image d'Alexandre*, thèse dirigée par B. Mineo, Nantes, 2017.
- HOWATSON M. C. (dir.), *Dictionnaire de l'antiquité*, Paris, Robert Laffont, 1993.
- HUMM M., « Rome face à la menace d'Alexandre le Grand », *Guerre et diplomatie romaines (IVe-IIIe siècles)*, 86, 2006, p.175-196.

- HUYSE P., *La Perse antique*, Paris, Belles Lettres, 2005.
- JEAGER W., *Aristote, Fondement pour une histoire de son évolution*, traduit de l'allemand par O. Sedeyn, Paris, Edition de l'Eclat, 1997.
- KOULAKIOTIS E., « Aspects de la divination dans la monarchie macédonienne », *Kernos*, 26, 2013.
- LE BOHEC Y., LE GLAY M. et J.-L. VOISIN, *Histoire romaine*, Paris, PUF, Quadrige, [1991], 2021.
- LE DOZE P., *Auguste*, Paris, Ellipse, Biographie & Mythes historiques, 2020.
- LE RIDER G., *Alexandre le Grand, monnaie, finances et politique*, Paris, PUF, 2003.
- LEFEVRE F., « Alexandre et l'Amphictionie en 336/5 », *Bulletin de correspondance hellénique*, 126, 2002. p. 73-81.
- LENFANT D., *Les Perses vus par les Grecs*, Paris, Armand Colin, 2011.
- LESGOURGUES M., « Brutaliser la pythie », *Cahier « Mondes Anciens »*, 17, 2023.
- LEUZY M., « Consigner ou fabriquer la légende d'Alexandre ? Arrien face à la tradition dans l'Anabase. Tradition et transmission dans l'Antiquité », *Archimède, Archéologie et histoire ancienne*, 8, 2020, p. 105-116.
- LITRE E., *S. U.*, « Uchronie » *Le Littré*, volume 20, C. Moulart (dir), Paris, Le Figaro, Garnier, 2007.
- LORAUX N., « La "belle mort" spartiate », *Ktèma : civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2, 1977, p. 105-120.
- MAHE-SIMON M., et TRINQUIER J., *L'Histoire d'Alexandre selon Quinte-Curce*, Paris, Armand Colin, 2014.
- MINEO B., *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, Klincksieck, Etudes et commentaires, 2006.
- MORIZOT Y., « L'accouchement : un passage dangereux sous la protection d'Artémis », *Bulletin de correspondance hellénique*, 134, 2010, p. 463-470.
- MOSSE C., *Alexandre. La destinée d'un mythe*, Paris, Payot et Rivages, 2012.

- MOSSE C., GOUKOWSKY P. et WILL E., *Le monde grec et l'Orient. Tome 2, le IV<sup>e</sup> siècle et l'époque hellénistique*, Paris, PUF, 1975.
- MUNCKENSTURM-POULLE C., « Alexandre le Grand dans l'imaginaire », *Dialogues d'histoire ancienne*, 19, 1993, p. 327-329.
- NAGLE B., “The Cultural Context of Alexander’s Speech at Opis”, *Transactions of the American Philological Association (1974-2014)*, 126, 1996, p. 151-172.
- NEGRETE J., *Alexandre le Grand et les aigles de Rome*, traduit de l'espagnol par T. Delooz, Nantes, Atalante, 2009.
- NOIRAUT A., *Achille*, Paris, Ellipse, Biographie & Mythes historiques, 2016.
- ORRIEUX O. et SCHMITT PANTEL P., *Histoire grecque*, Paris, PUF, Quadrige, [1995] 2008.
- PARROT A., « Alexandre le Grand », dans Gregory C. (dir.), *Encyclopædia Universalis*, vol. 1, Paris, Encyclopaedia Universalis France, [1968] 1976.
- PEDECH P., *Historiens et compagnons d'Alexandre*, Paris, Belles Lettres, 2011.
- PEREZ-GIUDICELLI S., *L'image du héros et du guerrier dans le récit des expéditions d'Alexandre le Grand*, thèse dirigée O. Battistini, Pascal Paoli, 2021.
- PEREZ-SIMON M., « Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand », *Savoirs et savants dans la littérature (Moyen Âge — XX<sup>e</sup>)*, Classiques Garnier, 2010.
- PERNOT L., « Lucien et Dion de Pruse », *Lucien de Samosate*, A. Billault (dir.), actes du colloque international, Lyon, 30 septembre — 1er octobre 1993, p. 109-116.
- PERNOT L., *Alexandre le Grand, les risques du pouvoir*, Paris, Belles Lettres, 2013.
- PICARD O., *Les Grecs devant la menace perse*, Paris, Sedes, 1980.



- RENUCCI P., *Marc Antoine. Un destin inachevé entre César et Cléopâtre*, Paris Perrin, 2015.
- RICHARD J.-C., « Alexandre et Pompée : à propos de Tite-Live IX, 16, 19-19, 17 », *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé. École Française de Rome*, 1974. p. 653-669.
- ROUSSEL P., « Alexandre le Grand », *Journal des savants*, 1932, p. 49-60.
- SCHMIDT J., *Alexandre le Grand*, Paris, Gallimard, 2009.
- SERVAIS J., « Alexandre-Dionysos et Diogène-Sarapis », *L'antiquité classique*, 28, 1959, p. 98-106.
- STOLPER M. W., « Une vision dure de l'histoire achéménide », *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, 54, 5, 1999, p. 1109-1126.
- STOLPER M. W., « Une vision dure de l'histoire achéménide », *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, 54, 5, 1999, p. 1109-1126.
- THILLET P., « Aristote conseiller politique d'Alexandre vainqueur des Perses ? », *Revue des études grecques*, 85, 1972, p. 527-542.
- VERNANT J.-P., *La mort héroïque chez les Grecs*, Nantes, Pleins Feux, 2001.
- VIAL C., *Lexique d'antiquités grecques*, Paris, Armand Colin, U2, 1972.
- VILLANI D., « Entre *imitatio Alexandri* et *imitatio Herculis* : Pompée et l'universalisme romain », *Revue d'études antiques*, 90, p. 335-350.
- WEIGALL A., *Alexandre le Grand*, traduit de l'anglais par Léo Varlet, Paris, Payot, Petit Biblio, 1934.

YAKOUBOVITCH I., *Les Historiae Alexandri Magni de Quinte-Curce : le mythe d'Alexandre et la représentation du pouvoir à Rome (I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.)*, thèse dirigée par C. Guittard, Nantes, 2015.



